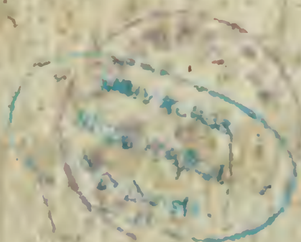


LE LYCEE DV Sr BARDIN,

OV

EN PLVSIEVRS PROMENADES

il est traité

Des Connoissances, des Actions, & des Plaisirs d'vn Honneste homme.

DES CONNOISSANCES.

——Fungor vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exors ipsa secandi.

Horatius de Arte Poëtica.



A ROVEN,

Chez LA VEFVE DV BOSC, dans la Court du Palais.

M. DC. XLI.



ADVERTISSEMENT AV LECTEVR.



HER LECTEVR,

Ie te veux informer de mon liure, pour ne te donner pas la peine de le lire s'il n'est ſelon ton humeur ; car ie ne ſuis point du nombre de ceux qui croyent que leurs ouurages doiuent contenter toutes ſortes de perſonnes : Ainſi que tous les hommes ne m'agréent pas, ie m'attens bien de n'agréer pas à tous les Hommes ; mais ie ſuis iuſte en ce poinct, que mon dégouſt me faict trouuer celuy des autres fort ſupportable.

Deux genres d'Escriuains occupent maintenãt toutes les Imprimeries, & sont l'entretien de ceux qui se plaisẽt à la nouueauté, dont les vns s'efforcẽt à faire voir tout ce que peut inuenter l'Imagination, & les autres à estaler toutes les richesses de la Memoire. Les premiers sont les Poëtes, & les faiseurs de Romans qui les ayans voulu imiter en Prose, ont du moins fait ce bien aux lettres qu'ils leur ont trouué vne place dedans le cabinet des Dames; les autres sont ceux qui pour se mettre en estime parmy les gens de sçauoir, trauaillent sur les langues, sur les opinions des premiers doctes, touchant les plus grandes difficultez des sciences, sur l'éclaircissement des passages obscurs des liures anciens, par la conference d'autres passages, & nous donnent des lieux communs dessus toutes sortes de matieres. Ie n'accuseray pas ces personnes-là d'auoir manqué de ceste faculté de l'ame qu'on appelle Iuge-

ment, mais bien de ne l'auoir pas employée comme ils eussent peu. Et puisque ie te declare si hardiment les sentimens que i'ay là dessus; ie veux bien aussi que tu sçaches que ie prefereray tousiours les sujets où il y aura de l'exercice pour le Iugement, à ceux où il faudroit des efforts d'Imagination & de Memoire. L'ouurage que ie t'offre est de ceste nature là, si ie ne me trompe : il n'a rien de la mode, mais il tient quelque chose de ceux des anciens qui ne se proposoient que de la realité & de l'vtilité, & i'ay mieux aimé en les imitant hazarder ma reputation, que participer à la gloire que meritent les plus habiles de nos modernes. Ie n'ay iamais regardé à combien, mais à qui ie deuois plaire, l'approbation de trois de l'élite me contente d'auantage que de trois mille de la troupe, & ma seule vanité seroit de pouuoir baisser la teste à la façon des espics qui sont plus meurs & plus chargez de grains que les autres. De

là tu iugeras facilement que mon ſtile ne doit ſentir ny l'auſterité des doctes, ny la mignardiſe des Eſcriuains fabuleux: Et en effect ie n'y ay pû ſouffrir ny de la craſſe ny du fard, & n'ay point voulu que le diſcours de mon Honneſte homme euſt d'autre beauté que celle qu'on void ſur le viſage des Honneſtes femmes quand elles ſont belles, qui prouient de leur ſanté. Si tu te contentes de cela, ie ne te meſcontenteray pas: ſinon ie te diſpenſe de bon cœur de lire mon liure. Mais quand tu le rebuteras, ie te ſupplie de ne t'en prendre pas à moy, ſi tu n'es point du nombre de ceux que i'ay eu intention de ſeruir.



PREFACE.

CEVX qui ont fait voir à l'Homme qu'il estoit l'Hymenée des choses spirituelles & des corporelles, l'ont bien obligé en luy découurant son essence, à mener vne vie qui ne derogeast point à la Noblesse de sa condition : & certainement, puisque l'ame des plantes & celle des bestes ne sont en luy que les seruantes de son ame raisonnable, il ne doit pas ainsi que les plantes se tenir tousiours attaché à la terre, ou comme les bestes y tourner la teste incessamment. Il faut donner à ce feu diuin qu'il porte au sein, des matieres

pures pour l'entretenir, de mesme qu'on faisoit à celuy de la Deesse Vesta: non qu'il soit à craindre qu'il s'éteigne, puis qu'il est immortel: mais afin de luy faire ietter de belles flammes, & que sa lumiere ne demeure pas enseuelie dedans vne espaisse fumée. Les Pythagoriciens auoient accoustumé de dresser des tombeaux à ceux qui abandonnoient leur secte, comme s'ils eussent esté desia au nombre des morts: & Seneque dit en quelqu'vne de ses Epistres que *l'oisiueté sans lettres est vne mort, & la sepulthure d'vn homme viuant*. Par là, ces grands personnages ont voulu declarer que la vie de l'homme estoit double, l'esprit ayant la sienne separée de celle du corps: & puisque la vie n'est autre chose que l'exercice de la faculté de quoy que ce soit, &

Origene contre Celse liure 5.

En l'Epistre 82.

ſon action autour de l'object qui luy eſt approprié & ordonné : ils ont voulu monſtrer qu'vn homme ne viuoit pas, dont l'eſprit languiſſoit inutilement dedans le corps. Et de meſme qu'on dit que ceſte partie-là du corps eſt morte qui ne reçoit plus de nourriture : ils n'ont pas eſtimé auſſi qu'vn eſprit fuſt en vie, qui ne s'entretient point des viandes qui luy ſont conuenables, à ſçauoir de la Science & de la Vertu. Ie les ay accouplées, pource qu'à mon iugement l'eſprit ayant l'vne ſans l'autre peut viure, mais il ne mene qu'vne vie qui eſt imparfaite : Et c'eſt vne penſee que ie dois à Pline, & qu'il a couchée dans la plainte qu'il fait des eſprits laſches de ſon temps. *Ces Sciences*, dit-il, *qu'on appelloit liberales pour les biens qu'elles cauſoient, ont changé de condi-*

En la Preface du 14. liure de ſon hiſtoire naturelle.

tion; elles ſont deuenuës ſeruiles, & on ne les employe plus qu'à des choſes qui ſont honteuſes. Celuy-cy s'en ſert à adorer les vns, & celuy-là tout de meſme à quelque autre action baſſe & abiecte; s'accordans tous en ce poinct, que leurs vœux & leurs eſperances ne tendent qu'à des richeſſes. Juſques là, qu'il ſe trouue d'excellens eſprits qui s'occupent plus ſoigneuſement à entretenir le mal qu'ils voyent aux autres, que le bien qui eſt en eux meſmes: De ſorte que nous pouuons dire que la Volupté a commencé à viure, & que la vraye Vie eſt morte.

Apres ceſte verité reconnuë, il ne nous eſt pas permis de douter que la Vertu ne ſoit à la Science, ce que la forme eſt à la matiere, ce que la lumiere eſt aux choſes illuminees, & ce que l'ame eſt au corps; & pource que ces deux pieces meritent qu'on les conſidere ſepare-

ment, nous ne rapporterons en cette premiere Partie de noſtre œuure, que ce qui concerne la Science.

Il y a donc, comme chacun ſçait vne double maniere de traiter les Sciences, l'vne Theorique ou Speculatiue, & l'autre Pratique, & qui ſe reduit à l'action & à l'œuure : la premiere ne viſe qu'à détacher l'Entendement humain de nos ſens corporels, & l'autre ne taſche qu'à l'y conjoindre, & à tenir touſiours vnies les puiſſances Intellectuelles, & les Organiques. C'a eſté le deſir de connoiſtre exactement toutes choſes, qui a pouſsé les hommes à les conſiderer ainſi de diuers biais : Mais il eſt arriué de là, que les Sciences ſe ſont renduës contentieuſes & contrediſantes, & que les ſpeculatiues particulierement

ſe ſont amuſees à beaucoup de choſes inutiles. Car comme l'entendement, inquiet de ſa Nature, s'eſt veu dedans vn champ vague & ſpatieux, il s'eſt promené tout à l'entour des objects, afin de les contempler ſelon ſa maniere d'operer Spirituelle: & ſeparant tantoſt la forme de ſa matiere, tantoſt les parties de leur tout, puis les reioignant pour voir le rapport des vns aux autres, & afin de connoiſtre la nature de l'vnion, il s'eſt inſtruit de pluſieurs choſes qui ſont belles, mais qui ſeruent peu, ou point du tout à la vie.

Or ceux qui ſe ſont laiſſez mener aux Sens ont debatu beaucoup de choſes aux hommes ſpeculatifs: n'eſtimans pas que les rapports des Sens fuſſent peu conſiderables, puis qu'ils ont eſté donnez à l'En-

tendement pour entremetteurs de ſes Sciences. Et certes, combien qu'il ſoit veritable que la Raiſon les r'adreſſe en pluſieurs occaſions, où ils s'eſgareroient ſi elle ne leur ſeruoit de guide : On ne peut nier toutesfois qu'elle ne leur ſoit obligee de cette connoiſſance, en quoy elle excelle par deſſus eux. Car, pour exemple, quand vne tour quarree, dont nous ſommes eſloignez, ſemble ronde à l'œil, & que la Raiſon en doute, c'eſt que l'œil l'a inſtruite en vne autre rencontre, & luy a découuert que les angles ſe perdans en vne longue eſtenduë de l'air, ce qui eſt quarré apparoiſt ſous vne forme circulaire. Mais lors qu'il eſt queſtion de iuger d'vne choſe qui n'eſt point au delà de l'eſtenduë ny du pouuoir des Sens; la Raiſon n'a point de

droit de leur contredire ce qu'ils en rapportent. Anaxagore disoit que la neige est noire ; pource qu'elle est telle que ce dont elle est formee, & que l'eau dont elle est formee est noire ; croirons-nous pourtant à cette induction de la Raison, malgré la conuiction de tous les yeux qui la trouuent blanche ?

Ie n'allegueray que cela pour la contradiction des Sciences : mais ie desire m'arrester particulierement sur l'inutilité de beaucoup de leurs contemplations, à cause que c'est par là qu'elles ont semblé obscures à quelques-vns, & ridicules à d'autres. Euclide ayant prouué, Que les deux costez d'vn Triangle estoient plus grands que le troisiesme, Zenon se mocqua de ce qu'il s'estoit mis en peine d'en

faire la demonſtration. C'eſt vne verité, diſoit-il, qui n'eſt pas meſme ignorée d'vn cheual, puiſqu'il va tout droit à ſon auoine ſans faire deux lignes. En effet tous les yeux eſtans d'accord que la ligne droitte eſt la moindre eſtenduë qui puiſſe eſtre entre deux points ; ne ſuffit-il pas de le connoiſtre pour ſçauoir que ſi cette ligne ſert de coſté à vn Triangle, il faut que les deux autres ſoient plus grandes? Or comme Zenon a fait ceſte remarque en la Geometrie, ſi ie courois par toutes les Sciences, ie ferois voir que l'on y agite vn nombre preſque infiny de queſtions inutiles deſſus toutes ſortes de ſujets : mais pource que ie me rendrois reprehenſible de la faute que ie condamne, ie m'arreſteray ſeulement aux connoiſſances conuena-

bles à vn Honneſte homme, pour declarer comme il me ſemble qu'elles deuroient eſtre traittées.

La Grece ne ſçauoit point deuant Socrate ſous quelles regles il falloit viure pour meriter le tiltre d'Honneſte homme, & l'on n'auoit encores veu que de foibles principes de la Science des bonnes mœurs: Que s'il ſe trouuoit des Eſprits qui euſſent quelque teinture de la Sageſſe, c'eſtoit moins par leur eſtude que par le bon-heur de leur naiſſance. Le Genie de ce Philoſophe fut ſi puiſſant, ou pour mieux dire il s'attacha ſi fort à ſe reconnoiſtre: & les autres auſſi, qu'il deſcouurit tout le bien qu'vn homme eſt capable de faire naturellement, & iuſqu'à quel degré d'excellence la vertu pouuoit eſleuer ſon eſprit. De façon que delaiſſant l'eſtude des

des autres parties de la Philoſophie, comme de peu d'vſage pour la vie, il s'appliqua ſeulement à celle qui a pour obiect la reformation des mœurs, dont il eſtablit pluſieurs preceptes. Or il ne ſe contenta pas de faire voir de vaines images des Vertus, veu qu'il les anima par ſes actions, & qu'il n'inſtruiſit pas moins par ſes beaux exemples que par l'efficace de ſes paroles: ſi bien qu'on peut dire que la Philoſophie Morale, ainſi que les Deïtez des anciens, ſe trouua au point de ſa perfection dés celuy de ſa naiſſance. Auec cela elle fit pareſtre ſa puiſſance en meſme temps; & l'on en vid des effets qui tenoient du prodige & du miracle. Par la force de ſes perſuaſions le ieune Phedon ſe rendit illuſtre d'infame qu'il eſtoit; Platon eſ-

changea ſa Poëſie, auſſi bien que Phedre ſon Oratoire, & Menon ſes Sophiſteries en vne Philoſophie ſolide, Alcibiade ſe mit au chemin de la Science : Xenophon en celuy de la gloire ; bref il ſortit vn eſſein de braues gens de l'eſcole de Socrate.

Apres ſa mort, Platon qui luy ſucceda n'enſeigna pas ceſte Science de la meſme ſorte qu'il l'auoit appriſe de ſon maiſtre : il voulut s'eſleuer plus haut, & s'addonnant aux contemplations, tout ce qu'il propoſoit à faire il le rendoit preſque infaiſable. Il eſpuroit tellement les choſes qu'il eſtoit impoſſible de les mettre en vſage, voire il formoit des Idees ſi excellentes qu'il ne ſe trouuoit point de matiere ſur laquelle on les puſt mouler. Car il conſideroit toutes choſes

par abstraction, & hors de leur suject, ainsi que les Mathematiciens font leurs figures, dont les principes, à sçauoir le poinct, la ligne, & la superficie n'ont aucune subsistance que dedans l'imagination. Par ce moyen la Philosophie Morale deuint sterile pour quelque temps: & à cause que Socrates n'en auoit pas laissé la Science escrite dedans des liures, mais seulement imprimee en l'esprit de ses disciples, si par bon-heur Aristote n'en eust eu soin par apres, ie ne tiens pas qu'elle fust venuë iusqu'à nous, accompagnee de ses Vertus, qu'il nous a representées auec de si rares beautez. Il ne se contenta pas neantmoins de les despeindre, estimant que *c'est vne chose presqu'inutile, d'auoir connoissance de la Vertu, & d'ignorer les moyens de l'acquerir. Car nous*

ne deuons point buter ſimplement à ſçauoir ce que c'eſt, (diſoit-il) *mais il faut que nous la recherchions auec intentiõ de la poſſeder. Nous deſirons en effet & la connoiſtre & nous y conformer entierement : ce qui nous ſeroit du tout impoſſible ſi nous ne ſçauions ce qui y ſert, & comment il s'en faut ſeruir.*

Ayant doncques eſtably la pratique de la Vertu pour fin de la Science, il ſe propoſa de trauailler en ſorte que la Science fuſt vne parfaitte diſpoſition à la Vertu; & comme il s'eſtudioit touſiours à mettre de l'ordre en ſes œuures, à fin que ceux qui les verroient receuſſent plus facilement ſes enſeignemens, pource qu'il pretendoit fonder par la doctrine Morale, & la Politique, la felicité des particuliers, & du general; il ſe rendit tres-exact en l'ordre & en la diſtribu-

tion de ſes maximes. Or ce qu'il fit pour l'Action, il le fit encor auec action : & iuſqu'à ce que pour le grand nombre de ſes auditeurs il ſe veid contraint d'enſeigner aſſis, il publia ſa doctrine en ſe promenant dans le Lycee. On ne ſçait s'il prit ceſte couſtume, pour auoir fait ainſi des leçons au grand Alexandre, où par le mouuement de ſon corps il vouloit donner plus d'agitation à ſon eſprit, & c'eſt vn doute que ie laiſſeray decider à des gens qui s'occupent de peu de choſe. Il me ſuffit que cela me ſerue pour paſſer au ſujet dont ie me hazarde d'entretenir le monde : & ie diray que pour l'auoir conceu en me promenant, & auec le meſme deſſein qu'auoit Ariſtote, de reconnoiſtre les moyens d'acquerir la Vertu, & de poſſeder à iuſte titre

la qualité d'Honneste homme, ie luy ay donné le nom de Lycée, & l'ay diuisé en Promenades selon la diuersité des matieres.

Parauanture n'en seray-je pas creu : mais ayant opinion que nous ne possedons rien que nous ne soyons obligez de rapporter à l'vtilité du public, c'est le seul motif qui m'a poussé à luy faire present de cét ouurage, & non pas aucun desir d'en acquerir de l'estime & de la reputation. Si ie n'apprehendois qu'on m'imputast à vanité la protestation que ie ferois d'en estre ennemy, ie dirois que ceste pensee se presente assez souuent à mon esprit, *Que tenant de Dieu tout ce que i'ay, ce seroit me glorifier de ce qui n'est pas à moy, si ie me glorifiois de quelque chose.* I'ay doncques pensé au seruice des autres, sans songer à

aucun gain de gloire, pour laquelle ie n'auray iamais de pretentions: & il ſera bien facile de iuger par le peu d'ornement que i'ay apporté à ce que ie dis, que mon intention principale a eſté de me faire entendre. Il eſt vray que quand ie ſerois eſloquent, ie ne l'aurois pas deu pareſtre en ceſte ſorte d'ouurage, qui n'eſtant ny Dialogue, ny Declamation, doit eſtre traitté auec vn ſtile qui ne ſoit ny bas ny pompeux: mais propre aux conuerſations ſerieuſes, & où l'on tâche de s'inſtruire l'vn l'autre. Ie ne veux point toutesfois me defendre auant que ie ſois accusé, meſme ie paſſeray condamnation apres la cenſure du public. Car ayant aſſez fauorablement accueilly mes premieres œuures, c'eſt luy qui m'a fait naiſtre l'enuie de luy conſacrer celle-cy

ſous l'eſperance qu'il n'en ſeroit pas moins ſatisfait. Que ſi le meſme bon-heur m'arriue, ie trauailleray tres-volontiers à ſa ſeconde, & à la troiſieſme partie. Sinon ie ne luy donneray que la peine de voir celle-cy; ou bien ſi quelqu'vn m'eſt aſſez amy pour m'aduertir des imperfections qui y ſont, ie m'efforceray de faire en ſorte que la ſuite ſoit exempte des taches que l'on y aura remarquées.



LE LYCEE.

I. PROMENADE.

En quoy consiste l'Honnesteté.

Vous auez raison, Timandre, de vouloir serieusement employer ce repos où vous estes maintenant : & i'ose mesme dire que quand vous seriez fort occupé, il y a peu de personnes qui vous blâmassēt d'interrompre vos soins pour le suject dont vous desirez vous entretenir. Ceste pensée qui vous trauaille il y a si lōg-temps ne pouuoit s'éclorre en vne saison plus fauorable: la terre pousse ses fruicts au dehors, les animaux

la peuplent de nouueaux habitans, nous ne respirons plus qu'vn air plain d'odeurs, le Soleil nous enuoye plus de lumiere que cy-deuant, bref le sein de la Nature s'est ouuert, & en mesme-temps vous voulez que vostre esprit fasse vne production que chacun aduouë estre d'vn honneste homme. Auec cela vous ne sçauriez estre en lieu plus propre pour cét effect : quoy que l'on veid croistre heureusement les arbres de l'Academie d'Athenes sous la faueur de ces grands Genies de la sagesse que Platon y attiroit ; & comme il est croyable, bien qu'il n'y eust rien que de merueilleux à voir en celle de Ciceron, puis qu'elle estoit visitée souuent par les Dieux de la police du monde, deuant lesquels rien ne pouuoit estre en desordre, si est-ce qu'on ne remarquoit point en ces lieux-là tant de beautez qu'il y en a dans l'enceinte de ceste maison, où ces viues & claires eaux, ces sombres & fraisches allées, & ces arbres que l'Art a fait faire à la Nature, font douter à ceux qui y viẽnent, si c'est point quelque palais enchanté. Que si les Imperatrices d'Orient vouloient qu'on receust leurs enfans sortans de leur ventre, dans vn drap de pourpre, dont ils furent nommez

Porphyrogenites : ou bien comme tiennent quelques-vns, faisoient leur accouchement en vne maison de Constantinople toute tenduë de pourpre & magnifiquement ornée, afin qu'à leur naissance ces petits Princes n'eussent rien autour d'eux qui fut indigne de leur condition : Puisque vous voulez produire quelque chose de plus grand qu'vn Empereur, il falloit bien que ce fust en lieu sortable à ceste naissance, ainsi qu'il aduint à Rhodes le iour que Pallas y nasquit, ou, comme disent les Poëtes, Iupiter qui la mit hors de son cerueau, fit tomber vne pluye dorée. Mais il faut confesser, Timandre, que vous manquez en ceste occasion d'vne personne qui vous serue de Sage-femme, de mesme que Socrate en faisoit l'office aux ieunes gens de la Grece. & qui dans les nobles trauaux de vostre ame, ait assez d'adresse pour luy faire mettre au iour vne si souhaitable geniture. Vous ne deuez pas toutesfois desesperer du succez d'vne entreprise si glorieuse. Quād vne ame forte s'excite au bien, elle est capable d'éclorre ce que des esprits lasches ne sçauroient auoir cōçeu. Il est vray que ce sont les seules mains de la nature qui rendent les hō-

Constantin Manasses en ses Annales.

Pindare Ode 7. des Olympiques. Claudian, &c.

Platon au Theetetea.

mes beaux, que c'eſt de la grãdeur de leur race qu'ils ſe qualifient nobles; & qu'ils ne ſçauroient auoir de richeſſes ny de charges, ſi la Fortune leurs refuſe ſes faueurs : mais quant à ſe faire honneſtes gens; on ne ſçauroit dire qu'il ſoit en la puiſſance d'autre choſe que de leur propre induſtrie. Or ſi de toutes les ſciences (comme diſoit Iſocrate) on en apprend beaucoup, pourueu qu'on ſoit deſireux d'apprendre, certainement il ne faut pas douter qu'apres vn ſi grand deſir de paruenir à la connoiſſance des parties neceſſaires pour former vn honneſte homme, vous ne vous en rendiez la ſcience ſi familiere. qu'elle vous découurira tous ſes ſecrets,& vous déuoilera la pluſpart de ſes myſteres. Cependant, il n'y a rien de plus neceſſaire en la conduite de la vie : & ie ne craindray point de dire que ceux qui ſont priués de ceſte connoiſſance ſçauent ſi peu l'vſage des choſes, qu'il ne leur arriue que trop ſouuent de conuertir le bien en mal. Car quand ils auroient tous ces aduantages que i'ay dit que la Nature, la Naiſſance, & la Fortune donnoient aux hommes; s'il manquent d'Honneſteté, leur beauté ſe ſoüillera de pluſieurs vices,

leur Nobleſſe s'aualira, & leurs richeſſes & leurs charges ne leur ſeruiront qu'à faire d'autant plus d'outrages aux autres. Auſſi, comme Socrate euſt fait vn iour reconnoiſtre ceſte verité à Alcibiade, & luy euſt prouué que nonobſtant qu'il fuſt né de bon lieu, puis qu'il n'auoit pas les qualitez qui font les hommes honneſtes gens, il ne differoit en rien d'vn porte faix; il teſmoigna bien par ſes larmes le deſplaiſir qu'il en reſſentoit, & ſupplia ce Philoſophe de le rendre vertueux, & de purifier ſon ame de toutes les ſoüillures qu'il y auoit apperceuës. Diſons en paſſant, Timandre, que ce n'eſtoit point par foibleſſe qu'il iettoit ainſi des larmes: Nous ferions tort à la memoire d'vn eſprit ſi reſolu, ſi nous eſtions en ceſte croyance; mais aſſeurons-nous que ce fut vn dépit genereux qui le picqua lors qu'il s'apperceut de ſes defauts, & qu'il en reſſentit vne douleur tres-amere. Puis que l'horreur des tenebres nous ſert à deſcouurir combien la preſence du Soleil eſt ſouhaitable, les vices de ce ieune homme expoſees à ſa veuë luy firent bien iuger que ſi ce qui leur eſt contraire euſt eſté en leur place, il euſt facilement acquis l'eſtime & l'amitié de tout

Ciceron au liure 3. des queſtions Tuſculanes.

le monde, & c'eſt ce qu'il deſiroit impatiemment. Car combien qu'il fuſt le plus beau que la Grece euſt veu de lõg-temps, il reconnut bien toutesfois que les traits de ſon viſage n'égaloient point les graces: & les ornemens que la vertu qui fait l'hõme, Honneſte homme, luy pouuoit donner. Et en effect, ſi la Beauté, ſelon Socrate, eſt vne tyrannie de peu de durée, n'eſt-il pas veritable auſſi que la Vertu eſt vne Royauté bien eſtablie? Si Platon a dit que celle-là eſtoit vn priuilege de Nature, ne peut-on pas dire que celle-cy eſt la plus rare, & la plus excellente piece de ſon threſor? Si Ariſtote parloit de l'vne comme d'vn don de la forme à la matiere, l'autre n'eſt-elle pas l'intelligence motrice de la plus belle de toutes les formes? Si Diogene tenoit qu'eſtre beau valoit autãt que d'auoir des lettres de faueur, y a-t'il eſprit tant aueuglé qui ne ſçache que la Vertu à le viſage de tres-agreable rencontre? En fin Theophaſtre reconnut autresfois que la Beauté eſtoit vne tromperie couuerte, & Theocrite, vn mal bien élabouré, là où nous pouuons dire que la vertu eſt la moins faſcheuſe & la plus fidele compagne qui ſe trouue, & que c'eſt vn

Diogene. Laertian en la vie d'Ariſtote

bien si vniuersel, qu'il s'estend de ceux qui le possedent, à ceux-là qui ne le connoissent pas. Il y auroit bien eu doncques dequoy s'estonner, si apres la viue representation que fit ce sage Philosophe, de ceste Vertu dont la possession pouuoit rendre Alcibiade honneste homme, il n'eust senty son cœur touché d'vne passion extresme de l'acquerir: Et vous-mesme vous seruiriez fort mal de vostre raison, si vous ne la cherissiez cõme vous faites. Vous vous priueriez à dire le vray de la plus belle fin à quoy la Nature vous ait destiné, car elle n'a point mis dans vostre esprit tant de semẽces de Vertu, qu'à dessein de vous obliger à les cultiuer, pour en produire des fruicts vtiles à tout le monde. Ie dis vtiles, puisque l'hõneste homme, comme dit Ciceron, *merite mieux le nom de Roy que Tarquin, qui ne peut goùuerner les siẽs ny soy-mesme, doit estre à plus iuste titre nommé le maistre du peuple, car tel est le Dictateur, que Sylla qui se rendit signalé par trois vices pernicieux, la luxure, l'auarice & la cruauté, & plûtost estimé riche que Crassus, qui n'eust iamais porté ses armes au delà de l'Euphrate s'il n'eust esté necessiteux. On peut dire à bõ droit que toutes choses luy appartiennent, puis qu'il sçait bien vser de*

Au liure 3 des Fins.

toutes choses; à bon droict l'appellera-t'on beau, d'autant que les lineamens de l'esprit sont plus beaux que ceux du corps : seul libre, veut qu'il n'obeyt point aux violens appetits d'aucune mauuaise conuoitise ; & l'on ne dira iamais auec verité qu'il soit vaincu , puisque nonobstant qu'on le tint au corps, il sera tousiours impossible de mettre son esprit à la chaisne.

Mais ie m'apperçois à peu prés, Timandre, que vous voulez estre asseuré si l'on se peut faire Honneste homme, & que vous doutez encor si la Vertu seroit point vn present que la Nature fist aux vns, & dont elle ne fut pas liberalle à l'endroit des autres. Car les trois principales Sectes des Philosophes semblent n'estre pas absolument d'accord là dessus, ce qui me porte dés l'entrée de nos discours à vous en toucher quelque chose. Par les maximes generales des Academiciens, quand les ames sortent du Ciel pour se venir loger dedans les corps que la Nature leur prepare icy bas, elles sont riches de toutes sortes de Vertus, aussi biẽ que de toutes les sciẽces: & Platon dit en vn endroit que la vertu est vn don des Dieux : & en vn autre lieu il nous veut faire connoistre que l'homme ne l'acquiert pas, d'autant qu'elle

Au Menon.

Au Dialogue de Protagoras.

luy a esté inspirée. Il dit que sur le poinct que l'vniuers deuoit estre peuplé, Epimethée, & Promethée ayans eu le pouuoir des Dieux de former les animaux, & receu d'eux les forces, la beauté, & les autres biens qui leur estoient conuenables, Epimethée pria Promethée de luy permettre d'en faire la distribution. Et qu'apres auoir donné tout aux bestes, quand ce vint à l'homme il ne se trouua plus rien de reste pour luy departir, tellement qu'il demeura desarmé, nud, sans chaussure, & priué de toutes sortes de commoditez. Or Promethée voyant la faute de celuy qui auoit fait le partage, il eut crainte qu'elle fust apperceuë des Dieux à ceste natiuité generale des animaux, & aussi qu'ils condamnassent l'homme à viure autant denué de toutes choses qu'il le seroit en venant au monde. Il s'en alla donc secrettement dans la boutique de Vulcan & de Minerue, & il y déroba du feu celeste, (cela veut dire l'Art & la Vertu,) qu'il donna tout aussi tost à l'homme. Quand aux Stoïciens, ils disent que la Vertu est vne chose naturelle aux Hommes : & que s'il leur arriue de s'en detraquer, ce n'est point d'eux-mesmes : mais par quelque

Diogene. Laertien au liu. 7.

persuasion estrangere. Vous connoissez bien maintenant qu'il y a du rapport entre ces deux opinions : mais celle des Peripateticiens combat l'vne & l'autre auec des raisons qu'Aristote leur fournit, & qui sont grandement puissantes. Les choses, disent-ils, qui sont par Nature ne peuuent se démentir de ce qu'elles sont, & ny par force ny par artifice on ne leur sçauroit oster ce que la Nature leur a donné. Iettez des pierres en haut, renfermez l'air & le pressez en bas tant que vous voudrez, vous n'accoustumerez point les pierres à monter, ny l'air à descendre, ne pouuant perdre sa legereté naturelle. Cependant il est certain que de bons nous pouuons deuenir meschans, & de vicieux nous rendre honnestes gens, ce qui n'arriueroit point si auecques la naissance nous auions receu ou la Vertu ou le vice. Outre cela chacun sçait bien qu'aux choses que nous faisons de nature, il faut que la puissance d'agir precede nostre action, qui est tout le contraire de ce qui se void au faict des Vertus, puis qu'il est necessaire que les œuures precedent, & que par elles se forme l'habitude d'operer vertueusement. Et certes, comme disoit vn sainct Pere : *Si la*

Au liure 2. des Morales, ch. 1.

Nature eust remply nos ames de la Vertu, le vice n'y eust iamais pû trouuer d'accez, tellement qu'on void bien qu'elle s'est contentée de nous en rẽdre susceptibles, ce qui fait que nous le sommes aussi du vice, à cause que ce qui est capable de receuoir vne chose, est pareillement disposé à receuoir son cõtraire. Mais afin de ne vous rapporter pas tout ce qui se dit pour prouuer que ceste opinion est raisonnable, quand celle de l'Academie de Platon, & celle du portique des Stoïciẽs auroiẽt lieu il ne s'ẽsuiuroit pas que la vertu ne se pût enseigner aux hõmes. Car puisque les Platoniciens cõfessent, *Que quãd les ames sont entrées dedans nos corps, les raisons & les connoissances de toutes choses qui leur sont annexées & consubstantiées demeurent enseuelies dedans la matiere, cõme feroit vne estincelle de feu dessous de la cendre. De sorte,* continuent-ils, *qu'il faut remuer la cendre, non pas pour former l'estincelle qui y est desia, mais afin de la faire paroistre.* Ie puis dire la mesme chose des vertus, qu'estãs cachées, il faut trouuer vn moyen de les mettre en éuidence, & à proprement parler, c'est ce que nous appellons sciẽce ou art, qui s'aprend auec l'aide des preceptes, & dont l'on forme peu à peu des habitudes. Pour ce qui est des Stoy-

Sainct Cyrille Alexãdrin au liure 3. contre Iulian l'Apostat.

Iean Grãmairien en la Preface du premier liure de l'ame d'Aristote.

ciens, ils parlent plus resolutiuement, & tombent d'accord presque tous, au moins quant aux principaux, à sçauoir *Chrysippe, Cleanthes, Possidonius, & Hecaton. Car ils trouuent que la Vertu se peut enseigner, & ils le prouuent de ce que de meschant on peut deuenir Honneste homme.* C'a esté aussi le sentiment des premiers & des plus sages Legislateurs, autrement ils n'eussent pas estably des disciplines pour la ieunesse, & ils n'en eussent point fait les regles conformes à la sorte de gouuernement auquel il les vouloient accoustumer. Car encore que la Nature ne nous ait point donné la Vertu, elle ne nous a donné aucun moyen de l'obtenir. Elle n'a pas voulu la faire naistre dans son sein : mais c'a esté afin que nous en communiquant les semences, nous la fissions germer dedans le nostre, & que nous l'y entretinssions & nous efforçassions de la perfectionner, d'autant plus volontiers que nous l'aurions conceuë & engendrée de nous-mesmes. Et c'est pourquoy non seulement elle y en a ietté les semences, ayant en outre fait glisser dedans nous de certaines affections, par le moyen desquelles nous luy donnons de l'accroissement,

Diogene Laertien en la vie de Zenon.

puisque *par la crainte, par le desir, & par la pudeur*, à ce que disoit vn Pythagoricien, *on s'aduance merueilleusement en la Vertu*, qui sont toutes affections naturelles. *Hippodame au liure de la Republique.*

Nous ne deuons pas donc, Timandre, nous reprocher de la temerité à nous-mesmes pour le dessein que nous auons de former l'exemplaire & le patron d'vn Honneste homme, principalement si nous nous gouuernons en ceste occasion de la sorte que ie me suis proposé. Car ie n'ay point resolu d'employer mes imaginations à la composition d'vn modele fantastique, & qui s'éuanouïroit en sortant de la pensee, pour ne pouuoir subsister dedans la nature des choses: ie veux faire vn Honneste homme reellement, & ie desire que ny la raison ny l'vsage n'y trouuent rien à redire, si ce n'estoit par-auanture quelqu'vn de ces vsages que le caprice des fols introduit, & que la raison ne sçauroit nullement approuuer. On dit vn iour à Antigonius que toutes choses estoient honnestes aux Roys, & il respondit que cela estoit bon pour ceux qui commandoient à des barbares: ainsi peut estre ne permettray-ie pas à mon Honneste homme toutes les choses qui sont receuës *Plutarque en ses Apophtegmes.*

d'vn chacun, & auparauant que de les pratiquer ie voudray qu'il les examine. Pour regle principale ie luy proposeray les actions de ceux qui ont paru dessus les grands theatres du monde: & en luy representant ce que l'on a trouué de blasmable aux vns, ie n'oubliray pas à luy dire ce que chacun aura iugé de recommandable aux autres. Car s'il est vray que les premiers nous seruent d'vne glace, veu que dans les defauts d'autruy nous pouuons contempler les nostres : il est veritable aussi que les autres ressemblent à vne eau claire, qui ne nous les representant pas moins fidelement, nous donne d'abondant dequoy les effacer, & nous sert à rendre nos mœurs belles & agreables. Il n'y a personne en effect, qui refuse d'imiter ce qu'il trouue de loüable en vn autre : & l'on n'a point encor veu que la raison eust autant de force que l'Exemple, pour induire les hommes à quelque haute entreprise. Non, que ie n'aduouë bien que l'imitation est seruile au commencement, mais par apres elle deuient vne emulation genereuse. Et de mesme que la vigne s'estant appuyée au tronc des arbres ne s'esleue pas seulement iusqu'à leurs branches,

mais pouſſe encore les ſiennes plus haut que leur ſommet, ainſi, de l'imitation l'on paſſe à la reſſẽblance,& de celle-cy, à l'excellence. Themiſtocles ſuiuant les traces de Miltiade,fit mõter les Grecs à vne gloire plus éminente que celle où ils eſtoient paruenus ſous la conduitte de ce premier chef : Et Alexandre ſurpaſſa de beaucoup tous les capitaines dont il liſoit ſi ſouuent les conſeils & les geſtes dans Homere, afin de ſe former deſſus leur patron. C'eſt cela meſme à quoy nous deuõs buter, Timãdre & ne nous contenter pas de faire comme ces copiſtes qui contrefaiſans vn original trait apres trait,n'égalent iamais ceſte grace que la main du premier maiſtre y a inſpirée. Quand donc nous propoſerons les belles actions des honneſtes gens, il faudra qu'auec l'exacte diligẽce de les ſuiure nous ayons la hardieſſe de les deuancer , voire meſme que ce ſoit auec vn tel effort , que s'il ſe peut nous nous rendions inimitables aux autres. Mais ne differons point dauantage d'accomplir des projets ſi releuez,ne retenons point plus long-temps nos eſperances en l'attente d'vn bien que nous pouuons poſſeder , & apres auoir formé l'idée d'vn Honneſte homme , faites

en ſorte qu'on die que vous l'eſtes en effect.

Celuy qui a dit le premier que viure honneſtement eſtoit viure ſelon la Nature, ne l'a pas peut-eſtre le premier penſé : pour moy, ie croy que c'eſt vne de ces connoiſſances que les Logiciens diſent eſtre de ſoy auſsi euidentes à noſtre entendement, que les couleurs le ſont à nos yeux. Tous les eſprits en ſont tellement d'accord, qu'il n'y en a pas vn qui ne louë l'Honneſteté en quelque ſubjet qu'elle ſe rencontre ; & ce conſentement ſi vniuerſel ne peut venir que de la Nature vniuerſelle eſpanduë dans tous les particuliers. Auſsi, quoy que les vicieux s'efforcent autant qu'ils peuuent d'eſtouffer en leur ame les loüables deſirs que ceſte Nature y a fait couler comme en toutes les autres, ſi eſt-ce que nous n'en auons pas encor veu vn ſeul d'vne volonté ſi deprauée, qui ne ſe ſouciant pas d'eſtre Honneſte homme ne ſe ſoit efforcé de le paroiſtre. Et certes il faudroit auoir deſpoüillé l'humanité meſme pour en auoir de l'auerſion, & ie diray encore qu'il faudroit eſtre vn monſtre, veu qu'il n'y a point d'eſpece d'animal où l'on ne

voye

voye quelque trait de ce que l'on appelle Hõneſte. Car les vns ont de la p eté pour leurs parens,les autres de la charité pour leurs petits, ceux-cy ſont reconnoiſſans des biens qu'on leur fait, la prudence reluit en pluſieurs, quelques-vns ont non ſeulement de la vaillance, mais encor de la generoſité, d'autres obſeruent la iuſtice:& quoy qu'on puiſſe dire qu'ils ne font point tout cela par choix & deliberation, mais par vn inſtinct neceſſaire, du moins ne ſçauroit-on nier que la Nature ait empreint la forme entiere de l'Honneſte au genre des animaux déraiſonnables, dont chaque eſpece à ſon honneſteté particuliere. Or quand tous les Sages nous aſſeurent que l'homme eſt vn recueil des vertus & des eminences de toutes les autres creatures, ils nous font bien connoiſtre que ceſte Nature immenſe s'eſt reſtrecie dedans vn chacun de nous, & y a ramaſsé tout ce qu'elle auoit diſtribué d'honneſte dãs le reſte des animaux. Mais il faut confeſſer, Timandre, qu'en cét âge où nous ſommes, les vrayes parties en ſont bien mutilees, & qu'on y en a ſupposé tant d'autres,que ce corps-là ne ſe remuë plus que ſur les pieces eſtrangeres. Toutesfois

il n'y a point d'homme de bon ſens qui ne iuge qu'entre ces ſuppoſees il y en a beaucoup de neceſſaires, & ſans leſquelles l'ordre meſme que la Nature veut eſtre gardé parmy les hommes, ſeroit ſubiect à beaucoup de violence. Car repreſentez-vous vn peu ce que ie vous ay dit autresfois, que pour remarquer la difference d'entre vne nature pure & celle qui eſt adulteree, il faudroit que deux ou trois hommes euſſent eſté nourris en vn lieu eſcarté de l'habitation de tous les autres, où neantmoins rien de ce qui eſt contenu dans la region celeſte, & dans l'eſlementaire ne leur fuſt caché, mais auſſi qu'ils n'euſsent point d'autre connoiſſance que celle de la Phyſique. Croyez-vous pas que leurs mœurs ſeroient celles-là meſmes de l'Innocence, & vn ſeul caractere de la Loy que la propre main de Nature a graué dedans leur ame en pourroit-il eſtre effacé? Si quelqu'vn leur venoit dire, Vous n'eſtes pas les ſeuls habitans de ce monde icy, il y a vn nombre preſque infiny d'autres hommes qui vous reſſemblent, mais ceſte communauté de toutes choſes qui eſt parmy vous ne ſe void point entre eux, & l'am-

bition de quelques vns y a imposé la seruitude à tous autres. Ils ont diuisé la terre en telle ſorte que ceux-cy en ont beaucoup, & ceux-là n'en ont point du tout. Ils adorent vn Idole inuiſible qu'ils appellent l'Honneur, & quoy qu'on ne ſçache pas ce que c'eſt, ils ont ſoin d'éleuer de fortes & hautes murailles, & de creuſer des foſſés larges & profonds, afin de le conſeruer la dedans, auec des armes qu'ils ont exquiſement forgées pour tuer les hommes, & il y en a qui ne craignent point de hazarder leur vie pour leur emporter cét Honneur. Cét or que vous voyez deuant vos pieds n'eſt pas recherché par eux auec moins d'ardeur, pluſieurs meſme commettent des meurtres abominables pour le rauir à ceux qui en ont. Ils ſoumettent leur liberté à de certaines loix qu'ils ne ſçauroient enfraindre ſans encourir quelque peine, ils ſe ſont preſcrits de l'ordre en leurs actions, de la regle en leurs geſtes, de la bien-ſeance en leurs habillemens & iuſqu'à leurs demarches elles ſont ceremonieuſes. A voſtre aduis, en oyant ce diſcours, iugeroient-ils que ce ſeroient des hommes comme eux qui feroient tou-

tes ces chofes?Certainement ils auroient de la peine à le croire, & neantmoins on leur perfuaderoit peu à peu que tout n'ẽ feroit pas à rejetter. Quand on leur feroit confiderer que la volonté des hommes eftant libre, fe porte auffi aisément au mal qu'au bien, ils conceuroient incontinent qu'il y a de l'apparence que quelques-vns d'entre-eux fe pourroient bien eftre éloignés des droites intentions de la Nature, & que d'autres fe cõformans à leur exemple auroient pû faire naiftre des couftumes vicieufes. De là ils viendroient à cõnoiftre que l'inftitution des Loix a efté fondée fur la neceffité de contenir chacun en fon deuoir, & mefmement, que l'inegalité qu'on void au partage des biẽs que la Nature a laifsé en commun, nonobftant qu'elle ait efté introduite iniuftement, fe maintient auec Iuftice. Ils accorderoient en fuite qu'il eft à propos de deferer beaucoup à la bien-feance : & ils ne nieroient point que l'Honnefteté dans la vie fociale, ne doiue auoir vne plus grande eftenduë qu'en la folitaire. Puis apres ils iugeroient bien que tout cela ne contreuiendroit en aucune façon aux defirs de la Nature, confiderans qu'el-

le a donné la Raison aux hommes pour vn frein de leurs appetits, & de peur qu'ils s'emportassent dans les precipices, qui sont au delà de l'enceinte qu'elle a iugé contenir assez d'espace pour leurs plaisirs necessaires. A la fin mesme ils ne douteroient plus que si on les eust laissé sans restreindre leur puissance de quelques bornes, les plus forts n'auroient point craint de violēter les plus foibles, se soucians fort peu si leurs plaisirs seroient au dommage de tous les autres, & qu'ainsi la liberté commune auroit esté contrainte de ceder aux efforts d'vn petit nombre de meschans. Car en effet, que Brutus soit sans ressentiment dans Rome, les Tarquins outrageront-ils pas la pudicité de toutes les honnestes femmes aussi bien que celle de Lucrece? Que Camillus n'assoupisse point les factions populaires, aura-t'il pas en vain esloigné de ses habitans le ioug des Gaulois, puis qu'il faudra le receuoir de Manlius? Que Ciceron n'arme point les Loix contre Catilina: Ceste Republique qui commandoit aux Roys de la terre, seruira-t'elle pas au plus scelerat de tous les hommes? Verra-t'on en fin autre chose que du desordre dans

Tite-Liue liu. 1. Decade 1.

Plutarque en la vie de Camille.

Sallust. de la guerre de Catilina

le monde, si les mauuais esprits n'y sont retenus par quelques brides, puisque pour iouïr de toutes les delices que leur fantasie se proposera, ils ne feront point de scrupule comme i'ay dit, de ruiner les contentemens de leurs semblables, ny de rompre tous les sacrés liens de la societé publique? Vous voyez-donc quelle difference il faut faire d'vn homme entant qu'homme, & de luy-mesme entant que né pour viure dans la compagnie de ses semblables: & vous connoissez déja que selon ceste derniere consideration, beaucoup de choses luy sont necessaires, dont il n'auroit pas besoin s'il luy faloit tousiours demeurer dans la solitude. Car en celle-cy nous n'auons a mesurer nos actions qu'à nostre bien particulier; la où pour mener vne vie ciuile, nous sommes obligés de les reduire aux regles de l'vtilité generale, iusqu'a nous priuer quelquefois de certains biens, & nous causer aussi des maux, sans que l'on puisse dire que nous nous soyons oubliés de la recommandation que la Nature nous a fait de nous mesmes. Au contraire ayant voulu que les parties fussent pour le tout, & non pas le tout pour les par-

ties, elles nous a enjoint expressément de nous défaire d'vn membre lors qu'il peut causer la perte de tout le corps. Et non seulemēt elle nous a obligé d'en d'étourner le mal : mais encor d'en accroistre le bien par tous les moyens honorables dont nostre esprit se peut aduiser. Ce fut aussi pour ces considerations-là que le Roy Codrus alla au deuant de la mort, lors qu'il apprit de l'oracle que par ce moyen les Atheniens ses subiets remporteroient la Victoire sur leurs ennemis : & tout de mesme Decius se déuoüa quand les Romains combattirent contre les Latins, pour donner par sa perte volontaire le salut à sa patrie. La tendresse paternelle crioit vn iour apres Manlius Torquatus, qu'il pardonnast à son fils qui venoit de donner bataille contre son commandement, & la victoire qu'il auoit gaignée ne l'en coniuroit pas moins: mais ces desirs au bien public ne peurent consentir que l'authorité d'vn general d'Armée fust violee impunement, & que le desordre entrast en son camp par vne si notable bresche faite à la discipline militaire. C'estoit pourtant vne chose bien fascheuse, de se priuer de la sorte d'vn

Iustin li. 2.

Valere le Grand l. 5. cap. 6.

Tite Liue liure 4. Decad. 1.

fils genereux : mais quoy, n'estoit-ce pas la mesme consideration qui auoit poussé Charondas à se donner la mort, lors que retournant de la campagne il entra sans y penser au conseil, ayant son espée au costé? Il l'auoit defendu auparauant sur peine de la teste, & alors il voulut signer ceste loy de son propre sang.

Valere le Grand liure 6. c. 5.

Mais vous me demandez icy Timandre, si l'Honnesteté s'est iamais fait voir à quelqu'vn qui en eust peu representer l'image aux autres, à cause que par les raisons que ie viens de rapporter, on ne peut rien inferer, sinon que la Nature nous en a fait connoistre quelque ombre, sans aucune distinction de parties. Et c'est vne chose certaine (me dites-vous) qu'elle estoit desia reconnuë chez les peuples où ces belles actions que nous auons remarquées en passant se sont faites; mais de grace qui leur en auoit donné la connoissance? Vne des plus fortes raisons qu'auoient les Pyrrhoniens pour douter qu'il y eust quelque chose d'honneste estoit que les vns establissoient l'honnesteté en vne chose & les autres en celle qui luy estoit contraire, & preuenus d'erreur, *ou par la force des loix & des coustumes, ou par*

de fabuleuses persuasions, ou par des conuentions artificielles, ou par des inductions dont les Philosophes anticipoient leur croyance. Ainsi disoient-ils, les Perses peuuent sans deroger à l'honnesteté connoistre leurs propres filles, ce qui est detestable chez les Grecs : qui n'approuuent pas mesmes la coustume des Massagetes en la communauté de leurs femmes : & qui punissent les voleurs au contraire des Ciliciens, chez qui le brigandage est vn mestier ordinaire. *Si tu ne veux pas t'opiniastrer de combatre contre les Dieux*, escriuoit Xerxes à Leonidas, *& si tu te veux ioindre à mes troupes, ie te feray Roy de toute la Grece :* A quoy Leonidas fit ceste responce: *Si tu connoissois ce qui est Honneste en la vie tu t'abstiendrois de conuoiter ce qui appartient à autruy : & pour moy, ie prefereray tousiours l'honneur de mourir pour ma nation, à celuy d'en estre le Monarque absolu.*

Diogene Laertien en la vie de Pyrrhon.

Plutarque aux dicts notables des Lacedemoniens.

Voila donc la question que vous me faites, & qu'à vous dire le vray ie ne trouue pas déraisonnable : car puisque l'Honnesteté est vne beauté spirituelle, nous auons besoin de certaines marques pour la reconnoistre, & pour n'y estre pas trompés. Neantmoins c'est vne chose

asseuree que la Nature par le moyen de la Raison nous peut amener facilement à ceste reconnoissance : & si les Pyrrhoniens y eussent seulement pensé , ils se fussent bien apperceuz qu'il y a des choses bonnes, & d'autres qui sont mauuaises , & ne les eussent iamais estimees generalement indifferentes. Mais ce sont des ennemis difficiles à ioindre , à cause qu'on ne peut où les trouuer : ils doutent de tout , & afin de ne rien asseurer ; ils ne veulent pas mesme donner asseurance de leurs doutes. C'est pourquoy ie ne me sçaurois arrester à eux , puis qu'ils n'attendent personne de pied ferme , & qu'à la maniere des Parthes ils ne combattent qu'en fuyant : mais afin de vous satisfaire, ie me seruiray de la resolution que Seneque a donné dessus vostre mesme
En l'Epistre 120. demande. Il pose pour fondement ce que les Stoïques disoient, qu'entre ce qui est Bon, & ce qui est Honneste , on ne sçauroit mettre aucune difference, d'où il inferes que ny les richesses , ny la Noblesse, ny la force ne doiuent point estre placees au rang des choses Honnestes , puis qu'on les peut employer à des vsages pernicieux. Ciceron l'auoit sousteuu deuant

deuant luy, par l'exemple de ce Philoso-phe lequel sortant tout nud de sa ville saccagée, se vantoit d'auoir tout son bien franc du pillage des ennemis : & il l'auoit aussi confirmé par les plus celebres actions des notables hommes de sa ville, ausquelles ils ne s'estoient point portés sur l'esperance d'acquerir des richesses, de paruenir à de hautes charches, ou de se procurer des plaisirs particuliers, mais seulement par le contentement qu'ils trouuoient à s'acquiter du deuoir d'vn Honneste homme. Doncques, ce dit Seneque par la remarque des actions éclatantes, & par les frequentes confe-rences qu'on en a fait, l'entendement humain est paruenu à la connoissance de ce qui est bon & honneste. Car de mes-me que par la santé & force du corps nous recueillons qu'il y a quelque santé & vigueur de l'ame, aussi par de certains traits d'Honnesteté qui ont attiré l'ad-miration d'vn chacun, on a creu qu'il y en auoit vne image toute entiere qui de-uoit estre belle & admirable, ce que ie de-sire (à l'imitation de Seneque) vous fai-re toucher au doigt, par vn exemple qui ne vous desplaira pas. Les Romains

Aut. Paradoxe.

Plutarque en la vie de Pyrrhus.

ayans enuoyé Fabricius en Ambaſſade vers Pyrrhus, comme ce Roy ſceut que c'eſtoit vn homme pauure, il s'imagina le pouuoir corrompre par des preſens, ſi bien qu'apres luy auoir fait des careſſes extraordinaires en particulier, il luy offrit vne grande ſomme d'or, feignant que c'eſtoit pour arres de l'amitié qu'il deſiroit contracter auecques luy. Mais n'y ayant gaigné qu'vn refus, il commanda le lendemain à ſes gens, pource que Fabricius n'auoit iamais veu d'Elephant, d'amener le plus grand des ſiens derriere la tapiſſerie lors qu'ils diuiſeroient enſemble. Il croyoit l'eſpouuenter par ce moyen là : mais la tapiſſerie ayant eſté tirée à vn ſignal, & l'élephant qui auoit ſa trompe ſur la teſte de Fabricius ayāt ietté vn cry tres-horrible, Fabricius n'en parut aucunement effrayé. Au contraire, ſe tournant tout doucement vers Pyrrhus, & en ſe ſouriant, *Sire*, luy dit-il, *ny voſtre or ne m'eſtonna point hier, ny voſtre Elephant auiourd'huy.* Certainement il n'y a perſonne qui n'admire en Fabricius, le meſpris qu'il fit de l'amitié d'vn braue Roy, & de ſes richeſſes, pour conſeruer les apparences meſmes de la fidelité qu'il

deuoit à ſon pays, & qui n'eſtime ſa fermeté de courage au rencontre d'vn accident impreueu : & quand ie vous feray ſouuenir de pareilles actions, ſoit de luy, ſoit de ceux qui lui ont reſemblé, ie m'attends bien que vous les eſtimerez ſi fort que vous deſireriez les auoir faites vous meſme. C'eſt donc ainſi que par le rapport de pluſieurs traits d'Honneſteté on eſt venu peu à peu à la reconnoiſtre toute entiere; & elle meſme n'auoit pas eſté accomplie tout d'vn coup, pource qu'eſtant vne choſe exquiſe, elle auoit beſoin du trauail de beaucoup de perſonnes. Les actions des premiers hommes en ont eſté les crayonnemens, ceux d'apres y ont couché les couleurs, & en fin il en eſt venu d'autres qui y ont adiouſté ce hardy relief, & ces adouciſſemens qui ſont l'ame des portraicts, & qui les rendent agreables. Ainſi que ie vous l'ay deſia dit, on en trouue l'image dans les vies des perſonnages illuſtres, & dans les œuures des excellens eſprits du paſſé ; prenons donc langue d'eux Timandre, pour le deſſein que nous auons premedité, & tiron-en ce qui eſt neceſſaire pour donner la vie à vn Honneſte homme.

Diogene Laertien en sa vie.

Platon, qui a le premier de tous definy la Nature de l'Honnesteté luy assigne pour parties *ce qui est raisonnable, loüable, vtile, bien seant & conuenable*. C'est tout ce qu'il a creu que la Nature approuuoit, & à quoy ne repugneroient point ceux qui sont tenus de sain iugement, & d'vne ame non preoccupée. En effet ceux qui sont venus depuis luy peuuent auoir changé ses paroles, mais ils n'en ont pas alteré le sens, Ciceron mesme ne nous enseigne rien de plus, quoy que pour la bien reconnoistre il soit allé iusqu'à son origine, qu'il dit estre deriuée de quatre sources. La premiere à son rapport, est la connoissance de la verité, à laquelle nous incite la Nature, qui hait l'erreur & l'ignorance, l'autre est la conseruation de la societé des hommes, d'où procede la iustice commune, la troisiéme, ceste force d'esprit qui resiste à toute sorte d'iniures, & la derniere, cét ornement de la vie qu'on appelle Temperance, laquelle estãt accompagnée de la Pudeur & de la Modestie, sçait ordonner auec tant d'adresse & de bien-seance toutes les actions des hõmes, que c'est d'ordinaire par son moyen que l'on découure les hõnestes gens.

Au liure 1 des deuoirs

Mais pour entrer dans vn denombrement plus particulier de ce que l'on appelle Honneste,il me semble qu'il est bon d'imiter les Geographes en la descriptiõ qu'ils font de leurs chartes vniuerselles. Car pour y representer exactement toutes les villes du monde., ils les diuisent premierement d'vn costé en cinq Zones, & là dedans ils marquent les climats & les paralleles, puis ils tracent de l'autre costé leurs Meridiens,& par apres ils décriuent les grands continens, les mers, les riuages, les isles, les riuieres, les regions, & en fin ils placent les villes selon leurs longitude & latitude obseruees par les voyageurs. Ainsi,dis-je,il est à propos de diuiser premierement la vie des hommes en ses diuerses especes, & apres en auoir veu les plus considerables differences, il faudra porter nostre consideration iusqu'aux choses les plus particulieres, pour y marquer celles que les Sages ont de tout temps estimé conuenables à la vie d'vn honneste homme.

Il n'est point croyable, Timandre, que les premiers Poëtes n'ayent eu vn autre dessein que d'entretenir les hommes de sotises : Leurs fables sont toutes serieu-

ſes au dedans, & l'ancienne Poëſie n'eſt qu'vne myſterieuſe couuerture des ſecrets de la Philoſophie Morale. Entre leurs contes il n'y en a point de ſi notable que celuy du Iugement de Paris, & pour le ſujećt qui le cauſa, & pour tout ce qui s'en eſt enſuiuy; auſſi eſt-ce vn tableau de la condition de tous les hommes, veu qu'à chacune des trois Deeſſes qui debattoient de leur beauté, ſe rapporte vn des genres de la vie. Quand l'on conſiderera que Iunon eſt la ſœur & la femme de Iupiter le ſouuerain arbitre de toutes choſes, on ne doutera point qu'elle ne nous repreſente la vie Contemplatiue: & Minerue, quoy que ſortie du cerueau du méme Dieu, c'eſt à dire ſa penſee, ne laiſſe pas de nous figurer la vie Actiue, puis qu'il fallut que Vulcan, qui eſt le trauail, facilitaſt ſa naiſſance. Elle eſt appellée Deeſſe de la prudence, laquelle Vertu ne conſiſte point en vne ſpeculation inutile: c'eſt pourquoy elle vint au monde auec des armes, c'eſt à dire appareillee à l'action, ainſi que la Choüette & le Dragon qui luy ont eſté attribuees le demonſtrent encore, eſtant neceſſaire qu'vn homme pour eſtre prudent ſoit accompagné de vigi-

vigilance & de clair-voyance. Ceste consideration fait dire à vn autheur Latin, que ceste Deesse n'estoit point née d'vne femme, d'autant que le sexe des femmes est incapable de Prudence & destitué de iugement : mais laissons-le en colere contre les Dames, & tournons vn peu nostre veuë dessus Venus. Tous ces attraits dont elle esclate, ayāt sceu mesler industrieusement l'artifice à ses graces naturelles, flaterent si bien les sens de Paris, qu'il prefera sa beauté à celle des deux autres Deesses. Ce fut le iugement qu'il en fit, dont Iupiter s'estoit excusé, afin qu'on ne creust point que par le choix de quelqu'vn de ces genres de vie, & par le rebut des deux autres, il eust voulu monstrer aux hommes que celuy-là seul deuoit estre embrasé. Car bien que leur liberté d'en eslire vn eux-mesmes n'eust pas esté empeschee, si est-ce qu'elle eust esté bien fort esbranlée, par la puissante consideration d'vn exemple de si grand poids. Voila donc les trois manieres de viure à quoy se peuuent rapporter toutes les autres où chacun des hommes s'applique: & ie ne pense pas que celuy qui aspire à se faire Honneste homme, demeure

Martian en l'Hymne de Pallas.

long-temps irreſolu de celle qu'il ſe doit ordonner, pource qu'en effet il comprendra bien-toſt qu'il les faudra ſuiure toutes. Il eſt queſtion ſeulement de regler ſi bien ſon commerce auec elles, que celle qui eſt de plus grande conſideration ne ſe puiſſe offencer des diuertiſſemens qu'on ſe donnera dans la conuerſation de ſes inferieures ; & il faut faire en ſorte qu'elles ſe ſeruent, & ſecourent mutuellement, l'Action temperant l'auſterité de la Contemplation, & la Volupté s'employant à effacer les rides de l'vne, & à nettoyer les ſueurs de l'autre. Si i'auois à faire auec quelqu'vn des Stoïques, il ſe picqueroit ſans doute de ce diſcours : ie veux bien pourtant qu'ils ſçachent que ie n'entends pas liurer la Vertu à la diſcretion de la Volupté, ny loger l'Honneſteté dedans vn corps remply de ſaletés & tout couuert de ſoüillures. Puiſque le plaiſir eſt vn don de Dieu, qui inſpire à ſes creatures des deſirs de ſe ioindre à ce qui leur eſt conuenable, & fait couler en ceſte liaiſon vn ſentiment agreable, afin d'entretenir toutes choſes dans cét vtile deſir, mon intention n'eſt point qu'on abuſe de ceſte grace. Ie ſuis,

tout au contraire, de l'aduis de Socrate, que la Temperance est la seule ouuriere des Voluptez, & que celuy qui se soumet à elles, au lieu de les soumettre à sa raison ne perd pas seulement la qualité d'Honneste homme, mais encore celle d'homme. Epicure mesme qui fut grand maistre en la science de la Volupté, n'a pas creu qu'elle deust auoir la liberté de s'estendre où elle voudroit: *Mon opinion est* (dit Seneque parlant de luy) *que ses enseignemens sont seins, droits, & qu'auec cela tu les trouueras seueres si tu les consideres de prés. Car il reduit la volupté à peu de choses, & luy impose la mesme loy que nous prescriuons à la Vertu. Il luy commande d'obeyr à la Nature: Or ce qui suffit à la Nature n'est pas assez pour la dissolution.* C'est pourquoy il auoit dit immediatement deuant, *Que la raison pour laquelle il estimoit la loüange de la volupté pernicieuse, estoit que ses honnestes preceptes demeuroient cachez, & que ce qui pouuoit corrompre estoit à découuert*, à quoy les ieunes gens s'amusoient, comme font plusieurs auiourd'huy, qui enueloppēt leurs ordures dās le voile de la Philosophie, & se seruent de sa robe pour aller à la desbauche. Quelques-vns aussi ont tenu

Xenophon au l. 4. des dicts de Socrates.

Seneque de la vie heureuse cap. 12.

Lact. de la fausse Sagesse liu. 3. chap. 7.

Aulugelle liure 9. chap. 5.

qu'Epicure auoit mis le ſouuerain bien en la Volupté de l'eſprit : & ceux qui aſſeurent qu'il l'eſtablit en celle du corps, diſent qu'il definit ce ſouuerain bien *vne raſſiſe & conſtante habitude du corps*, ce qui ne conuient point aux voluptez qui l'éneruent. Mais ie penſe bien que l'on me dira que comme la douleur n'eſt point miſe au rang des choſes des-honneſtes, qu'ainſi la Volupté ne merite point celuy des honorables: à quoy il me ſuffira de reſpondre qu'il ne s'enſuit pas qu'elle ne doiue eſtre recherchee des honneſtes gens, de meſme qu'on ſe trauaille bien pour la ſanté qui n'y doit eſtre non plus rangee. Et auec cela, Timandre, ſouuenez-vous que Platon accompagne l'Honneſteté,de ce qui eſt vtile, & ieſpere vous faire voir vn iour que la Volupté peut beaucoup ſeruir à l'homme, & qu'eſtant bien reglée elle ne luy ſçauroit eſtre nuiſible.

D'ailleurs, ie vous diray que m'eſtant arreſté pluſieurs fois à ceſte maniere de parler, dont l'on ſe ſert pour exprimer la grandeur des actions de quelqu'vn, *il s'eſt ſurmonté ſoy-meſme*, ie n'y ay trouué rien au delà de la croyance qu'il faut auoir

de la poſſibilité des hommes : & vous ferez ie m'en aſſeure le meſme iugement, ſi vous conſiderez bien que nous ſommes compoſez de deux parties dont l'vne eſt toute celeſte & incorruptible, & l'autre corporelle, déraiſonnable, & l'origine d'vn nombre infiny de paſſions, Car comme ceux qui logent tous leurs ſoins dans leurs entrailles, & ne les veulent pas éloigner d'autour de leurs ſens, ſe mettent par ce moyen bien au deſſous de la condition des hommes : l'on peut dire auſſi que ceux qui hayſſent ſi aſprement leurs corps qu'ils en veulent ſans ceſſe tenir leur ame détachee & occupee apres des objets ſpirituels, ſont plus qu'hommes. C'eſt donc à eux qu'eſt deuë ceſte loüange, *s'ils ſe ſont ſurmontés eux-meſmes.*

Or Timandre mon deſſein n'eſt point de ſeparer ces deux pieces que la Nature a eſtraintes d'vn ſi fort lien, ny de mettre l'vne tout à fait en oubly, pour n'auoir égard qu'aux intereſts de l'autre : ainſi que Solon interrogé s'il auoit donné aux Atheniens les meilleures loix dont il ſe ſeroit aduisé, reſpondit qu'*Ouy de celles qu'ils euſſent voulu receuoir*, ainſi ne vou- *Plutarque en ſa vie.*

drois-ie pas propoſer des regles de l'Honneſteté, qui ne peuuent eſtre obſeruées par tous les hommes. Le ſecond Caton auoit les ſentimens bons, mais il nuiſoit quelquefois à l'Eſtat parlant dans la lie de Romulus (ce diſoit Ciceron) comme s'il euſt veſcu en vne Republique de Plaion: puiſque i'ay à faire à ceux qui ont vn corps auſſi bien qu'vne ame, ie croy deuoir reduire mes preceptes à vne forme qui puiſſe eſtre admiſe de tous les deux. Ie ſçay bien que la ſeuerité de Zenon aura la deſſus beaucoup de peine à retenir ſa cenſure: mais a-t'il eu raiſon de vouloir oſter au corps ce que la Nature luy a donné? Il aura s'il veut des loüanges de moy, pourueu qu'il ſe ſoit rendu (comme il s'y eſtudioit) inſenſible aux aiguillons de toute ſorte de conuoitiſes, inébranlable aux violẽs tranſports des ioyes promptes & demeſurees, aſſez reſolu pour ne s'épouuanter d'aucune frayeur, & pour ne froncer pas ſeulement le ſourcil deuant tous les douloureux ſupplices dont les tyrans ſe faiſoient craindre: ſi eſt-ce qu'ayant aduancé ſes iours apres vne cheute, & par-auanture pour mettre fin à ſa douleur, il ne me donne pas

Ciceron, à Atticus.

Diogene Laertien en la vie de Zenon.

vn petit ſujet de douter s'il luy eſt point aduenu comme à Pyrthon. Car celuy-cy ayant touſiours profeſſé vne indifference de toutes choſes, ne voulant donner aucune croyance à ſes ſentimens, comme il ſe fut émeu ſur la menace d'vn chien qui le vouloit mordre, il confeſſa *qu'il y auoit touſiours de l'homme*. L'on ne me ſçauroit perſuader qu'il n'y ait plus d'arrogance que de Sageſſe à croire qu'vn homme ſe puiſſe défaire de ces appetits qui ſont nez auec luy, & auec leſquels il a ſi longuement fraternisé; ie ne ſçay meſme ſi c'eſt point vn projet à peu prés auſſi ridicule que d'oſter au feu ſa legereté, & priuer les pierres de l'inclination qu'elles ont deuers le centre de la terre. Parlez à nos Medecins: Du cœur humain, & ils vous diront que c'eſt la ſource de la vie: Du foye, & ils vous monſtreront que c'eſt le principal inſtrument de la faculté nutritiue, & la boutique du ſang. De la veſſie du fiel, & vous ſçaurez auſſi toſt que c'eſt vn égouſt neceſſaire pour raſſeoir la bile iaune; que le foye en eſt échauffé, & preſerué de pourriture, ayant encore pluſieurs autres bons vſages. Et demandez-leur

Le meſme en celle de Pyrrhon.

l'office de la ratte, puis ils vous feront connoiſtre que receuant par plusieurs arteres la chaleur du cœur, elle cuit le ſang groſſier qu'elle enuoye par de certains rameaux aux parties voiſines pour leur nourriture, & qu'elle attire à ſoy l'humeur melancholique pour l'eſpādre dās le ventricule, afin d'accroiſtre la puiſſance retētrice. De ſorte que vous voyez bien la neceſſité de quelques-vnes de ces pieces, & l'vtilité des autres. Cependant il les faudroit auoir enleuées toutes du corps humain auant qu'il peuſt perdre le reſſentiment de ſes appetits. Car la ratte nous cauſe de la ioye, en ce qu'attirant à ſoy l'humeur melancholique, le ſang qui en eſt purifié va legerement par les veines & les arteres, & monte iuſqu'au cerueau, chatoüillant ces parties par la douce pointe de ſes eſprits vigoureux, le fiel nous picque de ſon ardeur, & nous excite à la colere, comme le monſtroient bien ceux qui pour donner à entendre que le courroux doit eſtre banny du mariage oſtoient le fiel des victimes qu'ils ſacrifioient à Iunon la Nuptiale, le foye eſt le ſiege de la concupiſcence: & le cœur, plus il eſt grand,

Plutarque des preceptes du mariage.

il loge d'autant plus de crainte. Ainsi doncques, ce seroit attenter à la vie de l'homme que de songer à abolir toutes ces passions qui tiennent si fort à son corps: & les Peripateticiens ont eu beaucoup meilleure grace, qui se sont cõtentez d'y apporter de la moderation. Toutesfois s'ils les auoient reputees vicieuses & qu'ils se fussent contentez d'en retrancher quelque chose, ils n'auroient pas bien dit à mon aduis, d'autant qu'vn petit vice est tousiours vice: mais s'ils ont voulu dire que la Raison les dompteroit, les accoustumeroit à son frein, & se les rendroit mesmes vtiles, cela est tres-sagement pensé. Et ie n'estime pas que Seneque ait blâmé iudicieusement Aristote qui disoit que de certaines passions seruoient d'armes à la Vertu, pourueu que l'on en sceust bien l'vsage : car il ne les faut pas estimer des vices, si ce n'est qu'elles ayent rompu le mords de la Raison, & soient eschappees de ses mains. Certes il n'est point à propos de les supprimer tout a fait, & i'ay opinion qu'vn homme impassible n'a plus de semences pour faire germer la Vertu. Encore que ie sçache bien que de soy nostre partie sen-

Seneque liure I. de la Colere.

ſuelle eſt deſordonnée,errante,& que les Poëtes, non ſans quelque apparence de verité, ont dit que les paſſions eſtoient des Furies qui tourmentoient les hommes auec leurs foüets, l'ire les pouſſant à la vengeance, la conuoitiſe les faiſant aſpirer aux richeſſes, & la concupiſcence les entrainant aux brutales voluptez : cela pourtant n'arriue iamais ſi la Raiſon n'eſt endormie. Et quand elle prend la peine de les arreſter, elles n'ont plus de mouuement que pour luy rendre de l'obeyſſance. Ce ſont des cheuaux, diſoit Platon, qui tirent le chariot de l'Ame : mais leur courſe eſt viſte ou lente, ſelon qu'il plaiſt à la Raiſon qui les conduit d'en laiſſer les reſnes courtes ou longues. Or c'eſt à elle à connoiſtre ſon office, & en s'y entretenant les accouſtumer à ſes commandemens : afin que ſi d'auanture celuy des deux qui eſt vicieux ſe mettoit en fougue, elle n'euſt pas ſi peu d'adreſſe, ou ſe trouuaſt ſi imbecile, qu'elle ne le ſceuſt cõtenir dans ſa carriere, ny arreſter ſon impetuoſité iuſqu'à tant qu'elle iugeaſt à propos de s'en ſeruir. Mais ſi elle venoit à eſtouffer nos paſſions, elle ſe priueroit elle-meſme de ſa fonction, elle

Platon au Phedre.

égaleroit noſtre corps en inſenſibilité à vne ſouche, & elle rendroit noſtre ame ſans aucun mouuement, à cauſe que les paſſions en ſont les nerfs. Et ce ſeroit tout de meſme vn erreur aux Peripatetiticiens d'aſſeurer que ſelon leur tenſion, ou leur relaſchement, elles ſont loüables ou blaſmables : veu que c'eſt du principe interieur de leur agitation qu'il faut determiner ſi elles ſont bonnes ou mauuaiſes. Noſtre Religion nous permet de nous courroucer, en nous defendant de pecher : & pour grande que ſoit la concupiſcence, moyennant qu'elle ne ſorte point de ſon legitime lict elle eſt ſans vice (diſoit vn des premiers Chreſtiens) comme auſſi c'eſt vn tres-grand mal pour petite qu'elle ſoit, ſi elle ſe iette dedans vne couche eſtrangere. En de certaines occaſions la profuſion ne paſſera que pour liberalité : là où quelque eſpargne dont l'on vſe aux deſpenſes qu'on fait aux choſes deshonneſtes, l'on en meritera touſiours le nom de prodigue. Car ce ſont les temps, les lieux, & d'autres circonſtances qui donnent à nos actions l'empreinte de la bonté ou de la malice : Dieu, ſelon le Sage en

Lactance liu. 6. chapitre 16. du vray culte.

ſon Eccleſiaſte, ayant crée toutes choſes, bonnes en leur ſaiſon. Et c'eſt pourquoy il eſtoit d'aduis : Qu'on ſe gouuernaſt en ſes actions ſelon la diuerſité des temps, eſtant loiſible de ſe courroucer en des occaſions, & neceſſaire de ſouffrir patiemment en d'autres : Qu'on pouuoit ſans ſcrupule s'approcher ou s'eloigner des embraſſemens d'vne femme ſelon des conſiderations differentes : Que ce n'eſtoit point vne choſe puerile de laiſſer quelquefois eſuanouïr ſon cœur à la ioye puis le reſſerrer à la triſteſſe ; En fin qu'il y auoit moyen de pratiquer toutes choſes contraires ſans que l'on peuſt accuſer vn homme d'inconſtance, ny d'auoir ſoumis en aucune maniere ſa raiſon aux paſſions.

Mais puiſque i'eſpere que nous traiterons beaucoup plus amplement ce ſuiet vne autrefois, il me ſuffit à preſent, Timandre, de vous auoir fait connoiſtre l'ordre que ie deſirerois que nous gardaſſions aux entretiens de nos Promenades: A ſçauoir qu'apres auoir parlé des connoiſſances neceſſaires à vn Honneſte homme, nous ordonnions de ſes occupations ſerieuſes, & de ſes plaiſans diuer-

tiſſemens, reglans de telle ſorte le train de ſa vie, qu'elle ne puiſſe eſtre terminée que par vn honorable treſpas. Au defaut de meilleure compagnie, & de perſonnes dont les aduis nous pourroient ſeruir, (car les ames ſe poliſſent enſemble, s'entrepreſtent des lumieres d'eſprit, & s'echaufans par vne ialouſe contention, s'émeuuent de leur aſſiette ordinaire, & s'éleuent au delà de leurs naturelles demeures,) nous prendrons le conſeil, & l'exẽple de ceux que tous les ſiecles qui les ont ſuiuis ont atteſté auoir eſté honneſtes gens. Non que i'aye ſi mauuaiſe opinion de noſtre aage, que ie ne ſçache bien qu'il s'en trouueroit dont la ſeule deſcription de leur vie ſeroit vn modele ſuffiſant à ceux qui auroient le meſme deſſein que vous. Mais pource que leur Vertu eſt encore ſujette aux attaques de l'Enuie, qui pourroit offuſquer la verité que l'on en voudroit faire paroiſtre, & que celle des anciens l'a ſurmõtée eſtant paruenuë glorieuſe iuſqu'a nous, il faut que ce ſoit d'eux que nous empruntions nos exemples : & ie ne croy pas qu'ayans de ſi bons guides, nous ne puiſſions arriuer à ce but pour qui nous faiſons tant de ſouhaits.

II. PROMENADE.

Des connoiſſances que l'Honneſte homme doit auoir, & premierement de Dieu pour l'adorer, puis de ſoy-meſme.

IL ſemble, Timandre, que les opinions communes & generales ne s'acquierēt point, mais que nos eſprits en ont eſté imbus par vne ſecrette inſpiration de la Nature : non il n'y a point d'apparence de dire que ce conſentement ſi vniuerſel ſe faſſe par l'operation des ſens particuliers; ils ne ſont point ſi bien reglés & ſi vniformes , & il faut croire que c'eſt la Verité meſme qui s'y eſt inſinuee. Or iamais on ne tomba mieux d'accord deſſus aucun ſuiect que quand l'on parle de l'homme, & qu'on traitte de ſon eſſence : recueillez ſeparément les voix d'vn chacun, vous aſſeureriez qu'ils ont concerté enſemble pour dire que l'homme eſt vn petit monde, & que tout ce qui eſt épars en la vaſte eſtenduë de l'Vniuers ſe trouue recueilly dans ſon corps. Changez la propoſition , & vous verrez que ſi

l'homme est vn petit vniuers, il faut bien aussi que l'vniuers soit vn grand homme: & certes dedans le parallele que plusieurs en ont fait, tout se rapporte si bien, que c'est la mesme chose que l'on remarque aux petits miroirs conuexes, où vn grand homme se void tout entier ramassé dedans l'estenduë d'vn poulce. Cela toutesfois ne se doit pas entendre de tout l'hõme, mais seulement de ce qu'il peut auoir de corruptible & tiré de la matiere dont le monde a esté composé: pource qu'encor qu'il y eust vne ame esparse dedans l'Vniuers, celle de l'homme n'en auroit pas esté extraite. Virgile qui s'est pleu à exprimer la fonction de ceste ame vniuerselle, a dit que

Au liure 6. de l'Eneide.

Le Ciel premierement, & la terre, & les mers,
La Lune, le Soleil, & tant d'astres diuers
Sont nourris d'vn esprit: & ceste masse espesse
Lõge vn Entendement qui l'agite sans cesse,
Se meslant dans son corps par des cõduits secrets.

Ie ne pense pas neantmoins qu'on voulust rien inferer de ce discours qui est entierement fabuleux. Et quelques sectateurs de Platon ayans imputé à leur

Plotin au liure 3. de l'Enneade 4. ou sur les doutes de l'ame.

maistre que nos ames se puisoient là dedans, ainsi qu'on feroit de l'eau en quelque reseruoir, le plus sçauant de ses disciples l'a purgé de cét erreur par de fort belles raisons, qui font voir que sa seule intention estoit de monstrer que l'Vniuers auoit vne ame. Car vous sçaurez que les anciens mettoient de la difference entre l'Ame, & l'Entendement, faisans quelquefois celle-là materielle, & celuy-cy tousiours immateriel: comme en effect c'est ce que nous tenons specialement de Dieu: ce qui est coulé de luy en nous, & ce qu'il n'a point donné ny à l'Vniuers, ny à aucune autre de ses parties. Donc puis que Dieu n'est pas vn corps, si nous auons quelque chose de semblable à luy, il faut bien que cela soit d'vne nature spirituelle, tellement que c'est par nostre Entendement que nous sommes l'image de Dieu, & par luy, disoit le mesme disciple de Platon, nostre Nature est esleuée au dessus de toutes les autres creatures, estant mesme capable de nous donner sur la terre quelque goust de la felicité des Cieux. Ie dis capable, pource que Dieu nous a donné le pouuoir, & qu'il faut que nous cooperions pour en obtenir la iouïssance,

Plotin au liure de la Contemplation, ou en l'Enneade 3. liure 8.

ſance : Nous auons eu beaucoup de graces par vne inſigne & ſpeciale faueur de ſa volonté, & nous les pouuons perdre par la deprauation de la noſtre. Car la matiere & la forme ne ſont pas ſi bien vnies aux ſubſtances que nous voyons, comme l'eſt noſtre Entendement auec la choſe qu'il entend quand il vaque à ſon operation : & nous le rendons celeſte ou terreſtre ſelon que nous le tournons deuers les objects de ces differentes natures. Eſcoutez-moy, ie vous ſupplie, & ie vous eſclairciray tout cecy par vne comparaiſon familiere. Eſt-il pas vray, quã d vous voyez vn morceau de fer tout en feu, que vous dites pluſtoſt voila du feu que du fer? Car la choſe qui reçoit eſt faite pour la choſe receuë : & les ſens ne ſont veritablement tels, que quand ils ſentent. Par conſequent la choſe ſenſible les met en leur perfection, & c'eſt comme leur forme tant qu'elle eſt deſſus eux, puis qu'elle eſt cauſe qu'ils agiſſent. Maintenant, prenez la peine de conſiderer voſtre Entendement de la meſme façon, & vous connoiſtrez qu'il deuient tel que l'obiect qu'il ſe repreſente. Car combien qu'il ne puiſſe pas eſtre

D

Alexandre Aphrodisée en ses difficultez & solutiōs liu. I. c. 25.

Aristote au liure 3. de l'Ame chapitre 5.

rendu materiel lors qu'il comprend les choses materielles, il peut neantmoins estre fait, & faire en soy toutes choses d'vne maniere intelligible. Quand nostre ame desire connoistre, elle fait vn mouuement vers l'object dont elle veut prendre connoissance, l'attire à soy, l'embrasse, & le fait passer en elle-mesme : Or l'object & elle estans tous deux immateriels, il s'ensuit que ce meslange, ceste conjonction, ceste vnion, est bien plus estroite, & plus inthime ainsi que ie vous l'ay dit, que celle de la matiere & de la forme. Vous n'estes donc plus en doute comme ie pense, que lors qu'vn homme conçoit en son esprit quelque mal, & y porte sa volonté, il n'efface la diuine ressemblance qu'il auoit, & ne la rende entierement défigurée : & certainement il perd alors la qualité d'homme, & il n'y a plus d'assortiment pour luy que parmy les bestes. Iugez maintenant par là combien il importe pour nostre bon-heur de ne proposer à nostre Esprit que des objets dignes de ses qualitez éminentes, & de quelle offence celuy-là se rend coulpable, qui l'empeschant de s'esleuer sur les aisles de sa contemplation deuers les

choses intellectuelles, le tient tousiours collé à des sujets terrestres & remplis d'imperfection. Non, il n'y a point d'apparence que cét Entendement ayt esté fait plus prompt que le temps, en ce qu'en vn élancement de sa pensée qui ne dure pas plus d'vn instant, il va des choses passées par les presentes aux futures: Plus subtil que le vent, en ce que la solidité des Cieux ne l'empesche point de penetrer iusqu'à leurs plus sublimes estages, ny les orages de la mer de la percer iusqu'au plus creux de ses abysmes, ny l'espaisseur de la terre de se glisser iusqu'à son centre: Et la puissance de se mettre ainsi au dessus & au dessous du monde, & de se faire plus grand que luy en le comprenant ne luy a point esté donnée, sans que son autheur se soit attendu qu'il s'en seruist. Quand il a rendu son ame capable de s'instruire de toutes choses, ce n'a pas esté en intention qu'il fist languir ceste capacité, & qu'elle demeurast inutile: & comme dit tres-bien vn grand personnage que i'appellerois volontiere Honneste homme, si ses Vertus Religieuses ne luy auoient acquis le titre de saint, *Par vn effet de la Prouidence diuine de*

S. Augustin liure 8. de la Cité de Dieu, chap. 15.

meilleurs corps que les noſtres ont eſté donnez à pluſieurs animaux, afin que cela en quoy nous les ſurpaſſons nous fuſt plus cher, & que nous tournaſſions nos ſoins à l'orner & à l'embellir pluſtoſt que le corps.

Voila donc Timandre, comme tout ce qui eſt en nous, & autour de nous, appelle noſtre Entendement à ſon deuoir: & ceux qui le laiſſent croupir dedans leur corps ſe monſtrent bien ingrats enuers Dieu, de negliger ſi fort ce beau ſimulacre de Dieu meſme. Toutefois, à cauſe qu'on peut eſtre Honneſte homme à bien moins que de ſçauoir toutes choſes, ie ne voudrois pas obliger celuy qui s'efforceroit de le deuenir à s'enfoncer dedans les ſciences: & ſur tout ie le diſpenſerois bien (pourueu neantmoins que ſa condition ne l'y obligeaſt pas) d'eſtudier à celles qui ſont purement ſpeculatiues. Mais il me ſemble auſſi qu'il y en a quelques-vnes où il ne ſe doit point appliquer comme en paſſant, & qu'il ne doit pas ſeulement conſiderer ainſi que bienſeantes, & vtiles, pource qu'elles luy ſont meſmes tres-neceſſaires: de ſorte que ie reduirois les connoiſſances d'vn Honneſte homme à celle de Dieu pour

l'adorer, à celle de ſoy-meſme pour ſe regler, à celle des autres pour bien viure auec eux, & à celles qui le peuuent habituer à la Prudence, afin de ſe gouuerner ſagement en tous rencontres. Or c'eſt là le ſujet que nous nous deuons propoſer d'icy en auant pour rendre nos Promenades fructueuſes : & auec cela il faut bien que nous monſtrions à l'Honneſte homme iuſqu'où il luy eſt permis de s'engager dedans l'eſtude, afin, comme ie vous diſois hier, que la Contemplation ne ſe l'attache point ſi fort, qu'elle le dérobe à la vie Actiue, & aux Voluptez innocentes & honneſtes.

A mon aduis, vous ne vous attendez pas que ie commence mon diſcours que par le commencement, c'eſt à dire par la ſupréme Diuinité, entant qu'elle peut tomber deſſous noſtre connoiſſance : Puiſque l'entendement nous a eſté donné pour rechercher ce qui eſt vray, & qu'il n'eſt point en repos que quand il y eſt arriué, nous ne luy ſçaurions preſenter d'objet qui le ſatisface d'auantage que celuy qui eſt la Verité meſme. Sa lumiere (ainſi parle noſtre foy) ſe mon-

ſtre à tout homme qui vient au monde, & nous apprenons de noſtre Raiſon qu'il n'y a que ceux qui ſe veulent boucher les yeux de l'ame qui ne l'apperçoiuent pas: encor ne penſe-ie point qu'on en treuue qui ſe puiſſent former ces tenebres. Ma raiſon eſt que pour eſpais que fuſt le nuage d'erreur & d'ignorance volontaire qu'ils mettroient entr'eux & vne ſi grande clairté, elle ſe manifeſte ſi vniuerſellement qu'elle en auroit tout incontinent percé l'amas. Certes ny ceux qui diſoient que

Petrone Arbiter.

Les Dieux nous ſont venus au monde par la crainte,
Ceux-là les ont forgez, dõt l'ame fut atteinte,
Du bruit que fait en l'air le tonnerre grondant.

Sextus Empirique contre les Mathem. liu. 8.

Ny ce Theodore, ce Diagoras, ny ces autres Philoſophes qui publioient que toutes choſes eſtoient fortuites, & que pour maintenir la ſocieté des hommes les diuinitez auoient eſté politiquement controuuees, n'auoient point ceſte opinion bien auant dans leur ame. Bion qui profeſſoit comme eux l'Atheïſme, ſceut bien s'en défaire ſentant approcher la mort: non que ie l'en eſtime beaucoup

Diogene Laertien en ſa vie.

d'auantage, puis qu'il paſſa de la croyance des Dieux à la pratique de pluſieurs ſuperſtitions ridicules.

Il n'eſt point donc neceſſaire Timandre, pour s'aſſeurer qu'il y a vn Dieu, de frequenter les eſcholes où l'on rapporte toutes les opinions qu'en ont eu les Sages : Vn enfant s'en peut inſtruire où vn Philoſophe l'a appris. Cét Vniuers eſt le liure ou vne ſi belle doctrine eſt clairement expliquée : & noſtre Entendement en peut eſtre le maiſtre & le diſciple en meſme temps. Nous n'en ſçaurions voir la ſtructure que nous ne diſions qu'vn incomparable Architecte en eſt l'autheur : ceſte immenſe eſtenduë des voûtes celeſtes nous fait aſſez connoiſtre la grandeur des bras qui les ont aſsẽblees : & quand nous prenons garde à la viſteſſe de leurs mouuemens, nous concluons aiſément que la force de leur moteur ne ſe peut comprendre. Que ſi par ceſte ſource inépuiſable de clairté dõt les rayons ruiſſellent par tout, nous iugeons des richeſſes de celuy qui l'entretient à cauſe de l'abondance des biens qui en découlent : nous n'en connoiſſons pas moins la bonté par la viciſſitude ſi cõſtãte du iour & de la

nuict, & par celle des diuerses saisons qui nous produisent tantost vne chose,& puis vne autre. Car il a voulu par ceste varieté si agreable preuenir les dégousts que nous eussions pû auoir, si tousiours nous eussions veu les mesmes choses. Laquelle Prouidence ne nous est pas moins apparente par toutes les autres pieces d'vne si prodigieuse machine, soit qu'on les considere separément, ainsi que l'on feroit la terre au milieu de l'air sans aucun appuy que de sa propre pesanteur: ou qu'on les contemple en gros rangées les vnes aupres des autres par vne tres-parfaite symmetrie, & attachees auec des chaisnes si deliees qu'elles en sont imperceptibles à nos sens, & si fortes neantmoins que nous n'apprenons point qu'il s'en soit rompu vne seule iusqu'à present ny que rien se soit iamais démembré de ceste liaison si estroite. Mais à quoy bon esleuer si haut nos pensees pour connoistre qu'il y a vn Dieu, puis qu'il n'y a si petite chose au mõde qui ne l'atteste, & de celles-là mesmes que nous voyõs autour de nous? Toutes les fleurs de ce parterre où son inuisible pinceau a couché tant de viues couleurs ne le portent-elles pas

eſcrit deſſus leurs feuilles : & n'eſt-ce pas ce que par vne longue trainée de ſons ſi harmonieux & ſi differens, bien qu'ils ſortent d'vn meſme goſier, ces roſſignols chantent d'vne haleine ſi forte & ſi continuë deſſus les arbres de ce petit bois? Ces deux ou trois abeilles qui ſuccent dans le calice de ces fleurs l'humeur dont elles feront leur miel & leur cire le monſtrent encor : & prenez la peine de les cõſiderer ie vous en ſupplie. Voyez que leurs iambes ſont delicates : & neãtmoins il faut de neceſſité qu'elles ſoient compoſees de pieces qui faſſent leur inſertion les vnes dans les autres par leurs aboutiſſemens, & qui ſoien attachees auec des ligamens, puis qu'il y a des iointures. Regardez comme leurs pieds ſont fendus, & armez d'acroches ſi aiguës qu'elles s'en tiennent à la glace d'vn miroir, & marchent à mont auſſi facilement que deſſus la terre. Prenez garde à ce poignant aiguillon qu'elles lancent, & comme il eſt creux afin d'attirer par ſa concauité le ſang dont elles ſont ſi auides. Cõtemplez la tiſſure de leurs minces aiſlerons dont i'aduouë que le ſeul battement me rauit, n'ayant peu qu'à peine me perſua-

der qu'vne ſi grande force fuſt renfermée dans des mouſches qui ſont, ce ſemble, ſi freſles. Or ie ne vous veux rien dire ny de l'art qu'elles pratiquent dans leurs ruches en la conſtruction de leurs loges, ny de la prudence qu'elles monſtrent à ſe charger de petites pierres lors que les vents ſont violens, de peur d'en eſtre emportees, ny de leur induſtrie en pluſieurs autres choſes que les Naturaliſtes nous recitent d'elles. Ie me contente de cecy pour vous faire voir que iuſques aux plus petites creatures elles portent des marques expreſſes d'vne Diuinité, & qu'on n'y trouue rien qu'on puiſſe dire auoir eſté fait par vne aueugle & hazardeuſe rencontre. Ouy, Timandre, toutes les choſes animées publient hautement qu'elles ſont l'ouurage d'vn Dieu, qui les ayant faites par ſa Puiſſance, les conſerue par ſa Sageſſe : & les inanimees portent la meſme atteſtation deſſus elles en gros caracteres.

Cependant, combien que toutes choſes donnent des preuues ſi éuidentes qu'il y a vn Dieu, ſi eſt-ce que nous ne ſçaurions apprendre ce qu'il eſt par aucune de ces choſes. Il eſt bien en elles toutes,

mais il n'eſt aucune d'elles, ny ce qu'elles ſont toutes: & vous declareriez mieux ce qu'il eſt en diſant, Il n'eſt rien de toutes ces choſes, que ſi vous diſiez, Il eſt toutes ces choſes enſemble. Car il eſtoit deuant elles, *Il a dit, & elles ont eſté faites* & auparauant que de creer l'Vniuers, il l'auoit dedans ſon ſein d'vne maniere ſans comparaiſon plus excellente. Tellement qu'à ce que diſent que les Platoniciens, en le produiſant exterieurement, ou il ne s'oſta rien du dedans, ou luy-meſmes s'eſtendit au dehors: d'où nous pouuons connoiſtre que luy ſeul à ſon eſtre de ſoy-meſme, & que les antres choſes le tiennent de luy en hommage. C'eſt pour cela qu'il ne ſe donna point d'autre nom que CELVY QVI EST, quand il prit autresfois la forme du feu, & la voix du tonnerre pour paroiſtre, & pour parler: & celuy qui ne s'en contenteroit point ne ſçauroit s'en imaginer vn autre. Car ce ſont les choſes qui definiſſent que l'on nomme: mais ce qui eſt indefiny ne ſe peut nommer. Or il eſt indefiny s'il eſt infiny, & il l'eſt ſans doute, puiſque contenant en ſoy toute l'eſtenduë de l'Eſtre, il eſt infiniement au de-là,

ce qu'vn ancien voulant donner à entendre, il disoit, Que Dieu estoit vn cercle dont le centre estoit par tout, & qu'on ne sçauroit où trouuer sa circonference. Que s'il est ineffable ainsi que nous l'auons reconnu, on ne sçauroit non plus le representer par quelque forme que ce soit : il est vray que nous pouuōs bien nous vanter qu'il est par tout dedans nous, mais il y demeure pour nous faire sentir, & non pas afin d'y estre senty ce qu'il est. S'il se pouuoit faire que les animaux imaginassent vne forme en Dieu, il est croyable que chaque espece luy attribueroit sa propre forme : or l'homme connoist bien qu'il ne doit pas faire la mesme chose. *Car Dieu est tout œil puis qu'il void tout; il est tout main puis qu'il fait tout; il est tout pied puis qu'il est par tout*; maintenant comment dedans ceste confusion feriez-vous vne distinction de parties? Vous voyez donc bien Timandre, que les saincts escrits ne luy attribuent ou des parties, ou des passions humaines, qu'afin d'exprimer par des choses corporelles & visibles, les effets de sa spirituelle & inuisible puissance : & que nous ne sçaurions former vne seule pensee qui ayt quelque

S. Augustin sur le Pseaume 120.

ressemblance à ce qu'il est, son Entendement seul estant capable de conceuoir l'infinité de son Essence. On dit que le Sculpteur Phidias ayant à faire la statuë de Iupiter Olympien voulut qu'il fust assis, & d'vne hauteur si disproportionnée à celle du Temple, que s'il eust esté debout la voûte s'en fust trouuée de beaucoup trop basse. De mesme, nous pouuōs dire que Dieu se vient rendre dedans nos ames qui sont ses temples, afin d'estre present aux mysteres qu'il y veut estre celebrés; mais nous nous trompōs si nous croyons l'y pouuoir contenir en toute son estenduë. Il faut bien qu'il se r'accourcisse pour y loger : & en vain nous efforcerions-nous d'élargir nos pensees, puis qu'elles ne sçauroient comprendre qu'vne petite parcelle de son immensité; si mesmes on peut conceuoir des parcelles en ce qui est indiuisible. C'est pourquoy i'ay peur que vous m'accusiez de temerité, d'auoir ainsi d'vne main prophane voulu toucher à des mysteres qu'il faut honorer en sincerité & pureté de cœur, & puis qu'on n'en doit approcher qu'auec vne saincte horreur, & vn espouuantement sacré, de ne les auoir

pas laiſſez dedans les enueloppes de leur ſilence. Et à dire le vray, ſi ie n'euſſe voulu vous amener par ce diſcours à l'admiration de la Nature Diuine, & de l'admiration à ſon adoration, ie n'euſſe pas d'vn œil ſi curieux regardé le Sanctuaire du Seigneur. Mais la haine que i'ay pour de certains eſprits qui ſont l'égouſt de tous les vices du ſiecle, & qui mettent pour la premiere qualité d'vn Honneſte homme le meſpris de la Religion, m'a fait vous en découurir les fondemens. Quoy que ie n'en aye point encores veu vn ſeul d'entr'eux qui euſt la moindre trempe des bonnes connoiſſances, ſi eſt-ce qu'enflez d'vne vaine preſomption, ils penſent acquerir par ce moyen l'eſtime d'eſtre peu ſuſceptibles d'opinions ridicules, & d'auoir vn eſprit extrémement fort. Quand à moy, ie n'y voy point d'autre force que ceſte dureté que nos ſaincts eſcrits diſent que Dieu mit au cœur de Pharaon. Ie ſçay bien que cét exemple n'eſt qu'vne fable pour eux : mais auſſi l'amour de leur opinion n'eſt pour moy qu'vne folie. Toutesfois, voyons vn peu à quoy la raiſon ſe portera pluſtoſt, ou à appuyer la foibleſſe dont-ils repren-

nent noſtre ame en la croyance d'vn culte neceſſaire enuers Dieu ; ou a inſtruire ceſte force qu'ils affectent qu'on leur attribuë à cauſe de l'incredulité qu'ils profeſſent.

Qu'en ceſte matiere ſi eſloignée de nos ſens, ce mot de *Raiſon* ne vous faſſe pas naiſtre aucun ſcrupule en l'eſprit Timandre : car ie ſuis authorisé du plus ſçauant de tous les Chreſtiens qui parle de la Religion comme de *noſtre deuoir raiſonnable enuers Dieu*. La reuelation de ſes myſteres n'a eſté en effect qu'vne illumination de l'Entendement humain : & la Raiſon qui n'apperceuoit auparauant que de faux objects, ou des ombres, a depuis ce temps-là apprehendé la Verité, & ſe l'eſt appliquée comme vn ſeau qu'on imprimeroit deſſus de la cire. Cela pourtant ne ſe peut dire que de la Religion Chreſtiēne qui eſt vn ſingulier preſent de Dieu: mais ayant à conteſter auec des eſprits qui ferment les yeux à ceſte lumiere, il faut rechercher par quel inſtinct de la Nature, ou par quelle force de la Raiſon, la Religion à parler generalement a eſté receuë dedans le monde.

S. Paul aux Romains, ch. 12.

Ie ne penſe point que quelqu'vn vou-

Iuſt nier qu'on doiue rendre à vn chacun les choſes qui luy appartiennent : & puiſque ceſte Verité eſt receuë de tout le monde, ce ſera Timandre, le fondement ſur lequel i'eſtabliray la neceſſité d'vn culte & d'vne diuine adoration. Et pource que les Platoniciens ont mieux que tous les autres Philoſophes trauaillé pour l'erection des temples & des autels: ie vous veux dire de quelle ſorte ils en ont maintenu l'honneur, la gloire, & comme à l'encontre des Athees ils en ont entrepris la defenſe. C'eſt des Elemens que nous auõs eu nos corps, diſent-ils, nos complexions & nos paſſions s'y ſont gliſſees d'ailleurs, & quant à noſtre ame qui eſt l'image de noſtre Pere ſouuerain, nous la tenons immediatement de luy, & ſans le miniſtere d'autre puiſſance que de la ſienne. C'eſt doncques à luy-meſme qu'il eſt neceſſaire que nous la rendions, afin de ne nous monſtrer pas rebelles à la Iuſtice generale. Or l'acquit de ceſte obligation eſt ce qu'on appelle Sainцteté, laquelle eſt precedée de la Pieté, & ſuiuie de la Religion, de maniere que par la Pieté on connoiſt Dieu pour ſon autheur, par la Sain-

Platon au Gorgias & en l'Eutyphron, & Marſile Ficin en l'argumẽt de ce dernier.

Sainćteté on ſe rend à luy comme eſtant ſa creature, & par la Religion on s'y attache moyennant des actions où nous portent de ſaincts mouuemens. Y a t'il pas de l'apparēce que Hierocles ſongeoit à cela quand il a dit *que la Pieté eſtoit la premiere des Vertus, & la charité la derniere?* Mais ie ne deſire pas laiſſer la pensée de Platon ſans y ioindre d'autres ornemens: & auec les embelliſſemens que i'apporteray d'ailleurs, vous ne trouuerez pas mauuais ſi de mon propre i'y entremeſle quelque choſe. La Connoiſſance eſt doncques le premier eſchelon par où l'eſprit s'eſt éleué à la Religion, car il eſt certain qu'on ne ſçauroit contempler les œuures de Dieu, ſans que de ceſte contemplation il reçoiue quelque loüange. Nous luy chantions tantoſt vn Hymne quand nous conſiderions la nature de l'Abeille: & ces rauiſſemens que nous ſentons quand nous apportons de l'attention à remarquer comme il s'eſt rendu admirable en toutes ſes creatures, sõt des saillies de noſtre ame qui eſt forcée de luy donner de la gloire. C'eſt pourquoy le Philoſophe qui s'exerce tous les iours à la contemplation de l'Vniuers, doit eſtre

reputé l'vn de ses Prestres, veu mesme que le monde n'est autre chose que son temple. Mais quand nous songeons que toutes ces creatures ont esté faites pour nous, estimons-nous pas que nostre ingratitude seroit punissable, si nous estions si stupides de ne luy en rendre point de reconnoissance? Certes lors que nous sommes arriuez à ce second eschelon, & en nous regardans & en regardans toutes choses, nous ne voyons rien qui ne nous oblige enuers luy d'vne veneration tres-saincte. Car nous n'entrons point en doute qu'il n'ait fait le Ciel pour nous resiouyr d'vn spectacle également agreable & magnifique: nous apprenons qu'il a fait fructifier abondamment la terre pour nous fournir de nourriture: que les bestes ont esté engendrees pour nostre seruice: qu'il a eu égard à nos delices, aussi bien qu'à nos necessitez: & considerans en mesme temps que ces creatures sont incapables de luy en rendre des actions de graces, nous nous sentons engagez à ce deuoir, puis qu'elles n'ont pas esté faites pour elles-mesmes, mais seulemēt pour nostre vsage. Or deux Philosophes ayans traité ce suiet dont

Porphyre, & Iambli.

nous parlons, l'vn d'eux a dit que la connoissance des choses diuines & l'euidence que nous en auions estoit d'asseurance vne chose sacrée, de mesme que l'ignorance & l'obscurité d'icelles, estoit vn estat tres-profane ; mais l'autre passant plus auant, vouloit que l'on s'adonnast à l'action religieuse, disant que c'estoit elle seule qui conferoit à l'ame la puissance de s'vnir auec la Nature diuine. Sortons donc de ce lieu Timandre, puisque la connoissance des creatures nos inferieures, celle de nous-mesmes, & celle que nous prenons de Dieu par leur moyen & par le nostre, ne sont que l'acheminement, & comme les premiers Ordres de ceste Religion. Il faut monter à vn eschelon plus haut, si nous voulons estre initiez à ses plus secrets mysteres, ce qui se faict par la conionction de l'entendement & de l'humaine volonté au seruice, ceremonies, & sacrifices, qui sõt deuz à Dieu, par le moyen desquelles choses l'homme est admis en sa conuersation & en sa familiarité. Car vous remarquerez en passant que quand Dieu voulut produire le monde hors de soy, il voulut aussi produire hors de soy son Image ; & la mettre en

que, dans le traité des mysteres des Egyptiens.

celuy qu'il rendoit le maiſtre du monde. Et pour donner moyen à ceſte Image de s'eſleuer par fois deuers ſon ſujeƈt, & d'en aller receuoir de nouuelles impreſſions, afin de s'entretenir touſiours en ſa belle & naïue reſſemblance, il laiſſa pendre vn lien aſſez long pour s'eſtendre & tenir de l'vn à l'autre. Ce lien doncques eſt la Religion qui en a eſté ainſi nommée du mot Latin *Religare* à cauſe que, cõme ie vous ay dit, pour grande que fuſt le ſoin que nous prendrions de le connoiſtre, nous ne luy ſçaurions plaire ſi nous n'aſpirons à vne eſtroitte vnion auec luy; lequel deſir comme il eſt la plus certaine preuue de noſtre amour enuers Dieu, eſt auſſi la plus puiſſante amorce pour l'eſmouuoir à vne affeƈtion reciproque.

Voila donc comme au trauers des tenebres, & deuant que la Verité fuſt reuelée, les hommes guidez de la ſeule lumiere de leur Raiſon naturelle arriuerent à la connoiſſance de la neceſſité d'vne Religion: & ſi quelque eſprit particulier auoit eſté l'autheur de l'adoration d'vn Dieu, la croyãce n'en auroit pas pullulé parmy tous les peuples de la terre. I'aduoüe que des choſes feintes ont eſté quelquefois

aussi bien receuës que si elles eussent esté veritables : mais peu à peu l'opinion s'en est perduë, & de certains siecles ont leué le masque à des fables qui s'estoient en d'autres siecles introduites parmy les hommes. Il n'en va pas ainsi de la croyance qu'il faut adorer vn Dieu ; elle a commencé auec le monde : Quoy que sous diuerses formes elle s'y est maintenuë iusqu'à present : elle le verra vieillir sans qu'elle vieillisse : & elle subsistera encore qu'il ne soit plus, à cause que c'est vne verité eternelle. Et ceste raison à mon aduis n'est pas des moindres pour fortifier ceux qui en entreroient en quelque ombrage, veu qu'il paroist bien que c'est la Nature qui parle en nous, & qui monstre que la Religion est vn deuoir legitime. Non Timandre, il n'y a point d'apparence que tout le monde consentist de la sorte à vne erreur que quelqu'vn auroit folement ou legerement conceuë: & neantmoins ie sçay bien que de certains esprits ont eu l'impudence d'asseurer qu'il n'y auoit point de Dieux, (c'estoit ainsi qu'on parloit parmy les Payens) ou que s'il y en auoit, ils ne se mesloient nullement des affaires d'icy bas, ce qui estoit

renuerser la Religion iusqu'au fondemẽt & abolir toute sorte de croyance. Mais quoy! si vn homme qui seroit né aueugle vouloit persuader qu'il n'y eust point de Soleil, ne se mocqueroit-on pas de sa folie? Ils disent que

Lucrece liure 1.

La Nature des Dieux d'immortelle durée,
Iouyt du doux repos d'vne paix asseurée,
Loin du soin qui nous touche, exempte de
douleur.
Franche de tous perils, & dedans ce bon-heur
Contente de ses biens ne ressent point d'enuie
Pour ceux que nous auons, void couler nostre
vie,
Sãs que par nos malfaits nous puissiõs l'irriter
Non plus que par nos vœux sa faueur meriter.

Mais à vostre aduis sont-ce là des opinions de Philosophes, où des réueries de personnes qui songent? N'est-ce pas luy oster la Clemence, n'est-ce pas luy interdire l'exercice de sa Iustice, & n'est-ce pas reuestir d'indolence, celuy qui a mis non seulement dans l'ame des hommes: mais dans le cœur mesme de plusieurs animaux, l'amour du bien, la haine du mal, & le desir de reconnoistre l'vn & l'autre? Plusieurs hommes verront commettre des crimes; ils les vengeront iustement,

& Dieu les laiſſera impunis ; quelqu'vn le peut-il penſer & eſtre iudicieux tout enſemble? N'ayant imposé aucune neceſſité à nos actions, mais au contraire nous ayant donné vne volonté libre pour en vſer à noſtre diſcretion, n'eſt-il pas coulpable de tous les maux qui ſe font icy bas, puis qu'il ne s'y oppoſe pas comme il pourroit, s'il ne nous en punit par apres comme il le peut faire ? Certainement ce n'eſt pas vne plus grande abomination de nier vn Dieu que d'en improuuer le culte : Car s'il y en a vn, il eſt tout-puiſſant, il faut adorer ſa Puiſſance ; il eſt tout bon, & l'on doit aimer ſa Bonté : il eſt tout iuſte, & il eſt neceſſaire de reuerer ſa Iuſtice, qui ſont autant d'actes de Religion.

Or il y en a qui ſans s'attaquer à la Region, ſuppoſent des choſes qui ne ſont pas moins à ſa ruine que l'opinion des Epicuriens dont ie vous viens de parler : & ce ſont ceux qui nient que l'ame ſoit immortelle : & ceux encore qui ſuiuans les enſeignemens des Stoïques touchant la fatale neceſſité de toutes choſes, maintiennent la croyãce de la Predeſtination. Car en aſſeurant que noſtre ame perit

auec noſtre corps, on ne donne pas ſeulement aux hommes la liberté de ſe veautrer dedans toutes ſortes de plaiſirs dereglés, fut-ce deſſus les autels. On laſche encore la bride à leurs appetits furieux, de façon que ceux qui ſe voyent la force en main, ayant deſpoüillé toute crainte de la Iuſtice diuine, rempliront s'il leur vient en l'humeur toute la terre des marques ſanglantes de leur cruauté. Et pour ce qui eſt des autres qui tiennent qu'il y a vne ordonnance, & vn iugement irreuocable eſcrit dedans le Ciel ſur toutes les affaires d'icy bas, on ne ſe doit pas attendre qu'ils s'arreſtent à faire des vœux & des offrandes à Dieu, puiſque ſelon leur croyance le Deſtin ne ſe peut fleſchir. Ils tomberont au contraire dans l'impieté de ce Ciniſque de Lucian, qui ſur la menace que Iupiter luy faiſoit de le tuer de ſon foudre, à cauſe qu'il meſpriſoit ſon adoration, ſe mocquoit de luy à peu prés en ces termes : Frappe, Iupiter, ie t'en défie, car ſi le Deſtin le veut tu ne ſçaurois toy meſme t'en empeſcher, & ta puiſſance n'eſt pas aſſez forte pour m'en guarantir : que s'il ne veut pas que tu me tues : ou bien tu ne pourras laſcher ton foudre,

Lucian au Dialogue de Iupiter confus.

ou bien ſans me pouuoir faire mal il s'émouſſera contre ma teſte.

Vous vous ſouuiendrez, Timandre, de ce que i'ay dit contre les premiers au traité que i'ay fait ſur l'Eccleſiaſte de Salomon, ou ſi ie n'ay ſuffiſamment prouué par mes raiſons que l'ame eſt immortelle, ie ſçay bien que ie leur ay oſté le moyen d'aſſeurer qu'elle fuſt aſſujettie à la mort. C'eſt pourquoy ie ne veux point m'arreſter d'auantage à eux, afin de me tourner contre les Stoïques, à qui ie diray quelque choſe, mais comme en paſſant, pour laiſſer aux Logiciens à combattre leur erreur auec plus d'inſtance. Ceſte ſecte de Philoſophes a touſiours fait profeſſion de contredire aux opinions des Epicuriens : Et de meſme que ceux-cy tenoient que toutes choſes arriuoiēt fortuitement : les Stoïciens diſoient qu'il y auoit vne entreſuite de cauſes dependantes l'vne de l'autre qui aboutiſſoit à Dieu, dont les effets eſtoient ſi neceſſaires, que toutes les conſultations & deliberations humaines ſe trouuoient inutiles à l'encōtre. Les Poëtes n'y ont pas moins ſoumis les Dieux que les hommes : Iupiter ſe plaint chez eux de n'auoir peu rendre

Sarpedon son fils, immortel, à cause que la Destinée en auoit ordonné autrement. Neptune, que toutes ses tempestes n'ont sçeu abysmer Vlysse, pource qu'il deuoit retourner à Itaque par l'ordonnance de la mesme Destinée : Et les Troyens (disent-ils) adressoient inutilement des prieres aux Dieux pour la conseruation de leur ville :

Quintus Smyrne au liure II.

Car de les exaucer c'estoit chose impossible,
Le Sort estoit contr'eux, son vouloir inflexible
Rendoit vaine des Dieux, & l'aide, & le secours,
Ce qu'il veut vne fois, il le veut pour tousiours.

Or il est certain que comme la resolution de ceste question importe beaucoup aux hommes pour mettre leur esprit en repos, qu'elle a aussi esté souuent agitée par de tres-sçauans personnages. Ciceron entre autres a fait vn liure dessus ceste matiere, où il auoit amplement déduit toutes les raisons qui seruoient à en establir ou ruiner la croyance: mais il ne nous en est resté que des fragmens. Neãtmoins nous y voyons bien que pour conseruer la liberté de nostre arbitre, il destruit l'opinion de la Destinée : mais en quittant vn mauuais party il se iette dans vne autre

bien pire, niant auec Carneades qu'il y ait aucune diuine prescience. S'il y a vne science des choses futures (disoit ce Philosophe) elles arriueront selon l'ordre connu par elle, & partant cét ordre des choses doit estre certain, comme pareillement celuy de leurs causes, puisque toutes choses sont precedées de leur cause efficiente: d'où il s'ensuit que toutes choses arriueront selon la Destinée. Mais s'il y a de la Destinée, il n'y peut auoir de libre arbitre: & cependant nous sçauons bien que nous en sommes en possession. De sorte qu'il n'y a point de Destinée, point d'ordre de causes, ny de choses, ny d'euenemens & en fin il n'y a point de prescience. Ciceron approuue ceste conclusion soustenuë de l'amas de ces raisons: pource qu'estant fort aduisé, & le bien public luy estant en vne tres-grande recommandation, il ne vouloit pas abolir l'opinion du libre arbitre, pour ne faire estimer injustes les loix establies contre les meschans, & n'introduire pas le desordre dans le monde. Toutesfois il ne s'apperçoit point *qu'en ostant la prescience des choses futures* (comme dit S. Augustin) *afin de*

Au liure 5 de la Cité de Dieu, chap. 9.

garder nostre franchise, il nous rend sacrileges & sans pieté : là où vne ame religieuse choisit l'vn & l'autre, les confesse tous deux, & les confirme par la foy de pieté. C'est en effect vne impieté nompareille de vouloir priuer Dieu de la connoissance des choses futures, & le rendre semblable à vn aueugle qui ne void pas les choses qu'il tient embrassées. Car quand nous disons qu'il preuoid ce qui doit aduenir, c'est selon nostre façon de conceuoir les choses faites l'vne apres l'autre : laquelle imperfection ne tombe point en Dieu, pource qu'il void les choses passees, les futures, & les presentes d'vn seul regard. Or il void nos actions à cause qu'elles doiuent arriuer, selon qu'il le permet : & partant nos actions mesmes sont la cause de ce que Dieu connoist qu'elles aduiendront, encores que ce ne soit point contre sa volonté. Et celuy qui maintiendroit que ceste diuine prescience est par soy cause de tout ce que nous faisons, diroit vne aussi grande absurdité, que si vous disiez, Timandre, que vostre memoire est cause des choses que vous vous souuenez d'auoir faites. Il faut donc croire que rien ne se fait au monde sans la permission de

Origene sur la Genese, & S. Ierosme sur sainct Paul aux Corinthiens.

Dieu:mais pour cela il ne violente point la Nature, il ne destruit point les causes secondes, & il ne force point nos volontez. Certes estant souuerainement bon, il est en nous cause du bien, mais non pas du mal, non plus que la lumiere ne cause point les tenebres. Il nous excite bien à la continence, mais non pas à la desbauche: Il nous conuie à la temperance, mais non pas aux conuoitises effrenées. Car toutes les vicieuses affections des hommes ont leur germe dedans eux, & il en retient bien plusieurs de peur qu'ils tombent au mal, mais il n'y pousse personne. Que s'il apportoit de la contrainte à nos actions, il seroit reprehensible d'injustice: & c'est pour cela qu'vn autheur chrestien reprenoit de bonne grace les Pharisiẽs disant *qu'ils estoient bien insensez & que leur folie n'estoit pas commune de confesser la resurrection future, & d'asseurer vn iuste iugement à venir, cependant qu'ils maintenoient le Destin. Car comment peut-on dire qu'il y ait vn iugement & vne Destinée?* Pour moy ie suis bien empesché à comprendre aussi bien qu'Eusebe, comment ce Dieu, ou ceste fatalité imaginée par les Stoïciens, qui force les vns à estre iustes, temperans,

Epiphane au liure 1. contre les Heresies, chap. 9.

Eusebe en la vie de Constantin liure 5.

& vertueux, peut contraindre les autres à commettre des iniuſtices, des incontinences, & d'autres vices. Ce ſeroit n'eſtre point d'accord auec ſoy-meſme, & il vaudroit autant admettre les deux principes de Zoroaſtre, dont l'vn cauſoit les biens & l'autre les maux du monde, d'où s'enſuiuent encor des abſurditez innombrables. Vous recognoiſſez donc manifeſtement qu'il n'y a point de bon Logicien qui auec les choſes qui doiuent neceſſairement aduenir, n'aduouë qu'il y en a auſſi qui peuuent arriuer & n'arriuer pas, leſquelles on appelle *Contingentes*, & partant qu'on les peut ou aider, ou preuenir, ou détourner par la prudence humaine, ce qui fait que nous ſommes les ouuriers de la plus grande partie de nos bonnes & de nos mauuaiſes fortunes. Auſſi eſt-ce de ceſte ſorte que les Platoniciens ont entendu ce que leur maiſtre rapporte des trois Parques : car ils diſent bien que la Deſtinée eſt en l'Ame du monde vne immuable diſpoſition des choſes muables, dont les Cieux ſont l'inſtrument ; & les eſlemens, la matiere deſſus laquelle elle agit, ayant pouuoir ſur l'eſſence,

Marſile Ficin ſur le 12. Dialogue des loix de Platon.

ſur la vertu,& ſur l'action des choſes, & n'influant pas ſeulement deſſus les corps, mais auſſi deſſus les eſprits, en ce qu'ils y ſont attachez, & qu'ils s'en ſeruent. Neantmoins ils aſſeurent que l'Entendement (veu meſme qu'il eſt ſouuent aſſiſté de la diuine Prouidence) ſurmonte par ſa force naturelle la Deſtinée, ou bien qu'il s'en ſert heureuſement: & que c'eſt ce qui faiſoit dire à Platon que pour le ſalut de la vie publique & priuée, il falloit conioindre le ſens à l'entendement, de maniere que celuy-là obeyſt & ſeruiſt à celuy-cy.

Voila comme ie croy, Timandre, l'opinion des Stoïciens abatuë, & la Religion eleuée ſur les fondemens que ie vous ay tantoſt découuerts, que nul Honneſte homme n'entreprendra iamais d'ébranler: mais pource qu'elle eſt de choſes inuiſibles, & ſeulement comprehenſibles par la Foy, il ne faut pas s'eſtonner ſi tant de perſonnes en on fait d'arbitraires, & ſe les ont repreſentées ſi diuerſement. Nous ne ſommes plus au ſiecle de ces erreurs: & quand Ieſus-Chriſt ne nous feroit pas venu declarer la verité, la ſeule conſideration des Vertus

morales qui accompagnent la Religion que nous tenons, plus pures que celles de la Philoſophie meſme, & plus vtiles à la conſeruation de la ſocieté des hommes; ceſte raiſon, dis-ie, auroit aſſez d'efficace enuers les bons eſprits pour les induire à croire que c'eſt la vraye & l'vnique Religion. Il s'en eſt peu fallu que les ſcrupules de certains hommes craintifs, & la preſomption & trop grande outrecuidance des autres, tirans ſa robe chacun de leur coſté, ne nous l'ayent deſchirée : ce ſont des partis qu'vn Honneſte homme ne ſuiura iamais; Car conſiderant auec vn profond reſpect les myſteres de ceſte religion Chreſtienne, & ſe ſoumettant par vne ſage humilité à ſes preceptes, il ne ſe monſtrera point atteint de ſuperſtition, ny de libertinage. Mais pour laiſſer ceſte matiere à la Theologie, apres auoir dit auec vn Chreſtien, *Que celuy qui ne reçoit point la Religion ſe tourne deuers la terre pour viure en beſte, comme en effet il s'eſt depoüillé d'humanité: Et que les ignorãs ſont biẽ plus ſages que luy, veu que s'ils errent au choix de la Religion, ils ſe ſouuiennẽt au moins de leur nature & de leur condition,* i'aduertirois volontiers ceux dont les

Lactance au liu. 3. de la fauſſe Sageſſe, chap. 10.

ſens

ſens ne ſe peuuent captiuer ſous l'obeyſſance de la foy ; de ne faire iamais de profeſſion publique de leur mécreance. Ie ne le dirois pas à de certains eſprits enragez, qui pour le moindre coup de malheur arriué au ieu, ſe font connoiſtre, ou tres-meſchans de blaſphemer cõtre Dieu s'ils en croyent vn, ou tres-fols, s'ils n'en croyent pas, de luy dire des iniures ; & ie voudrois qu'on les traitaſt par la ſeuerité des loix. Mais il y a des hommes qui croyent & reuerent Dieu en leur cœur ſans ſe pouuoir perſuader qu'il ait de culte affecté: & ie deſirerois bien qu'ils s'empéchaſſent de dogmatiſer, & qu'ils ſe ſouuinſſent que Socrate qui ne fut iamais entaché des ſuperſtitions de ſon ſiecle, diſt en mourant qu'il auoit voüé vn coq à Eſculape, & chargea ſes amis de l'accompliſſement de ce vœu ; ayant ſoin, meſme en ſortant du monde, de s'y conſeruer la reputation d'homme deuotieux ſelon l'opinion receuë. *Platon, au Phedon.*

Or de ceſte premiere & haute connoiſſance il nous faut deſcendre à vne autre qui nous eſt auſſi tres-neceſſaire, à ſçauoir celle de ce que nous ſõmes : Pour eſtre Honneſte homme il ne faut point

eſtre eſtranger chez ſoy, & afin de nous ſçauoir reduire en bonne Pratique, nous deuons nous rendre ſçauans en la Theorique de nous meſmes. C'eſt vne recommandation que Moyſe fit aux Iuifs par ces mots, *Sois attentif à toy*, & l'Apollon de Delphes, aux Payens, quand il dit *Connoy toy toy meſme*, Surquoy, Timandre, ie ne penſe pas que vous croyez, qu'encor que nous ſoyons compoſez de corps & d'ame, ils ayent voulu inciter les hommes à d'autre recherche qu'à celle de la partie, ſur laquelle les animaux ne ſçauroient auoir de iuſte pretention. Ie ſçay bien que quand le ſouuerain Preſtre de la loy montoit à l'autel pour immoler les victimes ordonnees, il faiſoit auant toutes choſes vne aſperſion d'eau deſſus ſoy, & ſe couuroit de cendres afin de ſe reſſouuenir de la condition de ſa naiſſance: Neantmoins ceſte ceremonie ne portoit aucune obligation qu'au Preſtre, pour le faire ſonger à la dignité du Sacerdoce, & à s'en confeſſer indigne. Ce ſont auſſi des penſees à quoy ie n'ay pas deſſein de m'amuſer: & encor moins à celles de quelques autheurs qui ne iettēt les yeux que deſſus les miſeres humaines, & ne

S. Baſile au ſermon ſur ces meſmes paroles.

Philon Iuif au liure des ſonges.

ſont ingenieux qu'à trouuer des occaſions de ſe plaindre de leur condition. Ces gens quittent l'eſſence pour les accidens, & ne conſiderent la choſe que par la pire partie qui y ſoit : mais i'appelle voſtre eſprit à vne ſpeculation plus releuée. Les Platoniciens diſent que le Ciel & la terre eſtans remplis de creatures, Dieu voulut en produire vne qui euſt les ſens aſſez bons pour les contempler toutes, & en admirer les diuerſes beautez auec les proprietez dont il les auoit pourueuës : Et qui en ſuite de ceſte connoiſſance peut aymer l'autheur d'vn ouurage tellement accomply, & luy en donner des loüanges. Mais qu'en ceſte creation s'eſtant deſployé tout à fait & comme pouſſé hors de ſoy-meſme, il n'auoit plus rien de particulier : & neantmoins afin que ſa Puiſſance ne ſemblaſt auoir rencontré des bornes, ſa Sageſſe eſtre circonuenuë & manquer de preuoyance ; & ſon Amour, auoir perdu ſa proprieté bien-faiſante, Qu'il aſſortit ce nouuel hoſte du monde, qui eſtoit l'homme, de ce qu'il auoit eſpandu par tout ailleurs, & qu'il en fit le centre, où les rayons de ceſte immenſe bonté

dont il viuifioit toutes les autres creatures, venoiẽt à ſe refléchir & à s'aſſembler. De ſorte que ne luy accordant rien de propre, il luy laiſſa la puiſſance de s'approprier toutes choſes, voire meſme de ſe trãsformer comme il voudroit puis qu'il auoit les germes de toutes les vies. Et qu'en fin il ne le rendit point purement celeſte ou terreſtre, ny entierement mortel ou immortel, mais qu'il le mit en eſtat d'eſtre chacune de toutes ſes creatures, & encor au deſſus d'elles, pourueu qu'il vouluſt aſpirer à s'vnir à ſon Autheur, en éleuant ſes penſées deuers luy, pour le connoiſtre, & en conformant ſa volonté à la ſienne. Quoy que l'eſchole d'Ariſtote n'ait pas tenu le meſme langage, elle n'a pas laiſſé d'en aſſeurer la meſme choſe: Diſant qu'à la verité l'ame de l'homme n'eſtoit point naturellement informée d'aucune connoiſſance, & toutesfois qu'elle auoit vne diſpoſition ſi grande à toutes choſes, que comme en vſant mal de la Raiſon elle venoit à s'abrutir auec les beſtes, elle pouuoit auſſi s'en ſeruant bien, eſtablir en ceſte vie vn ſecret commerce auec les Dieux, & contracter meſmes auec eux vne perpetuelle alliance.

Or afin qu'il ne vous ſemble pas que ce ſoient de vaines penſées de Philoſophes, qui s'eſtans rendus amoureux d'eux-meſmes croyent auoir des beautés qu'ils n'ont point, ainſi que les amants paſſionnés s'en feignent deſſus le viſage de leurs maiſtreſſes, ie veux reprendre la choſe vn peu de plus loin ; Et vous dire ce qu'on a touſiours reſpondu à ceux qui n'eſtoient point ſatisfaits de la Nature, & qui s'en eſtimoient mal traitez. Du nombre de ces meſcontens, ie vous rapporteray ſuccintement ce que deux des principaux luy reprochent, à ſçauoir Lucrece, & Pline, qui ont tous deux traité meſme argument, l'vn en vers, & l'autre en proſe : mais qui n'ont point eſté Philoſophes moraux ny diuins, puis qu'ils croyoient la mortalité de nos ames, & meſpriſoient la Religion. Quelqu'vn pourroit-il nier (diſent-ils) que la Nature ne ſe ſoit monſtree pluſtoſt maraſtre que mere des hommes, & ne ſemble-t'il pas qu'elle les produiſe contre ſon gré, puis qu'elle les abandonne incontinent apres leur auoir donné la naiſſance ? leurs larmes ne teſmoignent-elles pas bien les douleurs qu'ils ſouffrent ; & n'eſt-

Lucrece au liure 5. & Pline en la Preface du 7. liure.

ce pas vn prognoſtique infaillible de leurs miſeres à venir? Sçauent ils en effet autre choſe que ſe plaindre, & vne creature qui ne ſent que du mal pourroit-elle faire autre choſe? Tous les animaux ne ſont pas pluſtoſt nais que les voila ſur pieds à courir d'aiſe, munis contre l'iniure des temps de veſtemens naturels, tout preſts à manger, & trouuans la table couuerte; mais conſiderez l'homme en ce poinct-là il eſt ietté nud ſur la terre, il ne ſe peut mouuoir deuers ce qui luy eſt propre, ny fuir ce qui luy eſt contraire, & ne diroit-on pas qu'échapant d'vn naufrage il eſt accueilly d'vn autre, tant il eſt enuironné de tempeſtes de toutes parts, contre leſquelles il ne ſçauroit oppoſer que des infirmitez? Voila donc les ſujets qu'ont eu ces autheurs de faire des plaintes contre la Nature; ingrats qu'ils eſtoiēt enuers elle, & meſconnoiſſans des bienfaits qu'ils en auoient receu: & pource qu'entre tous ceux qui leur ont voulu repartir, il n'y en a point qui les rende confus en moins de diſcours que Lactance, ie ne ſçaurois m'empeſcher de vous dire ſa reſponſe. Outre qu'il combat leur authorité par celle de Platon, qui

Au liure 1. de l'ouurage de Dieu, chap. 3.

remercioit ceſte Nature de l'auoir fait naiſtre homme & non pas beſte, & les conuainc par leur propre ſentiment, lequel s'ils euſſent voulu declarer on ſçauroit qu'ils prenoient bien plus à gré, d'eſtre nais hommes auec toutes ces infirmitez, qu'animaux auec tous les auantages qu'ils en publioient. Il s'arreſte particulierement à dire que la Nature ne delaiſſe point l'homme, ſi ce n'eſt en ſubſtituant la Raiſon en ſa place, afin qu'elle ait ſoin de ſa conduite : laquelle Raiſon n'eſt pas vne guide moins ſage & preuoyante que la Nature. Et cependãt que l'homme n'eſt point encor en aage de s'aider de ceſte Raiſon, celles des autres (dit-il) trauaille pour luy, en luy ſubminiſtrãt charitablement tout ce qui luy eſt neceſſaire : tellement que nonobſtant la foibleſſe des hommes en leur naiſſance, leur eſpece s'entretient de meſme que celles de tous les animaux. Il n'y a donc point de doute que de tout ce que nous voyons, l'homme ſeul ne ſoit aſſiſté & conduit par la Raiſon qui luy a eſté donnée afin de s'aſſuiettir tous les animaux: Et la Nature, voulant faire voir qu'elle les auoit creés à ceſte fin, leur a

panché la teste deuers la terre pour les abaisser dessous le ioug de leur maistre, leur a fait tendre le dos afin qu'il les chargeast comme il luy plairoit ; & de mesme que par ceste courbure elle a monstré qu'ils estoient nais pour la patience, aussi a-t'elle eu enuie qu'on reconnust par la taille qu'elle a donné à l'homme, droite & esleuée, qu'il auoit esté destiné pour commander. Quelques-vns mesmes ont pensé de sa nudité en sa naissance, que c'estoit à dessein de luy imposer la necessité d'exercer l'empire de sa raison dessus les bestes : ce qu'il negligeroit s'il estoit aussi bien vestu que les brebis, aussi prõpt à la course que le cheual, aussi fort que l'Elephant, s'il auoit des cornes comme les Taureaux, des ongles ainsi que les Lions, l'odorat aussi exquis que les chiẽs: & enfin qu'il n'employeroit point les animaux s'il pouuoit se passer de leur seruice, de sorte que de maistre du monde il se rendroit le cõpagnon de plusieurs autres creatures. Mais ce n'est pas en cela que la Raison humaine fait voir sa plus grande force : si l'on y prend garde on connoistra aisément qu'elle la desploye bien dauantage & auec bien plus

S. Gregoire de Nice au liure de la creation de l'homme chap. 7.

d'adreſſe dedans les Artifices. Zeuxis a trompé les animaux par la peinture, comme nos yeux le ſont tous les iours par la Perſpectiue: Mirmecides & Architas ont fait mouuoir des choſes inanimées, & d'autres les ont fait chanter & parler par les Pneumatiques : les Alchimiſtes ont contrefait les tonnerres, & allumé des feux dedans l'eau : nos matelots enuelopent les vents dans des toiles, & par ceſte inuention ſe font tranſporter en diuerſes Prouinces : d'autres ont inuenté le moyen d'enfermer nos penſees dans du papier, & de les enuoyer d'vn bout du monde à l'autre : Bref la Raiſon a bien eu l'induſtrie de faire venir l'Art au ſecours de la Nature, & de luy faire acheuer ce qu'elle n'auoit que commencé Et toutesfois les Arts ne doiuent point entrer en comparaiſon auec les Sciences qu'elle a découuertes ; C'eſt où elle a fait paroiſtre ſes derniers efforts, ayant eſté impoſsible qu'au deſſous de Dieu elle allaſt plus haut qu'à la connoiſſance des Sciences : Car les raiſons des choſes ſont les rayons de la diuine Sapience : & l'ame humaine s'eſtant courageuſement eſlancée iuſqu'à ceſte lumiere-là, elle

s'y eſt eſclairée d'vne ſplendeur aſſez viue pour diſsiper les tenebres de l'ignorance, dont l'opacité de ſon corps l'enuironnoit. C'eſt où elle a conſideré la Nature trauaillant à la generation & à la conſeruation de tout ce que l'Vniuers cõtient: & où penetrant d'vn ſubtil regard iuſques dans ſon ſein, elle a contemplé les patrons & les cauſes de toutes ſes œuures. S'eſtant enrichie & comme reueſtuë de ces admirables Idées, elle s'eſt monſtrée icy bas telle que la Nature meſme: Elle nous a découuert vne Aſtronomie par le moyen de laquelle nous faiſons voir dans vne Sphere tous les mouuemens du Ciel & de ſes aſtres: Vne Phyſique auec laquelle nous ordonneriõs vn autre monde ſi nous auions l'étoffe, & le lieu: Vne Medecine, qui formeroit vn homme ſi Dieu ne s'eſtoit reſerué la puiſſance d'y inſpirer l'ame raiſonnable: Et vne Agriculture qui nonobſtant la défaueur des celeſtes influences en de certains endroits, & les qualitez repugnantes de la terre meſme, y fait croiſtre toutes ſortes de plantes, en y ſubſtituant vne temperature conuenable par des moyens qu'elle ſçait: en quoy ſi elle ne force la

Nature, on peut dire au moins qu'elle la porte où elle n'estoit pas.

Mais, Timandre, c'est l'essence entiere de l'homme que ie viens de vous representer, & de la mesme sorte que i'en ay dit l'excellence i'en pourrois bien mettre au iour les imperfections. Or ce n'est pas là le but où ie desirerois adresser celuy qui tasche de se rendre Honneste homme. La generale & tres-exacte connoissance de tout ce qui nous concerne, doit estre recherchee par ceux qui aspirent à la perfection de la Sagesse; & nostre dessein qui est tout particulier, ne tend qu'à connoistre nostre inclination, nostre humeur, nos desirs ordinaires, & en vn mot ce que l'on nomme le Naturel. Vous direz parauanture que nous n'auons pas vn long chemin à faire, puisque nous n'auõs point à sortir de nous; & toutesfois ie ne tiens pas que nostre entreprise soit d'vne execution fort facile. Les choses n'ont point d'action dessus elles-mesmes: & il faut vn miroir à nos yeux, autrement ils ne se verront iamais. Aristote pour ce sujet disoit qu'il estoit vtile de faire prouision d'vn amy qui fust soigneux de nous découurir à nous mesme, *Au liure 2 des grandes Morales, chap. 15.*

& de nous expoſer à noſtre veuë propre; Et Diogene auſſi, Que pour ſauuer vn homme il falloit de neceſſité qu'il euſt ou de tres-bons amis qui luy fiſſent ſentir ſes imperfections, ou de tres-aſpres ennemis qui par leur mocquerie & leurs iniures touſiours preſtes l'empeſchaſſent de courir au vice. A n'en mentir point noſtre cenſure eſt muette pour nous, & ſe monſtre fort aigre & grandement ſeuere à l'endroit des autres; nous leur pardonnons peu, nous les taſtons à bon eſcient, & nous ne nous abordons iamais qu'auec vne ſeruile complaiſance, pour ne dire pas vne flaterie tres-laſche. Peu ſe conſiderent; & de ce peu les vns ſe celent leurs defauts ou en détournent leur veuë, les autres s'eſtudient aprés des raiſons plauſibles pour les excuſer, & il y en a qui ſe contentent, les reconnoiſſans tels qu'ils ſont, de les faire méconnoiſtre aux autres. Ainſi, par vne douce & agreable erreur de l'entendement tous les hommes preſque fuyent l'amendement de leur vie, & au lieu de faire verſer à leur ame les vices dont elle eſt remplie, ils les laiſſent croupir au dedans. Il faut pourtant que quiconque ſouhaite de

Plutarque au Traité comment on peut tirer profit de ſes ennemis.

deuenir Honneste homme n'ait point de soin plus cher que celuy de se défaire de ses imperfections, mais c'est vne chose certaine qu'il ne les sçauroit corriger s'il n'en a point eu auparauant la connoissance. De mesme que les experimentez Chirurgiens entreprenans la cure d'vne playe y mettent premierement la sonde, il faut tout de mesme connoistre ses defauts plustost que de songer à s'acquerir la Vertu; & pour cét effect on doit comme les bons mesnagers entrer souuent en compte de ses actions pour sçauoir si elles ont esté bien employees. C'est pour cela que tous les Sages blasment nostre curiosité quand elle s'épand tout à fait au dehors, & ne se souuient point de se resserrer pour veiller dessus nous mesmes; disans que nostre propre connoissance est d'vn vsage plus necessaire que toutes les autres sciences. Socrate qui en voulut pratiquer le precepte, s'apperçeut incontinent que son naturel estoit tortu & penchant au vice; & afin de le redresser il se mit à embrasser la Philosophie Morale, & s'y tint attaché toute sa vie. Puis aprés, desirant que son exemple seruist aux ieunes gens, *Apulee en son Apologie.*

il leur conseilla de se regarder souuent dans vn miroir, leur recommandant s'ils se trouuoient beaux, de rendre leurs mœurs telles qu'on les attendoit de l'agreable rencontre de leur visage. Suiuons donc, Timandre, ce Philosophe à la trace, & auec le flambeau de la raison cherchons vn homme plus soigneusement que ne faisoit Diogene, a condition pourtant que nous ne toucherons point à son essence entiere, ny mesme à la substance de son ame, nous contentans de prendre garde à ses mouuemens, & aux affections dont elle est ordinairement agitée.

C'est vne chose indubitable qu'on n'en trouuera iamais qui ne soit portée au bien, ou au mal, ou qui ne puisse receuoir l'impression de l'vn ou de l'autre; or chacune de ces trois conditions peut estre encores considerée selon plusieurs respects differens. Car il s'en rencontrera de qui les inclinations seront bonnes, mais que la difficulté de la pratique des Vertus détournera de leur recherche, ainsi que chacun sçait que tous les Atheniens estimoient grandement Miltiade à cause de sa vaillance, & toutesfois qu'il n'y eust qu'vn seul Themistocle qui s'ef-

força de l'imiter. Il faudra dõc ſonder noſtre ame pour ſçauoir ſi elle eſt autãt propre à enfanter qu'à conceuoir quelque choſe de loüable: & ſi elle entreprendroit volõtiers le trauail qui eſt neceſſaire pour produire de vertueuſes actions. Que ſi nous ſ'y trouuõs aſſez reſoluë, il eſt à propos de découurir iuſqu'où elle pouſſeroit ſes efforts: ſi de grands obſtacles l'eſchaufferoient à la pourſuite, ou luy feroient perdre courage dans l'execution: & ſi apres la premiere pointe, ſa vigueur s'alentiroit point auſſi, au lieu de continuer d'vne meſme façon, & d'vne force touſjours égale. Encor eſt-il beſoin de ſçauoir ſi ceſte Vertu nous regarderoit ſimplement, ou ſi les fruits tourneroient pareillemẽt à l'vtilité des autres: cela eſt de telle importance que quelque choſe que euſt fait l'Empereur Titus, il eſtimoit auoir perdu le iour auquel il n'auoit point fait de bien à perſõne. Vous n'ignorez pas ie m'en aſſeure que par les Vertus vtiles, i'entens celles de l'entendement auſſi bien que celles qui ſont purement actiues: vn ſalutaire conſeil donné à ſes amis, vne ſcience qu'on ne cache point à ceux à qui elle peut

Suetone en ſa vie.

profiter: des remonſtrances pour détourner des perſonnes de quelques pernicieux deſſeins: toutes ces choſes-là, ie les mets au nombre des Vertus de l'ame.

Voila ſuccintement ce que ie donnerois à conſiderer à ceux qui ſont dans l'exercice des Vertus, & qui aſpirent à les pratiquer auec eminence : quand eſt des eſprits qui ſont tout a fait plongez dedans la malice, il leur arriue peu ſouuent de prendre la peine de s'obſeruer en intention de ſe connoiſtre. Car, ou bien l'endurciſſement au vice leur cauſe vne inſenſibilité, ou bien ils apprehendent (& c'eſt l'vnique eſtincelle de raiſon qui leur reſte) de voir le miſerable deſordre de leurs paſſions : Et d'autant qu'il y a plus d'occaſion de deſeſperer de leur amendement que d'attendre quelque notable changement de leurs mœurs, à cauſe que les vices peſent ſur leur ame, & l'enfoncent ſi auant dans le corps qu'elle ne s'en peut retirer, ie laiſſeray de bon cœur ces immondices à remuer à quelque autre. Mais ie n'oſerois manquer à vous dire comment ceux qui n'ont point les inclinations mauuaiſes, & qui ſont ſeulement chargez de quelques imperfections, pour-

pourrõt les remarquer eux-mesmes & se les aracher de l'ame. Le premier soin que ie leur recommãderois pour sçauoir combien ils sont esloignez de la vertu ou du vice, seroit de se representer souuent leurs actions, & de iuger sans faueur si elles meritent d'estre estimées, ou si elles sont dignes de quelque reproche; or ils n'y sçauroient arriuer s'ils ne penetrent iusques aux raisons qui en ont causé les mouuemens. Il faut donc considerer que l'ame raisonnable tient vnies dedans soy deux puissances, dont l'vne conduit à sçauoir l'Entendement, & l'autre execute qui est la Volonté, & que ce sont-là des deux principes de toutes les actions humaines. Tous deux sont souueraine-ment libres en la production interieure de leurs actes, & rien ne s'y peut oppo-ser: mais les effets n'en sont pas tousiours tels qu'ils se les estoient promis, à cau-se du rencontre de plusieurs obstacles. L'Entendement peut-estre trompé en la contemplation de ses objects, & la Vo-lonté empeschée par quelque force estrã-gere, & qui n'auoit pas esté preueuë de l'Entendement: Auquel cas on dit que l'action n'a pas esté libre, mais inuo-

lontaire, & partant qu'elle est sans merite & nullement considerable. Si toutesfois l'Entendement se laisse par son imprudence gaigner à quelque passion du corps,& si au lieu d'en moderer la soudaineté & la violence il s'engage dans son ressentiment, on ne le doit point excuser : & c'est à quoy ie desire que celuy qui se veut connoistre prenne bien garde, pour estre luy-mesme le iuge équitable de ce qu'il aura fait. Qu'il se souuienne donc de visiter sa conscience afin de voir les ressors de son action, & de n'en contempler pas la simple surface:les motifs & les effets sont bien souuent dissemblables, & il s'en faut beaucoup que l'apparence soit tousiours la preuue certaine de l'essence. En nos fautes il est besoin de faire la difference de celles que nous commettons par malice deliberée, d'auec celles qui naissent de nostre imbecilité ou de nostre inaduertence : Aux premieres nous delaissons la Raison, & elle nous delaisse aux autres, pource (peut-estre) que la Nature luy a manqué. C'est icy vn precepte qu'il nous faut aussi pratiquer pour les bonnes actions, considerans si nous y som-

mes portés par quelque propẽsion naturelle, si nous les auons faites par affectiõ, & auec dessein, & mesmes si nous en attendions tout le fruit qui s'en recueille. Car le bien que l'on fait, ou par contrainte, ou par consideration ne nous doit pas satisfaire, quelque satisfaction qu'en puissent auoir les autres qui ne iugent des choses que par ce qui leur en apparoit. Il y a plusieurs esprits conuoiteux de gloire à quelque prix que ce soit qui s'abstiendroient bien de faire des liberalitez si personne n'en deuoit iamais rien sçauoir : ces gens-là empruntent la robe de la Vertu à fausses enseignes, mais à la fin leur vanité se monstre par quelque endroit. Quand donc nous aurons reconnu si ce que nous auõs fait merite le nom d'action loüable, il faudra que nous nous obseruions encor plus curieusement, pour apprendre si en toutes occasions nous seront prests de faire la mesme chose : la Perseuerance doit accompagner la Vertu, & si le bien que nous faisons n'est d'vne mesme teneur & de durée, nous deuons croire que nostre esprit n'est que legerement atteint de ceste Vertu, & que son impression n'y

eſt pas encor toute entiere. La meilleure marque & la plus aſſeurée qu'on puiſſe auoir qu'elle eſt dans l'ame de quelqu'vn, c'eſt quand il ſent dedans ſoy vne ioye ſerieuſe apres qu'il a fait paroiſtre quelque trait d'Honneſteté, qui tourne au profit des autres. Philon Iuif diſoit que *la feſte de l'ame eſtoit la parfaite reſiouyſſance de ſes Vertus*: Or ie ne penſe point que perſonne voulût ſe rendre ennemy de ſon propre contentement, & il eſt croyable que celuy qui ſe trouue à faire du bien, cherchera touſiours les ſuiets de ſe donner ce plaiſir là. Ie n'aurois pas grande peine à vous deſcouurir pluſieurs autres moyens de ſe connoiſtre, comme, D'obſeruer de quelle ſorte nous receuons les faueurs & les diſgraces de la Fortune, ſi nous nous en ſentons ébranlés auec violence, ou ſi nous y reſiſtons virilement, ou bien s'il y en a contre qui nous tenions fermes, & ſi d'autres nous font ſuccomber. Si les loüanges nous émeuuent doucement ou exceſſiuement, ſi les franches reprehenſions de nos amis nous offencent, ou ſi nous ſommes en crainte d'vn mauuais bruit, fuſt-il meſme ſemé par les plus meſchans eſprits. Si nous

Au liure des Sacrifices d'Abel & de Caïn.

nous laiſſons ſurprendre aux appas & aux artifices de ceux qui chatoüillent noſtre humeur, ſi la douce piperie de leurs diſcours nous plaiſt, ou ſi leurs fauſſes raiſons ont la force de nous faire meſconnoiſtre la verité, & preoccuper d'erreur noſtre eſprit lors qu'il eſt queſtion de decider de quelque choſe. Mais outre qu'en la ſuitte de nos entretiens il ne ſe peut faire que nous n'en diſcourions amplement, ie me perſuade que les regles que ie viens de donner ſont ſuffiſantes pour le deſſein que nous auions, & que quicõques s'en voudra ſeruir ſortira aiſément de l'ignorance de ſoy-meſme. Voyla donc, Timandre, tout ce que i'auois reſolu de vous dire en ceſte Promenade, & toutesfois ie ne veux pas vous celer qu'outre le fruit de ceſte ſcience de nous meſmes, en ce qu'elle nous achemine à vne reformation de nos manquemens; & par apres à vne habitude vertueuſe, les Sages nous ont encores declaré quelques vtilités qu'elle nous aporte. Neantmoins, à cauſe que la deduction vous en pourroit eſtre ennuyeuſe, & qu'il ne vous ſera pas difficile de les comprendre, à meſure que vous vous reflechirez

dedans vous, il me suffit de vous dire, Que quand nous nous connoissons bien, nous ne blasmons pas les autres des vices dont nous sommes entachez, ce qui nous guarentir & tient à couuert de leur haine : Et que rarement nous nous portons aux choses où nous sentons nostre naturel impropre ; de sorte que nos trauaux ont tousiours des succés glorieux, à cause que nous ne faisons point de temeraires entreprises.

III. PROMENADE.

De la cognoissance qu'vn Honneste homme doit auoir des autres, afin de sçauoir viure auec eux.

NOvs nous promenasmes hier dedãs nous-mesmes, Timãdre, mais il faut que nous fassions aujourd'huy vne saillie au dehors: nostre mouuemẽt ne fut qu'vne circulation en lieu estroit, & maintenant nous en allons faire vn en plusieurs endroits. Cela me fait croire que nous y rencontrerons des difficultez bien plus grandes que celles que nous auons trouuées iusqu'à presẽt: car bien que i'aduouë

auec Socrate que la cõnoiſſance de nous-meſmes eſt vn acheminement à celle des autres, ſi eſt-ce qu'on ne s'y peut guider que par des conjectures où il y a peu de certitude. Et de meſme que les Pilotes à qui la tempeſte a caché le Ciel quelques iours, & qui ne ſçauent point s'ils ſont en lieu où l'aiguille de leur Bouſſole decline vers le Leuant ou le Couchant, remarquẽt ſur leurs cartes hydrographyques le dernier endroit reconnu où ils ont eſté, & font vn rapport des vents ſous leſquels ils ont vogué : s'ils leur eſtoient contraires, s'ils empliſſoient leurs voiles, ou s'ils ont ſoufflé mollemẽt, ſi ç'a eſté par bouffees & repriſes, ou bien s'ils ont eſté continus, puis de toutes ces obſeruations forment vn iugement qu'ils appellent *par eſtime*, auſſi pour cognoiſtre ceux auec qui nous ſommes obligez de cõuerſer : au defaut de ſignes veritables, nous deuons nous conduire par des apparences, & nous arreſter à ce que nous trouuerons de vray-ſemblable. Momus ſe plaignant que la Nature n'auoit point mis vne feneſtre deuant le cœur de l'homme, par où l'on en peut apperceuoir les mouuemens, monſtroit bien que ceſte connoiſ-

Xenophon au liure 4. de ſes Memoires.

ſance eſtoit grandement cachée : Et ce Satyre qui s'eſtonna de voir vn homme ſouffler à ſes doigts pour les eſchauffer, & ſouffler auſſi à ſa viande afin de la refroidir, ne iugea pas mal, que là où il y auoit tant de contrarietez, il n'eſtoit pas poſſible d'y prendre de l'aſſeurance. Or il s'en faut beaucoup que la difficulté qu'on y rencontre, ait eu la force d'en rebuter les eſprits: elle en a tout au contraire échauffé la curioſité: & nul autre ſuiet ne fut iamais regardé par tant d'endroits que cét homme. La Magie a conſulté les Demons pour en apprendre le naturel & en découurir les penſees: l'Aſtrologie eſt allée rechercher iuſqu'au Ciel quels Aſtres influoient à ſa naiſſance: la Phyſionomie a voulu par les traits de ſon viſage reconnoiſtre ceux de ſon eſprit : la Chiromantie obſerue les lignes de ſa main comme ſi ſes inclinations y eſtoient eſcrites, & plus raiſonnablement que toutes ces vaines ſciences : la Medecine par la complexion & le temperament du corps a iugé des mœurs de l'ame, faiſant auſſi entrer en conſideration l'aage, les pays, les alimens ordinaires, & pluſieurs accidens qui apportent de nota-

bles differences d'vn homme à vn autre. Tout cela pourtant ne conclud rien de necessaire, puis qu'vne volonté qui est libre, se sçait bien défaire quand il luy plaist de tout ce qui tend à l'assuiettir : & toutesfois pource que l'ame se sert du corps, il arriue bien souuent que par les mouuemens de l'vn on reconnoist l'agitation de l'autre, & que de certains signes expriment au dehors, ce qui se passe au dedans. Auec cela nous ne sçaurions dénier aux Physiciens que tout ce qui agit ne fasse son operation selon que les choses dont il se sert sont disposees : & de mesme qu'au trauers d'vn verre de quelque couleur, les objects nous apparoissent colorez, ainsi l'ame opera selon l'estat du corps où elle sera logée. Il est facile de connoistre combien elle agit diuersement en la maladie & en la santé d'vn mesme homme; l'experience nous donne assez de preuues qu'elle produit de beaucoup plus nobles effects, quand elle a des organes bien acheuez, que quãd ils sont imparfaits & alterez par quelque vice. Celuy-là doncques n'auroit pas grand tort qui rechercheroit nostre ame comme à la trace, par la constitution,

& par les actions de nostre corps : mais si outre cela il n'examinoit celles de l'esprit par nos paroles & par nos deportemens, certes il n'en pourroit apprendre que fort peu de chose. Car les signes qui paroissent à l'exterieur sont fort trompeurs, veu qu'il se trouue des personnes possedees de passions du tout contraires, sans qu'on puisse remarquer aucune difference en leur visage. Il y a des hommes genereux qui voyans deux armées prestes de combattre tremblent aussi bien que les plus poltrons, comme on lit du Roy de Nauarre & Comte d'Arragon Garzia Sanchio, qui deuenoit pasle & trembloit tousionrs à la rencontre de ses ennemis (dont il en fut surnommé le Tremblant) encores qu'il fut espouuentable à la bataille:& ce qui arriue aux vns par le souleuement du sang que la colere émeut, c'est la peur qui le fait faire aux autres, mais c'est tousiours vn mesme signe. Neãtmoins si auec le tremblemẽt on a découuert d'autres marques de lascheté en quelqu'vn, on iugera bien que c'est la peur qui le fait trembler. Donc quiconque voudra connoistre parfaitement vn homme le doit épier long-

temps par toutes ses aduenuës, & non seulement tirer en consequence ses actions, mais aller s'il se peut iusques aux motifs, pour sçauoir ce qu'il fait par rencontre, par deliberation, & par habitude. De là vous conclurez sans doute, que ceste recherche doit necessairement estre diuisée en plusieurs parties, puis qu'il ne se faut pas fier sur des coniectures, si elles-mesmes ne sont appuyées dessus quelques bons fondemens. Il nous faut donc prendre vn homme pour sujet de nostre entretien, & le considerer depuis sa naissance iusqu'à l'âge viril, car il est croyable qu'en ce temps-là son corps & son esprit se sont accreuz iusqu'à leur periode.

Ie vous ay souuēt ouy faire estime de la force du sang, & reputer presque à prodige que quelque homme timide & lasche fust né d'vn pere remply de courage & de generosité: à dire le vray il n'y a point d'apparēce que le fils qui est vne partie du pere n'en doiue tenir quelque chose, & tous les animaux en l'effort qu'ils fōt afin d'engēdrer, se sentent détacher & déprēdre d'eux-mesmes pour se transmettre en ce qu'ils ont enuie de cōceuoir. Ie confir-

merois bien vostre opinion par plusieurs exemples pris de tous les siecles, & de toutes les nations: & ce que vous dites au faict de la Vertu, ie le pourrois aussi demonstrer touchant le vice. Nous en auons vne preuue singuliere en Neron, de qui le pere qui fut vn homme tres-meschant disoit, *Que rien ne pouuoit estre nay de luy & d'Agrippine, qui ne fust detestable & domageable au public.* Gardons-nous pourtant de faire passer ceste maxime pour generale, puis qu'en effet elle reçoit de l'exception, & qu'elle ne se trouue pas tousiours vraye. Si cela estoit tous les enfans d'vn mesme pere luy ressembleroient, & seroient d'vne complexion toute semblable. Marc Antonin le Philosophe fut conseillé de faire tuer vn gladiateur, dont sa femme Faustine estoit éperduëment amoureuse, & incontinent aprés luy en auoir donné le sang tout chaud à boire, de s'en aller coucher auec elle: Or l'on asseure qu'Antonin Commode homme autant adonné au sang qu'il en fut iamais, fut conceu de cét embrassement. Ce sage Empereur eut depuis vn autre fils qui l'eust egalé en Vertu, si la mort ne l'eust rauy

Suetone en sa vie de Neron.

Iule Capitolin en sa vie.

aux esperances du peuple Romain : D'où nous apprenons que les vertus, ou les vices des parens ne sont pas tousiours des preiugez de l'inclination des enfans, au bien ou au mal, & qu'il ne faut pas moins considerer les accidens qui ont accompagné leur conception, & precedé leur naissances. Les estranges effets de l'imagination des femmes, durent ce temps-là. sont trop auerez pour ne faire pas d'instance là dessus : quoy que ce soit qu'elles se representent en l'esprit, Si elles en ont vne viue apprehension, elle s'imprime aisément dedans ceste matiere molle & susceptible d'vn tel carractere, mais elle ne s'effasse pas aisément. Or nous ne sçauons quelles choses ont esté alors souhaitées par les meres, ny les sujets qui ont seruy d'entretien ordinaire à leurs pensees : cependant l'experience nous fait voir que leur fruict s'en ressent : & qu'il en est comme de certaines semences qu'on détrempe dans du vin, ou dans de l'eau sucrée, pour donner de la pointe ou de la douceur aux fruicts qu'on espere d'en recueillir. C'est donc vne preuue bien debile que celle qui se retire de naissance, & si elle n'est fortfiée d'autres

considerations, on ne s'y doit gueres arrester : Les histoires nous en marquent plusieurs qui ont degeneré de la vertu de leurs peres,& d'autres aussi qui estans sortis d'vne race abjecte ont rendu des seruices signalez à leur pays,& par leurs heroïques actions se sont acquis vne reputation immortelle.

Comme de la naissance on vient à l'Enfance, puis à la Ieunesse, aussi aprés la consideration des parens de quelqu'vn on s'arreste aux actions qu'il fait en son aage tendre, afin d'en tirer des prognostiques pour le reste de ses annees : Car l'ame commence à lors à se manifester, sans que ces mouuemens soient forcez, ny procedent d'ailleurs que de sa pure liberté naturelle : Alors dis-ie, on peut voir où tend l'inclination de l'esprit ;& si vous me permettez d'en parler ainsi, De ce crepuscule de la vie, on fait des perdictions de sa serenité ou de son trouble. Alexandre parut Grand dés ce temps-là, aux Ambassadeurs qui estoient venus à la Cour de son pere, par les questions qu'il leur faisoit, Des loix & des coustumes de leur pays, de leur maniere de combattre, & comment ils entretenoient leurs

Plutarque en sa vie.

armées : & son ambition esclata aussi dés lors, quand il pleura pour les Victoires de son pere, disant qu'à mesure qu'il estē-doit ses conquestes, il luy retranchoit les moyens d'estendre sa reputation. C'est encore à present vne chose indecise, si Alcibiade a fait plus de bien que de mal à sa patrie : il tint aussi dés sa ieunesse tous les plus habiles d'Athenes en suspens là dessus, monstrant vne ame plus capable de vices & de vertus tout à la fois, qu'aucune autre dont l'on se soit iamais apperceu. Vous en sçauez les remarques particulieres, & n'ignorez non plus que l'on reconnut au sortir de l'enfance de Caton combien il seroit ialoux de la liberté de la Republique : en ce que voyant dans la maison de Sylla les testes de quelques-vns qu'on auoit tuez par son commandement, il demanda pourquoy les Peres ne se défaisoient point de ce tyran. Et comme on luy eust representé le danger qu'il y auoit d'attenter à sa personne, pource qu'il se faisoit bien garder, & que sa cruauté estonnoit si fort tout le monde que chacun pensoit seulement à s'en garantir ; il resolut à sa premiere visite d'apporter vn poignard

Valere le Grand liu. 3. chap. 1.

sous sa robe, pour le luy enfoncer dans le sein quand il seroit assis auprés de luy, dequoy son gouuerneur eut bien de la peine à le destourner. Il me seroit aisé de vous apporter plusieurs autres exemples, qui authorisent l'opinion où ie suis, qu'vn homme se découure dés sa ieunesse, & qu'on peut dés lors prendre quelque asseurance de sa conduite & de sa forme de viure à l'aduenir: mais puisque vous estes de ce mesme sentiment, ie desire maintenant vous faire aduoüer que cela est grandement difficile en ceux qu'on n'a point obseruez en cét aage-là. Lors que Tibere vint à l'Empire il y eut peu de gens qui ne creussent qu'il seroit digne successeur d'Auguste, pource qu'il dissimula son mauuais naturel auec tant d'adresse, que plusieurs eussent reputé pour coupable d'vn grand crime, celuy-là qui eust osé craindre quelque mauuais traitement d'vn si bon maistre. Ils n'auoient point encor veu de Prince plus courtois enuers tous les Ordres de Rome, ny qui refusast si honnestement que luy toute sorte de loüanges. On le veid se declarer ennemy des flateurs: il ne repartoit aux médisances de quelques-

Suetone en sa vie.

vns

vns autre chose sinon *Qu'en vne cité libre, il y deuoit auoir liberté pour la langue & pour l'esprit* : des Gouuerneurs de Prouinces ayans esté chargez de faire de trop grandes exactions sur les Peuples, il leur escriuit *Que c'estoit le deuoir d'vn bon pasteur de tondre son troupeau & non point de l'escorcher*; enfin il n'affectoit pas seulement d'estre estimé plein de modestie, mais encores d'humilité. Qui eust doncques osé penser qu'il eust deu se desborder en de si estranges vices comme il fit depuis en l'Isle de Caprée; qui fut nommée Caprine, c'est à dire Boucquine, à cause des lasciuetez qu'il y exerça? Ou qu'il se fust puis aprés adonné à la rapine iusqu'à confisquer les biens de plusieurs Princes sous couleur de crimes qu'on leur imposoit, & iusqu'à faire mourir, (afin d'auoir son tresor) Venones Roy des Parthes qui s'estoit venu mettre en la protection du peuple Romain, ayant esté chassé par les siens? Bref, qui se fust persuadé que sa cruauté eust deu venir à ce point là, qu'il estimoit donner grace à ceux dont il ne faisoit durer les tourmens qu'vne iournée? Cependant Theodore Gadareen qui auoit esté son Precepteur en Rheto-

rique, aprés auoir consideré longuement son naturel grossier & fort craintif, iugea bien que ceste timidité défiante se conuertiroit vn iour en cruauté, & disoit de luy que c'estoit *du bourbier broüillé auec du sang* ; Et Auguste qui auoit tousiours eu l'œil dessus ses inclinations, prononça de luy cét oracle : *Que le peuple Romain qui se trouueroit sous de si tardiues maschoires auroit grandement à souffrir.* A cause de cela plusieurs ont estimé qu'il ne l'auoit adopté, & appellé à l'Empire, que pour faire regretter son gouuernement par la comparaison de celuy d'vn si meschant successeur : mais vn autre monstre, qui encherit depuis par dessus ses abominations m'empesche de vous en dire dauantage. Ie m'asseure que vous vous doutez bien que c'est Neron de qui i'entens parler, veu qu'il trompa tout le mõde durant cinq années : & soit qu'il voulust s'establir par vne belle monstre de Vertu, ou que veritablement il se sentist encor des enseignemens qu'il auoit receu de Seneque, il est certain que iamais nul de ses predecesseurs, ny mesme de ceux qui luy ont succedé, ne fit voir vn plus beau ny vn plus doux commen-

Le mesme en la vie de Tibere.

C. Tacite au 1. liure de ses Annales.

cement d'Empire. Aprés luy auoir oüy dire comme on luy portoit à ſigner la ſentence d'vn homme condamné à la mort, *Ie voudrois ne ſçauoir point eſcrire*, Rome ſe promit qu'il conſerueroit les teſtes de ſes citoyens auſſi cherement que la ſienne propre; mais il auoit dés ſon enfance fait paroiſtre des marques à ſes domeſtiques, telles qu'ils ne deuoient attendre de luy, s'il arriuoit iamais à vne puiſſance ſouueraine, que des actions violentes & accompagnees de ſang. C'eſt pourquoy i'ay touſiours creu que Seneque qui s'eſtoit ſans doute apperceu de ceſte nature felonne, luy fit ce beau liure de la Clemence, où il le dépeint tel qu'il deuoit eſtre, afin que par eſtude il s'efforçaſt de corriger ſon inclination; ou au pis aller, qu'il vouluſt ſe iuſtifier aux ſiecles ſuiuans, de tous les maux qu'il voyoit bien que ce ieune Prince alloit commettre. *Suetone en ſa vie, c. 7.*

Or ce qui aide encore à faire iugement de quelqu'vn, c'eſt quand l'on ſçait quelle en a eſté la nourriture & les premieres inſtructions, ſur tout auant que l'aage ait peu confirmer les inclinations naturelles: Antiſthene ayant pris vn enfant à enſeigner qui luy deman- *D. Laertius en ſa vie.*

da dequoy il auoit besoin, eut raison de respondre, *D'vn liure neuf, d'vne plume neuue, & d'vn papier tout neuf*, entendant vne ame non encore soüillee d'aucun vice. Tous les Politiques ont fort recommandé l'education des enfans, comme la plus importante piece d'vne Republique: *La nourriture & la discipline quand elles sont bõnes rendent les esprits bons*, ainsi qu'asseuroit Platon, *& s'ils sont bons, ils en deuiennẽt encor meilleurs*. Ce mesme Philosophe pour exprimer vn Homme Inciuil, il dit, *vn homme nourry dans vn nauire*; cõme s'il suffisoit pour iuger des mœurs de quelqu'vn, de dire où il a pris sa nourriture. C'est beaucoup d'estre bien nay, mais c'est encor d'auantage d'estre bien nourry: la Nature est forte & puissante, neãtmoins il faut confesser que l'Institution la surmonte. Car l'Enfance est ployable à toute sorte d'habitude, & ne sçachant ce que c'est de vice ny de vertu, elle est autant susceptible de l'vne que de l'autre. Aussi ne voyons-nous personne qui n'asseure, que c'est vn vaisseau neuf qui garde longtẽps l'odeur de la premiere liqueur qu'on y met, De la cire où l'on graue sans peine ce qui vient en la fantaisie, De l'argile

Au Dialogue 4. de sa Republique.

Au Phedre.

trempee à qui le Statuaire donne telle forme qu'il luy plaiſt, & qu'enfin elle peut deuenir tout ce que l'on veut. Pource que, comme ie vous ay dit, l'eſprit n'eſtant point encores preuenu d'aucunes impreſſions eſt en eſtat de receuoir celles qu'õ luy preſentera les premieres; de ſorte que puis qu'il n'eſt occupé de rien, il ne tiendra qu'aux parens que celuy de leurs enfans ne s'empliſſe de bonnes choſes. Et que ce ne ſoit vne verité, qu'il eſt preſque impoſſible de les ramener à la Vertu quand on les a vne fois abandonnez au vice, ie ne veux que l'exemple du fils de Dion pour le prouuer à ceux qui en douteroient. Le ieune Denys aprés auoir contraint Dion de s'enfuir de Syracuſe s'aduiſa d'en faire venir le fils à ſa Cour, afin de corrompre ſon naturel par les delices & les débauches, ſçachant bien que le pere en receuroit vn déplaiſir plus ſenſible que s'il le faiſoit mourir. Or Dion eſtant de retour au bout de quelque tẽps, & voulant forcer ſon fils à quitter ſes mauuaiſes couſtumes, ce ieune adoleſcent trouua la choſe ſi rude, qu'il aima mieux ſe ietter d'vne feneſtre en bas. Vous voyez, Timandre, comme les vices

Emilius Probus en la vie de Dion.

entrent auant dedans vne ame qui eſt encores tendre, & quelle peine il y a de les déraciner par apres ; Sçachez qu'il en eſt de meſme des Vertus, & ie deſire vous faire voir ces deux veritez cõparées l'vne à l'autre. Il y eut autresfois deux peuples, entierement differens en leur maniere de viure, qui eſtoient les Sybarites & les Lacedemoniens , dont ceux cy ne s'employoient à rien tãt qu'à ſe faire vn corps robuſte pour le trauail de la guerre, & vne ame virile pour la Vaillance ; & ceux-là ne s'eſtudioient qu'à effeminer & amollir l'vn & l'autre par toutes ſortes de delices. Les Lacedemoniens nourriſſoient leurs enfans ſobrement & ſans aucune delicateſſe, ils les accouſtumoient à toutes les iniures de l'air; ils les faiſoiẽt luiter tout nuds, & ſe battre les vns contre les autres; loüans ceux-cy de leur adreſſe, & ceux-là de leur conſtance a endurer ſans ſe plaindre pluſieurs coups de foüet deſſur l'autel de leur Deeſſe; ils leur enſeignoient à porter de la reuerẽce aux vieillards; ils les entretenoient ſouuent des beaux faits de leurs anceſtres pour les animer à la Vertu; & quant à leurs diſcours ils vouloient qu'ils s'accouſtumaſ-

ſent à le rendre court & ſententieux, & qu'au reſte ils ſongeaſſent continuellement à des actions genereuſes. Pour ce qui eſt des Sybarites, ils éleuoient leurs enfans au ſein d'vne Volupté pareſſeuſe & languiſſante, où ils leur faiſoient ſuccer les vices ſans les connoiſtre : & de meſme qu'vn eſtomach affoibly par les excez ne peut receuoir que des viandes legeres, leur ame ſe débauchoit ſi fort là dedans, & y prenoit vn tel dégouſt des alimens de la Vertu, qu'elle n'auoit pas la force non ſeulement de les digerer, mais de les garder vn peu de temps. Or quels hommes penſez-vous que deuoient eſtre ceux qui durant pluſieurs années auoient eſté tenus plus mollement & plus chaudement qu'au ventre de leur mere? Qui ne ſouffroient point de manœuures en leur ville, de peur que leur ſommeil fuſt troublé par le bruit de leur trauail? De qui les cuiſiniers eſtoient les premiers precepteurs, leurs peres ayans plus de ſoin de leur ſubtiliſer le gouſt que l'eſprit? Qui faiſoient la pluſpart de leurs exercices dans le lict, & leurs plus ſerieux entretiens en des banquets où l'on eſtoit conuié vn an deuant, afin que les vns euſ-

sent loisir de faire des apprests magnifiques & friands, & les autres de se parer pompeusement, voulans que le luxe éclatast de tous costez, & que la lasciueté des femmes seruist de ragoust aux hommes, apres qu'ils se seroient saoulez de viandes? Certainement ie n'estime pas que vous attendiez rien qui vaille d'vne si mauuaise education, & aussi ie ne sçaurois m'imaginer que quelqu'vn se soit iamais promis des Lacedemoniens qui estoient nourris parmy de beaux exemples, & façonnez (ie le puis dire ainsi) des propres mains de la Vertu militaire, que des actions grandes, remarquables, & dignes d'vne loüange immortelle. En effet les derniers d'entr'eux ont esté les premiers des autres hommes, & l'on peut dire d'eux tous ce que Xenophon disoit du seul Agesilaus, qu'à leur aduis, la Vertu n'estoit point souffrance, mais plaisir & volupté. Or c'estoit vne opinion bien contraire à celle des Sybarites, car l'vn d'eux en passant par la ville de Sparte où il vid les banquets publics des Lacedemoniens, dit qu'il ne *s'estonnoit plus si ceste nation estoit si belliqueuse, & que tout homme de sain iugement estiroit dix mille fois plûtost*

Athenee l.4.ch. 4.

de mourir que de viure comme ils faisoient. A la fin qu'arriua-t'il de ces deux peuples? Mais qu'eſt-il beſoin que ie vous le die (Timandre) puisque vous ſçauez-bien que tandis qu'on obſerua dans Sparte la diſcipline eſtablie par Lycurgus pour les ieunes gens, qu'il en ſortit des hommes ſi vaillans, que pour peu qu'il y en euſt en vne armée, leurs ennemis en plus grand nombre craignoient touſiours de venir aux mains auec eux; là où trois cens mille Sybarites furent défaits par les Crotoniates qui n'auoient qu'vne petite armée, & toutes leurs villes priſes en moins de deux mois.

C'eſtoit donc auec iuſte ſujet que Philippe de Macedoine s'eſtimoit heureux de ce qu'Ariſtote viuoit de ſon regne, & qu'il pouuoit confier l'éducation de ſon fils Alexandre, & auec ſon fils, la fortune de tous ſes peuples, à celuy qui a mieux entendu la Philoſophie Morale que nul autre, & qui l'a eſcrite à mon gré auec vn auſſi bel ordre qu'on en puiſſe voir au reſte de ſes ouurages. Ce Roy tres-prudent auoit raiſon de ſouhaitter que celuy qui eſtoit né pour commander à pluſieurs fuſt plus habile & meil-

leur qu'eux tous : En quoy il laiſſa vn aduertiſſement aux autres Princes qu'il falloit eſtre pour le moins auſſi ſoigneux de faire l'eſſay des viandes qu'on donneroit à l'ame de leurs enfans, que de celles qu'on ſeruiroit deſſus leur table pour la nourriture de leur corps. Et non ſeulement il le donna aux Princes, mais auſſi à tous ceux qui ont des enfans, Dont la pluſpart ſont ſi deſnaturez, qu'ils ont leurs penſées preſque touſiours occupées à rendre leurs maiſons belles, à augmenter le reuenu de leurs terres, à fournir leurs eſcuries de bōs cheuaux & leurs meutes de beaux chiens : Et quant à celuy qu'ils doiuent laiſſer maiſtre de toutes ces choſes ; c'eſt à quoy ils ſongent le moins, quoy que ce deuſt eſtre leur plus ordinaire ſoucy. Car puiſque le premier qui ſe met en poſſeſſion d'vn enfant verſe ſon eſprit dedans ſon ame encore vierge ; il faut bien aduiſer que ce ne ſoit pas vn homme de qui les humeurs ayent rien d'extrauaguant, de ſeruile, de niais, de cruel, & en vn mot qui ſoit mal conditionné ; mais au contraire que ſes mœurs ſoient ſi bien reglées qu'il ne s'en puiſſe rien produire que de bon & de beau. Et ie

vous diray en paſſant, que tous les ſages ont excusé la grande eſpargne des peres en toute choſe, pourueu que ce fuſt a deſſein de s'en rendre liberaux enuers leurs enfans, & de ne refuſer rien pour les faire vertueuſement inſtruire.

Apres auoir veu quelle teinture & quel ply l'ame d'vn homme a retenu de ſon education, il faudra s'enquerir de ſa conuerſation ordinaire, & apprendre à quoy ſont adõnés ceux auec qui l'on ſçait qu'il ſe plaiſt dauantage: car la longue frequentation a la meſme force que les preceptes, & ce que Socrate dit dedans Platon que toute exceſſiue iniquité ne procede pas pluſtoſt d'vn eſprit naturellement rude, que d'vn bon eſprit corrompu par mauuaiſe education, nous le pouuons dire de la hantiſe auec de meſchantes ames. Octauius Ceſar fut prodigue de ſang, tant que les deux autres Triumvirs qui eſtoient de vrays bourreaux tindrent ſon eſprit aſſiegé, & que ceux qui aimoient le bien public n'eurent point d'accez aupres de ſa perſonne. Cependant il n'auoit point monſtré d'exemple de cruauté auparauant, & depuis ce tẽps-là, il en fit paroiſtre d'vne debonnai-

Au 6. de la Republ.

reté insigne. Nous imitons volontiers ce que nous approuuons en vn autre, & n'approchons iamais qu'auec contrainte de ceux que nous n'aimons ou n'estimons pas: tellement que selõ les personnes que nous admettons à nostre conuersation, & à nostre confidence, on peut faire quelque iugement de nous mesmes. Auguste fasché de voir son petit fils Claudius, si grossier, escriuit à Liuia en ces termes, *Ie souhaiterois que ce pauure niais se proposast quelqu'vn dont-il imitast la façon, le port, la contenance, & le mouuement auec moins de nonchalance*: S'il en eust aimé quelqu'vn de ceste condition, il eust sans doute rendu satisfait le desir de son grand pere. Mais ce seroit abuser du temps que de vouloir prouuer vne chose que personne encores n'a reuoqué en doute, & dont le commun a fait vn Prouerbe, *Que le semblable est aymé & recherché par son semblable*, ie veux vous declarer d'autres marques par le moyen desquelles on pourra estre à peu prés informé des secretes volontez des hommes, puis qu'aussi bien l'on n'a pas tousiours à faire à des gens de qui l'on connoisse l'extraction, la nourriture, ny ceux auec qui ils ont contracté des habi-

Suetone en la vie de Claudius.

tudes. Toutesfois auant que d'en venir-là ie vous aduertiray qu'il est bon de se ressouuenir de certains preceptes generaux & qui sont comme les fondemens de ceste science, puis qu'ils nous font considerer l'aage, la condition, la profession, & la fortune des personnes : Mais d'autant que pour s'en instruire, le trauail y est plus requis par l'industrie, veu qu'ils ont esté bien au long deduits par vn grand nõbre de bons Autheurs, ie ne m'aresteray qu'à l'vn des poincts de ceste doctrine, & ie pense que vous ne trouuerez pas mauuais que ce soit celuy de l'aage. En cela ie n'auray point la presomptiõ d'en vouloir estre creu, & ie me veux descharger du blasme que vous me donneriez, qu'à trente sept ans i'accuse la vieillesse de ses defauts, & que ie trouue à redire à ce qui doit auoir la censure des autres aages. Ce sera d'Aristote que ie prendray la verité de mon discours, dont l'esprit également cultiué dans les assemblées des Philosophes, & dans les Cours des Princes paroist si meur, si solide & si iudicieux en toutes ses œuures, qu'il ne sçauroit estre peu estimé que de ceux qui ne les ont iamais leües, ou qui ne les entendent pas.

Aristote au liure 2. de sa Rheto-rique à Theodecte chap 12. & 13.

I'ay donc appris de son discours, que toutes les passions des ieunes gens sont plus aiguës que fortes, plus violentes que de durée, & qu'ils se dégoustent en peu de temps des choses qu'ils ont impatiemment attenduës. I'ay inferé de ses paroles qu'il s'en faut peu que tout ce qui s'y void de vertueux ne prouienne de leurs defauts; si ce n'est que la bonté de Nature respire encore au dedans, où elle agit beaucoup plus que la Raison. Car s'ils sont liberaux, on le peut (ce dit-il) attribuer au peu de connoissance qu'ils ont de la necessité ; ne sçachans pas que c'est vne fascheuse maistresse ; S'ils sont vaillans, c'est qu'ils ne voyent pas le peril ; Et ayans fort peu d'vsage du train & des affaires du monde, il n'y a pas dequoy s'émerueiller s'ils ont plus de candeur & d'ingenuité que de malice. Leur memoire n'estant point chargée de plusieurs choses passées, & en ayans à voir beaucoup d'auantage qu'ils n'en ont veu, il est aisé de croire qu'ils se doiuent laisser bien plustost gaigner à l'esperance qu'à la crainte ; Et c'est d'où procede cette grande confiance qui les rend entreprenans & hazardeux pour s'aquerir de la repu-

tation & de la gloire. Les mœurs des vieillards ſont entierement contraires à celles-cy ; & pource que la froideur du ſang cauſe en eux de la retenuë & de la timidité, leur eſprit tremble aux entrepriſes auſſi bien que les membres de leur corps. Les fautes paſsées les font eſtre grandement conſiderez en leurs affaires ; & le ſouuenir des malices qu'ils ont veuës les tient en vne continuelle défiance. A cauſe auſſi que ce qui eſt honneſte regarde plus ſouuent les autres que nous, ils luy preferent l'vtile, induits par l'amour qu'ils ſe portent, qui n'eſt pas petit en ceſte ſaiſon-là : & n'ayans preſque rien à eſperer de l'aduenir, ils s'entretiennent des choſes paſsées, dont la memoire leur eſtant agreable, & ſentans encor du chatoüillement à les reciter, ils en deuiennent d'ordinaire babillards. Si leur concupiſcence s'émouſſe & diminuë d'vn coſté, leur courroux s'aiguiſe de l'autre, & leur conuoitiſe va touſiours en augmentant, car ils ſçauent que les richeſſes ſe perdent tres-promptement, & que l'acquiſition ne s'en fait qu'auec du ſoin & de la peine. Et partant ſi l'on void qu'ils ſoient touchez de com-

miseration pour quelqu'vn, on peut bien dire que c'est par l'imbecilité de leur âge, & non point par ceste humaine debonnaireté qui y rend la ieunesse encline. Quand à l'âge viril qui est le milieu de ces deux extremitez, vous iugerez bien qu'il participe de l'vne & de l'autre : c'est aussi pour ce suject que ie m'abstiens de vous en entretenir. Mais ie vous aduertiray que ie n'ay parlé que des humeurs de l'aage, & non point des vices ny des vertus : pource que ie suis en ceste croyance que tout hõme les peut acquerir de fort bonne-heure, les conseruer long-temps, & s'en seruir tousiours, ou à reparer les manquemens du naturel, ou à retrancher les superfluitez de nos appetits, & ie ne veux pas mesme nier que quelques-vns ne se soient maintenus dans vne pureté & grande innocence d'ame depuis leur naissance iusqu'à leur mort. Maintenant, de la mesme sorte qu'on doit mettre l'âge en consideration, aussi ne se faut-il pas oublier de la condition des personnes. La richesse & la pauureté sont cause de notables differences entre les hommes, comme pareillement les charges ciuiles & les militaires : & ceux qui sont nais dedans

dedans vne grande puissance sont autres que ceux que la Fortune y a poussé, comme le remarque tres bien vn Historien parlãt du faste & de l'arrogance de Seian, *Ceux-là* (dit-il) *ne sont pas si soigneux de se faire rendre de l'honneur, & lors qu'on y manque ils ne s'en faschent pas beaucoup, pource qu'ils sçauent bien que ce n'est point par mespris que l'on fasse d'eux. Mais ceux qui ont esté éleués en dignité affectent d'estre respectés cõme chose necessaire à la perfection de leur charge : & si on ne s'acquitte pas de ce deuoir, ils s'en offencent ainsi que d'vne iniure & d'vn grand tort qu'on leur auroit fait.* D'ailleurs il se forme vne grande dissemblance de mœurs entre les personnes de semblable condition par la diuersité des genres de vie & des employs ausquels ils s'adonnent ; tellement qu'il faut bien obseruer les gentils-hommas qui ont esté nourris parmy les artifices & les dissimulations d'vne Cour, d'vne autre maniere que ceux qui n'ont iamais respiré que l'air naturel de la campagne. Qui voudra voir toutes ces differences là, les trouuera dépeintes de leurs naïues couleurs dans les Tragedies & les Comedies des Poëtes anciens : & de toutes les nations de la

Dion, liure 85.

terre, dont il se faut bien instruire quand il est necessaire de traiter ou de viure auecques des estrangers, les Geographes en ont fait la description aussi bien que de leurs Prouinces. C'est pourquoy i'obmets à vous en dire les remarques : outre que ie croirois faire vn iugement temeraire, si de ces preceptes generaux ie voulois tirer vne conclusion pour quelques particuliers. On void assez souuent plusieurs hommes nais sous mesme Ciel, nourris ensemble, d'aage égal, & de condition & de profession pareilles, auoir des mœurs dissemblables. Et c'est pour cela qu'il faut que nous ayons recours à des signes particuliers, & qui ne sõt pas si trompeurs que ces obseruations generales. Or en ce faict icy, l'ordre veut que nous regardions ce qui nous vient premierement à la rencontre; à sçauoir la façon, le port, le geste, & le visage sur tout, où plusieurs sont d'opinion que nostre ame estale toutes ses passions. Il est vray que la ioye & la tristesse s'y expliquent, & specialement par le ministere de nos yeux : ils sont si fideles à nostre cœur, que quelque sentiment qu'il ait, on void bien qu'ils se l'impri-

ment tout aussi-tost. La colere les fait estinceler, là où la modestie y entretient vne lumiere sereine & tranquille:& puisque l'ame en dispose si facilemẽt, ils peuuent seruir de signes au dehors, de ce qui se brasse au dedans. On peut dire la mesme chose de la couleur que les passions enuoyent dessus le visage: ainsi que Diogene iugea de la pudeur d'vn enfant quãd il le veid rougir; ainsi la pasleur est vn indice de la crainte: & en fin l'ame s'émeut rarement sans qu'il en paroisse quelque chose en l'exterieur. Iamais homme ne fut plus puissant en dissimulation que Tibere; il ne parloit en public qu'à double sens; & en vne mesme harangue ses discours se combattant presque continuellement il tenoit les Peres en doute de ses intentions. Toutesfois il ne pouuoit pas tousiours empescher que son visage n'en fust l'interprete.

Sur ce qu'il representoit vn iour au Senat (à dessein de connoistre ceux qui luy portoient enuie) que ses forces ne suffisoient pas à soustenir le faix entier de l'Empire; mais que si on luy en commettoit vne partie il tascheroit de la bien gouuerner, Gallus luy ayant de-

Corneille Tacite l. 1. de ses annales.

mandé laquelle il desiroit, il demeura quelque temps estõné & sans parler:puis reprenant ses esprits,il respondit qu'il ne luy estoit pas seant de faire choix en ce dont il s'excuseroit volontiers. Gallus connut bien au changement de son visage qu'il s'estoit offencé de son discours, de sorte qu'il en tourna ingenieusement le sens à l'aduantage de Tibere. Mais cét Empereur plus rusé que luy ne douta point que ce ne fust la crainte plustost que la verité qui lui auoit presté ceste excuse, & deslors il resolut de le perdre cõme il fit à la fin, en le chargeant d'vn crime dont il n'estoit point coulpable. Les Medecins connoissent aussi la difference des maladies purement corporelles d'auec celles qui prouiennent de l'esprit par les signes exterieurs : lors qu'Erasistrate veid Antiochus fils du Roy Seleucus auec vn visage pasle & défait, des yeux enfoncez, vn cœur languissant, qu'il ouyt son poulmou pousser frequemment de longs souspirs, qu'il sentit son pouls trembloter à la veuë de Stratonice sa belle mere, & changer de mouuement au seul recit de son nom, il conclud que c'estoit l'amour qu'il auoit pour elle,qui fai-

Galen. liu. 1. de ses Prognostiques.

ſoit tout ce rauage. Et certainement ſes flãmes qui auoient deſia ſeiché les meilleures humeurs de ce corps l'euſſent entierement conſumé en peu de iours, ſi le Roy ne ſe fuſt priué de ſa femme pour la donner à ſon fils, afin de luy conſeruer la vie. L'on peut tout de meſme par d'autres indices, découurir ſi c'eſt quelqu'autre paſſion ſpirituelle qui rend la ſanté d'vn homme alterée quand il eſt malade: car noſtre ame n'eſt point capable de plus de mouuemens, que noſtre viſage, & nos yeux le ſont de diuers ſignes pour les exprimer.

Ce qu'on appelle communément le port merite bien auſſi que l'on s'y arreſte, veu que *baiſſer la teſte eſt vn ſigne de timidité, la hauſſer d'arrogance, la pencher de negligence, & qu'auoir le col ſi tendu qu'on ne le voye point fléchir monſtre ie ne ſçay quelle humeur ſauuage, & vne ame qui n'a point de politeſſe:* Les geſtes encor, ſont de bõs teſmoins de noſtre naturel: non pas ceux dont les Orateurs ſe ſeruent aux tribunes, les Comediens ſur les theatres, & qui ſont les truchemẽs des muets, mais ceux-là que l'on fait sãs eſtude, ny premeditation aucune. C'eſt ce qui eſt en nous de plus inuolon-

Quintilian l. 11. cap. 3.

taire, & qui decele tous les iours le ſecret de noſtre conſcience, ſans que nous nous en apperceuions : ie ne diray pas qu'il eſt difficile, mais preſque impoſſible d'auoir l'eſprit agité d'inquietudes, & de faire paroiſtre vne contenance d'homme raſſis.

A ces remarques ie pourrois ioindre celles du marcher, qui eſt autre en vn effeminé qu'en vn homme genereux : & des veſtemens auſſi, dont les vns s'en font eſtimer prudens, d'autres s'en rendent ſuſpects de biſarrerie, ceux-cy de nonchalance, & ceux-là d'vne trop grande affectation de nouueauté : Mais pource qu'il me ſemble que vous deuez eſtre déja las d'entendre ces menuës obſeruatiõs, ie viendray à celles du diſcours, afin de paſſer par apres aux actions, qui ſont les plus certaines traces que nous puiſſions ſuiure pour trouuer cét homme que nous cherchons.

C'eſt vne verité cognuë de tout le mõde, Timandre, que la parole a eſté donnée aux hommes afin de produire leur penſee au dehors : leurs diſcours ſont les ruiſſeaux par où la fontaine de leur ame s'écoule : quand ils ſont nets l'on ne doute point de la pureté de la ſource, &

l'on peut dire aussi qu'elle est trouble si ce qui en sort n'est pas clair. Socrates ne pensoit pas voir vn beau ieune homme qui se tint long-temps deuant luy, à cause qu'il demeuroit dans le silence, & il luy dit, *Parle afin que ie te voye*, enquoy il donnoit à entendre que l'homme n'est point cét exterieur qui nous en paroist, mais l'ame qui est au dedans, dont il faut que nous prenions connoissance par la parole laquelle pour ceste consideration i'appellerois volontiers le visage de nostre ame. Ie pourrois faire valoir encor plus que ceste authorité vn precepte de nostre Escriture, *La parole découure la pensee de l'homme; Ne loüe personne auāt que d'entēdre son discours*; Et il me seroit facile de l'appuyer des aduis de plusieurs grands personnages qui ont dit *Que tel qu'est l'homme, tel est son discours; que ses actions & sa vie s'y trouuent conformes; & qu'il n'y a point de meilleur miroir des mœurs que les paroles, ny de plus asseuré témoignage des qualitez d'vn esprit*, si ie ne croyois auoir parlé auec verité quand i'ay dit que tout le monde en demeureroit d'accord. Toutesfois ie ne voudrois pas m'amuser à tous les discours que font les hommes,

Apulée au liu. I. de ses Discours fleuris.

L'Eclesiastique cha. 27.

Aristote en ses Morales à Nicomaque, liu. 4. chap. 8. Caßiodore liu. 5. ep. 22. Seneque, Isidore, &c.

puis qu'il y en a tousiours eu qui se soüillans de plusieurs vices en secret n'ont pas laissé de prescher publiquement la vertu. Ny ie ne tiens point ceste maxime, *Que l'on connoist les personnes par leurs paroles*, pour infaillible dans les Cours des Princes, veu que c'est vne chose extraordinaire d'y voir quelqu'vn de qui le cœur & la langue ne soient en vne contradiction perpetuelle. Mais ie desirerois que l'on visitast vn homme dans son particulier, & seulement aux heures qu'il ne iouë point son personnage deuant les autres; car il y a peu de gens, & entr'autres de qualifiés, qui ne se preparent pour parler, & qui ne composent leurs entretiens selon les desseins qu'ils ont, auant que de se produire dans les compagnies. Vne des marques de la verité d'vn discours c'est quand on le profere auec vehemence, & que les gestes de celuy qui parle ne languissent point, mais se déployent à bon escient : Ciceron plaidant contre vn Callidius qui estoit froid en sa harangue luy dit de bonne grace, *Si tes discours estoient veritables, les prononcerois tu de la sorte?*

Quintiliã liure 11. chap. 3.

A mon auis pourtãt le meilleur moyen de descouurir les inclinations de quel-

qu'vn, c'eſt de tenir regiſtre des choſes qu'on luy oira dire à l'improuiſte en toutes occurrences & deſſus toute ſorte d'affaires: car on void bien à ces bruſques & ſoudaines ſaillies que c'eſt l'ame qui ſe réueille, & qu'elle n'a pas eu encores aſſez de loiſir pour ſe farder. Et ce qu'elle fait alors d'elle-meſme, nous ſçauons bien que les paſſions le luy font faire auſſi: voire iuſqu'à en extorquer ſouuent vne confeſſion de ſes plus ſecrettes penſées: Le courroux conceu contre quelqu'vn, ou l'affection pour quelque autre, ont maintesfois leué le maſque à des diſſimulations, reuelé des conſpirations, & mis en lumiere des veritez cachées qui eſtoient de grande importance. C'eſt donc ainſi qu'il faut ſurprendre l'homme dans ſon giſte, ou alors que quelque paſſion l'incite à ſe défaire des entrauers qu'il donne à ſon humeur, & de ces freins de reſpect, d'honneur, de diſſimulation & bien ſouuent d'hypocriſie, dont il ſe retient quand il eſt deuant le monde. Mais auec cela ie voudrois que l'on mit ſes actions en ligne de compte; d'autant que les paroles ſont bien l'image de la penſée, & toutesfois il y a ſouuent beau-

coup à dire de la pensée à l'effet.

Or pour ce qui concerne ce point icy, lors qu'vn homme fait quelque action, ie desirerois pareillement qu'on s'informast s'il est coustumier d'en faire de semblables : pource qu'en ce cas là c'est le naturel qui se remuë. Et partant puisque les domestiques qui en sont les spectateurs ordinaires en peuuent parler auec plus de certitude, c'est à eux qu'il se faut adresser si l'on desire connoistre l'humeur de quelque personne. On doit par aprés prendre garde si c'est par vn soudain mouuement de l'ame agitee d'ailleurs que d'elle mesme qu'vn homme se porte à quelque chose : car c'est vne folie d'attendre les mesmes effets, si les mesmes objets qui l'y ont excité ne se representent à luy derechef. Ceux qui establirent les Areopagites preuindrent sagement en cecy les effects de l'humaine infirmité, ordonnans qu'ils rendroient leurs iugemens de nuict, & qu'en plaidant deuant eux on s'abstiendroit des couleurs de la Rhetorique, dont les harangueurs déguisent vn faict comme il leur plaist. Ce fut de peur que par la triste contenance des accusez,

Iulius Pollux lib. 8.

ou de leurs accuſateurs ; ou par l'action artificieuſe des Orateurs, les Iuges vinſent à vſer d'vne indulgence trop grande, ou qu'ils fuſſent eſmeuz à vne ſeuerité démeſurée.

Plutarque en la vie de Camillus.

Furius Camillus connut bien en la cauſe de Manlius qui ſe plaidoit à la veuë du Capitole, que ceſte fortereſſe autresfois ſi courageuſement defenduë contre les Gaulois par ce criminel, & implorée alors par luy-meſme, retenoit les iuges de le condamner : Il rompit le conſeil à l'inſtant, & l'ayant aſſemblé le lendemain en vn lieu d'où l'on ne pouuoit découurir le Capitole, Manlius y fut condamné à la mort. C'eſt pour cela que ie vous dy que les circonſtances des actions doiuent eſtre rapportées & peſees auec iugement, auãt que d'en inferer quelque choſe : Mais ſur tout il eſt neceſſaire de prendre garde à ce que les hommes font par intereſt. Et à cauſe qu'il y a des intereſts d'honneur, de bien, d'amour, de haine, & que ce ſont les plus communs motifs des entrepriſes des hommes, ie vous feray ſouuenir de quelques ruſes qui ont eſté pratiquées par des hommes bien aduiſez, afin de s'éclaircir des

doutes où ils se trouuoient en de certaines rencontres. On peut là dessus s'en imaginer plusieurs autres, & c'est vn estude qui n'est pas de peu d'vtilité dans le monde, veu qu'il n'y a presque point d'hommes qui ne tendent à leurs fins particulieres, & pas vn qui ne les cache.

Vous sçauez-bien que le iugement donné par Salomon sur le differend de deux meres, à qui appartiendroit vn enfant, fit renommer sa grande Sagesse iusques aux Prouinces les plus esloignées de la Iudée : il suiuit en effet la seule adresse pour connoistre la vraye mere de l'enfant, & tout ce qui s'est fait depuis en de semblables occurrences, n'a esté qu'vne imitation de ceste admirable procedure. Ie croy que les Poëtes qui ont écrit aprés luy qu'Vlysse auoit esté découuert par Palamede en ont pris l'inuention là dessus : car ils disent que ce Roy charmé des caresses de sa femme, voulant s'exempter du voyage de Troye, feignit d'estre insensé, & que comme il labouroit le long du riuage de la mer, Palamede ietta son fils Telemaque deuant sa charruë, dont Vlysse pressé des sentimens de la Nature destourna ses bœufs, laissant à

iuger à Palamede que sa folie n'estoit qu'vne feinte. Depuis ce temps-là Vlysse enuoyé pour reconnoistre Achille qu'on nourrissoit sous vn habit de fille auec plusieurs de ce sexe, mesla parmy quelques affiquets propres à des femmes, vn petit corcelet & vne lance. Et soudain qu'Achille les eut choisi entre tout ce qu'il voyoit, il ne douta plus que ce ne le fust: & luy remonstrãt la honte & l'ignominie dont il se chargeoit, il le fit renoncer à ses habits & à sa compagnie, & l'emmena deuant Troye, où les oracles asseuroient que sa presence estoit necessaire.

Les Areopagites firent de mesme à vn enfant qui auoit emporté vne lame d'or tombée de la couronne d'vne Diane. L'ayant fait venir en iugemẽt ils luy presenterent des poupées, des osselets, & d'autres ioüets d'enfant auec ceste lame d'or: & comme il l'eut prise derechef sans toucher au reste, ils declarerent sa premiere action auoir esté vn sacrilege, & sans entrer en consideration de l'aage, ils chastierent le crime. C'estoit bien authoriser ce que disoit le Philosophe Chilon, que comme la pierre de touche fait discerner le bon or d'auec le mauuais, aussi

Elian li. 5. de son Histoire diuerse.

Diogene Laertien en la vie de Chilon.

l'or estoit l'espreuue des bonnes & des mauuaises ames. Ce n'est donc pas sans sujet si plusieurs personnes pour iuger de quelqu'vn, le veulent considerer dans le ieu, croyans que c'est où l'humeur se tire hors de ses enuelopes: & il est bien vray que les auares entre autres y donnent de bonnes preuues de leur naturel. Car le desir du gain leur fait dire tant de choses indignes d'estre pensees par d'honnestes gens, que ceux qui les voyent hors de là monstrer quelque trait de liberalité estiment auec raison que ce n'est que pour acheter de la reputatiõ, qui ne leur sçauroit arriuer par vne autre voye. A cause aussi que le vin eschauffe l'humeur qui predomine en l'homme, plusieurs en des festins iettent sur le tapis des propositions premeditées, & s'en seruent comme d'vne sonde pour sçauoir le fonds des sentimẽs de quelqu'vn; ce qui me remet en memoire l'inuention de Denys le tyran de Syracuse, pour connoistre si deux hommes qui luy auoient souhaitté du mal en beuuant, y auroient esté portez par l'yuresse, ou par vne mauuaise volonté. Il les fit venir souper auec luy, & d'autant que l'vn se retint de boire

Valere le Grand.

pendant que l'autre ne s'y espargnoit pas, ceste circonspection luy fit iuger qu'il auoit commis sa faute par malice. Il s'en fit punir tout incontinent; pardonnant à l'autre, pource qu'il creût que le vin l'auoit fait entrer dans la médisance de son compagnon. Mais Phryné, ceste courtisane fameuse, fut-elle moins subtile à l'endroit de Praxitele, qui luy donnoit la plus belle de ses statuës, à condition qu'elle seule en feroit le choix? comme elle veid qu'il auoit beu autant de vin qu'il luy en falloit pour declarer la verité, elle attitra vn homme qui luy vint crier d'effroy que sa boutique estoit bruslée. Alors tout émeu de ceste nouuelle, il demanda si le Cupidon estoit sauf; d'où ceste femme ayant appris que c'estoit la meilleure piece, elle la demanda, & Praxitele s'acquitta de sa promesse. Ie pourrois ioindre à ces inuentions de découurir le sentiment de quelqu'vn que les Italiens prennent de la défiance de ceux qui leur font des caresses extraordinaires, comme s'ils auoient quelque mauuais dessein; & que les Espagnols enseignent à dire vn mensonge pour tirer vne verité de celuy à qui ils par-

Pausanias au 1. liure.

lent : Toutesfois puisque le premier aduis n'est pas de grand vsage que contre des hommes trompeurs, ny le second que pour sçauoir finement vn secret, ie ne suis pas resolu de m'y arrester plus longtemps.

Mais ie ne desire point que nous finissions ceste Promenade, sans voir vne application de ce que nous venons de déduire ; & remettans au discours que nous ferons de la Prudence, à monstrer les fruits qu'on peut recueillir de ceste connoissance des hommes ; ie suis d'aduis que pour ceste heure nous nous contentions de voir la pratique de nos regles dessus quelque sujet remarquable.

Auant que Iules Cesar eust vsurpé la puissance souueraine dedans Rome, il n'y auoit personne qui ne fust en peine de ses desseins, & qui n'en fist quelque iugement selon les apparences qu'il en voyoit ; & trois grands personnages à sçauoir Sylla, Caton, & Ciceron, ayans pris leur augure chacun dessus vn signe, Sylla rencontra beaucoup mieux que ne firent les deux autres. Caton ne se pouuoit persuader *qu'vn homme qui estoit sobre & qui ne beuuoit point de vin consentist à la subuersion de*

Suetone en la vie de Iules Cesar.

de la Republique ; Ciceron considerant sa façon de viure auec le peuple en eut quelque leger soupçon, mais, *quand il contemploit sa cheuelure si curieusement agencée, & comme il gratoit sa teste du bout du doigt seulement, il ne s'imaginoit point que la conspiration contre l'Estat fust là dedans.* Sylla tout au contraire dit de bonne heure aux principaux citoyens de Rome ; *qu'ils se deuoient garder de ce ieune homme qui ne serroit iamais sa ceinture.* Or si l'ambition & la conuoitise de regner ne pouuoit estre eschauffée que par le vin, Caton eust eu de la raison en sa cõiecture ; mais d'autres deuant Cesar se trouuent auoir aspiré à la domination de leur pays qui estoient sobres aussi bien que luy. Ciceron non plus ne deuoit pas s'en tenir au soin que ce mesme homme apportoit pour ne troubler point l'ordre de ses cheueux ; luy qui sçauoit bien qu'Alcibiade, le plus remuant de son temps, auoit esté fort curieux de sa bonne mine. Pour ce qui est de Sylla, ce ne fut pas sans apparence qu'il iugea que celuy qui en sa ieunesse ne pouuoit souffrir la contrainte d'vne ceinture, auroit estant homme le desir de se voir libre & affranchy de toute sub-

Plutarque en la vie du mesme Cesar.

iection : Ie pense neantmoins que quand il parloit ainsi de Cesar, c'estoit autant pour le designer, que pour dire qu'il en falloit mal iuger par cét indice.

Ma raison est qu'il en auoit d'autres apparences bien plus pregnantes. Car fut-ce pas vne chose estrange que Cesar en sortant de l'adolescence osa demander au peuple vne place de Prestrise qui vacquoit, veu qu'il estoit allié fort proche de Marius, & que cela arriua durant que les horribles carnages que Sylla faisoit faire épouuantoient tout le monde? C'est pour cela qu'il disoit qu'en ce ieuue homme il y en auoit plusieurs tels que Marius: & c'estoit aussi de ses paroles & de ses actions qu'il en falloit apprendre quelque chose de veritable. Or Ciceron qui auoit sçeu pendant son Consultat tout le secret de la coniuration de Catilina, n'auoit-il pas d'assez suffisantes preuues que Cesar y auoit trempé ? Et Caton mesme le pouuoit-il ignorer apres luy auoir oüy prononcer ceste harangue si artificieuse que nous trouuons dans Salluste ? Sçauoient-ils pas que pour renuerser leur credit (cependant qu'assistés de Catulus Luctatius ils s'efforçoient de mainte-

nir la dignité du Senat) cét eſprit ambitieux auoit reconcilié Craſſus & Pompée & s'eſtoit ioint à eux, non par vn deſir d'augmenter leur puiſſance qui eſtoit tres-grande, mais afin de s'en ſeruir à l'accroiſſement de la ſienne, & le tout à la ruine de la Republique? Ses profuſions en des ieux & des feſtins publics, où Plutarque dit qu'il abyſma la magnificence de tous ceux qui en auoient fait auparauant: les largeſſes de bled qu'il ſolicitoit pour le peuple: & ces careſſes dõt il eſtoit ſi prodigue, viſoient-elles à vn autre but qu'à la faueur de la populace, afin d'auoir le plus grand nombre de ſon coſté? Mais ce qu'il affirmoit vn iour qu'il euſt mieux aymé eſtre le premier en vne petite ville où il paſſoit que le ſecond dans Rome: ce vers d'Euripide qu'il auoit ſi ſouuent à la bouche

Qui veut fauſſer le Droit, que ce ſoit pour regner,
Sois iuſte en autre choſe.

& tant d'autres diſcours ſemblables, ne donnoient-ils pas aſſez à cõnoiſtre qu'en conſpirant la perte de la liberté, il aſpiroit à l'eſtabliſſement de la Monarchie? C'eſtoit donc par tous ces indices-là

que Caton & Ciceron deuoient preſenter les remuëmens de ce perſonnage, comme ils firent quand le temps d'y remedier fut paſſé? Et c'eſt auſsi ce que i'auois intention de vous dire, Timandre, à ſçauoir que quand on veut faire iugemēt de quelqu'vn, il eſt neceſſaire de concerter tous les ſignes enſemble, de conſiderer meurement ceux qui ſont moins trompeurs que les autres, & ceux dont il y en a vn plus grand nombre. Apres cela ie ne penſe pas qu'vn Honneſte homme puiſſe eſtre deceu en ſes conjectures, car il s'aſſeurera par ce moyen des hōmes auec qui il ſera bon de faire amitié & confidence entiere, comme auſsi de ceux auec leſquels il faudra vſer de precaution, pour ſe garantir de leurs ſurpriſes.

IV. PROMENADE.

Des Sciences qui ſont neceſſaires à vn Honneſte homme.

IE ne doute point que vous ne trouuiez inutile la plus grāde partie du diſcours dont ie deſire que nous nous entreteniōs auiourd'huy, Timandre : & ie m'aſſeure

bien que vous auriez de la peine à m'en excuser, s'il ne nous falloit estre long-temps à l'ombre de ces arbres, & à la fraischeur que ces ruisseaux entretiennent en ce lieu, puisque le soleil nous enuoye vne chaleur extraordinaire. Car ie vous ay oüy dire que de mesme qu'vn ancien regarda si cét homme auoit des yeux qui demandoit pourquoy la beauté estoit aymable, vous douteriez aussi que celuy-là eust les sentimens d'homme qui s'enquerroit pourquoy la sciēce est aymée de tant de gens. Apres cela ie crains que vous n'estimiez superfluës les loüanges d'vne chose, qui ne sçauroit à vostre iugement estre blâmée de personne. Mais puis qu'il y a eu des esprits si monstrueux qu'ils n'ont point eu de honte de nier vne diuine Prouidence, quoy qu'ils eûssent deuant leurs yeux la structure si bien ordonnée de cét Vniuers : & que d'autres encor trouuent tous les iours à reprendre aux œuures de la Sagesse infinie: vous deuiez bien croire que la science auroit semblablement ses ennemis, ou afin de parler auec plus de raison ses enuieux. Car ie ne pense point que ce soit par haine que plusieurs s'en moc-

quent;& s'ils ne desesperoient d'en iouïr, i'oserois bien iurer qu'ils en feroient la recherche. Vous ne vous attendez pas que ce soit des ignorans volontaires que ie veüille parler, puisque comme les tenebres sont opposees à la lumiere, chacun sçait sans qu'on le die que l'ignorance l'est à la science : & pour moy, apres l'aduertissement d'Aristippe qu'il est plus dangereux de rencontrer quelqu'vn de ces gens-là qu'vn mendiant, *pource que l'vn est necessiteux que d'argent, là où l'autre à besoin d'humanité*, ie me garderay bien toute ma vie d'aller heurter contre ces pierres. Ie n'ay en effet pour eux que de la cõpassion, voyant que non seulemẽt ils ne se contentent pas de se pardonner leur ignorance, & de s'y plaire : mais encore de ce qu'au lieu de respecter le merite que d'Honnestes gens se sont acquis par leur trauail & par leurs veilles ils s'en rient sotement, & leur tournent à mespris cela dont les Sages feroient gloire, si leur modestie souffroit qu'ils se glorifiassent de quelque chose. Ceux-là donc à qui i'ay à faire ne doiuent pas estre tenus pour des hommes entierement ignorans : mais il est bien veritable qu'ils

Diogene Laertien en la vie d'Aristippe.

font beaucoup moins ſçauans que temeraires, de calomnier la Science qui enſeigne aux autres les moyens de ſe defendre, & d'accuſer. Ils ont d'ailleurs des raiſons tellement ridicules, que nonobſtant le peu de commerce que i'ay, auec les bonnes lettres, i'eſpere bien d'en faire connoiſtre la foibleſſe; & que vous iugerez vous-meſmes que ceſte sorte d'eſprits reſſemble à ceux qui ayans la veuë debile, quand ils viennent au grand iour priueroient le Soleil de la moitié de ſa lumiere s'ils en auoient le pouuoir, pource qu'il la trouuent trop brillante.

Le premier dégouſt qu'ils nous en donnent, c'eſt qu'ils nous font peur de ſon abord, diſans qu'elle a vn ſourcil ſeuere, des humeurs arrogantes, qu'elle prend de l'authorité par tout où elle eſt, qu'on la void touſiours preſte à quereller quelqu'vn. En fin que S. Paul a dit *que la Science enfle*, & qu'en ſuite de la cheute où le premier homme fut pouſſé par le trop grand deſir de ſçauoir, pluſieurs doctes perſonnages ſe ſont precipités dedans les erreurs, dedans les troubles de religion, & dedans l'atheïſme.

Auant que de respondre a ceste accusation, ie vous diray Timandre, que de tout temps on s'est plaint de ce que les Republiques ne commettoient personne à la recherche des esprits, pour connoistre à quoy ils estoient propres, afin de les y appliquer par aprés. Car on eust par ce moyen-là empesché beaucoup de desordres d'Estat ; & les particuliers se fussent faits riches d'honneur & de gloire sans que le public en eust receu de dommage. De-là ie desire que vous inferiez que plusieurs esprits se sont adonnés aux lettres à qui il eust esté necessaire de les defendre ; ou du moins qu'il les eust fallu ietter dans les disciplines auec lesquelles leur naturel se fust accordé pour faire du bien à tous, & n'estre nuisible à personne. C'est vne chose veritable qu'vn homme ambitieux & enclin à l'iniustice, quand il est armé d'vn bon sens, & fortifié des preceptes de la Science Politique, est capable d'esbranler vn Estat, si sa fortune seconde tant soit peu sa malice. Ie voudrois aussi qu'on retint ce genre d'esprits dans les bornes de la Philosophie Morale, pour les détourner par ses enseignemens & par ses beaux exem-

ples, du mal où leur naturel les porteroit; & ie ne permettrois point qu'on leur découurist les secrets de la Politique, puis qu'auecques les moyens de bastir vn Estat on y apprend ceux de le détruire. Mais à vostre aduis est-ce vn vice des Sciences ou de l'esprit qui s'y adonne, & n'est-ce pas faire iniustemēt que d'imputer à la sainte Theologie les erreurs d'Origene, de Tertullian, voire de plusieurs Heresiarches? N'ont-ils pas au contraire, donné à connoistre qu'ils n'en auoient point la parfaite intelligence au faict de leurs doutes? ou plustost qu'emportez du vent, & de la superbe d'vn esprit opiniastre & particulier, ils ne luy vouloient pas deferer? Ne fut-ce pas la mesme occasion du peché d'Adam, & n'a-tou pas tort de l'attribuer à la Science, puisque son crime fut vne desobeyssance & vn orgueil si démesuré, qu'au grand mépris des commandemens de son Createur, quoy que paistry d'vne fresle argile, il osa bien aspirer à vne souueraine independance? C'est encor ce mesme vice qui nous produit aujourd'huy les Athees & les prophanes; Se laissans flater à leurs appetits à qui la Religion ordon-

ne des bornes qu'ils ne peuuent ſouffrir, ils ont introduit des preceptes de libertinage. Mais quoy qu'ils faſſent bouclier de la Philoſophie, elle n'a iamais eſté de leur party. Ses maximes ſont tirees des principes de la Nature, qui eſt trop eſtroitement attachée aux volontez de Dieu, pour donner ſujet à quelqu'vn d'eſperer qu'elle en vouluſt ruiner la croyance, ny l'adoration. Elle nous enſeigne au contraire à lire dans ce grand liure du monde les effets de ſon admirable ſageſſe, & nous imprimant vne reſpectueuſe crainte de ſa redoutable puiſſance, elle fait horreur à noſtre eſprit de toutes les penſées où il y a quelque meſlange d'impieté. I'aduouë que des Sophiſtes abuſans de ſes inuentions ſe ſont efforcez aſſez ſouuent de ſeduire la croyance des ſimples, & qu'on nous aduertit ſagement de ne nous laiſſer pas ſurprendre a leurs artifices; toutesfois qui la voudroit ſupprimer pour cela, ne reſſembleroit-il pas à ces furieux qui s'armeroient contre leurs Princes legitimes, ſous couleur que d'autres auroient conuerty luy puiſſance en tyrannie? Si nous auons des ſcrupules ſi delicats, nous ne trouue-

S. Paul aux Coloſſiens, cha. 2 verſ. 8.

rons rien dont nous osions nous seruir, puisque toutes choses nous peuuent nuire. Il faudra décrier l'argent, sur la consideration de l'auarice & de la prodigalité : il faudra defendre l'vsage des viandes, pource que quelques-vns sont tombez malades au sortir de table : & iusques aux choses sainctes on les craindra, puis qu'il y a des ames hypocrites qui se seruent des ieusnes & des aumosnes afin de tromper le monde. Or ce ne sont pas les instrumens que nous employons à nos mauuaises actions qui sont coupables de la faute, & dignes du blâme qu'on en reçoit. Vne espée dont vn meschant homme fait vn homicide, ne doit pas estre appellée en iugement, puis qu'entre les mains d'vn vertueux elle n'auroit seruy qu'à quelque action genereuse : & l'on peut dire aussi que la science ne communiqua iamais d'orgueil à ceux qui n'en auoient point l'ame entachée. Ie m'estōne que ceux qui disent que Saint Paul y a trouué de l'enflure ne considerent à quel suject il en parloit de la sorte, & qu'ils ne lient les choses precedentes aux suiuantes: Car outre qu'il l'entend d'vne science separée de la charité qui en est l'as-

saisonnement, on void bien que c'est plustost aux doctes qu'à la doctrine qu'il en veut, puis qu'il dit immediatement aprés *Que si quelqu'vn pense sçauoir quelque chose, il n'a encores rien connu comme il faut connoistre.* Et c'est pour cela qu'en vn autre endroit il témoigne *que celuy qui ne cõsent point à la doctrine de pieté est enflé & ignorant, & qu'il languit autour des questions & debats de paroles*, estant veritable qu'entre ceux qui font profession des lettres, vn méchant Grammairien qui n'aura iamais rien fait que racler la suye de quelque autheur enfumé, pour nous en découurir les paroles, fera plus du renfrongné qu'vn homme consommé dedans les plus solides connoissances. La raison est que telles gens tiennent encor par vn bout à l'ignorance, *qui apporte tousiours de la confiance, ainsi que la science est accompagnée de crainte*, selon que le reconnut S. Ierosme, aprés l'aduis qu'il en auoit eu des Grecs: & comme en vne balance le bassin le moins chargé s'esleue, & celuy où il y a plus de poids se baisse deuers la terre, aussi *d'autãt moins que quelqu'vn a d'entendemẽt, d'autant plus s'efforce-t'il de l'estendre & au haut & au large.* C'a esté pour vous effa-

En la 1. aux Corinth. c. 8.

En la 1. à Timothee, chap. 6.

En vne epistre à Euagrius.

Quintilian

cer l'impreſsion que l'authorité d'vn ſi grand eſprit auroit peu faire ſur le voſtre, au deshonneur des Sciences, que ie vous ay dit toutes ces choſes : & ie veux pour la meſme raiſon continuer la confirmation de ceſte verité, par des exemples irreprochables.

Lors que les Sciences arriuerent d'Egypte & de la Phenicie en la Grece, ceux qui rechercherent les premiers leur conuerſation creurent en auoir découuert tous les ſecrets, & conſentirent qu'on leur donnaſt le tiltre de Sage : Mais ayant eſté mieux reconnuës auec le temps par Pythagore, celuy-cy s'apperceut bien que ceux qui l'auoient precedé s'eſtoient trompez, & qu'ils auoient par trop preſumé de leur eſprit. De ſorte qu'il ſe contenta du nom de Philoſophe, c'eſt à dire d'eſtudiant, aymant, ou aſpirant à la Sageſſe. Aprés luy, ce nom-là fut pris par tous les profeſſeurs des bonnes lettres qui enſeignerent en Grece; & à meſure qu'ils s'aduancerent en ſuffiſance ils diminuerent de la bonne opinion de leur connoiſſance, la iugeant de fort petite eſtēduë. Socrate le premier de tous en fit vne tres-frāche confeſsion, ne ſe vantant

que de ſçauoir vne choſe qui eſtoit de ne ſçauoir rien du tout : en quoy il fut ſuiuy des Academiques, qui publierent qu'on ne pouuoit rien aſſeurer dequoy que ce fuſt, & des Pyrrhoniens auſſi, qui reuoquoiẽt meſmes en doute qu'on deuſt nier ou affirmer quelque choſe. Par là vous pouuez iuger que les plus ſçauãs n'eſtoiẽt pas les plus enflés d'orgueil, puis qu'ils n'oſoient ſe preualoir d'aucune ſcience : & ſi quelqu'vn s'en eſt acquis la poſſeſſiõ, il n'eſt pas croyable qu'il en ait fait le vain puiſque la verité qui eſt pleine & ſolide, & la preſomption qui eſt vuide & legere, ne ſçauroient compatir enſemble.

Pourquoy penſez-vous que Theophraſte ſe ſoit plaint de la Nature qui auoit donné vne ſi longue vie aux Cerfs & aux Corbeaux, & ſi peu d'années aux hommes, ſinon à cauſe que la mort preuient la vraye connoiſſance des Sciences & le parfait vſage de la Sageſſe ; & qu'en meſme temps qu'elles commencent à viure dans l'eſprit des hommes, ils ſont contraints de deſloger de ce monde ? Cependant la Grece n'eut point d'homme capable de ſucceder à ſon Ariſtote que celuy-cy : & tous ceux auſſi qui

n'ont pas esté en cela de son sentiment, n'ont iamais eu la bonne teinture de sa doctrine. Void-on rien de plus humble qu'Hippocrate, ce Medecin si sçauant qu'il semble estre venu au monde pour reparer les infirmitez de la nature des hommes ? Il confesse en plusieurs endroits de ses œuures qu'il s'est maintesfois trompé, ce que le plus ignorant Empyrique n'aduouëroit iamais de soy. Les Muses s'offenceroient si quelqu'vn vouloit arracher à Virgile la couronne immortelle qu'elles luy ont tissuë de leurs propres mains, & parauanture ses loüanges n'auroiẽt pas esté trouuees mal-seantes en sa bouche, puis qu'il eust dit la verité,& de bonne grace; Si est-ce que deux ou trois éceruelez, ialoux de sa gloire, n'eurent en échange de leurs mépris iniurieux en son endroit,que des témoignages de sa modestie.Ciceron s'estoit estonné de son stile ne voyant que ses premieres œuures ; il auoit les bonnes graces d'Auguste qui se connoissoit tres-bien en Poësie ; Mecenas l'aimoit cherement ; & les meilleures plumes de son siecle s'estoient employees à le loüer : Cela n'empescha pas que ie ne sçay quel

homme nommé Peron, vn Philistus, & quelques autres Poëtastres ne blamassent par tout ses escrits & en sa presence mesme. Or il s'émeut aussi peu des loüanges de ceux-là, que des médisances de ceux-cy, ne voulant point oster au public qu'il faisoit iuge de ses œuures, la liberté de les improuuer : Bien éloigné de l'orgueil & de l'arrogance de ces mauuais rithmeurs, qui composeroient volontiers des Satyres contre ceux qui refusent leur applaudissement à leurs sotises; & de ces esprits querelleux, qui dés le commencement de leurs liures intimident les Lecteurs, comme s'ils n'auoient pas le droit de censurer ce qui luy a esté donné. Ie pourrois alleguer vn nombre infiny d'autres personnages d'vne eminente science, & particulierement ces venerables Peres de l'Eglise, qui tout pleins qu'ils en estoient ne se sont iamais departis de l'humilité Chrestienne. Si ie ne pensois que vous croyez maintenant, qu'il n'appartient qu'à ceux qui ne connoissent pas bien encore la Science de se persuader faussement qu'ils la possedent; & de faire ostentation d'vne suffisance imaginaire.

Aprés

Aprés les calomnies dont l'on tasche de noircir les Sciences en matiere de Religion, l'on s'efforce de les rendre suspectes aux Estats, supposant qu'elles peruertissent les esprits au preiudice notable de la Republique. Tantost on les accuse d'en dérober plusieurs au bien & au seruice des autres, en les arrestant à des contemplations inutiles, & à vne maniere de vie solitaire, faineante; & qui leur abastardit le courage. Par fois on dit que les sçauans sont mal propres au gouuernement, Ou pource que la diuersité des exemples qu'ils ont dans la memoire les rend irresolus, & qu'en vne ressemblance de deux Estats, la dissemblance des circonstances estonne si fort leur iugement qu'il ne sçauroit s'en demesler, ny donner vn conseil bien sain, Ou pource qu'ils ont de la peine à démordre des maximes de leurs liures, quoy qu'elles ne soient pas admissibles en tous temps, ny en tous gouuernemens. Et auec cela on leur reproche que les siecles & les Estats florissans en lettres, ont esté beaucoup plus trauaillés de guerres & de seditions que ceux où l'on faisoit profession, que de la Vertu militaire; comme si la Science

auoit alteré & corrompu les mœurs des hommes, d'où par aprés ce seroit ensuiuie la ruine ou du moins le changement de l'Estat.

Pource qui concerne le premier reproche fait aux Doctes, Que d'ordinaire ils se laissent enchanter par les Sciences, & trainer par elles, dans l'ombre & le silence de quelque seiour escarté de la compagnie des autres hommes, pour y viure en vn repos presque pareil à celuy des morts, il s'en faut beaucoup que cela soit tousiours veritable; & s'il l'a esté en quelques-vns, il n'a pas tousiours esté à reprendre. Plusieurs qui se sont éloignés du bruit & de la foule des peuples, les ont plus vtilement seruis en vacquant à la meditation, que s'ils eussent continuellement vescu parmy eux. I'aduoüeray bien que Democrite auoit tort comme gouuerneur de sa ville d'Abdere, d'estre si assidu aux Anatomies, où il cherchoit les causes naturelles de quelques maladies qui estoient inconnuës en ce temps-là: & toutesfois (ainsi qu'Hippocrate le témoigna depuis) le dommage que la suspension de ses occupations politiques eust peu apporter à ses Citoyens, ne con-

trepesoit point le bien qui arriuoit de son estude à tous les hommes ensemble. C'est pour vous faire voir, Timandre, qui l'oisiueté des sçauans est tousiours serieusement employée: Et de mesme qu'il y a eu des Roys qui de leur cabinet ont donné de la peine à leurs ennemis, & dissipé des armées sans se mettre à la campagne; ainsi les Doctes y trauaillent à des œuures, qui seruent par aprés d'armes au public pour faire la guerre au vice & à l'ignorance. L'Empire des Lettres n'est point borné ny par des mers, ny par de certaines montagnes; ceux qui en ont l'administration prescriuent les deuoirs à tous les hommes en general, & les determinations de Platon, d'Aristote, de Plutarque, de Seneque, & d'autres semblables hõmes, seruent auiourd'huy de regle à tous les honnestes gens de la terre. On ne sçauroit donc pas nier qu'ils ne soient grandement vtiles au public: mais vous l'allez connoistre encor plus particulierement Timandre, par les exemples que ie vous veux rapporter. De toutes les Sectes des anciens Philosophes, la Pythagorique s'est le plus attachée à la contemplation: & nous n'auons point ouy

parler d'aucune qui aymast les delices & le repos à l'égal de celle d'Epicure. Celle-là faisoit garder à ses disciples vn silence de cinq ans, afin d'accoustumer leur esprit à la speculation, s'esleuoit cõtinuellement vers les Cieux pour en remarquer les mouuemens, consideroit les proprietez des nombres & des figures Mathematiques, & ne parloit des choses naturelles que par proportions, en separant les formes d'auec leur matiere. De crainte mesmes que l'ame espurée dans ces exercices, vint comme par contagion d'vn corps nourry de viandes pleines de suc & de sang à en contracter quelque soüilleure, elle defendoit l'vsage des chairs, renuoyãt ses sectateurs aux herbes des iardins, & aux fruicts les moins vaporeux; leur commandant de les manger tels qu'ils auoient esté assaisonnés par le Soleil & les Elemens. L'autre Secte n'ayant pour object de sa felicité qu'vne vie tranquile, nette de passions, exempte de soins & d'affaires, fuyoit toutes les occasions qui luy pouuoient apporter de l'inquietude. Et c'est pour cela qu'elle s'éloignoit de la veuë du reste des hommes, & qu'elle disoit que le Repo-

en la Solitude estoit l'vnique port où l'on pouuoit demeurer a l'abry de tous les vẽts, & de toutes les tempestes de la vie. Neantmoins ny Pytagoras, ny Epicure ne dogmatiserent iamais contre le bien public; Au contraire le premier escriuit en vne lettre à Aximenes, *que la recherche des sciences n'estoit pas tousiours conuenable au sage, & qu'il valoit mieux s'adõner quelques-fois au seruice de sa patrie; Qu'aussi ses fantaisies ne luy estoient pas si cheres, qu'il n'interrompist bien ses estudes pour s'empescher des troubles ciuils qui auoient armé l'Italie cõtre elle-mesme.* Pour ce qui regarde Epicure, il est vray qu'ayant esté tousiours contraire à Zenon, qui vouloit que le Sage s'entremist des affaires publiques si quelque accident ne l'en empeschoit, on ne deuoit pas s'attendre qu'il s'en meslast de son bon gré. Toutesfois en vne occasion pressante, & où l'Estat auroit besoin de la suffisance de quelqu'vn des siens pour estre bien administré, il leur conseilloit de n'en refuser pas la peine. On le loüe aussi de n'auoir point quitté son pays au fort des guerres; & de ce que dans la desolation de ses compatriotes il monstroit de rares exemples de patience, ne

Diogene Laertien en la vie de Pythagore.

Seneque au traité de la vie heureuse.

D. Laertien en sa vie.

faisant ses repas que de pain & d'eau, & ses banquets d'vn peu de formage. Auec cela nous auons vne preuue bien claire qu'il n'aimoit point tant à se recueillir dans soy-mesme, qu'il en perdist l'affection qu'il deuoit auoir pour les autres: Car il est l'autheur de ceste belle Sentence, *Que faire du bien à autruy n'est pas seulement chose plus honneste que d'en receuoir: mais encore beaucoup plus plaisante.* C'est donc vne calomnie de dire que les sçauãs se détachent des inthereſts du public, cõme s'ils ne s'estimoient pas en estre eux-mesmes vne partie. Et si quelques-vns d'entr'eux se trouuent auoir fuy le ministere de l'Estat; c'estoit sans doute en vn gouuernemẽt populaire desia si corrompu qu'ils y iugeoient leurs remedes inutiles, & peut-estre nuisibles à eux-mesmes: Imitans en cela Cleanthes qui disoit en vn tel rencontre, *Si mes comportemens estoient mauuais ie me rendrois déplaisant aux Dieux; S'ils estoient bons, ie serois mal voulu des hommes.*

Plutarque au traicté Qu'il faut qu'vn Philosophe conuerse auec les Princes.

Stobée au 43. discours.

Aprés s'estre persuadez que les esprits des gens doctes croupissoient dedans l'oisiueté & la paresse; ils sont tombés en cét erreur, Qu'il ne se pouuoit

faires que leurs courages ne s'y chargeaſſent de roüille, & n'en deuinſent impropres aux fonctions militaires; mais ils donnent bien à connoiſtre par là, qu'il eſt impoſſible de ſe rendre ennemy de la Science, ſans l'eſtre en meſme temps de la Verité. Car ſi nous prenons les grands Eſtats pour noſtre objet, Sçait-on pas qu'aprés que les Sciences eurent paſſé d'Orient en Occident les Empires firent le meſme chemin? Que la Grece, aprés qu'elle eut butiné le ſçauoir du Leuant, y alla ſe faire riche du reuenu de ſes Prouinces ſous l'heureuſe conduite d'Alexandre? Que l'Italie s'aſujettit entieremẽt la Grece par armes, lors qu'elle fut deuenuë plus ſçauante qu'elle? Que noſtre Charlemagne qui porta le Sceptre de l'Empire en France, rendit noſtre nation conquerante en meſme temps que ſçauante? Bref peut-on dire que Pallas ait demeuré auec ſon attirail militaire en quelque lieu, ſans celuy de la Science? Certainement la force euſt eſté inutile ſans la conduite, & le conſeil deuoit preceder & aſſiſter l'execution; car quelque puiſſance que ce ſoit, ſi elle en eſt deſtituée, C'eſt vn Samſon à qui l'on a coupé le poil fatal, C'eſt vn

Polypheme que l'on a priué de la veuë. Ie sçay que l'on m'opposera la force de Sparte, Republique haïssant les lettres iusqu'à bannir les sçauans, puissante en hommes, florissante en armes, grande en reputation, & qui se rendit le Chef de la Grece aprés auoir triomphé de la docte Athenes. Mais qui ne sçait pas que ce fut en vn temps où les Atheniens prestoient la main à leur ruine par leurs desordres; le peuple se laissant mener à la discretion des harangueurs qui le flatoient, & rejettant les aduis des plus habiles aux sciences, aussi bien qu'au gouuernement? Auec cela, Sparte n'estoit pas du tout ignorante; car le dessein de Lycurgue ayant esté d'en faire vn peuple vaillant, il voulut qu'on enseignast aux enfans l'histoire des genereux personnages, & qu'on leur recitast tous les iours leurs plus heroïques actions. Or c'estoit vne doctrine suffisante pour la direction d'vn petit Estat comme le leur. Mais c'est assez de repliquer, Qu'en fin ceste grande puissance des Lacedemoniens fut renuersée par les Thebains, lors qu'ils se furent aduisez de [illegible] la conduite d'Epaminondas [illegible] plus sçauans

hommes dont l'on ait oüy parler: Et vous n'ignorez point Timandre, que ce ne soit à luy qu'on en doit attribuer toute la gloire. Car deuant que les Thebains l'eussent creé Chef de leur armée, on ne parloit d'eux que comme de gens grossiers ; & s'ils auoient de la proüesse, les effets n'en auoient point encore paru. Mesmes, on sçait bien qu'ayant esté par les sourdes menées de quelques ialoux de son authorité démis de sa charge de Capitaine, il ne laissa pas de suiure l'armée, estimant qu'en quelque condition que ce fust, la vertu trouuoit à s'occuper. Et comme la Fortune luy eut fait raison de ceste iniustice, l'armée Thebaine ayant esté mise en déroute par l'inexperience des Chefs ; Les soldats se ressouuenans qu'eux qui fuyoient, auoient pendant qu'il estoit leur Chef donné tousiours la fuite aux autres l'éleurent sur le champ pour commander. De sorte qu'ayant rangé les troupes en meilleur ordre, & tournant visage vers l'ennemy, il empescha le progrés de sa victoire. Bref on peut dire que Thebes estoit redeuable à sa suffisance non seulement du gain des batailles de

Diodore Sicilien liure 15. de ses Histoire.

Leuctres & de Mantinée, mais de la plus belle gloire qu'elle eut iamais, puis qu'aprés qu'il fut mort elle perdit la Principauté de la Grece qu'elle auoit acquise de son viuant, & qu'à peu de temps de là elle fut entierement ruinée.

Mais quoy ! les armes ne subsistent-elles pas sans les lettres dedans l'Empire Ottoman, & ne les en ont-elles pas chassees ? Ie l'aduouë Timandre, mais comme cét Estat là n'a pû s'accroistre que par les diuisions de l'Empire du Leuant, il ne se maintient aussi que par les troubles & les partialitez de la Chrestienté. C'est pourquoy ie ne me mets pas en peine de ceste objection, ny de ce qu'on dit que des Sçauans ont par fois boüillé les Estats, veu que d'autres ont fait le mesme, & se sont armez contre leur Patrie, ainsi que fit Coriolanus, *dont le naturel estoit farouche* au rapport de Plutarque, *à cause qu'il ne l'auoit pas adoucy par les lettres.* Ny ie ne veux point combattre l'authorité de M. Caton qui estima la science nuisible à sa Republique, puis qu'il s'en dédit par aprés, s'y adonnant auec tant d'ardeur qu'il se rendit sçauant homme, encor qu'il estudiast en cét aage, ou com-

me disoit le Philosohe Lycon, *c'est chercher le droit auec vne regle tortuë*. Et neantmoins ie serois bien aise que vous fissiez reflexiōs sur l'exemple du vertueux Epaminondas: de l'inuincible Alexandre qui se faschoit de la publication d'vne science qu'Aristote luy auoit enseignée, comme si elle eust deu estre reseruée à vn Roy: & de nostre redoutable Charlemagne qui escriuit en vers les guerres & les belles actiōs des anciens Roys, pour vous asseurer que la science ne relasche non plus de la vigueur & du courage des particuliers, qu'elle diminuë de la force & de la grandeur des Estats. Que si i'en auois le loisir, il me seroit facile de verifier qu'entre les excellens Capitaines, le nombre de ceux qui ont accouplé les lettres aux armes est plus grand que celuy des autres. Mais i'ayme mieux vous faire connoistre, nonobstant ce que l'on dit que la Milice est vn art qui ne s'apprend que par l'vsage, & qu'il est mesme impossible d'en bien parler sans y estre experimenté, Qu'on a veu des personnes dés leur premier employ dans les armées, s'acquitter de tout ce qu'eust deu faire vn vieux Capitaine; leur bon sens,

Diogene Laertien en sa vie.

Sigisbert en la Chronique.

& leur grande ſcience ayant ſuppleé au defaut de la pratique. Pluſieurs ſans doute eſtimeroiẽt que c'eſt vn Paradoxe que i'aduance; mais vous en allez connoiſtre la verité en vn Grec, & en vn Latin, auſſi Honneſtes hommes qu'on en veid iamais ſortir des deux fameuſes villes d'Athenes & de Rome. Le premier a eſté Xenophon, qui fut eſleué aux Sciẽces & à la Vertu par Socrate, & qui pour la douceur de ſon ſtyle fut ſurnommé l'Abeille du pays d'Attique. Comme il veid l'occaſion d'aller à la guerre auec le ieune Cyrus qui auoit la conqueſte de la Perſe dans la fantaiſie, il ſe rendit volontaire en ſes troupes, quoy que Socrate y euſt reſiſté, en luy remonſtrant qu'il ſe mettroit par ce moyen dans la haine de ces citoyens, à cauſe que Cyrus auoit aſſiſté les Spartiates contr'eux aux guerres paſſees. Apres donc que Cyrus eut eſté tué au combat, enuiron quatorze mille Grecs qui l'auoient ſuiuy, ſe voyant bien auant dedans l'Aſie, ils ne ſçauoient à quoy ſe reſoudre; particulierement quand ils virent les deputez & les heraults d'Artaxerxes, qui leur vindrent demander leurs armes. Quelques Chefs leur firent

des responses dignes de la generosité Grecque; Et Xenophon qui n'auoit aucune charge s'estant aduancé, *Il ne nous reste plus*, dit-il, *que nos armes & nostre valeur, qui sans armes nous seroit inutile; En les gardant nous esperons d'en frapper nos ennemis, en les rendant nous craindrions de perdre nos vies*; L'vn des deputez oyant ce discours, repartit en souriant que Xenophon estoit encore ieune homme, & qu'il ressembloit à ces Philosophes, qui iugent des choses sans experience. Mais à peu de iours de là, partie des Chefs de l'armée ayant esté tuez, & partie retenus prisonniers par les Perses sous pretexte d'vn pourparler, Xenophon apres auoir esloquemment exhorté les Grecs à bien faire en cas qu'il fallust venir aux mains auec l'ennemy, fut choisi d'vn commun cõsentement, pour les remener en leur Patrie. Et qui considerera la difficulté des passages par des torrens, des riuieres peu gueables, des montagnes couuertes de neige: Combien de nations il fallut combattre; le peu de commodité qu'ils auoient de mener des viures, & enfin tous les dangers qu'on peut courir en mille lieuës de chemin par des pays ennemis, & dont

Xenophon au liure 2. de la guerre du ieune Cyrus.

ils ignoroiẽt les langages; celuy dis-je qui mettra toutes ces difficultés en consideration, iugera bien que ceste retraite est digne qu'on la compare à des conquestes. L'autre Capitaine a esté Lucullus; l'vn des mieux versés aux langues & aux sciẽces qui fust à Rome de son viuãt, & longtemps depuis. Or pour vous oster tout sujet de croire que ie luy dresse vn Panegyrique, ie vous en rapporteray ce qu'en a dit Ciceron, qui estoit trop habile hõme pour n'estre pas fidele au recit de ce qui s'est passé de son âge. *Lucullus ayant esté enuoyé par le Senat* (ce dit-il) *pour faire la guerre à Mithridates, il ne fit pas seulement plus que ce que chacun s'estoit promis de sa vertu: mais il surpassa encore la gloire de ceux qui l'auoient precedé. Et cela est d'autant plus admirable en luy, qu'on ne s'attendoit pas fort qu'il en rapportast la loüange d'vn excellent general d'armée; ayant consumé toute son adolescence aux affaires du barreau; & la longue durée de sa Questure, dans la paix de l'Asie, tãdis que Murena faisoit la guerre en la Prouince du Pont. Mais l'incroyable grandeur de son esprit luy suffisoit, & il n'auoit point besoin de pratique. Ayant donc employé tout le temps du voyage & de sa nauigation à la conference*

Au liure des Questions Academiques intitulé Lucullus.

d'habiles gens, & à la lecture des histoires, il arriua en Asie Capitaine accomply, estant party de Rome ignorant en l'art militaire. Puis il dit vn peu aprés, *Qu'il se rendit si entendu en tout ce qui cõcernoit la guerre, soit pour les batailles, soit pour les sieges, pour les combats sur mer, & pour toute sorte de machines & appareil de guerre, que Mithridates le plus grãd Roy qu'on eust veu depuis Alexandre, ayant reconnu ce qu'il valoit confessa n'auoir iamais entendu parler d'vn meilleur Capitaine.*

Voila donc les armées conduites par la Science, c'est à dire la force guidée par l'esprit qui luy est necessaire: & si l'on nous dit que des ignorans n'en ont pas moins fait, l'on sçait aussi qu'ils ont fait plustost des saccagemens & des pilleries que des guerres, & que le nombre des hommes y seruoit plus que la vaillance, comme il parut en ce débordement des peuples Septentrionnaux, quelque temps aprés la diuision de l'Empire.

Maintenant, pource qu'on reproche aux Sçauans leur peu d'adresse au maniement des affaires, à cause qu'ils sont esbranlés tout à la fois de plusieurs considerations qui se representent à eux; c'est vouloir qu'ils soient priués de la facul-

té de faire choix des exemples qui se conforment à l'estat present par l'application de toutes les circonstances. La Science au contraire enseigne ce secret-là : Et c'est où ceux qui n'ont que l'experience sont grandement sujets à manquer, pource que deux accidens remarquables & pareils aduiennent rarement en quelque Estat que ce soit en vn mesme siecle. Cependant puisque en ceste vieillesse du monde on ne sçauroit plus rien voir qui ne soit arriué d'autrefois, & que l'Histoire en tient registre : En des rencontres d'affaires extraordinaires, ceste Histoire & les Sciences Politiques donneront de meilleurs aduis à ceux qui les consulteront auec Prudence (sans laquelle i'aduoüe que la Science n'est pas de grand vsage) que ne feroit vn vieux Ministre d'Estat qui n'auroit point dans sa memoire l'image d'vn temps semblable à celuy où il se verroit. Ie ne veux pas nier que la Science Morale de quelques doctes hommes, par vn zele mal conduit de faire du bien, ne les ait fait faillir en des siecles corrompus, en les poussant à reduire d'abord les choses à leur premier estre, à faire rebrousser le courant du temps, & à n'appor-

n'apporter pas le temperament requis à l'estat des choses presentes. Mais on a veu des Politiques de pratique faire bien pis. Car c'est vne moindre faute de s'attacher à la droite & exacte obseruation des Loix d'vn Estat, que de gauchir par trop en suiuant les voyes obliques de la deprauation. Et quand aux raisons d'Estat dont ces gens trop flexibles, & plus souples que le bien public ne requiert, se seruent pour excuser leur lasche conniuence aux desordres; il est aisé à voir que ce ne sont pas des pretextes dont ils couurent le pernicieux desir de l'aduancement de leurs affaires, ou la mauuaise crainte d'estre despoüillez de leurs charges. C'est pour cela qu'ils se sont tousjours efforcez de decrediter les habiles gens, haïssans les yeux qui pouuoient apperceuoir ou leurs fautes ou leur malice: Mais d'autant que ie me persuade auoir suffisamment iustifié les sciences des defauts qu'on y presume faussement, sans qu'il me soit necessaire de descouurir les vices & les imperfections de leurs ennemis, ie veux dire maintenant quel iugement en ont fait ceux qui les ont bien reconnuës. Car pour ce qui est du blasme

qu'on dõne à plusieurs d'auoir le cerueau si fort empesché des meubles de la Science, que l'esprit ne se sçauroit tourner là dedans, sans en ietter quelque piece à bas, de sorte que tantost Aristote se produit en leurs discours, tãtost vne allegation de Platon, & qu'ils ont tousiours le nom ou la sentence de quelque autheur en la bouche, sans tirer iamais rien de leur fonds: C'est vne imperfection de l'homme, & non pas de la Science. Et partant, comme ce n'est point la viande qu'vn malade rejette sans estre digerée, qu'il faut accuser de crudité, mais la debilité de son estomach qui ne la peut conuertir en nourriture, c'est aussi aux entendemens qu'on doit imputer ce defaut, n'ayant pas eu la force de tourner en aliment, & de reduire en leur substance, les bonnes choses que les Sçauans leur ont enseigné. On ne dit pas aussi que ces gens-là sçauẽt, mais seulement qu'ils se ressouuiennent: Non que i'estime blasmables ceux qui parent leur discours des ornemens qu'ils auront empruntées dedans les liures des grands personnages, pourueu que ce soit auec moderation. Car comme les citations sont bien souuent superfluës, & particuliere-

ment en des diſcours familiers, auſſi eſt-il neceſſaire quelquesfois d'appuyer ſon ſens de celuy d'vn Honneſte homme, ſur tout quand l'on eſt en debat auec des eſprits qui ont bonne opinion de leur ſuffiſance, ou que les raiſons qu'on allegue de part & d'autre ſemblent auoir pareille force. Mais pource qu'il nous faut toucher derechef ceſte chorde au diſcours de la Prudence, où nous parlerons du iugement naturel, ie ne veux point differer d'auantage de rendre à la Science l'honneur qu'elle doit iuſtement pretendre, & les loüanges qui luy ſont deües par tout les eſprits, & toutes les langues.

Ie ſeray pourtant bien plus retenu que ceux-là qui mettoient la ſouueraine felicité en ſa poſſeſſion : car il eſt vray que l'ignorance eſt vne bonace à pluſieurs perſonnes, dans laquelle leurs années coulent plus doucement que ne fait la vie de beaucoup de Philoſophes. Cependant leur opinion n'a pas eſté ſans quelque apparence raiſonnable : De meſme que les animaux ont leur fin limitée autour de leurs appetits ſenſuels, l'homme doit auoir la ſienne en vn obiet purement intelligible. Et c'eſt

pour cela que Diogene fit ceste replique à vn homme qui luy disoit qu'il n'estoit pas né à la Philosophie, *Pourquoy doncques vis-tu si tu n'es pas né à bien viure ?* Des Payens mesmes ont creu que la beatitude dont l'on iouït au Ciel seroit imparfaite, si le sçauoir en estoit à dire ; & la preference de Iupiter à Neptune au rapport d'Homere n'a pas esté seulement à cause du droit d'aisnesse ; mais pource qu'il sçauoit beaucoup plus de choses que luy. Qu'est-il besoin de sortir de chez nous-mesmes, puisque ceste verité-là nous y apparoist par nos propres sentimens ? Desire-t'on la vie pour vne autre fin que pour allonger la connoissance, esperant tousiours de voir quelque chose de nouueau ? Et y a-t'il quelqu'vn si viuement persecuté de mal-heurs, qui ne s'aime mieux en cét estat-là, pourueu qu'il demeure en son bon sens, que de sentir du plaisir, & estre priué de iugement ? Or mon dessein n'est pas de vous declarer d'où i'estime que depende le souuerain bien, Timandre ; ie ne vous celeray point toutesfois qu'il me semble que les Sciences y conferent quelque chose. Car les anciens Grecs donnoient trois noms

Plutarque au traité d'Isis & d'Orisis.

Homere liure 13. de l'Iliade.

à la Felicité, à sçauoir Eudemonie, Eutychie, & Eupragie, qui signifient connoissance du bien, acquisition du bien, & vsage du bien; tellement que sans qu'il soit necessaire de vous le dire, vous voyez que de ces trois conditions, la Science en est la premiere. Et quoy que Socrate n'ait point distingué la Science de la Sagesse, croyant qu'il estoit impossible de connoistre les choses bonnes & honnestes sans les appliquer à son vsage, ny les mauuaises & deshonnestes sans les éuiter; si ne manquons-nous pas d'exemples de plusieurs Sçauans qui ont vescu comme ceste Medée d'Ouide qui disoit, Xenophon liu. 3. de ses Memoires.

Mon deuoir & l'Amour combattent dans mon ame; Liure 7. de sa Metam.
Ie reconnois mon bien, mais mon desir s'enflame,
A l'obiet de mon mal, & ie le vay suiuant.

C'est ce qui m'a fait iuger qu'il y auoit de la difference entre la Vertu & la Science, deuant mesme que i'eusse appris que la Vertu est vne habitude de la volonté, & la Science vne habitude de l'entendemēt, Il faut neantmoins confesser qu'elles s'accordent bien ensemble, & ie ne croy pas que ceux-là se soient beaucoup esloignés du but, qui ont dit que c'estoient elles

qui composoient la felicité de nostre vie. Car quād l'on a découuert en quoy cōsiste nostre bien ; si l'on vient à l'obtenir il ne nous reste plus aucune chose à desirer : Or la Science est le flambeau de la Verité, qui écartant les tenebres de l'ignorance nous manifeste ce qu'il y a de bien & de mal en toutes choses ; & la Vertu nous portant à l'amour de l'vn & à la haine de l'autre, purifie nôtre ame & la rēd dessus la terre telle ou peu s'ē faut que si elle estoit dedans les Cieux. Ainsi, combien que la Sciēce ne soit pas la Sagesse, du moins ne peut-on nier que ce ne soit vn moyen de l'acquerir, veu qu'elle nous instruit de ces graues & sains preceptes: Et pour n'auoir pas sujet d'en douter, escoutez vn peu ie vous supplie ce qu'elle diroit, si elle vouloit attirer quelqu'vn à sa recerche, comme on tient que la Vertu & le vice firent autresfois à qui auroit le ieune Hercule.

Ie ne trouue point estrange de me voir blasmée par des esprits qui ne me connoissent pas ; Ceste mauuaise opinion qu'ils ont de moy, ne leur vient que de l'auoir trop bonne d'eux-mesmes. Si vne fois ils s'estoient donné la patience d'entrer en ma conuersation, ou bien

ils se declareroient tout a fait meschans; ou bien ils ne me traiteroient pas auec des mespris & des injures. Car ils reconnoistroient bien-tost que ie ne fais profession de haïr le vice, que pour l'amour que ie porte à la Vertu, & que c'est pour le seruice de la Verité, que ie fais la guerre à l'ignorance. Mes biens sont si vniuersellement vtiles, qu'il n'est point d'aage ny de condition qui n'en puisse receuoir quelque profit : Les ieunes en retirent de salutaires instructions : Les hommes faits, de bons conseils; les vieillards, des recreations pour leur esprit; les riches, des aduis pour acquerir de l'honneur; les pauures, dequoy soulager leur necessité; ceux qui sont en prosperité, des preceptes pour n'en abuser ny ne s'en enorgueillir pas; & les malheureux, de la consolation à leurs miseres. Ils peuuent s'asseurer auec cela que ce sont des biens sur qui la Fortune n'a point de puissance: plusieurs au sac de leur ville s'en sont allez auec nonobstant la pillerie des ennemis; d'autres aprés le n'aufrage les ont trouués aussi biẽ qu'eux dessus la riue où ils auoient esté portés tous nuds à la faueur d'vne planche; & ie puis dire mes-

me qu'on ne les perd pas auec la vie, puiſque l'ame ne s'en dépoüille point, lors qu'elle ſe défait de ſes organes. Cependant ils ne cauſent point de deſtourbier aux occupations, ny aux neceſſitez ordinaires des hommes. Au contraire, ils leur ſeruent de compagnie en la ſolitude, d'entretien aux compagnies de deſennuy dans l'oiſiueté, d'aſſaiſonnement en leur repas, les accompagnant encor dans le lict, où ils charment l'inquietude des longues veilles, & la frayeur des ſonges, à cauſe qu'ils donnent à l'ame vne certaine trempe qui la rend capable de reſiſter à tout ce qui voudroit troubler ſon repos. Ce ſont des graces que i'ay apportées du Ciel lors que i'en ſuis deſcenduë; Et que ie communique abondamment à ceux qui veulent s'addonner aux exercices que ie leur propoſe. On n'en doutera iamais ſi l'on conſidere auec attention que tout ce qui ſe void & ſe ſent eſt l'obiect de mes connoiſſances: quand i'ay oſté à quelqu'vn le bandeau que l'ignorance met deuant l'eſprit de tous les humains, & que ie luy ay découuert mes ſecrets, il penſe eſtre vn petit Dieu deſſus la terre. En effet il eſt en mon

pouuoir de donner accés à ſon eſprit, aux lieux les plus ſecrets de l'Vniuers ; Tantoſt ie luy marque le temps prefix par la Nature à la reuolution de chacun de ces flambeaux qui brillent au plus haut eſtage de ſon palais : Tantoſt ie l'abaiſſe dans le pourpris des Eſlemens, où ie luy fais voir comme ils ſe tranſmuent par viciſſitudes les vns aux autres : Et parfois ie luy monſtre comme ceſte meſme Nature, quand elle produit quelque corps, en fait les fondemens & premieres pieces de terre, y porte la nourriture par le moyen de l'eau, y eſtend le Sentiment inſpirant l'air au dedans, & y cauſe le mouuement & l'accroiſſement par la chaleur du feu qui eſt plus actiue, plus penetrante, & plus vigoureuſe que toutes les autres qualitez eſlementaires. Ie luy fais comprendre par quelle ſecrette force, ceſte peſante maſſe qui eſt habitée des creatures viuantes ſe ſouſtient en l'air ſans aucun appuy ; de quelle ſorte l'eau ayant ſon inclination au centre de la terre taſche d'y aller tout droit, ce qui l'empeſche de s'épandre ny d'vn coſté ny de l'autre de ſon riuage ; & auſſi comment en general les parties de ce tout ſe preſſans également

l'vne l'autre pour arriuer au milieu, donnent par neceſſité vne forme ronde aux voûtes celeſtes, & font vn grand globe de ce monde. De là ie luy fais obſeruer les cauſes de tout ce qui ſe produit en l'air, ſur les eaux, dans les abyſmes, au ſein de la terre, & dedans ſes concauitez : puis l'arreſtant autour de ſoy, ie luy rameine deuant les yeux ce qu'il a de commun auec le reſte des creatures, & ceſte rare piece qui le fait de meilleure condition qu'elles. Ce qu'on dit qu'Atlas ſouſtint le monde n'a eſté feint que ſur ce que ie chargeay ſon eſprit de ceſte connoiſſance de toutes choſes : Et la reuelation que ie fis des ſecrets de la Nature à Promethée, a fourny de ſuiet aux Poëtes, pour dire qu'il auoit ſacrilegement dérobé le feu du Ciel afin d'en monſtrer l'vſage aux hommes. Mais auec cela ie deſcouury des adreſſes aux premiers Legiſlateurs, pour ramaſſer les peuples qui viuoient épars ſur la terre à la maniere des beſtes; pour les étreindre des liens d'vne ſocieté commune; pour leur faire perdre leur humeur ſauuage; & pour les aſſujettir à des loix, & leur faire prendre couſtumes ciuiles : C'eſt auſsi de

moy seule que l'on apprend les moyens de les y entretenir. Ce fut moy qui donnay à Pericles ces foudres qu'il élançoit dans les assemblées du peuple d'Athenes, les estonnant de sorte qu'il les emportoit ça & la à sa discretion : Et ces admirables chaisnons que l'Hercule Gaulois auoit dessus sa langue, dont il lioit les affections & les volontez de ceux qui s'arrestoient à l'escouter, estoient de mon intention, Ie ne diray point que la Vertu ne pense pas estre bien establie dedans vne ame, si ie ne l'en ay mise en possession : & quoy que tout ce que ie dis semble tesmoigner que mon humeur est austere, i'ay pourtant l'Histoire & la Poësie à ma suite, dont l'vne sçait dire agreablement la verité, & l'autre publier vtilement vn mensonge. Que s'il me plaist de reduire mes idées à l'action, ne formeray-ie pas l'innocente felicité des plus beaux sens exterieurs des hommes, puisque mon Optique charme la veuë, & que ma Musique enchante l'oüye? Mais n'ay-ie pas surpris destonnement la Nature, lors qu'ayant instruit l'Art, i'ay fait que Salmonée a imité le tonnere, qu'Archimede fortifiant la chaleur temperée du Soleil la fait bru-

ler comme du feu ; qu'il a compaſſé dans des cieux artificiels le mouuemēt de tous les Aſtres ; & qu'il s'eſt pû vanter d'auoir aſſez de force pour détacher la terre du lieu où elle eſt , s'il y auoit ailleurs vn corps plus maſſif pour l'attacher ?

Ce ſont là , Timandre, quelques effets du miraculeux pouuoir de la Science: Mais qui voudroit nombrer toutes ſes vtilités auroit beſoin d'vn ſiecle pour n'en dire qu'vne partie, puis qu'il eſt vray que tous les lieux , tous les temps , & toutes choſes en fin ſont le ſujet de ſes entretiens. Or il s'en faut beaucoup que ie veüille obliger l'eſprit d'vn Honneſte homme à courir par tous les endroits d'vne mer ſi ſpatieuſe , ſi ie demandois qu'il fuſt vniuerſellement ſçauant, ce ſeroit en exiger d'auantage que de ceux-là meſmes qu'on fait Profeſſeurs aux Academies des lettres. La Nature d'ailleurs, n'a pas eſté ſi liberale enuers tous les hōmes, que de les auoir rendus capables de toutes les doctrines enſemble. Celuy qui a dit que nos eſprits eſtoient des champs animés , a tres-bien pensé , puiſque comme vn meſme champ n'eſt pas propre à toutes ſortes de plantes , auſſi ne le font

Clement Alexandrin au Pedagogue.

pas nos esprits à toutes sortes de Sciences. Pour les vnes il faut la Memoire heureuse & fidelle; c'est folie d'aspirer aux autres sans vne Imagination subtile & penetrante; & il y en a qu'on ne sçauroit acquerir qu'à force de Iugement. Mais ces trois facultez se rencontrent rarement assez puissantes en vn mesme homme, pour fournir à la multiplicité des connoissances; & c'est pourquoy nous n'en reconnoissons que trois ou quatre iusqu'à present, dont le temperament de l'esprit ait esté proportionné à toutes les differēces du Sçauoir. Toutesfois quād ceste difficulté cesseroit, ie permettrois volontiers à l'hōneste homme, & le souhaiterois mesmement, qu'il mesurast sa carriere dans la vie contemplatiue, & ne s'y exerçast qu'autant que cela le rendroit propre à l'action: si ce n'est que sa condition l'obligeast de s'y engager plus auant; car i'ay tousiours fort blasmé ceux-là qui sont ignorans en ce qu'ils professent. Si quelque Iuge des Cours souueraines ne sçauoit pas les Loix, les Coustumes, les Ordonnances des anciens Empereurs, & celles de nos Roys: Si vn Secretaire d'Estat ne mettoit

pas bien par escrit, ignoroit les Langues, ne s'estoit pas instruit dans les traites de paix, d'alliances, de ligues; s'il méprisoit la connoissance des diuers gouuernemens des Estats, de leurs forces, de leur Prouinces, des mœurs de leurs peuples afin de regler là dessus les negociations: Si vn Mareschal de Camp n'auoit eu le soin d'estudier dans les liures militaires toutes les manieres de faire marcher des troupes par pays amy ou ennemy: d'asseoir vn camp pour passer, ou de le fortifier deuāt quelque place d'ordonner d'vn siege, & d'vne attaque, de renger des troupes en bataille: de les faire retirer, En fin quiconque ne se seroit pas adonné aux connoissances qui concernent sa condition, ie l'en estimerois tres-indigne. Or ce n'est pas ce que ie traitte maintenant: ie ne desire point icy faire vne distribution des Sciences selon les diuerses professions des hommes, & ie veux declarer seulement quel estude conuient & est mesmes necessaire à celuy qui veut deuenir Honneste homme.

Vous remarquerez donc s'il vous plaist que l'esprit humain estant desireux de connoistre, a regardé toutes choses de

tous costez, & qu'enfin il a découuert qu'on en pouuoit parler en trois manieres : déduisant ce qu'elles sont toutes: celles qui sont à souhaitter ou à fuïr : & les conuenances qu'il y a des vnes auec les autres. La premiere de ces connoissances est appellée Physiologie, pource qu'elle a toute la Nature pour object : La seconde considere ce qu'il y a de bon & de mauuais aux actions des hommes, & on luy donne le nom de Morale : La troisiesme comprend toutes les Sciences qui sont nommées Logistiques, c'est à dire rationnelles : Et c'est de ces trois pieces que les anciens ont composé leur Sagesse, laquelle ils disoient estre *la connoissance des choses diuines & humaines*, Mais puisque nous n'auons pas intention d'esleuer nostre esprit iusques à ce haut degré de Sagesse, où Salomon seul d'entre les Iuifs est paruenu : & Socrate entre les Payens s'il faut croire à leurs oracles, il n'est pas necessaire que nous assujettissions l'Honneste homme à la recherche de tant de choses. Ie tiens pour moy qu'il sera suffisamment docte, s'il est instruit dans les deuoirs de la vie, & s'il n'ignore

rien de ce qu'il luy faut faire, ny de ce qu'il luy faut éuiter. Or en cela, ny les Sciẽces naturelles, ny celles qui sont purement speculatiues, ne luy seroient pas de grand vsage, & c'est assez qu'il soit versé dedans les Morales. Ie sçay bien que la Physique deliure l'esprit de beaucoup de craintes superstitieuses, ainsi qu'il se veid vn iour à Athenes, où les deuins ayant mis tout le peuple en effroy sur la naissance d'vn Agneau qui n'auoit qu'vne corne, Anaxagore les rasseura leur disant qu'infailliblement cela prouenoit de ce que le cerueau de cét animal estoit resserré en forme ouale, ce qu'il fit voir par la dissection. Et l'on sçait aussi que des Philosophes ont desabusé des peuples de plusieurs folles erreurs qu'ils auoient, tenans pour prodiges, & presages de malencontre, de certaines impressions aëriennes, ou d'autres choses, qui nonobstant qu'elles fussent extraordinaires, n'auoient rien qui tesmoignast vn déreglement de la Nature. Mais encor que l'Honneste homme n'en sçache point la cause, il ne sera pas moins preparé à tous euenemens, s'il a muny son esprit des preceptes de la Philosophie Morale.

Morale. Car ils ſont d'vne ſi merueilleuſe efficace contre ce que tous les accidens ont de terrible & d'épouuentable, qu'à leur rencontre, voire meſmes inopinée, ſon ame ne s'en émeut aucunement.

Il n'y apprendra pas moins la methode qu'il faut tenir pour iuger ſainement de toutes ſortes d'affaires; bien qu'il ne ſçache ny la diuiſion, ny la definition, ny l'antecedent & le conſequent, ny les rapports & les diſconuenances des choſes, ny generalement ces adreſſes par ou la Logique meine la raiſon à la connoiſſance de la verité. Car puiſque ceſte Logique ſe meſle parmy toutes les autres Sciences afin d'en ranger les parties, & d'en eſtablir les preuues; il eſt impoſſible d'en auoir acquis parfaitemēt quelqu'vne, ſans que noſtre eſprit en ait conceu l'ordre & la diſpoſition. Tellement que noſtre Logique naturelle trauaillant ſelon ces idées d'ordre, la pratique ſur d'autres ſubjects, combien qu'elle ne ſçache pas que ce ſont des regles d'vne Science. Que ſi i'auois bonne grace de m'alleguer, ie vous dirois qu'ayant ſçeu demonſtrer pluſieurs propoſitions Mathematiques, deuant que d'apprendre la

Logique : ceſte ſeconde connoiſſance me fit découurir l'artifice dont ie n'auois pas ſceu les loix, ny les termes quand ie m'adonnois à la premiere ; & toutesfois s'il m'euſt fallu chercher quelque choſe, en faire iugemẽt,& le confirmer par raiſons, ie n'euſſe pas laiſſé de m'y gouuerner alors ainſi que l'on m'en aduiſa depuis, à cauſe de cét ordre de démõſtrations Mathematiques, que i'auois peint dedans mon imagination. Ce n'eſt pas que ie ne l'admire ſi fort,que ie ne la repute vne inuention preſque diuine,la nommant l'eſchelle tres-ſeure, par ou l'Entendement peut monter à la Verité : Mais puiſque nous appellons l'Honneſte homme au cõmerce du monde pluſtoſt qu'à la ſpeculation, nous ne l'obligerons point à paſſer par ces épineux détours de la Dialectique, eſtimant qu'il trouuera dequoy ſe fortifier le iugement dans les connoiſſances que nous luy allons propoſer. Ce ſera donc la Philoſophie Morale que nous luy recommanderons,& toutes les Sciences qui ſont de ſon train ordinaire : & certes il n'y en a point d'autres qui nous puiſſent découurir en quoy cõſiſte l'honneſteté. Elles ſeules meritent le nom de

Philosophie : & Ciceron à mon aduis ne songeoit pas à donner ce tiltre-là à d'autres, en ce bel eloge qu'il en a composé. *O Philosophie* (dit-il) *qui conduisant nostre vie nous fait rechercher la Vertu, & chasser les vices au loin, sans toy que fussions-nous deuenus, & non pas nous seulement : mais qu'eust ce esté de tous les hommes ensemble? C'est toy qui nous as fait des villes, & qui as conuié les hommes dispersez par le mõde à entrer dans vne societé de vie, les approchant premierement par l'habitation, puis les alliant plus estroitement par les mariages, & enfin les entretenant dedans ceste cõmunauté par mesme langage & mesme écriture. Les bõnes loix sont de ton inuention, tu t'es monstrée la maistresse des mœurs & des disciplines : c'est aussi à toy que nous recourons ; nous demandons ton ayde & ton assistance, & de mesme qu'autresfois nous nous estions donnés à toy en partie, maintenant nous nous y resignons entieremẽt, Car c'est vne chose tres-veritable qu'il vaudroit mieux viure bien vne seule iournée, & dans la pratique de tes preceptes, que d'auoir vne immortalité de vie où l'on pecheroit.*

Cic. l. 5. des questions Tusculanes.

Ie pourrois bien vous faire voir, Timandre, que ceste opinion que i'ay touchant les Sciences d'vn Honneste homme

eſt conforme à celle de Socrate, qui s'entretenoit touſiours auec ſes amis de diſcours moraux, leur conſeillant pour ce qui eſtoit des autres Sciences de borner leur eſtude là où ils verroient que l'vtilité finiroit, ſans ſe monſtrer curieux du reſte. Et auec cela ie vous ferois bien remarquer vn ſentiment tout pareil en Seneque veu qu'en diuers endroits de ces œuures, on void bien qu'il n'eſtime les Sciences liberales qu'entant qu'elle peuuent ſeruir de preparatifs aux Morales. Ie n'aurois pas meſmes beaucoup de peine à vous les rendres recommandables, non ſeulement par l'eſtime qu'en ont touſiours fait pluſieurs autres perſonnages iudicieux, mais encor par la repreſentation de leur valeur propre. Ce furent-elles en effet, que Xenophon apprit en conuerſant auec Socrate, & qui le rendirent ſi Honneſte homme. Ce fut par la pratique de leurs preceptes que Lycurgue fit deuenir ſi ſouple l'humeur farouche de ce ieune homme qui luy auoit creué vn œil. Et ce fut par leur moyen qu'Antiſthene changea ſi heureuſement le naturel ſauuage de Diogene; que celuy-cy amena

Xenophon liu. 4. de ſes Memoires

Crates du débordement à la continence: & que Crates, de delicat qu'estoit Zenon, en fit le plus constant, & le plus patient de tous les hommes. Mais i'espere que quand nous parlerons de la vie Actiue d'vn Honneste homme, vous reconnoistrez mieux ces verités-là de vous mesmes, que ie ne sçaurois vous les faire apperceuoir maintenant ; & c'est pour ceste raison que ie veux taire les fruits qu'on peut recueillir de ces Sciences. Ie vous diray toutesfois comme en passant que Socrate en fut le premier autheur;& pour ce sujet on disoit de luy qu'ayant trouué la Philosophie qui voyagoit par les Cieux & par les Elemens, il l'auoit amenée dedans les maisons, & dedans les villes Cependant nous n'auons rien de luy que ce que Platon & Xenophon en ont rapporté dans leurs liures, où il y a de tres-salutaires auis pour la cōduite de la vie : mais ils sont deliés, sans aucun ordre, & estendus en de longs discours à la maniere des Grecs. Or depuis eux Aristote rangea ces matieres selon sa methode, c'est à dire en vne forme excellente, & grandement instructiue : si est-ce que ne les ayant pas accompagnées des exem-

ples qui y eſtoient conuenables, il n'y a gueres que des gẽs de lettres qui en puiſſent receuoir le contentement qu'elles ſont capables de donner. Qui les voudra voir parées de tous les ornemens, ſera comme ie penſe ſatisfait, s'il les conſidere dans les eſcrits de Plutarque : ſans doute c'eſt celuy qui les a traitées plus agreablemẽt que nul autre. Car combien que Seneque ameine le lecteur où il veut, par ie ne ſçay quelle force qui ſort de toutes ſes paroles, Plutarque ne laiſſe pas de faire le meſme effet, mais par vne douceur ſi attrayante que chacun y preſte ſon conſentement. Et au lieu que l'autre entraine, on peut dire que celuy-cy ſe fait ſuiure tres-volontiers. C'eſt ce qui m'en fait recommander la lecture à quiconque deſire former ſes mœurs à l'Honneſteté : Et ie m'aſſeure qu'à la premiere veuë elle ſe recommandera ſi bien d'elle-meſme, qu'il aduoüera qu'elle eſt perſuaſiue au biẽ, efficace pour la correction des manquemens ordinaires des hõmes, & qu'on ſort de ſon entretien plus vertueux, ou du moins plus deſireux de le deuenir, qu'on n'eſtoit en y entrant. Que ſi de la Morale il faut que ie paſſe à la Politique, puis

qu'à dire le vray c'est vne Science dont ie ne desirerois pas que mon Hõneste homme fust ignorant ; ie vous diray sur le suject de Plutarque, qu'il n'est pas abondãt en ses preceptes, comme en ceux de la Morale. I'aduouë que des vies de ses hõmes Illustres on en peut tirer de tres-belles instructions : mais quant à ses traittez particuliers sur ceste matiere, il y a peu de choses applicables à l'vsage present de nos affaires. Ie puis dire le mesme de tous les anciens, à cause de la dissemblance de nos Estats à ceux des siecles passés : & neantmoins auant que d'auoir leu les Politiques d'Aristote, nul ne doit presumer de pouuoir deuenir grãdement entendu en ces matieres. Il se trouue aussi quelques petites pieces tres-excellentes chez les anciens, parsemées çà & là, dont la connoissance est tres-vtile à ceux qui desirent se mesler de l'administration des affaires : comme l'on pourroit dire l'Instruction de Ciceron à son frere pour sa conduite en son Proconsulat d'Asie, & les remonstrances que l'on fit à Iules Cesar lors qu'il fut paruenu à la souueraineté de l'Empire.

Mais certes, la gloire de ces anciens

ne brille point si fort, qu'elle obscurcisse celle de quelques-vns de nos modernes. Ils ont fait paroistre que les secrets de ceste Science ne leur estoient point cachez, & les Italiens entr'autres par la force, & l'heureuse viuacité de leur imagination, nous ont enrichis d'enseignemens politiques. Ils escriuent maintenant ce que leurs predecesseurs pratiquoient; & ils fournissent aux autres peuples de la terre des preceptes pour se gouuerner sagement. Car on void bien que ce qu'ils ont le mieux retenu de ces grands Romains a esté l'adresse de la negociation, ou encores ils employent plus de ruse que de candeur, & ne se departent iamais de leurs fins particulieres. Mais pource que ce n'est pas icy que ie veux parler des Vertus ny des defauts des hommes, & que nous desirons seulement aduertir vn Honneste homme des choses qu'il ne doit point ignorer; S'il a du commerce dans les Cours, ie luy conseillerois sur toute chose d'estre curieux de s'instruire des interests generaux des Princes qui regnent de son temps, de leurs forces, de leurs alliances, & des maximes generales du gouuernement de leurs Estats.

La Science Morale & la Politique seront donc le principal entretien des honnestes gens, afin d'apprendre à bien regler leurs mœurs & leur conduite, soit en vne vie priuée, soit dedans vne publique: mais il est presque impossible d'arriuer à la perfection de l'vne ny de l'autre, sans estre esclairé de l'Histoire qui est leur commun flambeau. Ie diray plus, Que l'Histoire est vne Morale & vne Politique tout ensemble, & mesmes qu'elle contient les effets dont celles-là n'ont que les raisonnemens. Car comme vous auez oüy dire que dans le Temple d'Esculape, où chacun alloit enregistrer le remede qu'il auoit esprouué salutaire en sa maladie, les Prestres ayans par ce moyen-là découuert les qualités des sucs, des plantes, & de plusieurs autres choses, vindrent en remontant des effets aux causes à cõposer la Medecine, qui se perfectionna puis aprés par de nouuelles experiences: Ainsi en faisant reflection sur les mœurs des bons & des meschans, & considerant ce qui maintenoit l'ordre parmy les communautés, & par où le desordre s'y glissoit, on a tiré iudicieusement des consequences de ce qui estoit

à faire, & de ce dont il falloit s'abstenir tant en particulier qu'en public, d'où la sciẽce des mœurs, & celle des polices ont tiré leur origine. L'Histoire cependant fournit les exemples qui ont donné lieu à de telles considerations : de façon que les Morales & les Politiques ne sont qu'vn suc exprimé de sa substance. Et c'est pourquoy l'Empereur Basile en ces belles instructions qu'il donnoit à Leon son fils pour se bien gouuerner lors qu'il seroit paruenu à l'Empire, *Ne negligez pas*, luy dit-il, *la lecture des Histoires anciennes : car vous y trouuerez sans peine, ce que les autres ont bien eu de la peine à recueillir. Vous y apprendrez quelles Vertus ont rendu ceux là gens de bien, & pour quels vices les autres ont esté reputez meschans : Vous y verrez toutes les differences de la vie humaine, & à cõbien de changemens toutes choses sont assuietties. L'Inconstance des affaires du monde vous y apparoistra, & les cheutes notables des Empires les plus puissans. Bref, vous y remarquerez que les mauuaises actions sont tousiours suiuies de quelques peines, que les bonnes ne sont point fraudees de belles recompenses, de façon que vous fuirez celle-là de crainte de tomber entre les mains de la Iustice di-*

uine , & vous vous addonnerez aux autres pour meriter leurs salaires qui vous seront infaillibles.

Or Timandre , aprés le conseil de ce sage Empereur ie ne pense pas qu'il fust necessaire de conuier personne à la lectu-re de l'Histoire : si toutesfois ie connois-sois que quelqu'vn s'y portast auec de la negligence , ie ioindrois à ce discours plusieurs autres considerations. Ie luy dirois que l'Histoire est d'vne compagnie si diuertissante, qu'elle se peut vãter d'e-stre la seule de toutes les Sciences qui est vniuersellement aymee des hommes : & ce qui s'y trouue encor de singulier c'est qu'elle raieunit sans cesse,& que sans di-minution de ses premieres beautez , elle en reçoit tous les iours quelques traits noüueaux. Elle communique mesme ce bon-heur à tous ceux qui la frequentẽt, par son moyen les ieunes gens deuien-nent vieux sans aucun affoiblissement de leurs forces,& elle remet les vieillards en leurs ieunes annees sans qu'ils perdent rien de leur Sagesse. Il y en a eu qui nous ont laissé la peinture de la Philosophie; Mais si ie vous faisois vne exacte represẽ-tation de l'Histoire , vous diriez que qui-

conque n'en deuiendroit extrémement passionné, seroit priué de tout sentiment humain. Elle a des yeux si vifs qu'ils ne prennent iamais les choses qui ne sont qu'apparentes pour des reelles & solides : & quoy que l'vn s'égare dans la vaste estenduë des temps, & que l'autre se promeine par tous les lieux de la terre marquant les regions & les peuples, on n'apperçoit point toutesfois d'extrauagance en leurs regards. La Verité parle toutes sortes de langues par sa bouche, distinctement, clairement, & auec des termes propres, coulans, riches, mais qui pour cela ne sont point enflés: Elle releue le fonds de sa naration de sentences, & y entremesle par fois des pointes qui brillent d'vne lumiere tres-agreable. Iamais elle ne dit le conseil qu'elle n'en declare les euenemens, & ne publie point d'actions sans en manifester les causes & les motifs, ou sans donner assez de moyens de les comprendre : de sorte que par ses recits l'on peut sçauoir sans grande peine, laquelle de la Prudence ou de la Fortune a fait succeder vne entreprise. Au reste on ne sçauroit entendre ailleurs tant de varietés que quand

on s'entretient auec elle : & en outre elle les assortit si artistement que les choses qui ont esté lamentables, ne sont pas desplaisantes quand elle les dit. Lors qu'elle raconte la mort des trois cens naturels Spartiates, qui se sacrifierẽt à l'hõneur de leur pays au destroit des Thermopyles sous la conduite de Leonidas, ceux qui l'oyent en sont touchés de compassion, mais pourtant auec vne secrette ioye à cause d'vne resolution si magnanime : Et semblablement quand elle represente comme vne maison de Rome qui estoit celle des Fabiens se chargea seule du faix de la guerre contre les Veientins : & que trois cens tombés dans les embusches de leurs ennemis y demeurerent, n'ayans laissé qu'vn enfant de leur famille, qui fit repulluler plusieurs autres grands personnages. Les Philosophes Stoïques ne pensent point déroger à leur secte qui recommande l'impassibilité quand ils se sentent émeuz par ses illustres exemples, car ils sçauent bien qu'elle n'emporte iamais les ames que du costé de la Vertu. Y a-t'il en effet quelqu'vn lors qu'elle recite l'action de Sceuola, qui ne souhaitast d'auoir esté en sa place, &

qui en ce moment-là ne s'imagine qu'il ſentit, comme dit Seneque, plus de plaiſir d'auoir ſa main dedans le feu dont il expia ſon erreur, que s'il l'euſt euë deſſus le ſein d'vne belle fille? Mais il vaut mieux que vous vous donniez le contentement de vous en inſtruire vous-meſme par la lecture des Hiſtoriens : & pource qu'il y a bien du choix à faire à cauſe qu'ils n'ont pas tout declaré la verité de l'Hiſtoire, ie vous monſtreray les marques par où vous connoiſtrez ceux qui l'ont traitée auec la candeur, l'ingenuité & la ſimplicité qu'elle deſire.

Au liu. 1. de l'inuention.

Combien que Ciceron ait dit que *l'Hiſtoire eſtoit le recit des choſes paſſees & éloignées de la memoire de noſtre aage*, ſi eſtce que ce mot d'Hiſtoire emporte en ſa ſignification Grecque ce qui a eſté veu & cogneu par nous. Mais ainſi que le nom exprime la verité de la choſe, ce grand homme en a voulu dire l'vſage, & chacun ſçait bien que les Hiſtoires ne s'écriuent point pour ceux qui ont veu ce qu'elles repreſentent Or comme ſans hazarder ſa reputation l'on ne peut racōter fauſſement quelque action à ceux qui en ont eſté les ſpectateurs, on ne ſçauroit auſſi

faire le mesme à la posterité sans blesser sa conscience : de sorte qu'il faut bien prendre garde à ne la parer pas du mensonge au lieu de la verité, & à ne défigurer pas celle qui est auec raison nomee l'Image des choses. Il y en a bien peu toutesfois, que la haine ou l'affection ne pousse à traiter plus fauorablement vn party que l'autre, & à qui leurs interests ne fassent quitter celuy de la verité : de graues Autheurs ont remarqué, quelque potestation que Corneille Tacite eust faite de la suiure, qu'il l'auoit abandonee en de certaines occasions. Ils nous disent qu'aprés auoir eu de si mauuais sentimens des Dieux, qu'ils s'éforçoit de faire cõnoistre qu'ils ne prenoiẽt aucun soin des affaires de la terre, il n'a pas laissé de loüer l'Empereur Vespasian cõme vn ministre choisi par eux pour operer des miracles, ayant redonné la veuë à vn aueugle, & la santé à vn malade en la ville d'Alexandrie: Mais qu'il est croyable qu'il auroit déguisé ceste action, & auroit bien fait trouuer quelque fourbe comme en plusieurs autres, s'il n'eust esté obligé à la memoire de ce Prince, qui mit le premier sa famille en honneur, & dedans le

Corneille Tacite, liure 4. de son histoire.

chemin de la gloire, Comme en ce poinct ils le taxent de flaterie, ils l'accusent de mensonge en quelques autres; dequoy ie voudrois bien qu'il fust innocent, pource que ie suis son admirateur. Car combien que i'aye reconnu que pour ses grandes habitudes à la Cour de Rome, son esprit s'estoit si fort accoustumé à la défiance qu'il ne peut la cacher en ses escrits; Qu'il s'est arresté par fois à des ombrages & à des soupçons; Que n'ayant pas esté dans tous les Conseils, il s'en est imaginé les resolutions; Qu'en plusieurs choses secrettes dont il n'auoit point sceu la verité, il a dit la vray-semblance; Et qu'il n'a pas moins affecté d'instruire les hommes aux ruses politiques qu'à son Histoire: Cela ne fait que m'estonner d'auantage, considerant vne fertilité d'esprit si prodigieuse. Mais afin de ne rompre point le fil de nostre discours, il faut considerer si l'Historien peut auoir eu quelque particuliere passion pour ceux qu'il fait venir sur les rangs; car il aura de la peine à s'empescher de dresser des Panegyriques aux vns, & des inuectiues contre les autres. Quelques-vns disent que la ialousie que Platon &

Xeno-

Xenophon auoiẽt l'vn de l'autre fut cause que celuy-cy traita mal en son Histoire, Menon, qui estoit amy de celuy-là, le dépeignant tel, qui le rend digne de l'infortune dont il fut enueloppé, & excusé en quelque façon la lõgue cruaté du supplice dont Artaxerxes le fit mourir. Herodote pour auoir esté mal traité des Corinthiens, s'en ressent en ses escrits où (contre toute verité) il les fait fuir honteusemẽt en ceste memorable iournée de Salamine : & il a laissé beaucoup de chose au silence qu'il pouuoit dire à l'aduantage de ce peuple, & qui mesmement eussent embelly son Histoire, comme entr'autres la priere solemnelle & les vœux que firent leurs femmes à Venus, afin qu'il pleust à ceste Deesse d'échauffer leurs maris à l'amour de la bataille cõtre les Perses, & de leur inspirer le desir de s'y porter virilement. Il n'y auroit rien à redire en Sallufte s'il n'auoit point obmis à dessein, & par la haine qu'il auoit pour Ciceron, les honneurs publics qui luy furent decernés par le peuple Romain aprés qu'il l'eut deliuré de Catilina : car il vaudroit mieux oster de sa narration ce qui fait à la honte de quelqu'vn, que

Au liu. 2. des guerres du ieune Cyrus.

Plutarque de la malignité d'Herodote.

ce qui tourne à ſa glcire. C'eſt ce qu'obſerue Thucydide, en parlant de ſon precepteur Antiphates, de ne noircir point ſon papier des marques d'infamie dont il fut noté par les Atheniens : Et ce qui rend ſon affection d'autant plus excuſable ; c'eſt que ſa haine a eſté ſi moderée qu'elle n'eut iamais la force de luy faire dire du mal de Braſidas qui auoit causé ſon banniſſement. Ainſi Plutarque louë vn Philiſtus de n'auoir point couché dans ſon Hiſtoire toutes les iniuſtes violences du tyran Denys, à cauſe meſmement qu'il les exerça deſſus les peuples barbares, & qu'il décrit ce qui s'eſt paſſé entre luy & les Grecs : Combien qu'à dire le vray, Pauſanias en parle autrement aſſeurant que c'eſtoit pour l'eſperance que l'Hiſtorien auoit d'eſtre r'appellé à Syracuſe.

Thucydide liure 8.

Marcelle en la vie de Thucydide.

Plutarque de la malignité d'herodote.

Pauſanias en ſes Attiques.

L'on peut auſſi par ignorance inſerer des menſonges en ſon Hiſtoire, & les Autheurs en ſont bien plus excuſables que ceux qui en publient par malice: Plutarque ayant luy-meſme teſmoigné qu'il n'auoit pas vne intelligence parfaite de la langue Latine a ſemblé demander tacitement pardon, en cas qu'il

vint à commettre des erreurs aux vies des Illustres personnages de Rome. Le peu de connoissance que Tacite monstre auoir eu de l'origine, des coustumes, & de la croyance des Hebreux, l'a fait tout de mesme nommer par Tertullian grand forgeur de mensonges; & en outre, pource qu'estant homme d'Estat, & par consequent ennemy de toutes nouuelles Sectes comme capables de subuertir auec le temps la tranquilité publique, il auoit escrit contre les Chrestiens dont la croyance commençoit de son temps à prendre pied dedans Rome. Herodote qui estoit suspect à soy-mesme, pource qu'il recitoit des choses fort anciennes, & sur la foy de plusieurs qui n'en auoient gueres, qualifia ses liures du titre des Muses, à cause de la liberté qu'elles ont de dire des fables: & toutesfois pour ne meriter pas le nom de Pere de l'Histoire seulement à cause de l'eslegance & netteté de son discours, il leur fait produire la verité vn peu aprés le milieu de son ouurage, qu'il rend si belle que l'esprit le plus stupide en seroit épris. Mais c'est qu'il estoit paruenu aux affaires de son temps, & qu'il décharge

En son Apologetique.

en ses derniers liures sa memoire, de laquelle il ne pouuoit pas estre trompé. A dire le vray pour rendre vne Histoire digne de foy il est necessaire que celuy qui escrit ait esté present aux actions qu'il recite, ou qu'il les ait apprises de ceux qui y ont assisté ; encor ne doit-il pas employer les memoires de toutes sortes de personnes, mais de ceux-là seulement qui ayans esté parties de l'action le peuuent instruire des causes, des conseils & du but où l'on aspiroit. Ce fut de la sorte que Thucydide se gouuerna lors qu'il voulut composer la sienne : car outre qu'ayant esté Capitaine des Atheniens il auoit vne parfaite connoissance des affaires de son temps qui se passa tout en guerres, il n'espargna rien pour gaigner des hommes intelligens dans le party contraire qui peussent l'instruire de tout ce qui s'estoit passé dedans leurs armées. De là vient que les belles actions des Lacedemoniens ne sont non plus oubliées en ses escrits, que celles de ses citoyens d'Athenes qui leur faisoient vne guerre tres-sanglante ; & s'il est loüable, comme disent plusieurs, & entr'autres Ciceron, d'auoir surpassé tous les Historiẽs

Au li. 2 de l'Orateur.

Grecs en l'art de bien dire, ayant si bien sceu presser les choses que le nombre des sentences égale presque celuy des paroles auec vn tel agencement que l'on ne sçauroit iuger qui sont celles qui prennent leur embellissement des autres ; il l'est encor d'auantage pour la verité qui reluit en sa narration. Aussi Denis d'Halicarnasse qui pour en faire vn tres-seuere iugement a examiné son discours iusques aux syllabes, confesse qu'il n'a pas dit vn seul mensonge volontaire, & que sa conscience est nette & sans tache ; mais c'est d'auoir renuersé l'œconomie, & confondu l'ordre des parties de l'Histoire qu'il reprend. On deuoit de mesme attendre de Polybe vne Histoire tres-veritable, veu qu'il auoit esté gouuerneur de Scipion l'Africain, & qu'il l'accompagna en toutes les guerres qu'il fit, ayant tousiours de belles charges dans ses armées; & il estoit encor à presumer qu'elle seroit remplie de preceptes tres-profitables eu égard à sa doctrine, à l'importance des affaires dont il traitoit, à la suffisance du Chef qui les conduisoit, & à la redoutable puissance des ennemis. Or donc puis qu'il n'y a personne qui puisse

estre mieux instruit de la verité des motifs, des deliberations, des traités secrets, des sourdes menées, & des interests ou volontez des Princes que leurs ministres, ce seroient ces gens-là que i'estimerois capables de trauailler aux Histoires, mais pource qu'ils ont ordinairement les occasions de flatter leur maistre, & de parler glorieusement de leur party, il les faut connoistre d'vn naturel fort genereux auant que de leur donner toute sa croyance. Paul Ioue pour auoir eu de grandes intelligences en la Cour de Rome, où de son temps toutes les affaires du monde se concertoient, n'a pas toutesfois déployé sa conscience dans son Histoire, ny rapporté ce qu'il y pouuoit auoir appris: & ce qu'il dit auec tant de faste que Charles le Quint l'incita d'escrire, n'est qu'vne preuue aux Lecteurs que sa plume estoit partiale. Il en eut aussi la recompense deuë aux flateurs, en ce que cét Empereur l'en mesprisa depuis & le tint pour vn escriuain fort lasche; d'où l'on peut iuger qu'elle opinion en ont conceuë non seulement ceux des partis contraires, mais ceux-là mesmes qui n'y ont point esté interessez.

L'humeur franche de noſtre Philippes de Commines l'a bien ſçeu garantir de ce reproche : il s'eſt maintenu libre entre les vertus & les defauts de ſon Loüys onziéme, & ayant loüé les vnes il n'a point eu de peur de marquer les autres. Et ie ne ſçay pourquoy il a teu ce que ce Roy auoit fait contre le bien public, & qui ſeruit de pretexte au party qui ſe forma contre luy ne le pouuant ignorer puis qu'il auoit entrée dans les conſeils. Par-aduanture eſt-ce vne oubliance pareille à celle dont on l'accuſe de n'auoir pas declaré les raiſons qui firent aduancer les Princes vers Parrs, aprés vn ſecond conſeil tenu pour cét effet : car de n'auoir point rapporté celles qui donnerent lieu à la reſolution que prit le Roy aprés le cõbat, on ne le peut attribuer qu'à ſa negligence, veu qu'il témoigne que le Seigneur de Cõtay appuya ſon aduis de tres-belles & tres-iudicieuſes raiſons, que vous deuriez ſouhaiter, Timãdre, n'eſtre pas demeurées dans le ſilence, puiſque ce grãd homme qu'il qualifie du nom de Sage, eſtoit l'vn de vos predeceſſeurs, & qu'il a laiſſé ſa maiſon dedans la voſtre. Mais pour n'encourir le blaſme qu'on

luy donne d'auoir fait de trop lõgues digreſſions, que toutesfois i'excuſe volontiers, puis qu'à l'imitation de Polybe c'eſt pour nous y enſeigner de belles choſes, (car ie ne pretends pas vous entretenir de la forme de l'Hiſtoire, ce que ie laiſſe aux Rhetoriciens, mais ſeulement de la matiere) ie reuiens à nos miniſtres d'Eſtat, & aux autres hõmes politiques, auſquels on void rarement vne autre condition neceſſaire pour bien d'eſcrire vne Hiſtoire C'eſt qu'ils sõt la pluſpart ignorans en l'art-militaire; & neantmoins ie vous laiſſe à penſer combien il importe de ſçauoir exactement rapporter l'ordonnance d'vne bataille, l'attaque ou la defence des places, de quelles gens, de quelles armes, de quelles munitions, de quels engins on s'y eſt ſeruy, l'aduantage ou deſauantage des lieux, bref toutes les circonſtances qui concernent la guere, & leſquelles bien ſouuent ſont cauſe de l'aduencement ou de la ruine des partis, voire meſme du gain, ou de la perte des Prouinces. En effet combien la lecture de Guicciardin ſeroit-elle plus vtile, s'il euſt eſté aſſez ſçauãt en l'art militaire, pour nous inſtruire

de tout ce qui ſe paſſa aux ſieges,aux rencontres, & aux batailles dont il n'a dit qu'vne parole, excepté de celle de Rauenne qu'il à deſctire ſi entierement,que quelques-vns m'õt aſſeuré en Italie qu'il n'auoit fait que la tranſcrire des memoires d'vn homme d'experience en la guerre, qui s'y eſtoit rencontré. Croyez-vous pas auſſi qu'on veroit Q. Curſe plus ſouuent dans les mains des Capitaines qu'en celles des gens d'eſtude, s'il auoit accompagné l'hiſtoire d'Alexandre de ſon hiſtoire; ie veux dire s'il auoit declaré ſon attirail de guerre, ſa façon de la faire, ſes attaques, ſes combats, s'il auoit fait ſes deſcriptions vn peu plus militaires que Poëtiques, & en ſomme s'il auoit armé auec plus de ſoin vne vie toute guerriere? Il ne deuoit pas au moins permettre que la poſterité cherchaſt l'ordonnance de la Phalange Macedonienne ailleurs que dedans ſes liures? pourueu toutesfois qu'il l'euſt rangée auec moins de confuſion qu'il n'a fait l'armée de Darius ſur le poinct de la bataille. Tous ceux qui eſcriuent des choſes éloignées de leurs ſiecle tombent aſſez ſouuent en ce defaut-là, & i'ay touſiours creu que tels Hiſto-

riens (i'excepte ceux qui font des hiſtoires generales) ſont plus oſtentateurs de leur bien dire qu'amateurs de la verité, ce qui ſe void en leur ſtyle, dont la clairté & la douceur ne ſont point temperées de la grauité neceſſaire au genre d'eſcrire hiſtorique. Il s'en eſt trouué qui ont deſiré en Polibe des paroles plus douces, & vn ſtyle plus poly & mieux orné qu'il n'aiſt; mais ſe doit-on faſcher qu'vn homme qui ſort des batailles, ſoit vn peu chargé de pouſſiere? Qu'en eſcriuant des amourrettes on ſoit ſoigneux ſi l'on veut de l'engencement de ſes paroles : qu'on prenne garde que l'elegance en ſoit ſans rides & ſans taches : i'y permets encor ſi l'on veut la friſure, le fard, & toutes les mignardes affetteries dont vne femme qui veut plaire, forme des attraits & des charmes deſſus ſon viſage & deſſus ſon ſain : Pour ce qui eſt de l'Hiſtoire, il faut que ſon ſtyle ſoit graue en traitant des affaires de la Paix, & on le doit éleuer tāt ſoit peu, & luy faire prendre vn air martial, quand on le iette dans la guerre. Mais pour retourner à ceux qui eſcriuent les choſes faites de leur ſiecle on y remarque encores ce defaut, Qu'ils ca-

chēt le naturel & les fins des principaux autheurs des mouuemēs lors qu'ils y reconnoiſſent du mal, & qu'eſtans comme l'on dit des Polyphemes pour leurs imperfectiōs, leurs vices ou leurs intentions ſiniſtres, ils ſont des Argus pour voir le peu de bien qui s'y trouue. Non que ie veüille blâmer les loüāges qu'ils donnent lors qu'elles ſont meritées; car l'hiſtoire ayant pour but de détourner les hommes du mal, & de les porter à l'amour du bien doit rendre l'vn odieux, & ne priuer point l'autre de la gloire qui luy appartient. Entre plusieurs belles qualitez dont M. de Thou a fait que ſon hiſtoire eſt la plus recommandable de celles de nos derniers ſiecles, i'y trouue cela de ſingulier que n'ayāt point épargné ceux dont les actiōs meritoient d'eſtre blâmée, il a auſſi accōpagné la mort des perſonnes vertueuſes d'vn bel eloge de leur vie. Car le Lecteur par ce moyen reçoit auec le plaiſir de l'Hiſtoire quelque amendement en ſes mœurs, & ſe ſent émouuoir doucement aux grandes choſes. Et n'eſt-il pas vray, Timandre, que quand vous oyez ce qu'il rapporte de la mort de Monſieur voſtre oncle, qu'*encores que les Eſpagnols*

Monsieur de Thou au li. 112. de ses histoires.

eussent esté chassez de Han, & que le chasteau fust rendu, on n'entendoit point toutesfois ces cris de ioye accoustumez en vne Victoire, & l'on ne voyoit point ces visages gays, & qui se font feste l'vn à l'autre. Mais de mémes qu'en vn grand deüil, les soldats & les chefs alloient la face triste & baissée auec vn morne silence, à cause de la mort de celuy qu'ils auoient respecté pendant sa vie comme vn grand Capitaine, & dont ils pleuroient la perte comme de leur pere bien aymé. Car ils s'attendoient bien que sa mort alloit estre suiuie de quelque décōfiture, & deslors ils presagerent les maux qui arriuerēt depuis sur la frontiere. Et il ne fut pas regretté seulement en ceste Prouince dont il auoit la Lieutenance du Roy, & où ses predecesseurs auoient tousiours tenu le premier rang: mais il causa vn pleur public par tout le Royaume. Certes c'est vne chose asseurée que le Roy touché de ceste nouuelle en ietta des larmes, & aprés auoir essuyé ses yeux il dit d'vne voix basse, que Han n'estoit point de telle importance qu'il eust deu couster le sang d'vn grand Capitaine, & qui auoit si vtilement seruy la France: & que si Dieu luy eust donné le choix, il auroit pour conseruer la vie à Humieres perdu tres volontiers non pas Han tout seul, mais plusieurs autres telles

places de la frontiere. Or outre la ſplendeur de ſa naiſſance, de tres-grands biens prouenus de ſes anceſtres, vn courage égal à ſes biens, & vne liberalité à les deſpenſer qui excedoit ſa puiſſance, il auoit vn certain agréement en ſon viſage, & auec ce ie ne ſçay quoy qui ſent ſon hõme de condition, la douceur de ſes mœurs s'y faiſoit aſſez connoiſtre. Tellemẽt qu'ayant outre toutes ces graces vn eſprit qui n'auoit rien de commun, non ſeulement il s'acqueroit l'eſtime & les reſpects d'vn chacun, mais encores il rauiſſoit les affections de tout le monde. Quand donc, Timãdre, on vous en fait ce veritable recit, n'auez-vous pas vne incroyable ſatisfaction de ce que par ſes actions il s'eſt acquis vne loüange immortelle, & ne vous ſentez-vous pas à l'inſtãt ſaiſi d'vn indicible deſir de vous rẽdre heritier legitime de ſa gloire? Pour moy ie ne ſuis point de ceux qui voulãt que l'hiſtoire ſoit vne narration ſeiche, l'improuuent pour peu qu'elle paroiſſe ſententieuſe, raiſonnée, & ſemée des loüãges de ceux dont elle recite les actions: Ie ſçay qu'vn Hiſtorien ne doit point s'enhardir de publier vn menſonge: mais puis qu'il ne doit pas craindre non plus à écrire vne verité, il peut donner des loüanges le-

gitimes. Non qu'il soit à propos de s'y estendre à la maniere des Orateurs : & c'est vn vice que commettent presque tous ceux qui écriuent du viuant des personnages qu'ils amenent sur les rangs en leurs histoires. Si Tibere eust esté tel que Velleius Paterculus le dépeignit pendãt son Empire, Rome se seroit vãtée de n'auoir iamais eu de Prince plus accõply en toutes sortes de Vertus. Mais quoy! puisque d'vn monstre tel qu'estoit Sejan, il en fait l'exemplaire d'vn parfait Ministre d'Estat, a-t'il deu gaigner d'autre estime parmy les gens d'honneur que d'auoir eu vne plume venale, & de celles-là qu'on void dans les Cours des Princes s'esleuer au gré de ceux qui en possedent les faueurs? Or ie ne vous en sçaurois dire dauantage sans vous declarer les Loix de l'Histoire, & ce n'est pas le but que ié me suis proposé : vous m'excuserez mesme si ie ne vous informe pas des plus vtiles Histoires, & si j'obmets les moyens qu'on donne pour en recueillir le fruit. Car tous ceux qui les ont leuës aussi bien que Lucullus, dont ie vous parlois tantost, ne se sont pas seruis si bien que luy des conseils dont elle est riche, & comme

luy ils ne les ont pas remarquez. C'est vn discours que i'ay iugé deuoir estre inseré auec ceux de la Prudence : car bien qu'il semble (puisque ceste Vertu s'occupe à regler les employs des hommes) qu'il seroit à propos de la ranger sous la vie Actiue ; neantmoins à cause que c'est vne Vertu Intellectuelle, nous ne sçaurions donner des bornes à la vie contemplatiue d'vn Honneste homme, sans comprendre la Prudence au dedans, & les moyens d'y habituer son esprit.

V. PROMENADE.

De la Prudence en general.

QVE la Promenade nous doit reüssir heureusement auiourd'huy, Timandre, puisque dés l'entrée, vn objet s'offre à nos yeux qui se rapporte si bien à ce dont nous sommes resolus de nous entretenir: Car voyez-vous pas que ceste allée, & ces canaux qui la bordent semblēt s'estrecir à mesure qu'ils sont éloignez de nous? & cela ne procede que de ce que les mesmes choses paroissent grandes

ou petites ſelon l'ouuerture de l'angle ſous lequel elles ſont veuës. Ces arbres qui ſont proches de nous forment vn angle mouſſe deſſus nos yeux; & les eſpeces de ceux qui en ſont loin, n'y tombēt qu'à angle aigus; ce n'eſt donc pas vne merueille, ſi ceux-cy paroiſſent plus grands, & éloignez entr'eux d'vne plus grande diſtāce que les autres qui ſont au bout de l'allée, & ſi par conſequent toute l'allée ſemble former vne pyramide. Ceux qui ignorent les principes de l'Optique ont creu de cét effet & de pluſieurs autres, que les ſens eſtoient trompez, & particulierement celuy de la veuë; mais ils me pardonneront ſi ie leur dit qu'ils ſe laiſſent eux-meſmes ſurprendre, & que les yeux eſtans biens ſains, voyent les choſes ſelō qu'elles apparoiſſent. Pour leur ſembler autres qu'elles ne ſont, on ne doit pas dire qu'ils ſe trompent: le mouuement des objets, leur éloignement, leur aſſiette, leur figure, la diſpoſition du lieu qui eſt entr'eux & nous, & pluſieurs autres accidens alterent ſouuent leurs eſpeces, & les rendent autres en leur eſcoulement qu'en leur ſource. Or l'œil ne ſçauroit voir que ce qu'il reçoit;

&il

& il ne reçoit pas les obiects, mais seulement les especes qui s'y impriment ainsi qu'elles feroient dessus vn miroir. Il void bien que l'Arc en Ciel est peint de belles couleurs, que le col du pigeon est agreablement bigarré, & il asseure le mesme de plusieurs autres choses, quoy qu'il n'en soit rien en effet; en tout cela pourtant il ne se trompe point, car le sens de la veuë n'est que pour receuoir les choses apparentes, & quant à la realité des obiects, sans l'assistance de quelque autre faculté, il ne la sçauoit reconnoistre. Voicy donc Timandre, vn rencontre bien fauorable pour nous, qui desirons nous entretenir de la Prudence: car quelques-vns tiennent que c'est vne Prouidence humaine, d'autres l'ont nommée l'œil de l'ame, & nous n'auons pas mesme de terme plus propre pour exprimer l'imprudence de quelqu'vn que de l'appeller aueugle. Les Egyptiens en peignant vn œil dessus vn Sceptre vouloiẽt signifier la Prudence qui le doit gouuerner; Vlysse le plus prudent des Grecs aueugla Polypheme, c'est à dire le trompa: & s'il m'estoit permis de mesler la Verité auec la peinture, & la fable, i'alle-

Ciceron au liure 1. des loix.

Philõ Iuif en la vie d'Abraham.

gerois Salomon qui dit que *le Sage a des yeux en sa teste, & que le fol marche dans les tenebres*, c'est à dire qu'il ne se sert point d'yeux. I'ay eu long-temps de la peine à trouuer pour quelle raison les Poëtes feignent l'Amour estre aueugle, veu qu'il n'ait en nous par les yeux, & qu'ils sont les entremetteurs de ce commerce des cœurs; à la fin ie me suis apperceu qu'ils vouloient par là remarquer les extrauagances des amoureux, & tous les déreglemens d'vne ame à qui la passiõ a osté l'vsage de la Prudence. Si quelque Rhetoricien auoit ce sujet à traiter en vne declamation, il luy seroit bien aisé d'approprier toutes les parties de l'œil, & leurs vsages, à toutes les pieces necessaires pour former ceste Vertu là : mais outre que nostre entretien ne nous sçauroit permetre de si longues digressions, il faut ramener nostre consideration sur le premier poinct duquel nous auons parlé. Aussi bien suis-ie certain que si vous m'accordez que nos yeux ne se trompent point, vous ne consentirez pas la mesme choses pour la Prudence: chacun tient en effet qu'elle est fautiue, & que ceux qui s'y sont fiés d'ordinaire en ont esté

bien souuent circonuenus. Afin donc de vous resoudre ceste difficulté, souuenez-vous s'il vous plaist de ce que i'ay dit que les especes auant que d'estre receuës en l'œil estoient desia telles qu'elles y sont ; & que rien ne s'est changé en ceste reception : Or il n'en va pas ainsi pour le regard de l'Entendement, car il compose luy-mesme ses sciences particulieres, par le moyen de certaines connoissances generales dont la Nature l'a reuestu en naissant. Que si dauanture il ne compose point comme il faut, on n'en doit pas esperer vne science certaine, ny vne parfaite prudence : mais aussi lors qu'en faisant ceste composition il y obserue toutes les regles necessaires, il void la fin de ses desseins dés le commencement, si quelque rencontre extraordinaire de la Fortune ne l'en empesche. I'espere qu'au progrés de ce discours vous verrez comment il se doit conduire en ceste operation, & que vous ne douterez point de ce que ie vous en asseure : mais auparauant, il faut sçauoir ce que les Philosophes ont determiné de la Nature de la Prudence. Soyez attentif ie vous supplie à vne comparaison que ie veux

prendre de noſtre Sens commun, & ie me promets que vous conceuerez facilement ce que i'entreprens de vous expliquer.

Les Philoſophes tiennent que tous les organes de nos ſens exterieurs aboutiſſent à vn ſens plus reculé, auquel ils rapportent ce qu'ils ont receu de diuers endroits: & pour vous donner à connoiſtre que cela ſe fait ſans confuſion conſiderez vn peu comme les eſpeces de diuerſes couleurs, de diuers ſons, & de diuerſes, odeurs, ſe retrouuent ſouuent en vn meſme poinct de l'air, ſans que les vnes ſe meſlent parmy les autres. Or de meſme qu'en vn cercle où il y a des lignes qui de la circonference vont ſe terminer coniointement au centre, on peut dire que ce terme, eu égard aux diuerſes lignes, eſt pluſieurs choſes, & n'en eſt que vne, eu égard à leur viſion; Il eſt ainſi du ſens commun (diſent-ils) pource que ſi l'on en iuge ſelon ſes diuerſes correſpondances auec tous les ſens qui s'y vont décharger des eſpeces qu'ils ont receuës, il ſera en quelque façon pluſieurs choſes;& ſi on le conſidere en ce que par vn ſeul acte de ſa puiſſance il decide de tous ob-

jects pour differents qu'ils soient l'vn de l'autre; on n'en peut dire autre chose sinon qu'il est indiuisible. Sçachez donc maintenant que selon l'aduis de plusieurs grands personnages, c'est tout de mesme de la Prudence: Ils nous asseurent qu'elle seule comprend toutes les Vertus, & que selon les sujects où elle s'applique on luy donne diuers noms, l'appellant Iustice quand elle distribuë à vn chacun ce qui leur appartient: Force quand elle souffre ce qui se doit endurer: Temperance lors qu'elle fait choix de ce qu'il faut suiure ou fuir: mais qu'en effet toute sorte de Vertu n'est autre chose que Prudẽce. Socrate entr'autres a esté de ceste opiniõ, laquelle on ne sçauroit cõmander de tout poinct; pource que *quand il auroit erré en pensant que toutes les Vertus fussent autãt de Prudences; il parloit sainement disant qu'elles n'en pouuoient estre destituées.* Et pour n'en rechercher point la raison dãs Platõ, puis qu'Aristote qui traite le mesme sujet est beaucoup plus resolutif, ie vous diray en ses termes; *Que toute Vertu est vne habitude qui se conforme tousiours à vne droite raison, & opere par icelle: & que ceste droite raison n'est autre chose que la Prudence.* Philon

Plutarque au traicté de la Vertu Morale.

Aristote aux Morales liu. 6 chap. 13.

Au Menon & en l'Alcibiade 1.

Iuif qui s'attache aussi fort aux opinions de Platon, que celui-cy faisoit à celles de Socrate, n'a pas voulu s'en esloigner en ce poinct. Les Vertus, dit il, ont leur siege en l'ame, c'est à sçauoir la Prudence en la partie raisonnable, la Force en l'Irascible, & la Temperance en la Concupiscible, Quant à la Iustice, elle naist de l'obeïssance que ces deux facultez inferieures rendent à la superieure. De sorte que selon son aduis, il n'y auroit point de Vertu, si la faculté concupiscible & l'irascible rompoient le frein de la raison, & si elles ne se laissoient conduire par la Prudence. Vostre esprit par aduanture est en peine du choix des deux opinions, à sçauoir, si la Prudence comprend toutes les Vertus, ou si les Vertus ont chacune leur essence particuliere; & je vous diray pour resolution, puisque la Prudence reside en l'Entendement, & les autres Vertus en la Volonté, & en outre puisque celles-cy tendent à vne fin, & que celle-là en découure & ordonne les moyens, qu'elle doit estre distinguée, & separée d'auec les vertus Morales. Neantmoins à cause qu'elle enseigne à discerner les choses bonnes, d'auec les mauuai-

Aristote au lieu sus allegué. Au liu. I. des allegories de la loy.

ses, & celles où il n'y a ny bien ny mal, nous induisant à élire les premieres, à reietter les secondes, & se gouuerner indifferemment touchāt les autres, il nous est impossible de faire passer aucune actiō pour vertueuse, si la Prudence ne l'a conseillée auparauant. En effet les autre Vertus ne respirent que par elle; c'est elle qui les anime, qui leur enseigne leur office, & qui leur prescrit ceste mediocrité qu'elles ne doiuent point outrepasser. Mais afin de vous faire mieux cōceuoir la grandeur de son merite & de sa valeur, ie desire vous entretenir de tous ses vsages.

Il m'est impossible toutesfois auant que d'entamer ceste matiere, de ne repartir point aux plaintes dont plusieurs personnes offencent tous les iours vne Vertu si rare, & si accomplie : car elle n'est point capable, disent-ils, de nous procurer les biens, ny de nous faire euiter les mal-heurs de ceste vie, la Fortune seule en ayant l'entiere disposition & la souueraine puissance.

Or Timandre, à considerer seulement l'humeur de ceux qui la blasme ainsi, i'ose attendre de vous que vous n'entrerez iamais dans leur sentiment. Car ou ce

sont des esprits chagrins, à qui le meilleur ordre du monde blesse la fantasie; ou des ignorans, qui ne sçauroient penetrer au trauers des motifs, des projects, & de la conduite des entreprises qui sont suiuies d'vn succés auantageux; ou bien des enuieux, qui ne pouuans souffrir la gloire de ceux qui en ont acquis par leur bon sens, employent toute leur industrie à faire curieusement, mais vainement obseruer qu'ils en sont venus là par quelques rencontres fortuits. Et mesmes si tous les hommes ne se veulent flater, il n'y en a pas vn qui ne confesse que dans les disgraces que son imprudéce a attirées dessus luy, il a esté bien aise d'en accuser la Fortune, pour auoir sujet d'entretenir ses esperances. Ne pensez pas, ie vous supplie, que pour cela i'adhere à l'opinion de ceux qui n'admettent point du tout de Fortune, & qui tiennent qu'elle n'a son estre que dans les fables de la Poësie. Car c'est vne chose certaine que tout ce qui agit ne paruient pas à sa fin, à cause de certains obstacles qui l'en détournent: & qu'il s'en produit des effets que l'on doit appeller fortuits, puis qu'ils n'ont point esté recherchés, ny mesmes

preueuz. C'est pourquoy celuy qui frappa sa marastre d'vne pierre au lieu d'vn chien à qui il la iettoit, remercia la Fortune de ce que son coup n'estoit pas perdu : & Nealcés apres n'auoir peu representer naïuement l'escume d'vn cheual qu'il auoit au reste bien peint, iettât par depit l'esponge où il nettoyoit ses pinceaux contre le tableau, vid que la Fortune luy presta son secours, & que par ce coup d'esponge elle donna la perfection à son ouurage. Il s'en est trouué aussi qui par des blessures ont receu fortuitement la guerison de certains maux qu'on estimoit incurables : & tout le monde sçait l'accident rapporté en vn Epigramme Grec, d'vn desesperé, qui sur le poinct de se pendre à vn arbre apperceut au pied la terre fraischement remuée, où ayant trouué de l'or caché par vn vsurier, il l'enleua & mit son licol en la place, de sorte que l'vsurier y retournant s'en seruit, perdant à ce rencontre le desir de viure, où l'autre auoit perdu celuy de mourir. Toutesfois, outre que ces accidens se font voir rarement, ils ne se font pas voir en toutes sortes de sujets, ny d'occasions. Il y a des choses qui

en sont plus susceptibles les vnes que les autres, & il n'est pas du tout impossible à la Prudence de les éuiter, si elle iuge qu'ils soient à craindre. C'est pour ceste raison qu'vn Poëte dit que pourueu qu'elle nous guide, nous pouuons nous vanter que l'assistance d'aucune Diuinité ne nous manque : Et si le ieune Denys aprés la perte du Royaume que son pere lui auoit acquis, disoit qu'il ne l'auoit pas laissé heritier de sa Fortune pour le conseruer, c'estoit pour excuser les fautes de son mauuais gouuernement. Car l'experience nous à par plusieurs fois confirmé ceste verité, Que la Prudence attire mesme la Fortune à sa suite. Et afin que vous n'en soyez point en doute, Timandre, prenez la peine de ietter vos considerations dessus les affaires de la guerre, & sur ce qui s'est passé de tout temps dans les Cours des Princes, puisque c'est là où, comme chacun en demeure d'accord, ceste Fortune fait voir ses plus remarquables & ses plus prodigieux effets.

Iuuenal liu. 1. Satyre 10.

Quelqu'vn pourroit-il me nier que de toutes les plus grandes guerres qui furēt iamais, les plus aduisez Capitaines n'en ayent remporté les plus heureux euene-

mens ? Ces grosses armées Persiennes dissipees par les Grecs;les Romains vainqueurs de tant de nations; ceste défaite des Sarrazins (la plus nombreuse que i'aye encore leuë) par nostre Charles Martel, qui fit couler du sang à la Loire durant trois iours, & toutes les plus fameuses déroutes dont l'Histoire tient registre ; donnent-elles pas à connoistre que la Victoire va du costé du bon sens, & non pas de la multitude ? Vous me direz peut-estre que les vns estoient plus vaillans que les autres, & ie l'aduoue aussi Timandre: Mais d'ou procede ceste vaillance aux soldats que de leur bon ordre & discipline militaire, dont ils prennent vne tres-grande confiance dans le combat; & ceste discipline que de leurs Chefs ? Iamais les Lacedemoniens ne furent plus vaillans que sous le regne d'Agesilaüs ; C'estoit au temps de la guerre du Peloponese : Il les auoit menez en Afrique, & exercez long-temps contre les Perses, & on se fust mocqué de celuy qui leur eust voulu comparer les Thebains. Cependãt la Prudence d'Epaminondas conduisant ceux-cy, rẽporta deux fois la victoire sur les Lacedemoniens. Desirez-vous vn exẽ-

ple plus pregnant ? Considerez Pompee aux prises auec Cesar. Celuy-là auoit triomphé des trois parties du monde, & en vn mot il estoit appellé Grand. Si est-ce que la Fortune de Cesar surmonta la sienne, à cause qu'il auoit vne plus grãde connoissance de l'art-militaire. Car il n'est rien de plus vray, que le bon-heur d'vn Chef naist de l'authorité qu'il s'est acquise parmy les Soldats : laquelle authorité luy vient par le moyen de sa Vertu, & ceste Vertu de sa science, ou pour mieux dire de sa Prudẽce militaire. C'est pourquoy ceste sentence est ordinairement en la bouche des bons guerriers ; Que personne encore ne s'est proposé la Vertu pour guide, qui n'ait eu la Fortune pour compagne ; Ce que l'on explique de ceste sorte, Que nul n'a vaincu qui n'ait pû vaincre, nul ne l'a pû qui ne l'ait sceu, & nul ne l'a sceu qui n'ait eu ceste Prudence dont nous parlons.

Vous m'arrestez icy Timandre, & me dites que tous ceux qui ont bien pesé les actions de Cesar, disent qu'il s'est quelquesfois éloigné des preceptes de la Prudence, pour tenter les hazards de la Fortune ; ce qu'ils remarquent particulie-

rement au passage de la Tamise, la seconde fois qu'il alla en Angleterre. Il n'y auoit qu'vn gué en ceste riuiere, & encore bien fascheux à ce qu'il rapporte luy-mesme, au delà duquel les Anglois s'estoient campez, & remparez le long du riuage d'vne bonne pallissade. On l'aduertit qu'outre cela ils auoient fiché des pieux dans le gué, que l'on ne pouuoit apperceuoir : & neantmoins pour toutes ces difficultez il ne se diuertit point de sa resolution. Au contraire, il fit commandement à la caualerie de marcher deuant, & la fit suiure de ses gens de pied a qui l'on ne voyoit que la teste hors de l'eau, dequoy les Anglois resterent si fort estonnez, que n'ayans pas le courage de resister, ils abandonnerent leurs logement à la desesperee vaillance des soldats Romains. Ie vous confesse que ceste action sera tousiours admirée d'vn chacun, & que peu de gens se mettront en deuoir de l'imiter en de semblables rencontres, comme par trop hazardeuse. Ie tiens pourtant que Cesar connoissoit si bien l'affection de ses soldats, & le mépris qu'ils faisoient de toutes sortes de dangers, qu'il deuoit auec raison

Cesar au liure 5. de la guerre des Gaules.

esperer de forcer le passage: non pas peut-estre si aisément qu'il fit, à cause qu'il n'eust sceu preuoir la fuite des Anglois, qui fut à dire le vray vn effet de sa bonne Fortune. Car ie ne veux pas nier absolument, que la Fortune quelquefois ne se mette d'vn party, & ne se declare contre vn autre, veu ce que Cesar en dit luy-mesme en ses Commentaires, à qui l'on s'en doit rapporter à mon aduis autant qu'au tesmoignage d'aucun autre. Mais ie vous feray souuenir de l'actiõ qui mit fin à toutes ses guerres de la Gaule, tant elle estonna tous ceux qui en ouyrent parler: & vous confesserez, ie m'en asseure, que sa Prudence en ceste occasion-là obtint la victoire sur le nombre & la valeur de ceux à qui il auoit à faire, sans qu'on puisse dire que la Fortune ait deu s'attribuer aucune partie de la gloire. C'est du siege de la ville d'Alexia dont ie desire vous faire la narration: là ou Vercingentorix tres-renommé Capitaine des Gaulois, pressé par Cesar, c'estoit retiré auec quatre vingts dix mille combattans. Ceste ville-là estant située sur la croupe d'vne montagne, ne se trouua point capable d'vn si grand nombre de soldats:

Au liu. 6. de la guerre des Gaules.

tellement que Vercingentorix fut contraint de les loger sur le penchant de la motagne prés des murailles de la ville, où il les rẽferma du costé de dehors, d'vn bon fossé, & d'vne muraille seiche de six pieds de hauteur. Cesar donc mettant en balance l'experience du chef ennemy, la forte assiette de son camp, & le nombre de ces gens, auec l'armée Romaine qui n'estoit que de six legions, ne creut pas pouuoir emporter le lieu de viue forces: mais estimant qu'en peu de temps les viures dont la place estoit mal pourueuë seroient consumez, il se resolut d'y tenir le siege. Or pour s'asseurer contre les sorties, il tira entre son camp & la ville vne tranchee d'onze mille d'estenduë: & toutes les nuicts il faisoit entrer ses gens en garde dans vingt-trois forts qu'il éleua aux endroits les plus aduantageux. Pendãt qu'on étoit aprés ce trauail, la caualerie d'Alexia descendit en vne plaine au dessous de la ville, & vint de furie charger les Romains, qui la repousserent encore plus vertemẽt: par cét essay Vercingentorix connut sa foiblesse, & l'impossibilité qu'il y auoit de sauuer ses gens. s'aduisa auparauãt que la circonualation

de Cesar fust acheuee, d'enuoyer en vne nuict toute sa caualerie hors de là, & d'escrire aux autres Chefs des Gaulois qu'ils eussent à le venir secourir dans vn mois, n'ayans des viures que pour ce temps-là : ce que Cesar ayant apris par le rapport de quelques prisonniers, il songea à se fortifier plus puissamment qu'il n'estoit. Pour cét effet, ayant creusé le fossé le plus proche d'Alexia iusques à vingt pieds, & luy donnant pareille largeur, sans aucun talud, il en fit vn autre de quinze pieds à quatre vingts pas de là, puis vn troisiesme tout semblable: & ayant fait conduire de l'eau dans ce dernier fossé, de deux riuieres qui estoient assez voisines, il éleua au derriere vn rempart, auec vn parapet à creneaux, le tout de douze pieds de haut, & fit le long du cordon auecques des pieces de bois fourchuës, cét ouurage que nous appellons maintenant vne fraize. Il fortifia ce rempart d'vn grand nombre de tours qui se flanquoient l'vne l'autre de quatre vingts pieds de distance; & pour guarantir contre les frequentes saillies des ennemis ceux qui estoient à ce trauail, & le pouuoir garder auec peu de soldats, voicy ce

qu'il fit entre la premiere & la seconde tranchée. Assez prés, & tout à l'entour de celle-cy, il fit vn petit fossé de cinq pieds de profondeur, ou il planta par files des troncs d'arbres ébranchés & aiguisés à cinq pour file, entrelassez ensemble par bas; & il n'en laissa sortir que les pointes au dessus de la terre. Plus de là il fit huict rangs de fosses en eschiquier, larges de fonds, & estroites d'ouuerture: & y ayant fiché bien auant des pieux gros comme la cuisse, dõt les bouts pointus & bruslez sortoient de quatre doigts au dessus de la terre, il les couurit des menus rameaux que l'on en auoit esbrãchés, ce qu'il auoit desia fait aux trõcs du premier fossé. Au deuant de tout cela, il enfonça en diuers endroits iusqu'à fleur de terre, de petites pieces de bois ou l'on auoit attaché des pointes & des crochets de fer, afin de donner de la difficulté aux ennemis dés le premier abord: Et s'estant logé derriere tous ces trauaux, il renferma son camp de la mesme maniere, du costé par ou deuoit venir le secours. Ainsi la derniere de ses tranchées estoit de quatorze mille de circuit, & toutes ensemble elles pouuoient faire

vingt-quatre lieuës Françoises. Ie ne veux pas vous arrester à la consideration que sans doute vous aurez, de tous les soins qui repasserent dans son esprit lors qu'il estoit apres ceste circonuallation, veu qu'en mesme tẽps il auoit à se defendre des ennemis qui faisoient souuẽt des sorties; qu'il falloit enuoyer aux forests couper des arbres; qu'il estoit necessaire de se munir de viures; & tout cela au milieu d'vn pays ennemy. Comme donc il eut acheué son ouurage (& ce qui est presque incroyable, en vn mois de tẽps) le secours des Gaulois arriua; il estoit de deux cens quarante mille hommes de pied, & de huict mille cheuaux sous la conduite de quatre chefs. Sans aucun delay ils firent leurs approches & leur attaque: dont ceux qui estoient dans Alexia s'estans apperceuz, ils sortirent de leur costé, & comblerent le premier fossé de clayes, de fascines, & de plusieurs autres choses qu'ils auoient preparez pour cét effet. Mais à quoy bon differer dauãtage à vous dire cõment le tout succeda? Apres trois furieuses attaques de toutes parts, dont il y en eut vne de nuict; vn des chefs Gaulois ayant esté tué, vn autre fait pri-

ſonnier, plus de ſoixante drapeaux gaignés, & pluſieurs ſoldats eſtant demeurés ſur la place, ou par les ſorties de la caualerie de Ceſar, ou par les armes de ject tirées des defenſes, ou s'eſtans embarraſsées parmy les chauſſetrapes & les pieux qui eſtoient entre les deux premieres tranchées; Vercingentorix, le plus redouté Capitaine des Gaulois fut contraint de ſe rendre, & tout ce grand appareil de forces venuës à ſon ſecours, ſe veid diſſipé par la ſeule Prudence de Ceſar.

Voila l'exemple que i'ay creu vous deuoir choiſir entre pluſieurs : & s'il m'eſtoit loiſible de vous rapporter les plus ſignalées actions des autres grands Capitaines, ie ſçay bien que vous aduoüeriez qu'ils doiuent à leur Prudence toute leur gloire, ainſi que l'aſſeuroit Fabius Maximus, au témoignage de Tite-Liue; lequel autheur parlant auſſi de la victoire rēportée par les Volſques deſſus les Romains, *La Fortune*, dit-il, *ainſi qu'il eſt preſque touiours arriué, ſuiuit la Vertu en ceſte bataille.* *Tite-Liue au liu. 22. Le meſme au liure 4.*

Mais Timandre, paſſons du camp à la Cour, c'eſt à dire entrons dans vne autre guerre, où les coups ſe tirent ſous le

masque, & où y ayant presque autant de partis que de particuliers, il est bien difficile de discerner les amis d'auec ceux qui ne le sont pas. Croiriez vous bien que tout ce qui s'y passe doiue estre mis entre les effets de la Fortune? Certes il ne faut pas que vous vous le persuadiez; car s'il est vray que par la seule faueur des Princes plusieurs se sont veus admis aux plus éminantes charges de l'Estat, il est veritable aussi qu'ils ne s'y sont pas conserués long-temps sans leur Prudence, ou sans vne Prudence substituée. Que si vous n'estiez point si fort des-interessé en ce faict ie vous rapporterois biẽ ce que l'Histoire nous a laissé de la conduite de quelque Fauorits, soit de celle qui a fait durer les vns en puissãce, soit de celle qui a causé la cheute des autres. Ie n'oserois toutes fois laisser en arriere quelques maximes des plus aduisés, pour acheuer la preuue que i'ay entrepris de vous faire, que la Prudẽce à la Cour, est meilleure gardienne des faueurs des Princes que la Fortune.

I'ay donc trouué que les Fauorits qui ont subsisté longuement, sont entrez en credit par vne bumble deferẽce aux opinions de leurs maistres, en ce qu'ils n'ap-

prouuoiẽt pas ſeulement leurs legitimes intentions, mais encore aportoient de la conniuence à leurs defauts, pourueu qu'ils ne trainaſſent point aprés eux quelque dommage public: & à dire le vray, celuy qui peut faire du bien ne le fait pas d'ordinaire à ceux qui ne s'adiuſtẽt point à ſes humeurs. Aprés leur auoir gaigné le cœur par ceſte complaiſance, ils croyẽt qu'il ne leur ſeroit pas defendu d'aſpirer à des charges, lors qu'ils en verroient les occaſions: & pour induire le Prince à preuenir leurs demandes, ils n'affectoient rien plus que de le mettre en opinion que leur fidelité ſeroit inuiolable & incorruptible. Ainſi le Prince eſtimoit pluſtoſt ſe faire vn ſeruice, que donner vne grace, lors qu'il les éleuoit en dignité: Et ſi par bon-heur il leur eſtoit permis de choiſir, ils preferoient touſiours les vtiles aux éminentes, de peur d'exciter l'enuie des Grands. Mais deſſous des titres modeſtes, ils s'emparoient d'vn pouuoir qui n'eſtoit pas mediocre: & toutesfois le Prince n'en pouuoit entrer en défiance, pource qu'ils luy faiſoient connoiſtre que c'eſtoit pour s'aſſeurer contre ceux-là meſmes qu'il haïſſoit & tenoit pour ſuſ-

pects; ſçachans bien que rien ne vieillit moins dans l'eſprit des Souuerains que la haine, & que la ialouſie de leur authorité. Pour ceſte meſme raiſon, ils luy laiſſoient toute entiere la gloire de leurs propres actions, ne craignant rien à l'eſgal du trop grand applaudiſſement des peuples : car ils n'ignoroient point que le plus faineant Prince de la terre pretend que l'honneur acquis par la vertu des ſiens luy appartient. Et auec la meſme moderation d'eſprit, ils refuſoiẽt par fois des faueurs du Prince, le ſuppliant d'en gratifier ceux qu'ils eſtimoient le meriter : ſoit qu'ils creuſent que donner tout à vn ſeul, eſtoit faire tort à tous les autres : ou que leur premiere condition ſe repreſentent ſouuent à eux leur defendiſt d'aſpirer à vn eſtat où ils n'auroient plus de ſouhait à faire qui ne fuſt pernicieux à celuy qui les y auroit eleués : ou bien qu'ils euſſent apprehenſion (pour parler ſelon le vulgaire) que la Fortune laſſée de les porter chargés de tant de biens, les iettaſt à terre. Ceſte crainte leur faiſoit encor rechercher l'alliance de quelques perſonnes puiſſantes, afin qu'en cas de diſgra-

ce ils ne demeuraſſent pas ſans vn appuy: leur plus grād ſoin meſme eſtoit de s'entretenir en l'amitié de tous ceux qui approchoiēt de leur maiſtre, de peur qu'en quelques rencontres ils émeuſſent ſa mauuaiſe humeur, ou ſe rendiſſent les miniſtres de ſa haine, s'il en conceuoit contr'eux. Et ce qu'ils en deſiroient, ils le pratiquoient auſſi pour d'autres, n'ayās rien en ſi grāde horreur que de voir rendre de mauuais offices à quelqu'vn. Il falloit meſmes que ce fuſt pour des conſiderations importantes à l'Eſtat de leur maiſtre, s'il leur arriuoit de luy conſeiller d'vſer de ſa puiſſance abſoluë. Voila les moyens par leſquels pluſieurs ſe ſont maintenus dans vne longue profeſſion des bonnes graces de leurs Souuerains: & pour ne vous laiſſer pas ſans quelque exemple, ie vous diray ce que l'Hiſtoire teſmoigne de M. Agrippa, qui fut ſi fort aymé d'Auguſte, qu'il luy donna ſa niéce en mariage, l'honora des plus belles charges de l'Empire, le loüa mort par vne harangue funebre, & le fit enterrer dās la ſepulture qu'il s'eſtoit preparée & ou il fut porté apres ſon treſpas: *Telle fut la fin de la vie d'Agrippa* (ce dit Dion) *Au l. 54. de ſon hiſtoire.*

ſans contredit le plus homme de bien de ſon temps; & qui n'vſa des faueurs & de l'amitié d'Auguſte, que pour ſon ſeruice, & le bien de la Republique. Car autant qu'il ſurpaſſoit tous les autres en vertu, autant s'eſtimoit-il inferieur en merite à Auguſte; Et tout ce que cét Empereur luy donnoit d'authorité & de puiſſance, pour recompenſe de ſes ſages conſeils & de ceſte grandeur de courage qu'il apportoit à le ſeruir, il l'employoit à s'acquerir les affections & les bonnes graces des autres. Cela fut cauſe qu'il ne dõna iamais de dégouſt à l'Empereur, ny d'enuie à aucun de ſes ſubiets. Au contraire il luy aſſeura tellement l'Empire, qu'il n'euſt pû ſouhaiter vne meilleure forme d'Eſtat pour ſon reſpect; & en meſme temps il s'obligea tout le peuple d'vne ſi bonne façon, qu'il paſſoit pour le plus populaire dont l'on euſt encor ouy parler. Or Timandre il me ſeroit fort aisé de vous découurir auſſi les adreſſes dont quelques-vns ſe ſont ſeruis pour rechauffer les affections des Princes, lors qu'ils y ſentoient de la froideur: mais à cauſe qu'ils s'aidoient de ceſte Prudence qui tenant de la ruſe degenere en fin en malice, ie ne croy pas que nous y deuions nous amuſer. Ie vous tiens d'ailleurs trop raiſonnable pour ne

pas estimer (& mesmes sans toutes ces preuues) que la Prudence qui est clair-voyante, peut éuiter les desordres de la fortune qui est aueugle:& ie ne pense pas qu'il faille vous confirmer en ceste opinion , par celle qu'en auoient tous les grãds personnages de l'antiquité, qui l'estimoient à l'égale quelque Diuinité. Et Homere, disoient-ils , par ceste Minerue qui guarantit Vlysse des dangers de la mer:qui le rendit insensible aux charmes de Circé , inflexible aux allechemens des Syrenes, & qui le fit passer par tous lieux pour épouuantables qu'ils fussent , ne vouloit designer que la singuliere Prudence qui reluisoit en ses actinos. Que si quelqu'vn à ceste authorité vouloit opposer ce trait de la sagesse de Salomõ, *Les pensees des hommes sont craintiues, & leurs prouidences incertaines*, ie luy respondrois qu'il veut dire de la pluspart des hõmes: pource que si la Prudẽce n'estoit d'aucun effet , Iesus Christ ne l'eust pas tant recõmandée à ses Disciples. Mais par aduanture ne nous sommes nous que trop estẽdus dessus ceste matiere , puisque nostre dessein n'est pas de faire comme les Orateurs, qui disposent finement les esprits

Apulee au traité du Dieu de Socrate.

En sainct Marc c.10

des le commencement de leur harangue, en leur representant l'importance de la chose qu'ils leur veulẽt persuader. Nous connoissons assez bien le merite de la Prudẽce, & ce qui nous reste à faire, c'est de rechercher les moyens de l'acquerir.

Ie sçay bien, Timandre, que plusieurs tiennẽt que pour faire éclorre ceste Minerue, il est necessaire à l'exemple de Iupiter d'appeller Vulcan, c'est à dire le trauail à son aide. Et neantmoins de mesme que Vulcàn n'eust pû faire enfanter, si Iupiter n'eust conceu auparauant, il est impossible à quelque esprit que ce soit d'engendrer la Prudence, si la Nature luy a deinié la disposition conuenable. Quelques vns mesmes ont creu qu'elle dépendoit d'vne certaine difference de temperament: Et cét excellent Medecin qui a raporté les vertus de l'ame aux humeurs du corps, disoit que comme le sang rendoit les hõmes ioyeux, la pituite debonnaires, la bile noire constãs, la iaune aussi les faisoit prudẽs, pourueu qu'elle ne dominast point auec excez en eux, d'autant qu'ils en deuenoient temeraires, de mesme que frenetiques si elle s'eschauffoit extraordinairement. Ses sectateurs en-

Galen au traité que les mœurs de l'ame seruent le temperament du corps.

cheriſſans ſur ceſte opinion ont aſſeuré qu'en vain vn homme s'addonneroit aux employs ou la Prudence eſt requiſe, ſi de n'aiſſance il n'auoit apporté le temperament propre à cela : pource (diſent-ils) que c'eſt la Nature ſeule qui rend l'homme habile. Et de meſme que ce ſeroit perdre ſa peine, d'aiguiſer vne lame de plomb, à cauſe qu'elle n'a pas la dureté neceſſaire pour couper : c'eſt auſſi à leur iugement vn effort déraiſonnable, de vouloir porter la nature aux choſes pour leſquelles elle a de la repugnance. Or il me ſemble que ie puis bien me diſpenſer de vous dire quel eſt ſelon eux ce tẽperament requis à la Prudence, vous vous contentez, comme ie croy, de ſçauoir que ce que le commun appelle bon Sans naturel, eſt la diſpoſition, ſans laquelle nous ne deuons point pretendre à ceſte vertu. Et veritablement il n'y a point ſujet d'eſperer que celuy en qui ceſte faculté d'eſprit & imparfaite, puiſſe deuenir Honneſte homme : Quand il ſeroit ſçauant, ſa ſcience ne luy ſeruira que de pieces confuſes qu'il ne ſçauroit ranger pour ſon vſage. Qui plus eſt, ſes propres experiences luy ſeroient

Ieã Huart en ſon examen des eſprits, ch. 4.

autant de pieces inutiles : pource qu'il n'auroit pas l'adresse de les accompagner de leurs circonstances necessaires pour produire quelque effet. Mais d'ailleurs seroit-il bien possible que la Nature fist en quelques ames de si riches magazins de Prudẽce, que sans autre soin vn homme s'en trouuast muny pour toutes sortes d'occasions? Certes il n'y a que des esprits presomptueux, & enflés de la bonne oponion d'eux-mesmes, qui puissent estre preuenus d'vne si absurde croyance. Comme il n'est point de terroir pour fertile qu'il soit, qui ne demand la main du laboureur, il n'y a point d'ame qui n'ait besoin d'estre cultiuée, si l'on desire qu'elle rapporte de bon fruits. On ne me sçauroit persuader que les premiers hommes qui n'estoient instruits que de la Nature, fussent aussi aduisez que l'ont esté ceux des derniers aages. Priuez qu'ils estoient de la connoissance des actions vertueuses & vicieuses, dont il y a eu des exemples depuis eux, leur Prudence ne pouuoit surpasser celle des enfans de nostre siecle. Ceste Vertu, disoit le Poëte Afranius, eut l'Vsage pour pere, & la Memoire l'enfanta ; il est vray qu'on

ne la void point paroiſtre qu'en des gens de ſciences, & d'experience. Or ce ſont deux pieces qui ont beſoin encor de quelques aide pour rendre la Prudence accomplie, & voila, Timandre, ce qu'il faut que nous recherchions maintenant, & ce qui doit étre le plus particulier ſoin de celui qui veut deuenir hõneſte hõme.

Il eſt neceſſaire qu'en la compoſition de ceſte Vertu, la Nature y apporte du ſien & que noſtre raiſon y contribuë auſſi de ſon induſtrie : de celle là dépend la diſpoſition, ſans laquelle on ne ſçauroit deuenir Prudent, & celle-cy applique la forme de la Prudence deſſus ceſte diſpoſition naturelle. Il faut eſtre nay propre à receuoir la vraye opinion des choſes, par l'inſtruction d'autruy, d'ou nous ſommes appellez diſciplinables; ou à la conceuoir de ſoy-meſme par la ſubtilité, viuacité & clairté d'vn eſprit qui en deſcouure les cauſes & les moyens d'y paruenir : Or ce ſont des qualitez qui ne s'acquierent point ny par experience, ny par vſage. Et toutesfois nous les pouuons accroiſtre par noſtre trauail, & c'eſt à luy qu'elles ſont redeuables de leur merite lors qu'elles ſont deuenuës vertueuſes. Car quand

ceste docilité & viuacité naturelles sont mal employees, elles se tournent en astuces, ruses, finesses, tromperies, & elles contractent de pernicieuses habitudes. Auec ces facultez la Nature en met encore vne en quelques esprits pour présentir les choses, & pour penetrer dans les euenèmens dés le commencement de l'entreprise : si est-ce que telles adresses ne sont pas certaines, & tout cela se peut appeller des Principes de Prudence, & non pas sa perfection. C'est de l'experience, & de la connoissance des choses qu'elle se tire ; d'où il arriue que les ieunes gens, quoy qu'ils ayẽt l'esprit plus vif, & plus penetrant que les vieillards, ne sont pas comme eux capables d'vne Prudence parfaite. Ne voyons nous pas qu'ils apprennent plustost les Sciences Mathematiques, que la Physique ? La raison est, qu'en celles-là il ne faut point considerer de matiere, & qu'elles se demonstrent à l'œil, où au cõtraire la Physique estant attachee à vne matiere suiete à plusieurs changemens, à besoin de l'experience de plusieurs choses singulieres pour establir sa verité. De sorte que ses Principes mesmes ne sont pas bien

Aristote liu. 6. des Morales.

connus qu'aprés y auoir fait vn grand progrez, & ceux qui les estudient les recitent plustost qu'ils ne les croyent. A plus forte raison les ieunes gens ne sont pas susceptibles d'vne Prudence exquise, si la Nature ne les a gratifiez de ces dispositions dont nous venons de parler, auec eminence : & si en outre ils ne se sont exercez à bon escient aux choses dont ie desire vous entretenir presentemēt. Car ie vay vous découurir tout ce que l'homme doit apporter du sien afin de former son esprit à la Prudence, ne me contentant point de la simple peinture de ceste Vertu, comme font presque tous ceux qui escriuent de la Morale.

Son principal & plus particulier office est donç de prescrire aux Vertus ceste mediocrité dedās laquelle il est necessaire qu'elles se contiennent, pour ne degenerer pas en des qualitez vicieuses : mais ie reserue ce discours aux entretiens de la vie actiue, & ie declareray maintenant sa plus commune fonction, qui est, lors qu'on se propose quelque fin, de disposer les moyens qui nous y peuuent conduire. Premierement, il est necessaire de les trouuer & de se les

reprefenter tout deuant foy: en cela il eft befoin,Ou d'vne finguliere viuacité d'efprit pour inuenter (de laquelle nous ne parlerons point, puifque comme ie vous l'ay dit, c'eft vne grace de la Nature,)Ou de la fcience des preceptes: Ou de la memoire des occafions pareilles à celle ou l'on fe trouue; qui eft vne connoiffance qui s'acquiert par les hiftoires, ou que nous deuons à noftre propre experience. Aprés tous les moyens découuerts, il faut eflire ceux qui font les plus propres au fujećt dont il s'agit: c'eft en quoy l'art de deliberer fe fait voir, qui doit eftre accompagné d'vne Intelligence des chofes prefentes, & d'vne Preuoyance pour les futures.En troifiefme lieu,ayant fait le choix des moyens propres, il les faut mettre adroitement en pratique;de grandes circonfpećtions font requifes en cefte execution, & des precautions tresfoigneufes, afin d'éuiter les obftacles defia preueuz. Voila donc trois confiderations fur lefquelles i'ay intention de vous arrefter pour les examiner curieufement: & en effećt elles ne doiuent pas eftre feulemẽt regardees comme en paffant. Que fi nous nous démeflons bien

des

des difficultez que nous y rencontrerons, i'estimeray nostre Promenade n'auoir pas esté infructueuse.

Pour ce qui est de la science des Preceptes, vous sçauez ce que ie vous en ay desia dit en parlãt de la Philosophie Morale, & des Politiques : par elles en effet nous distinguons les biens d'auecques les maux, tant particuliers que publics. Le Pape Iules II. auoit accoustumé de dire, qu'*aux hommes de basse condition les lettres estoient de l'argent, aux nobles de l'or, & aux Princes de belles perles* : Cela particulierement se peut croire des Morales & des Politiques, veu que tous leurs preceptes sont autant de maximes de la Prudence, qui est la Vertu, comme dit Aristote, requise specialement en ceux qui ont de la puissance & de l'authorité sur les autres. La Morale, & la Politique, seront donc les sciences dont celuy qui veut agir prudemment en toutes ses actions, doit faire sa prouision : & neantmoins ie ne sçaurois m'empescher de vous dire, qu'à mon iugement elles n'aduancent point vn homme à la Prudence, à l'égal de la connoissance de l'Histoire. Car elles ne nous enseignent que des regles generales, là *Au 3. liu. des Politiques. c. 2.*

R

où l'Hiſtoire a vn nombre infiny de particuliers aduis ſur quelque rencontre d'affaires que ce ſoit. La raiſon meſme ne peut auoir de témoin plus exprés pour confirmer ce qu'elle propoſe, que quelque exemple tiré de l'Hiſtoire ; ce qui fait de tous ceux qui ont intention de perſuader qu'elqu'vn, luy alleguent pluſtoſt des exemples que des raiſons. Iuſques à des fables qui ont porté la marque d'vn Exemple , elles ont eu maintesfois la force de faire admettre la raiſon parmy des gens à qui la fureur, ou la ſtupidité auoient aliené les ſens. Quãd la populace de Rome aigrie contre les nobles, ſortit de la ville en intention de s'aller habituer ailleurs, Menenius Agrippa pour l'appaiſer, vſa-t'il d'autre artifice que de celuy d'vn Apologue? Ne leur fit-il pas comprendre par ce moyen, la neceſſité de leur reconciliation auec les Grands , & ne les ramena t'il pas tout doucemẽt en la ville? Et l'Orateur Grec, pour empeſcher l'effet des deſſeins de Philippe de Macedoine, qui faiſoit eſperer vne bonne paix aux Atheniens, moyennant qu'on luy enuoyaſt, comme il diſoit, les plus factieux de leur ville , ne ſe

Tite Liure Decade 1. liure 2.

seruit-il pas vtilemēt de la fable du Loup qui offroit la paix aux Brebis, à condition qu'elles luy liureroiēt leurs Chiens? Ie n'auois pas resolu de vous en dire dauantage, mais puis qu'Aristote qui est serieux par tout, rapporte bien l'Apologue de Stesichorus, ie ne le veux pas obmettre. *Aulin. 2. de sa Rhetorique. chap. 20.*

Comme les Himmeriens eurent éleu Phalaris pour leur Capitaine, auec puissance absoluë, & les voyant sur le poinct de luy accorder des gardes pour sa personne, voicy de la sorte que Stesichorus leur parla. Vn cheual ayant tout seul vn pré pour son pascage, vn cerf vint vn iour, & y fit vn tres-grand degast. Aussitost le cheual alla se conseiller à vn homme des moyens de se vanger du cerf, & luy demanda si tous deux en pourroient pas venir à bout. Oüy, respond l'homme, pourueu que vous veüilliez receuoir vne bride, & souffrir que ie monte dessus vous auec vn espieu à la main. La condition fut acceptée par le cheual, l'homme monta dessus, tellement que pour se vanger il fallut qu'il seruist à l'homme. Prenez garde aussi, dit Stesichorus, qu'en pensant vous venger de vos ennemis,

vous ne souffriez la mesme chose que le cheual. Vous auez desia receu la bride en receuant vn Capitaine souuerain : si vous luy accordez des gardes, & luy permettez de monter dessus vous, tenez-vous certains d'vne seruitude. Ces feintes, à dire le vray, ne sont pas mal employées quand il faut émouuoir vn peuple : car pourueu qu'il ait le sens touché, il ne cõsidere pas si c'est d'vn obiet faux, ou veritable. Plusieurs Payens sur l'exemple des crimes que les Poëtes attribuoient à leurs Dieux, se sont rendus coulpables de beaucoup d'actions mauuaises : Et vn ieune homme dans Terence, épris de la beauté d'vne ieune fille, s'enhardit de faire vn effort à sa virginité, voyant vn tableau, où Iupiter en qui il croyoit, estoit aux embrassemens auec Danaé. Or les comparaisons ont ou peu s'en faut la mesme efficace : comme quand l'on dit que les Magistrats ne doiuent point estre tirés au sort en vne Republique (si ce n'estoit d'entre ceux qui seroient desia reconnus digne de la Magistrature) pource que ce seroit autant que de prendre vn Pilote au hazard, & ne le choisit pas selon la suffisance requise à conduire

En son Eunuque.

vn vaiſſeau deſſus la mer. Mais il n'y a rien qui égale la force des exemples; & c'eſt pourquoy lors qu'il eſt queſtion de deliberer de quelque choſe, les habiles gens font valoir ceux qu'ils trouuent ſe pouuoir approprier à ce que l'on met en deliberation. En les Orateurs qui en connoiſſent bien l'importance, n'ont point de moyen plus puiſſant pour en ruiner l'authorité, quand leurs aduerſaires en alleguent, que de les declarer fabuleux, s'ils ſont vieux; & s'ils ſont veritables, d'y faire trouuer de la diſſemblance auec le faict dont l'on traite. Que ſi la conformité y eſt entiere, ils recherchent ſi l'Exemple eſt honneſte, & ſi la choſe a deu eſtre faite de la ſorte. Car il eſt vray qu'on en tire des inductions bien preſſantes dedans les Conſultations; & lors que le conſeil eſt pris, s'il ſe trouue appuyé de quelque exemple, on en tient ou peu s'en faut l'euenement aſſeuré. Mais tous exemples ne ſont pas de miſe quand on delibere de quelque choſe, & ie vous veux dire les obſeruatiõs qu'il y faut faire, dont ie me ſuis inſtruit dedãs Ariſtote. *Le rapport ne s'en doit pas faire* (dit-il) *comme d'vne partie au tout, ou du*

Au liures. de ſa Rhetorique, chap. 2.

tout à vne partie, ny mesme comme du tout à prendre en gros au tout; mais de partie à partie, du semblable au semblable, & tout cela sous vn mesme genre. Il en fait la demõstration sur le suject des Estats populaires : Denis (dit-il) aspirant secrettement à la tyrannie, fit instance afin qu'on luy accordast des gardes : Pisistrate fit la mesme chose, & par ce moyen-là se rendit maistre de tous ceux qui estoient ses égaux : C'est ce que Theagenes fit aussi à Megare : On peut establir de là ceste maxime, Quiconque aux Estats populaire demande qu'on luy octroye des gardes, aspire sous main à la tyrannie, & à la ruine de la liberté. Vous iugez facilement combien l'on se rend aduisé par la lecture de l'Histoire, & que c'est vne pepiniere tres-fertile de bons conseils pour toutes sortes d'affaires : Mais il paroist bien aussi que pour se seruir vtilement de ses exemples, il les faut considerer de tous biais, afin de voir s'ils se rapportent entierement au suject present, & sur lequel on delibere. Qui ne sera pas suffisamment adroit pour conferer leurs circonstances, & pour connoistre si elles conuiennent par tout, se doit plustost tenir aux pre-

ceptes de la Philoſophie Morale, ſi c'eſt vn homme priué, & à ceux de la Politique, s'il s'agit de quelque affaire d'Eſtat: Car la moindre particularité obmiſe en vne action, la peut rendre differente de celle qu'on s'eſtoit propoſee d'imiter. Et c'eſt alors que les imprudens accuſent la Fortune des ſuccez ineſperez; tellement que les Politiques ont raiſon de ne ſe fier pas touſiours à ceux qui ont l'Hiſtoire deſſus la langue, & qui n'ont pas ceſte faculté d'eſprit qui fait comparer, diſtinguer, & approprier les choſes preſentes aux paſſees. Car de meſme qu'vn Sculpteur qui a l'idée d'vne figure qu'il veut faire en bois, en marbre, & en bronze, ſe propoſe quant & quant de trauailler diuerſement ſelon ces matieres differentes: Et comme vn Peintre imitant quelque tableau, ne copiera pas ſeulement trait apres trait, mais aura ſoin de meſler ſes couleurs afin qu'elles ne ſoient ny plus claires ny plus brunes qu'en l'original, & n'en fera point ny les reliefs plus vifs, ny les ombres plus eſpaiſſes: Il faut auſſi en matiere d'Exemples faire vn rapport de partie à partie, & dans vne meſme nature de choſes, ne tirant pas à

conſequence l'ordre apporté ſur quelque accident en vn Royaume, pour ce qui ſe doit faire en ſemblable occaſion dedans vn Eſtat populaire, & ne ſe perſuadant pas que ce qui eſt arriué à vn, puiſſe aduenir à tout autre.

Au l.1.de ſon hiſt.

C'eſt vne choſe perilleuſe, dit Guicciardin, *de ſe gouuerner par les exemples, s'il n'y a vne concurrence non ſeulement generale, mais encor de piece à piece: ſi les choſes ne ſont reglees par la meſme Prudence: & ſi en outre ce qui eſt de la Fortune ne s'y rencontre.* Et pource qu'il dit cela ſur vne reſolution que prit Pierre de Medicis, conforme ce luy ſembloit à vne autre qui auoit heureuſement ſuccedé à Laurens de Medicis ſon pere, vous ſerez, comme ie croy, bien ayſe de ſçauoir quelle diſſemblance il y eut entre celle du pere & celle du fils, & ie vous la rapporteray de meſme que celuy qui a eſcrit des conſiderations ciuiles ſur l'Hiſtoire de Guicciardin. Noſtre Charles VIII. deſirant pour la conqueſte de Naples paſſer ſans empeſchement ſur les terres des Florentins, les recherchа d'amitié; & fit tant par ſes pratiques, qu'il ſe rendit enclines les affections de la plus grande partie

Remy Florentin, au li.1. conſider. 2.

du peuple, & de la Nobleſſe. Mais Pierre de Medicis qui auoit toute l'authorité parmy eux, fut le ſeul qui ne voulut point ſe departir de la faction Arragonnoiſe. Le Roy propoſant des conditions aduantageuſes ſi on luy donnoit paſſage, vſoit auſſi de menaces en cas qu'on le luy refuſaſt: Pierre differoit là deſſus ſes reſponſes, prenant excuſe ſur l'abſence des plus notables citoyens, qui eſtoient en ceſte ſaiſon-là dans leurs maiſons de la campagne. Car il eſperoit au ſecours du Pape & du Roy de Naples; ce qui le retint d'accepter la ligue offerte par le Roy & de luy accorder le paſſage. Les François reſolus de ſe le faire par force, attaquerent la premiere place dont on leur dénia l'entrée: ſurquoy tous les Florentins ayant pris l'eſtonnement commencerent à médire publiquement de Pierre de Medicis, comme ayant rejetté le conſeil des mieux ſenſez, pour conſentir à celuy de gens temeraires, qui le iettoient dans vne guerre faſcheuſe. Quand donc il veid la continuation des efforts des François, & l'accroiſſement de la haine des Florentins, il creut que l'vnique party qui luy reſtoit ſeroit de cher-

cher la ſeureté chez ſes ennemis , qu'il n'auoit plus parmy les ſiens. Il penſoit qu'en cela tout luy deuoit ſucceder de la meſme ſorte qu'à ſon pere, lors qu'en vne guerre contre le Pape, & Ferdinand Roy de Naples, il s'alla ietter entre les bras du Roy ſon ennemy, où il trouua le ſalut pour ſoy, & d'où il rapporta la Paix à ſes citoyens. Toutesfois l'effet de ſon voyage vers le Roy fut bien contraire : car Charles l'ayant receu auec meilleur viſage que bonne volonté, le fit conſentir à luy liurer pluſieurs places pour ſeureté du paſſage, ce qui le diſgratia tellement des Florentins, quils le chaſſerent de leur ville. Or pour vous faire connoiſtre, Timandre, le peu de raiſon que le fils eut de ſuiure l'exemple du pere, examinons & comparons toutes les circonſtances du faict de l'vn & de l'autre. Laurens auoit à faire à deux Princes ſes ennemis qui ne demandoient ny ligue ny paix, ayant enuie de le chaſſer de l'Eſtat où il eſtoit, & tous deux ſi puiſſans, que pouuant eſtre vaincu par vn ſeul, le meilleur party eſtoit de recourir à l'vn des deux. Il ſe voyoit d'ailleurs en vne cité libre, où l'on parloit hardi-

ment de luy en public, & où plusieurs portoient enuie à sa gloire. Outre cela il n'y auoit plus de deniers publics pour l'entretenement de la guerre, qui commençoit à peser à ses amis mesmes, voyant qu'elle n'estoit point entreprise pour la liberté commune, mais pour maintenir la reputation d'vn particulier, de qui le Pape & le Roy Ferdinand s'estoient declarez ennemis, comme d'vn vsurpateur de l'Estat Puis la peste estant alors dans la ville, les Gentils-hommes y demeuroient mal volontiers, qui ne pouuoient toutesfois se retirer dans leurs maisons des champs à cause des troupes ennemies. Quand aux secours estrangers, c'estoit où il n'y auoit aucune esperance, l'Estat de Milan estant gouuerné par vn enfant & vne femme; les Sforces y estans en diuision; & les Venitiens d'ailleurs, aimans mieux estre spectateurs du ieu, que de se mettre de la partie. Tellement que comme l'hyuer fut venu, se seruanr oportunément de la saison il demanda & obtint tréues de deux mois; pendāt lesquels recherchāt la bienvueillance de Ferdinand par d'honnestes lettres, il l'alla par aprés trouuer, lui remit

ſes interets, & le ſceut meſnager de ſi bonne grace qu'il en eut ce qu'il demandoit, Et de peur que ſes ennemis cauſaſſent du trouble en la ville durant ſon abſence, il en commit le gouuernement à Thomas Soderin, homme de tres grande authorité, duquel ſous pretexte d'affection il emmena vn fils à Naples, & tres-prudemment, pour luy eſtre comme vn oſtage de la fidelité du pere. Vous voyez dōc cecy de conforme en ces deux exemples, que le pere & le fils eſtoient malvoulus dans Florence: & qu'au dehors ils auoient de puiſſans ennemis, contre leſquels ils ne pouuoient pas tenir longtemps: mais pour ce qui eſt des autres circonſtances, elles ſont bien diſſemblables. Laurens eſtoit hay du Pape Sixte, & de Ferdinand: Pierre ne l'eſtoit point du Roy Charles, qui le recherchoit au contraire, ne voulant pas tomber en la neceſſité de luy faire du mal, & la maiſon de Medicis auoit receu de ſignalees faueurs de celle de France. Laurens deuoit attendre l'extremité de ſes affaires, pource que les ſiens, & ſes ennemis meſme l'euſſent reputé d'vn cœur bas de ſe rendre à leurs premiers efforts, & que

s'auilir deuant ceux qui hayſſent, c'eſt les porter à des traitemens indignes. Mais on faiſoit ſentir à Pierre qu'il n'auoit point d'experience des affaires de la guerre, que Florence n'eſtoit point forte, que tout l'Eſtat eſtoit mal fourny de Soldats & de prouiſions, & que de s'attendre à l'armée que le Duc de Calabre auoit en la Romagne, c'eſtoit vne folie, pource que Monſieur d'Aubigny la tenoit occupée auec des forces Françoiſes. Il ne puſt toutefois gouſter les ſages aduis de pluſieurs citoyens, autrefois affidez à ſon pere, *& leur preferant ſon iugement*, dit Guicciardin, *& les conſeils de ceſte ſorte de miniſtres, qui ſont arrogans & temeraires en temps de paix, inutiles & laſches en temps dangereux*, il prouoqua tout foible qu'il eſtoit les armes d'vn ieune Roy, tres-puiſſant, encores plus courageux, & encores plus deſireux de gloire, aſſiſté d'vne grande partie des forces de l'Italie, & à qui les autres ſembloient deſia faire ioug, tant il ſe mõſtroit redoutable, & tãt il eſt perilleux de s'oppoſer au cours de la fortune d'vn ieune Prince. Quãd à la reſolution de s'aller ietter entre les bras de ſon ennemy, il y à cecy de different en ces deux exem-

ples, Que le Roy de Naples s'estoit declaré ennemy de Laurens, & que Pierre au cõtraire le voulut estre du Roy Charles : Que Laurens, auoit à faire à deux Chefs qu'il n'estoit pas impossible de diuiser, & qu'au contraire toute la puissance & les desseins du Roy de France estoiẽt conioints en luy seul. Que le Roy de Naples pouuoit estre aisément porté à demeurer chez soy, quand son ennemy s'humilieroit deuant luy estant plustost entré en ceste guere par la solicitation du Pape, que par interest particulier : là où il falloit que Charles passast de necessité par la Toscane pour aller à Naples. Et d'autant que le Roy ne pouuoit estre seul de son retour s'il n'estoit maistre des places de dessus le passage, Laurens deuoit bien croire qu'il ne sortiroit point de la Toscane que sous bon gages, & sans y auoit laissé des garnisons C'est pourquoy tout ce qu'il luy restoit à presumer de son voyage, estoit qu'on le soliciteroit & contraindroit peut-estre à liurer les places fortes de l'Estat : & en effect les ayant renduës, il espargna à son ennemy, du temps, de l'argent, des hommes, & le garantir de plusieurs ha-

zards. Et à cause que n'imitant pas son pere, il prit sa resolution sans la communiquer à personne, les Florentins à son retour apprenans les conditions de son traité qui leur estoient si fort preiudiciables, luy en firent porter la peine, en le chassant de leur ville.

Vous vous contenterez s'il vous plaist de ceste remarque pour le present, & nous passerons à l'Experience; c'est la derniere aide que nous auõs pour découurir tous les moyens qu'il y a de se gouuerner prudemment en ses affaires. Il y en a de deux sortes, à sçauoir l'Experience propre, & l'Experience empruntée, de laquelle nous auons desia parlé: car puisque l'Histoire est le tableau de la vie humaine, & le miroir de toutes les actions des hommes, vous ne serez point en doute que ce ne soit d'elle qu'on peut emprunter ceste sorte d'experience. Elle nous monstre dans les malheurs d'autruy ce que nous deuons fuyr, & nous representant leur cõduite aux choses qui leur ont heureusemẽt succedé, elle nous met au chemin de leur Fortune. Mais il faut tousiours obseruer ce que ie vous viẽs de dire, qui est d'adresser l'actiõ que l'õ fait,

ſur les meſmes pas de celle que l'on ſuit, & n'en perdre pas vn ſeul. Ceſte ſorte d'Experience eſt beaucoup plus vniuerſelle que l'Experience propre, laquelle on nomme communément l'Vſage, ou la pratique des choſes : & il n'y a point d'homme qui en cinquante ans de vie, pour actiue qu'elle ſoit, puiſſe voir tant d'affaires qu'il en apprendra dans l'hiſtoire en vne année de lecture. Auſſi eſt-il veritable que ce defaut eſt compenſé par vn excellent aduantage, à ſçauoir ; Que l'Experience propre ne ſe laiſſe gueres tromper, & qu'elle nous inſtruit bien mieux des choſes particulieres, qu'on ne le peut eſtre par l'hiſtoire. Pour la bien definir, c'eſt vn amas de connoiſſances acquiſes en operãt, ou voyant operer, dont nous auons enrichy noſtre memoire : & pour la biẽ décrire, ce ſont pluſieurs memoires enſemble. Tellement que n'ayant que l'autre Experience, nous ſommes encore diſciples : mais auec celle-cy nous nous pouuõs dire maiſtres. On demãdoit à Antigonus à qui il donnoit la gloire d'eſtre le meilleur Capitaine de ſon ſiecle, *Pyrrhus le ſera*, dit-il, *s'il vieillit*, comme ſi l'experience qui ne vient qu'auec

les

les années, luy euſt eſté neceſſaire pour meriter ce titre-là.

Or le meilleur moyen de ſe rendre experimenté, c'eſt celuy de ſe ietter dedans les charges dont l'employ eſt grand, & à pluſieurs obiets à conſiderer: on dit communément que les affaires font les hommes; & il eſt vray que des negotiateurs ordinaires ſont bien plus propres que d'autres, à trouuer des expediens, & à ſe conduire adroitement en toutes ſortes de rencontres. Mais chacun ne peut pas arriuer à vne charge publique: & de celles particulierement dont les fonctions ſont d'vne ample eſtenduë, & qui embraſſe beaucoup de choſes. Il reſte auſſi deux autres moyẽs pour acquerir de l'experience: dont l'vn eſt la frequentation des gens qui ſçauent beaucoup, auec leſquels on fait reflexion ſur toutes les occurrẽces des temps; & l'autre eſt le voyager en diuerſes Prouinces de la terre.

Qui void quelqu'vn dans l'action, s'imprime en l'eſprit ſa façon d'agir: qui le conſidere quand il ſe démeſle de quelque difficulté, apprend ou ſont les nœuds d'vn affaire: luy preſter de l'attention, s'eſt faire de la penſee ce qu'il effectuë

actuellement : de ſorte que par la frequente conuerſation de ceux qui ſont dans les grands employs, ſi l'on a gaigné leur confidence, on ſe peut rendre ſçauant dedans les affaires. Comme auec vne chandelle allumée, on en allume vne autre, ainſi vn homme conſumé dans les experiences pourra communiquer ſa lumiere à celuy qu'il admettra dedans ſa conuerſation:les mœurs paſſent de l'vn à l'autre en ceux qui ont contracté vne familiatité eſtroite, & pourquoy non les connoiſſances? Il ne faut pas croire que les voyages produiſent vn moindre effet : dés le commencement de l'Odyſſee, Homere a recommandé ſon Vlyſſe pour auoir couru beaucoup de Prouinces, & s'eſtre inſtruit du gouuernement de pluſieurs peuples. Certainement il y a plus à trafiquer dedans les païs eſtrangers pour ce qui concerne les biens de l'eſprit, que pour ceux du corps, & de la Fortune : & les marchands d'Athenes n'apporterent iamais rien de ſi precieux dans leur ville, de toutes leurs nauigations, que Platon qui y fit venir la ſcience des Egyptiens. Mais il ne faut pas que les voyages ſoient ſeulement vn

changement de lieu en autre, & l'agitation d'vn homme qui ne sçauroit se contenir en repos: comme quelqu'vn se plaignit à Socrate, que les siens ne luy auoiẽt de rien profité, Ie le croy, dit-il, pource que tu voyageois auec toy-mesme. Car nostre esprit doit continuellement chercher dequoy s'instruire chez autruy : & ceste connoissance là n'est pas celle des belles maisons, des chasteaux, des bois, des fontaines, des animaux, ny d'autres choses semblables. Les statues antiques sont à priser, & les tableaux des excellens Peintres aussi : mais ce n'est point pour cela que l'on doit aller à Rome. Et quand l'on y est, il faut voir ces choses par diuertissemẽt aprés que l'on est allé estudier ailleurs Les testes de tant de Republiques spirituelles qui fõt remuer leurs membres, quoy que dispersez en diuers lieux de la terre, y doiuent bien estre plus soigneusement considerées: & ceste Cour sur toutes choses, où l'on est plus circõspect qu'en nulle autre, à cause qu'il y arriue bien de plus notables changemens. Car comme il y en a peu qui dés le premier iour qu'ils entrent dans la ville, ne prennent vn droict d'aspirer à la

premiere dignité du monde on y craint de choquer vn inconnu, de peur qu'à quelque temps de là ce ne soit vn tres-éminent personnage. On peut dire la mesme chose de Venise, où quoy qu'on voye ce miracle surpassant incomparablement la fable ancienne, d'vne belle & grande ville s'esleuant de la mer, & plus de dix mille Venus au dedans, ce n'est pas neantmoins à quoy s'arrestera particulierement la curiosité d'vn Honneste homme. Mais il y considerera ceste si estroite obseruation des mesmes loix qui furẽt establies auec les fondemens de la ville. Il y prendra plaisir à voir ceste mutuelle conspiration de volontés à maintenir la forme de l'Estat, & comme la liberté y respire sans crainte parmy des conditions entierement inégales. Il en remarquera les causes, en ce que les familles nobles s'estimans égales, ne pourroiẽt souffrir que quelqu'vne d'entre elles pensast à s'emparer de la souueraineté. Et pource qui est du peuple: Qu'il a dequoy se contenter, veu qu'on le fait participer aux honneurs y ayant dans tous les corps des conseils composés des Nobles, vn Secretaire d'entre le peuple,

à qui l'on ne cache aucune resolution. Que le grand Chancelier en est aussi, pour mieux garder l'égalité aux iugemens, auquel comme s'il estoit le Chef du Peuple, on fait de mesme qu'au Prince lors qu'il est mort, vne harangue funebre, qui est vn honneur qu'on ne rend qu'à ces deux personnes. Et que la raison principale qui fait cõtenir la populace sous le gouuernement des Nobles, sans aucun remuëment; c'est que dans les necessités publiques nul n'est exempt des contributions, & qu'il s'en est trouué bien souuent des plus riches qui ont secouru liberalement l'Estat, & empesché que l'on surchargeast le pauures. Il considerera d'ailleurs qu'entre les Nobles, ce ne sont point les plus riches, ny ceux qui se monstrent les plus magnifiques que l'on employe aux charges, mais les plus prudens; qu'on obserue ce qu'on ne sceut iamais pratiquer à Rome, de conferer les dignitez par degrez: que l'on ne saute point des basses aux plus hautes: de peur qu'en deuenant puissant dés sa ieunesse, on se rende absolu auec le tẽps: & que la souueraine dignité y est si bien temperée, qu'on atribuë des honneurs

Royaux au Duc, & qu'on ne luy laisse qu'vne authorité commune auec plusieurs autres, afin qu'il soit le Chef, mais le Chef de la Liberté. C'est donc ainsi qu'il faut s'instruire dedans les Prouinces estrangeres, & s'informer particulierement du gouuernement de la paix & de la guerre, des reuenus ordinaires & extraordinaires de l'Estat, aussi bien que de l'authorité que les Princes prennent dessus leurs subiets : & afin de ne m'estendre point en discours, ie vous diray l'aduis que Cesar a laissé à tous ceux qui entreprendroient des voyages. Ayant dessein de passer auec vne armée en Angleterre, il fit venir deuant luy tous les marchands Gaulois qui trafiquoient en ce pays-là, pensant en apprendre quelque chose. *Mais il ne pût rien sçauoir d'eux*, à ce qu'il dit, *touchant l'estenduë de l'Isle, ny des diuers peuples qui l'habitoient, ny de leur maniere de faire la guerre, ny de leurs mœurs, coustumes, & forme de viure, ny mesmes où estoient les ports les plus propres à receuoir vne flotte de grands vaisseaux.*

Cesar au liure. 2. de la guerre des Gaules.

Or, Timandre, quand l'on a découuert tous les moyens qu'il y pourra arriuer à quelque fin, il est à propos de les

comparer les vns aux autres, & les ayant bien pesez, de choisir celuy qui sera le meilleur de tous: il faudra doncques entrer en consultation pour ce regard, où il sera plus seur d'admettre quelqu'vn auec nous, que de resoudre tout de nous mesmes. Vn Payen qui mespriseroit le conseil, s'estimeroit dauantage que son Iupiter qui a tousiours chez les anciens la Iustice & le Conseil à ses costez: Vn Iuif esleueroit sa suffisance au delà de celle de Moyse qui nonobstant ses conuersations familieres auec Dieu, ne rejetta pas les aduis de son beau pere, & vn Chrestien auroit meilleure opinion de son sens que de celuy de Sainct Paul, lequel apres auoir esté esclairé du Sainct Esprit, voulut encores aller en Ierusalem conferer auec les Apostres, sur plusieurs poincts de l'Euangile qu'il alloit prescher aux Gentils. Ce Prouerbe autresfois si commun, *Le Romain surmonte les autres estant assis*, signifioit que par son bon conseil le Senat Romain s'assujettissoit tous les peuples de la terre : car au reste, plusieurs nations vaincues par les Romains, ne leur estoient point inferieures en vaillance. Mais ie n'ay que faire de

En l'Exode 18. v. 24.

Au Galates cha. 2. v. 2.

Marc Caton au liu. de la chose rustique.

vous prouuer qu'il est vtile en toutes occasions de prendre conseil, & ie vous marqueray seulement les qualitez requises en ceux de qui nous le deuons prendre : *Car ce n'est pas assez d'estre certains de leur affection, veu qu'il se trouue des hommes qui s'attache si fort aux intherests de leurs amis, qu'ils s'approprient leur passion au lieu de les en défaire, Nous deuons doncques preferer le conseil des vieillards à celuy des ieunes, i'entends de ceux qui feront reconnoistre leur vieillesse par la meureté de leur bon iugement, plustost que par leur barbe blanche : Quelqu'vn a dit plaisamment que comme les apprentifs au luth, en romproient plustost les chordes qu'ils ne les mettroient d'accord, que tout de mesme les ieunes gens estoient plus capables de des-ordonner vn conseil, que d'en ranger les pieces ainsi qu'il est necessaire. C'est à cause de l'experience des bons vieillards que ie vous en parle de la sorte, veu que comme dit Platon*, le premier poinct de la consultation est de s'entendre aux choses dont l'on prend conseil: *Et en outre, c'est à cause que leurs passions sont amorties, & que la tranquilité de leur ame n'en est point troublée, ainsi qu'il*

Au Phedre.

arriue souuent aux ieunes gens. Car, comme l'a tres-bien dit Aristote, la Temperance est la gardienne de la Prudence, puis qu'il est vray que si l'on ne modere les appetits de nos sens, si l'on ne refrene les passions de nostre ame, & si nous ne nous tirons d'entre les bras de la volupté, nostre esprit s'esmousse, nostre iugement se confond, & nous nous rendons incapables de donner & de receuoir vn bon conseil. Vne autre qualité que nous rechercherons en nostre conseiller sera vne franchise d'humeur, afin qu'il nous declare son sentiment, sans aucune intention de nous flatter, & sans crainte de nous desplaire: car il ne faut pas estre du nombre de ceux-là (& ce sont les Grands d'ordinaire) qui n'estiment habiles hommes que ceux qui se conforment à leurs opinions, & à leurs desirs. Lors que sur les dernieres années de la vie d'Auguste il luy prenoit mal de quelque conseil; Cela ne me seroit pas arriué (*disoit-il*) si Agrippa, ou Mecenas estoit en vie. *Cependant il n'est pas croyable qu'il donnast place en ses conseils qu'à des gens d'vne longue experience: & partant il y a de l'apparence qu'aprés la mort de ces deux si fideles person-*

En ses Morales l. 6. ch. 5.

Seneque liure 6. des Bienfaits, cha. 32.

nages, les autres ne ſongerent qu'à le tromper plus agreablement pour gaigner ſes bonnes graces.

C'eſt pourquoy il faut s'informer pareillement, quelque ſuffiſance & preud'hommie meſme qu'ayẽt ceux que nous conſultons, s'ils ſont point intereſſez en ce dont nous ſommes reſolus de deferer à leurs opinions. Car il y a peu de perſonnes qui renoncent à leur vtilité, & (bien que le conſeil ſoit vne choſe ſacree) qui ne tendent touſiours à leurs propres fins. Guicciardin nous a laiſſé la deſſus en notable aduertiſſement, là où il dit que Pierre de Medicis prenant aduis des Venitiens deſſus vn faict d'importance, receut non pas vn conſeil pour luy, mais vtile pour eux-meſmes. Auec ces conditions, tous les Politiques en deſirent pluſieurs autres en ceux que les Princes appelleront en leur conſeil: mais ie ne tiens pas qu'vn particulier en doiue faire vn examen ſi exact & ſi ſeuere. S'ils ont comme ie vous ay dit l'eſprit meur, & de l'experience: ſi leur fidelité vous eſt reconnuë; ſi le but de la conſultation n'eſt pas celuy de leur intereſt, ne craignez

Au liu. 1. de ſon Hiſtoire.

point de leur fier vostre dessein. Et si d'auenture l'éuenement trompe vostre esperance, n'imitez pas pour cela les Egyptiens qui imputoient à leurs chefs tous les accidens fortuits, & les malheurs ausquels ils ne s'estoient point attendus. *Ammian Marcellin liu.28.*

Ne pensez pas mesmes que ie presume de l'infallibilité aux regles que ie vous vay presenter pour prendre conseil de soymesme lors qu'on y est forcé, & qu'on n'est accompagné que de gens ausquels il seroit perilleux de découurir son secret : la Science seulement a ses preceptes certains, & la Prudence n'agit que dessus des opinions, des coniectures, & des apparences. Il faut croire d'ailleurs que la Prouidence diuine (dont les effets occultes sont appellez Fortune par le vulgaire) se reserue vn droit souuerain dessus toutes nos actions, & notamment pource qui est des euenemens. Elle vse d'indulgence enuers plusieurs qui entreprennent follement; & pour nous empescher de nous preualoir par trop de nostre esprit, elle donne quelquesfois de mauuais succez à nos plus sages entreprises. Comme elle rendit heureuse la temerité d'Alexandre, elle a fait que plusieurs qui

n'auoient ſuiuy que les adreſſes de la Prudence, ont tres-ſiniſtrement rencontré. Tellement que vous m'eſtimeriez auec raiſon plus inſenſé & plus furieux que les Geants qui s'armerent contre le Ciel, ſi ie pretendois donner quelques aduis pour rompre le cours de ceſte force inuincible. Ie n'entends auſſi parler que de la diſpoſitiõ, & de l'ordre des cauſes ſecondes, quand elle les laiſſe en leur liberté, & qu'elle n'y meſle que ſa puiſſance ordinaire qui concourt à l'action de toutes choſes: & c'eſt en ce ſens-là que ie vous ay dit qu'elle abandonne la Fortune des hommes à la diſcretion de leur Prudence, & ſelon lequel ie deſire que vous receuiez les aduis que ie vous propoſe.

Venons donc au poinct, Timandre, & en ſuite de tous les moyens trouuez pour paruenir à quelque fin, faiſons élection de celuy que nous iugerons le plus conuenable. Aſſignons vn but à noſtre deliberation pour ne la laiſſer point errante, & incertaine où elle ſe tournera: & prenons celuy qui ſera le plus facile à obtenir, le plus honneſte, & où l'on peut arriuer par de vertueux moyens.

La raiſon de la Iuſtice d'vne choſe ne conſiſte pas ſeulement en ce qu'elle eſt iuſte de ſoy (ainſi que dit vn grand perſonnage) mais auſſi en ce qu'elle a eſté faite iuſtemẽt: de façon qu'on ne loüera iamais celuy-là d'auoir bien deliberé, qui dans le choix des moyẽs n'aura preferé ceux qui eſtoiẽt les plus honorables. Tout de meſme, s'il n'a ſuiuy les vrayes adreſſes de la deliberation encor qu'il ſoit arriué ou il pretendoit, il pourra bien eſtre appellé heureux, mais il ne meritera pas la gloire d'auoir fait vne deliberation prudente. Il y a donc pluſieurs preceptes eſtablis pour ceux qui conſultent en eux meſmes deſſus quelque occurrence que ce ſoit, dont ie deſire vous declarer les plus generaux: & ie ne ſçay ſi ie me trompe point, mais ie les tiens ſi neceſſaires, que ſi quelqu'vn ne les obſeruoit pas, il ne pourroit à mon aduis reſoudre iamais aucune choſe, & il luy en prendroit comme aux Nautonniers qui ſe voyans en vne coſte inconnuë, ne ſçauent ou aborder, de peur de faire bris contre quelque eſcueil, ou aller eſchoüer deſſus le ſable.

S. Auguſtin au liu. 22. contre Fauſte, ch. 43.

Mais auant toutes choſes, il eſt à propos de remarquer que tous ſubjects n'ad-

mettent point de consultation : qui voudroit deliberer des choses naturelles, necessaires, & casuelles, entreprendroit sur l'office de la Diuinité Il en va de mesme de celles qu'on reconnoist impossibles: lors que Themistocle pour induire les Andriens à fournir de l'argent à ceux d'Athenes leur eut dit qu'il amenoit deux puissantes Deïtez, Persuations & Contrainte; ils luy respondirent sur le champ que deux grandes aussi les empeschoient de luy en donner, qui estoient Pauureté & Impossibilité On consulte donc seulement des choses que nous ne possedons pas, dont l'acquisition mesme est douteuse, mais que nostre esprit peut comprendre, nostre raison ordonner, & enfin qui ne sont point au delà de l'estenduë de nostre puissance : encor n'est-ce pas de la fin que nous deliberons, mais seulement des moyens de nous y conduire Vn Capitaine n'assemble pas le conseil de guerre pour sçauoir s'il se doit mettre en estat de vaincre ses ennemis, ny vn Roy ne consulte point s'il luy faut sagement gouuerner son peuple; or l'vn & l'autre peuuent bien s'informer comment ils paruiendront à leur but.

rodote liure 8. on Hie.

Si mesme ils ne le font pas, ils exposent leurs affaires à des perils ineuitables : tellement que nous voicy apres vne matiere d'importance, & les poincts que nous allons toucher doiuent seruir de mire à toutes les actions des honnestes gens.

Celuy qui s'offre le premier quand on veut entrer en deliberation, est la personne mesme qui delibere: Ouy, Timandre, il faut regarder à soy deuant que de partir de chez soy, & qui ne s'obserue pas soigneusement en entreprenant quelque chose, pourra bien tomber dans l'inconuenient de ne se connoistre plus lors qu'il sera dans l'execution. Vous voyez maintenant l'vtilité de ceste connoissance de nous-mesmes, dont ie vous ay entretenu cy-deuant : mais il est encores à propos d'y ioindre celle de nostre condition, & de mesurer toute nostre possibilité. Or l'amour de soy-mesme, qui est si naturel à tous les hommes, se iette tousiours dedans la balance quand ils pesent leurs forces : & leurs affections les grossissent, & font qu'elles leur paroissent plus grandes. C'est donc à quoy chacun d'eux prendra bien garde, afin qu'ils retiennent leur coura-

ge, de peur qu'il aſpiraſt ſi haut que l'haleine & les forces luy manquaſſent en chemin Qui ſe reſſerre trop auſſi,& mõſtre auoir le cœur bas,merite plus de blâme ce ſemble:car l'extremité contraire à ie ne ſçay quoy de genereux. Tellement que le meilleur eſt en toutes choſes de rendre ſes ſouhaits de niueau auec ſa condition, & de s'empeſcher bien de tomber dans la neceſſité de choiſir ou vn ſalut aſſeuré auec quelque honte, ou bien vne gloire incertaine,eſtãt veritable que pluſieurs ſe ſont perdus dans l'eſtenduë de leurs immenſes deſſeins. Les Politiques preſcriuent ces regles : Si ta naiſſance ou tes charges te donnẽt de l'authorité deſſus quelqu'vn, vſe d'elle auec Iuſtice, car il faut obeyr à ſa condition ſi l'on ne ſe veut ſoumettre au meſpris du monde: Contre tes égaux, attends les aduantages de la Fortune pour t'en preualoir, mais auec moderation : Et gouuerne-toy de ſorte enuers tes ſuperieurs, que tu ne les obliges point à paſſer les bornes de la modeſtie, & à ſe monſtrer inſolens en ton endroit. En effet pour ſe bien acquitter du perſonnage que l'on iouë deſſus le theatre de ceſte vie, il faut en tous rencontres

contres ſonger à la condition où l'on eſt: Lors que Parmenion diſoit, *ſi i'eſtois Alexandre i'accepterois l'offre de Darius*: Alexandre luy repartit comme deuoit faire vn conquerant, *& moy ſi i'eſtois Parmenion.* Noſtre Louys XII. fit auſſi vne reſponce bien remarquable, quand on l'incitoit à ſe reſſentir des plaiſirs qu'on luy auoit rendus deuant qu'il paruint à la Courõne *Il n'appartient point* (dit-il) *à vn Roy de France de venger les iniures faites à vn Duc d'Orleans*. Iules Ceſar nous donne pareillemẽt vne belle inſtruction deſſus ce ſuject, en excuſant P. Sylla ſon Lieutenant, qu'on accuſoit de n'auoir pas pourſuiuy les gẽs de Pompée, en ayant pû emporter vne victoire entiere. *Le deuoir d'vn Lieutenãt* (dit-il) *& celuy d'vn Capitaine general ſont bien differẽs l'vn de l'autre celuy-là eſt obligé de ſuiure vn ordre qu'il ne luy eſt pas permis d'outrepaſſer, & celuy-cy doit agir ſouuerainement, & tendre touſiours à la fin.* Ce qu'il dit icy de deux charges, peut-eſtre tiré à conſequence pour toute ſorte de conditions: de façon qu'vn meſme homme en differents employs ſe doit gouuerner differemment. Le Sieur Granuelle Ambaſſadeur de l'Empereur Charles V. prenant

Au liu 3. de la guerre ciuile.

Guillaume du Bellay liu. 3. de ſes memoires.

congé du Roy François I. pour se retirer de sa Cour, fut chargé par le Roy de rendre vn cartel de défy à l'Empereur, & de luy redire quelques paroles ausquelles la iuste indignation du Roy le poussoit. Grenuelle s'en excusa tres-humblement, disãt que sa charge estoit expirée deslors qu'il auoit receu les lettres de son maistre, par lesquelles il le rappelloit, & qu'il n'estoit plus en condition de rien porter de l'vne à l'autre de leurs Maiestés. Ie vous alleguerois bien d'autres exemples, si ie ne croyois que ces aduertissemẽs suffisent pour le premier poinct de la deliberation; Venons donc au second qui regarde ceux à qui nous auons à faire.

Ny les actions, ny les paroles d'vn homme du monde ne doiuent iamais estre d'vne mesme teneur: aussi ne seroit-ce pas commettre vne moindre faute, de s'abandonner entierement à ses diuerses fantaisies. Dans la necessité de viure en la compagnie des hommes, il est à propos qu'il fléchisse deuant les vns, & qu'il se roidisse contre les autres: & maistre absolu de son Genie, il le doit sçauoir manier selon l'humeur de ceux auec qui sa condition l'oblige de viure,

pouruеu que ce ſoit en choſes indiffe- rentes. Ammian Marcelin parlant d'vn certain Barbation, à qui l'incontinence de ſes diſcours auoit causé la mort, dit qu'il ignoroit ce bon aduis qu'Ariſtote donna à Calliſthene lors qu'il l'introduiſit auprés d'Alexandre : De parler peu ſouuent,& encor de choſes agreables à vn homme qui portoit la puiſſance de la vie & de la mort deſſus le tranchãt de ſa langue. De ce conſeil on en peut facilement tirer d'autres pour ſa cõduite enuers toute ſorte de perſonnes, veu qu'il ne faut qu'y apporter le temperament ſelon leurs diferentes conditions. Ie veux pourtant m'eſtendre vn peu d'auantage, & vous monſtrer l'vtilité de ceſte connoiſſance des autres, aprés vous auoir dit quelques remarques, que i'obmis à deſſein en noſtre troiſiéme Promenade. *Au liu. 18 de ſon Hiſtoire.*

L'homme eſt d'vne connoiſſance ſi cachée, & ſon eſprit a tant de replis, qu'il eſt preſque impoſsible d'en voir le fonds : tellement que ce n'eſt pas aſſez de l'auoir obſerué auec grand ſoin dedans vn employ, pour ſe tenir certain de ce qu'il doit faire en vn autre. S'il s'y eſt monſtré vicieux ou vertueux,

on doit auoir consideré si c'est par inclination ou par estude; alors on pourra tirer quelques coniectures pour l'auenir, songeant que la Nature ne manque gueres, mais que ce qui a esté acquis se peut perdre, sur tout en changeant de condition. D'ailleurs, ainsi que les bonnes terres sont aussi fertiles en mauuaises qu'en vtiles plantes, il y a des gens en qui les Vertus & les vices pullulent également: & toutefois si la necessité, ou bien leur honneur, requiert deux de bonnes actiōs, ceste force de leur esprit se tournant en vertu leur en fera éclorre de tres-glorieuses, Corneille Tacite rapporte d'vn Licinus. Mutianus gouuerneur de Syrie, que son naturel estoit meslé de luxure, d'industrie, de debonnaireté, d'arrogance, mais que ses vices n'estoient que pour la Paix, & ses Vertus pour la guerre; ayant encor ceste discretion de cacher tout ce qu'il auoit d'odieux, & de n'estaler que ce qui estoit à louër. Il estoit auec cela fourny d'vn si grād nombre de differents attraits, qu'il en auoit pour ses inferieurs, pour ses amis, & pour ses compagnons; estant neantmoins plus capable de faire tomber l'Empire

Au liure 1. de ses Histoires.

dans les mains d'vn autre que dans les siennes. Il y a aussi vn genre d'esprits heureux à conceuoir,& infortunés à produire: ils tailleront bien de la besongne pour d'autres, & dans l'employ il ressembleront à ces maistres d'armes qui perdēt à l'espée blanche l'adresse qu'ils ont à se battre auec les fleurets. Ie n'en veux point prendre d'exemple ailleurs que dedans Tacite: il rapporte de Galba que tandis qu'il fut homme priué, il se monstra tousiours plus grand qu'vn homme priué; & que du consentement de tout le monde, il eust esté iugé digne de l'Empire, s'il n'eust point esté Empereur.

Maintenant pour vous toucher vn mot de ceste connoissance d'autruy, vous iugerez bien vous mesme que par son moyen chacun peut mettre son commerce hors de hazard. Car quiconque sçait industrieusement découurir les inclinations de celuy auquel il en veut, ou dont il se veut seruir, peut faire vn compte asseuré de la moitié de ce qu'il en desire. La raison est; que tres-facilement par aprés il adjustera ses pratiques, & qu'il semera deuant luy l'appast propre à le faire prendre; soit en le picquant de

Au liure I. de ses Histoires.

generoſité, s'il en fait profeſſion ou de iuſtice, s'il l'aime; ou d'intereſt, s'il y eſt ſenſible ; ou de quelque autre conſideration capable de l'ébranler. L'on tient à la guerre qu'autant de defauts de l'ennemy reconnus, ſont autant d'auantages gaignés, & qu'ainſi la Prudence des vns enchaine la Fortune des autres. Auez-vous vn ennemy boüillant & hazardeux? donnez vous vn peu de patience, & vous verrez que ſa temerité le pouſſera quelque part où vous luy apporterez ſa ruine. En auez-vous vn qui ſoit circõſpect en toutes ſes actions? rompez-luy ſes meſures, & faites en ſorte qu'il ne ſçache où porter vn coup aſſeuré. Quelqu'vn reprit vn iour aſſez librement Ferdinand Duc d'Albe, pour s'eſtre par trop hazardé en vne occaſion, & d'auoir fait vne action de ieune apprentif, pluſtoſt que d'vn vieux Capitaine. Il n'y a point de doute, dit-il, que l'affaire eſtoit extrémement hazardeuſe: mais i'ay fondé eſperance de l'heureux ſuccés que i'en ay eu, ſur l'inexperience de mes ennemis.

Coneſtagio au liu 6 de la conionction du Portugal à la Caſtille.

C'eſt aſſez parlé des perſonnes, & le Temps nous preſſe, qui eſt le troiſiéme poinct de noſtre Science delibera-

tiue. Il eſt conſiderable iuſques à ſes moindres parties, & vn ſeul de ſes momens eſt capable de tirer aprés ſoy vne longue durée de felicités. Les obſeruations qui s'en peuuent faire ſont la veritable Aſtrologie des honneſtes gens: la repreſentation du paſſé leur donne des conſeils pour le preſent, & le preſent bien reconnu leur fait predire les choſes futures. On ne void point auſſi qu'ils ſe chargent de quelque negoce ſans l'auoir aſſocié auec eux: & certes, qui s'embarque a contre temps en quelque affaire que ce ſoit, ſe met en peril de naufrage. Antigonius diſoit que ſa milice eſtoit autant vne milice des temps que des hommes; & Ceſar ne donnoit pas ſeulement des batailles aſſignées, mais ſelon l'occaſion, bien ſouuent en chemin, & en des temps faſcheux, lors que perſonne ne croyoit qu'il d'euſt remuer ſon camp. Les Eſtats bien reglés n'ont pas volontiers confié leurs affaires qu'à ceux de qui ils cõnoiſſent les humeurs ſympatiſer auec les temps. Quand ils ont eu des ennemis dont ils ont creu qu'il falloit conſumer la vigueur peu à peu, ils ſe ſont ſeruis de gens de grand flegme: & lors

que les choses ont esté reduites à telle extremité qu'elles ne demandoient plus d'autre raison ny conseil que de tenter la Fortune, ils ont employé des hommes dont la chaleur, la promptitude, & l'extréme hardiesse pouuoit faire changer de face à l'Estat present.

Or Timandre, ie ne vous sçaurois mieux representer quelles considerations il faut auoir du temps, qu'en vous rapportant ce qui s'obserue aux compositions de Musique : car à mon aduis la pratique de cét Art, est vne tres-exquise representation de la Prudence. On considere premierement le sujet que l'on s'est proposé afin de le traiter selon le Mode qui luy conuiendra le mieux, soit triste, soit ioyeux, soit guerrier, soit doux pour appaiser les passions : & puis on fait tousiours les cadences, & les accens qui animent dauãtage, dessus les chordes de ce Mode. Par apres en la recherche & application des beaux chants, on trauaille à les approprier aux paroles, & à les assortir aux voix : celuy qui est beau pour les aiguës ne l'estant pas bien souuent pour les basses, ny pour les moyennes. Mais il me semble que la plus grande conformité

qu'il y a de la Musique à la Prudence, cõsiste en la liaison & en la suite des notes: pource qu'il n'est pas seulement necessaire de rendre vne voix accordante auec cinq ou six autres differentes en mesme temps, mais en outre il faut que chaque note soit bien accompagnée de celle qui la doit preceder selon les regles de l'art, & de celle qui la peut suiure, pour obuier aux mauuaises reuelations de l'vne à l'autre, qui romproient la continuité de l'harmonie. Voicy certes vn beau modele pour nous : Voicy ce que figuroit ce Iupiter du temple de Pallas en Larisse qui auoit trois yeux : & voicy ceste Prudence accomplie par la memoire des choses passees, l'intelligence des presentes, & la preuoyance des futures. Comme ie vous l'ay dit tantost, le ieune Denys ne se connut iamais en ceste Prudence, veu la façon dont il se conduisit en sa Royauté, puisque son pere y estoit paruenu au temps que l'estat populaire estoit odieux à Syracuse: & luy quand la domination d'vn seul y cõmençoit à estre haïe: il deuoit mieux dissimuler ses vices, & donner moins de prise à ses ennemis. Car les affaires estans sans aucun arrest,

Pausanias en ses Corinthiaques.

il faut imiter ceux qui pour tirer & frapper en volant, remuent leur harquebuze selon le vol de l'oyseau. Icy, ie pourrois bien vous alleguer vn nombre infiny d'exemples de ceux qui se sont si industrieusement seruis de la conioncture des tẽps, qu'ils en ont fait changer la face des Estats, & s'en sont mesme emparez: mais ie m'imagine que vous comprenez par raison tout ce que ie vous en pourrois dire. Et neantmoins puisque nous sommes dessus ceste matiere d'Estat, ie n'oserois vous cacher vne belle leçon que Dominique Treuisan, Procureur de la Republique de Venise, y prononça autres fois dans le Senat, & que Purata rapporte dedans sa tres-excellente Histoire. *Il y a desia plusieurs annees*, dit-il, *que nous sommes contraints d'obeyr à la necessité des temps, & de changer souuent de volontez, de desseins, d'amis, & d'ennemis; D'auoir toute puissance estrangere pour suspecte; De craindre beaucoup de choses, & ne nous fier de peu; D'obseruer les actions des autres auec vn soin continuel, afin de regler les nostres là dessus; Nous proposant tousiours dans ceste inconstance, vn mesme but, à sçauoir la conseruation de nostre Estat, & la grandeur de nostre*

Au liure 5. de l'histoire de Venise.

Republique. Moyennant ces façons de faire, nous l'auons tiree de plusieurs maux qu'elle auoit encourus depuis quelque temps, & nous pourrons en continuant, la conseruer, & la remettre enfin dedans le repos & l'asseurance.

Si pour les affaires publiques on est tellement soigneux de s'accommoder aux temps, vn particulier ne doit pas moins prendre garde à n'en déconcerter pas les siennes: il faut qu'il s'accorde auec la saison, tant pour ce qu'il fera chez soy, que pour sa conduite auec les autres. Par exemple, Des remonstrances faites par quelques-vns à leurs amis, lors que la cholere en auoit éloigné la raison, ont esté quelquefois des occasions de haine: & vn petit tesmoignage de liberalité rendu à temps, a souuent plus obligé qu'vne profusion d'argent en d'autres saisons. A Rome, le plus grand honneur, & le plus ambitionné estoit celuy du triomphe: Et neantmoins M. Fabius le refusa aprés auoir défait les Veientins, & les Toscans. Car son frere & le Consul Malinius son collegue ayant esté tuez en la bataille, il n'estima pas bien-seant de témoigner, ny en public, ny en particulier de l'allegresse, au temps de sa

iuste douleur. C'estoit l'estendre bien mieux que cét Aristagoras Milesien, qui estant allé en embassade à Sparte pour demander du secours, prit vn habillement tres-superbe, & se parfuma par tout pour haranguer sur les miseres de son pays, dequoy les Grecs firent par aprés vn Prouerbe.

Ie voulois quitter ceste circonstance du temps, mais ie me suis apperceu d'vn achoppement pour plusieurs personnes, & dont ie desire vous aduertir. C'est qu'il y en a beaucoup qui redoutent de telle sorte des malheurs à venir, qu'ils ne craignent point d'encourir de grands maux presens, afin de les éuiter. A mon aduis il y a bien souuent de la folie; & ma raison est que les choses presentes sont particulierement l'obiet de la Prudence humaine, & que les futures doiuent estre laissees à la disposition de la diuine Prouidence. Non qu'il ne s'y faille preparer, & courir mesme au deuant auec quelques remedes; mais de telle sorte que ce soit pour en éloigner le coup, & non pas pour l'aduancer. Car ce seroit s'exposer à vn mal certain, afin de se garantir d'vn qui ne l'est pas. Ie ne sçaurois non plus

approuuer la maxime qui permet quelque iniuſtice, afin que pluſieurs choſes iuſtes ſoient faites par aprés; pource que l'iniquité preſente eſt bien aſſeuree, & qu'il n'y a point de garand pour la iuſtice à venir. Mais le lieu nous appelle, & nous le deuons bien regarder en deliberant de quelque choſe.

Il faut Timandre, pour vous faire comprendre d'abord à quoy ceſte circonſtance importe, que ie vous recite la contention de deux Sculpteurs anciens, à qui l'on fit faire deux ſtatuës de Iupiter, pour mettre la mieux faite en vn endroit fort éleué de ſon temple. L'vn d'eux acheua la ſienne iuſqu'aux ongles, aux rides, & aux poils, ſi delicatement, que chacun en la voyant s'eſtonna de ſa patience. Celle de l'autre au contraire fut rebutee comme groſſiere, & ne reſſentant que l'ébauche du ciſeau. Dans le mépris que chacun en faiſoit, l'ouurier demanda qu'au moins pour ſon ſalaire on luy permiſt de mettre ceſte ſtatuë en ſa place, & puis aprés qu'on en fiſt ce qu'on voudroit. Cela luy eſtant accordé, & l'autre ſtatuë y ayant eſté eleuee en meſme tẽps, il n'y eut pas vn des regardans qui ne ſe

connuſt trompé, & le blaſme qu'on luy auoit donné ſe changea auſſi-toſt en vn applaudiſſement general. Car ces traits auparauant groſsiers perdirẽt leur rudeſſe par l'éloignement, & les enflures des muſcles qu'on auoit trouuées énormes, ne ſe monſtrerent plus que ſous vn arrondiſſement proportionné au reſte de la figure. Au contraire, toute la mignardiſe de l'autre s'éuanoüit: on y remarqua pas vn ſeul trait hardy: & la piece ſemblant plate à tout le monde, fit meſeſtimer l'autheur comme ignorant en la prudence de ſon art. A cét exemple i'en deſire ioindre vn ſecond, dont l'effet fut autrefois vtile aux Grecs qui auoient ſuiuy le ieune Cyrus en Perſe: & qui ſert maintenant d'inſtruction dans la guerre, à ceux qui veulent découurir les deſſeins de leurs ennemis. Tiſaphernes Lieutenant du Roy de Perſe en l'Ionie, faiſant en apparence eſcorte aux Grecs qui s'en retournoient en leurs pays, mais en effet ayant reſolu de leur nuire en tout ce qui luy ſeroit poſsible, leur enuoya vn meſſager en vn logement qu'ils firent le long du fleuue de Tigris, auant que de le paſſer. Le meſſager bien inſtruit, fai-

Xenophon de la guerre du ieune Cyrus. liure. 2.

gnit d'eſtre venu par le commandement de quelques amis que les Grecs auoient parmy les troupes des Perſes, pour les aduertir que Tiſaphernes & ſes gens eſtoient delà le pont, viendroient le rompre la nuict; & qu'vn grand nombre de Barbares aſſemblez dedans vn parc qui ioignoit leur champ, auoient ordre de les charger en ce logement, où ils ſe trouueroient enfermez du fleuue, & d'vn grand canal qu'ils auoient paſſé deſſus des bateaux. A ce rapport, les Chefs ſe trouuerent merueilleuſement troublez; mais vn ieune homme qui eſtoit preſent s'aduançant, leur dit qu'il n'y auoit aucune apparence en tout ce diſcours. Car ſi les Barbares nous attaquent (diſoit-il) ou ils vaincront, ou ils ſeront vaincus. Que ſi nous ſommes défaits par eux, le pont ne nous peut donner aucune commodité que de fuir deuers d'autres ennemis: & s'ils demeurent vaincus, le pont eſtant rompu, ils ne pourront eſtre ſecourus par les troupes de Tiſaphernes qui ſont de l'autre coſté du fleuue. Ce trait de la viuacité du ieune homme porta les Chefs à s'enquerir de l'eſtenduë, & de la nature du pays

d'entre le fleuue & le canal ; & comme le messager qui ne s'apperceuoit pas de leur intention leur eut dit que c'estoit vne grande Prouince, contenant de bonnes villes & plusieurs gros villages, ils connurent bien que Tisaphernes auoit peur de leur demeure en ce lieu-là. Car à cause qu'il estoit agreable, fertile, peuplé & fortifié du fleuue & d'vn grād canal, il deuoit bien iuger que s'ils s'y fussent habituez, ils en eussent fait auec le temps vne retraite asseurée, à qui eust voulu entreprendre la guerre contre le Roy de Perse. Et neantmoins : d'autant qu'il ne faut negliger aucun aduis en tels rencontres, les Chefs des Grecs enuoyerent garder le pont, où l'on ne veid paroistre que quelques gens qui donnerent assez à connoistre la crainte que Tisaphernes auoit qu'ils ne le passassent point. C'est ainsi que les lieux meritent qu'on les considere, dequoy nul homme de guerre n'a iamais douté ; & les Romains en sentirent bien l'importance à leur grand dommage en la bataille de Cannes, où Hannibal se saisit de tous les postes aduantageux pour donner moyen à sa caualerie de combattre, & en oster la commodité à ses

ſes ennemis. Paraduanture trouuerez-vous eſtrange que ie ne particulariſe point d'auantage ceſte circonſtance, veu qu'elle eſt d'vne ſi ſpatieuſe eſtenduë : mais vous conſidererez, s'il vous plaiſt, que tout ce qu'on en pourroit dire ſe doit pluſtoſt rapporter aux perſonnes que aux lieux, eſtant veritable quand on parle d'vn lieu de reſpect, que cela s'entend à cauſe des perſonnes qui y ſont. On ne doit pas ſeulement le reſpect aux Roys quand ils ſont dedans leurs throſnes: puis qu'ils portent leur dignité par tout, il n'y a point de lieu où leurs ſubjets puiſſent ſe diſpenſer de reuerer leurs perſonnes. Ie ſçay bien que de tout temps les peuples ont eu des lieux qu'ils ont reputés ſaincts, iuſqu'à croire qu'ils n'y pouuoient faire vne action indifferente ſans meriter le nom de prophanes; & toutesfois c'eſtoit qu'ils ſe perſuadoient que la Diuinité ſe rendoit plus preſente là, qu'ailleurs. Car le lieu de ſoy, ne reçoit ny ne confere aucune bonne ou mauuaiſe qualité : & ſi Socrate n'euſt eu ceſte croyance, il ne fut iamais entré dans vne maiſon de débauche, de peur d'y perdre quelque choſe de ſa continence. Ainſi

donc i'aduoüeray bien qu'en de certains conſeils, comme s'il eſtoit queſtion du naturel des peuples, afin de les employer, il faut admettre la cõſideration des lieux; eſtant vne choſe aſſez experimentée que les montagnards, les hommes nourris dans vn pays plain, & ceux qui ſont nais & qui ont veſcu le long de la marine, ſont de complexion, & d'humeurs tres-differentes. On ne s'en doit pas moins enquerir à la guerre, ſoit pour pratiquer & pour éuiter les ruſes, ſoit pour s'eſtudier aux diuerſes manieres de mener des troupes, & de les ranger en bataille ſelon les lieux differens; dequoy Philopemen entre les Grecs eſt loüé, pour en auoir acquis vne parfaite connoiſſance. Mais pour ce qui concerne les lieux de conference, de negociation, de reduit, & d'aſſemblées, c'eſt des perſonnes qui s'y trouueront, & des ſujets qu'on y traitera, qu'il faudra prendre la regle pour s'y entretenir, ou ſerieuſement, ou modeſtement, ou auec gayeté, ou meſmes auec raillerie. Car on ſe doit bien ſouuenir de ce que dit Socrate à l'vn de ſes amis qui s'eſtonna de le voir paré & parfumé pour aller à vn feſtin où Agathon l'auoit conuié, *Tu me*

vois beau, comme celuy qui s'en va auec les beaux.

Ce sont icy, Timandre, les circonstances necessaires à garder en vne deliberation, afin de former vn conseil & vne resolution prudente : & sans qu'il soit necessaire que ie vous le die, vous iugez bien à ce que ie pense, qu'on ne sçauroit ordonner toutes ces pieces, & les attacher les vnes aux autres en peu de temps. Il n'y a personne aussi qui ne tienne que les cõsultations se doiuent faire meurement; que qui aura temerairement entrepris tremblera en executant ; & que les fruits d'vne deliberation precipitée sont vne longue repentance. Ie confesseray bien pourtant que les conseils lents ne valent rien en de certaines occasions ; & ceux-là entr'autres *qu'on ne sçauroit loüer* (comme dit Tacite) *que quand ils sont executez.* Mais pource qu'il n'entend parler que de ces grands & perilleux desseins d'autresfois, *où il n'y auoit point de milieu,* ainsi qu'il dit luy-mesme, *entre le faiste & le precipice,* & où l'on ne pouuoit manquer son but sans rencontrer la mort, ou vne eternelle seruitude ; ie croirois que celuy-là commettroit vn crime atroce dedans le

Au liu. 1. de ses histoires.

An 2. de ses hist.

Christianisme, qui donneroit le moindre aduis pour de tels conseils, quand mesme il viuroit dans vn Estat malheureux, dont la legitime administration se seroit changee en tyrannie. Car il n'est permis que aux Roys d'y auoir recours contre ceux qui attenteroient à la ruine de leur Estat lors qu'il y a du peril à pratiquer les voyes ordinaires de leur Iustice : & pour garder en l'immolation de ces victimes publiques le silence & le secret des sacrifices anciens on les estimera tousiours s'ils sont prompts à s'y resoudre, sans mettre tels affaires en vne consultation qui pourroit estre euentée.

Laissons neantmoins decider ce poinct à leur conscience, & a leur authorité absoluë : aussi bien ces personnes sacrées n'ont que Dieu pour iuge de leurs actiōs. Et pour donner fin à nostre Conseil, ie suis d'aduis qu'aprés la resolution prise, on pense vn peu à ce qui se pourra faire en cas que le succés ne fust pas tel qu'on l'atte̅doit. *Il se trouue beaucoup de gens*, dit Polybe, *qui sur le poinct de liurer vne bataille où ils hazardent toutes leurs forces, ne se representent que les aduantages qu'ils peuuēt tirer de la Victoire, & esmeuz de doux chatoüil-*

Au liure 2. de son Histoire.

lement de ce bien futur ne ſongent qu'aux cõtentemẽs qu'ils en receurõt. Quant aux auãtures ſiniſtres, c'eſt à quoy ils ne pẽſent pas, & ne cõſultent point en eux meſmes ce qui ſe deuroit faire en tout éuenement. Il eſt arriué de là que pluſieurs ayãs eſté vaincus, ſe ſont laiſſez aller à des laſchetés indignes d'eux, & ont fait de grandes ſottiſes. La raiſon eſt que les accidens ſoudains & impreueuz, agiſſent auec vne violence tellement diſproportiõnée à l'eſprit qui n'y eſtoit pas preparé, qu'il ne ſe connoiſt plus à ce rencontre, pource que l'ordre de ſes conſeils ſe renuerſe & ſe confond. Pour vn exẽple notable deſſus ce ſuiet, on rapporte celuy de Põpée en la bataille de Pharſale; & veritablement décheu, non pas de l'eſperance: mais de l'aſſeurance meſme qu'il auoit de vaincre Ceſar, il ne fit pas apres la perte de la victoire vne ſeule action de Capitaine.

C'eſt dequoy ie vous entretiendray plus au long en parlant de la Prudence militaire: & quant à preſent, aduançons-nous vers l'execution, qui doit eſtre chaude à ce que dit tout le monde, aprés vne froide deliberation, de peur que les occaſions qui ne ſe monſtrent pas frequemment nous eſchappent, & que leur ſaiſon ſe

passe. On n'y doit pas courir toutesfois auec tant de vitesse & de promptitude, qu'on se lasse, ou que comme les chiens trop ardens à la chasse, on vienne à outre-passer les voyes, & à tomber en defaut. Ceste consideration a tousiours empesché les hommes de grand project, d'employer des gens qui se precipitent, quoy qu'ils semblassent propres aux executions d'importance, de peur que leur esprit les fist errer. Ne vous hastez point tant, disoit quelqu'vn à vn autre, afin d'auoir plustost fait: & certes, sauf là où le secret qu'on doit cacher a esté découuert (car en ce cas, iusques aux momens, ils trainent de longs perils) il faut aussi bien que la deliberation accompagne son execution de certaines circonstances & precautions, ou ne s'attendre point d'en auoir vne fin heureuse. Or vous vous souuiendrez que c'est du sein de l'execution que sortent la loüange ou le blasme, la gloire ou l'infamie, & que sa main arbitre des biens & des maux les donne ou les oste à ceux qui entreprennent quelque chose: car la deliberation n'est qu'vn project, & vne theorie inutile, si l'execution ne la met en œuure.

Vous remarquerez donc, Timandre, que toutes les choſes ont chacune de leur nature quelque particuliere qualité, de ſorte que bien qu'elles rendent toutes à leur fin, c'eſt pourtant auec des mouuemens diſſemblables. Or l'execution de quoy que ce ſoit, n'eſt que porter le corps de la deliberation par le moyen, & ſelon le mouuement qui conuient le mieux au naturel de la choſe deliberée. Mais à cauſe qu'il n'y a point de Science des choſes particulieres, ſes preceptes eſtans generaux : & que les accidens au contraire ſont infinis, & rendent preſque tout ce qui eſt à faire different l'vn de l'autre, on ne ſçauroit donner autant de regles qu'il en faudroit pour ſe bien conduire en l'execution. Toutesfois vn homme bien aduisé les tirera ſubtilemēt du ſein de la choſe meſme, ſe ſouuenant touſiours de ceſte maxime, *Que le moyen doit ſuiure l'eſtre*. Et quiconque ne les conformera l'vn à l'autre, nonobſtant ſes ſages deliberations, n'éclorra rien du tout, où s'il écloſt quelque choſe, il arriuera qu'encore que les membres ſoient beaux pris s'eparément, le corps ſera diſproportionné & monſtrueux. Or il eſt beſoin

en cecy d'apporter quelques circonſpections, & ie vous aduertiray des plus notables, la premiere, de ſeparer toutes les pieces dont vous voudrez former voſtre execution, puis les ioindre chacune en leur lieu pour produire leur operation en leur temps, & de reietter celles qui nuiroient pluſtoſt que d'apporter du ſeruice. Secondement, de n'eſpargner rien de ce qui eſt neceſſaire, veu qu'on ne retire point d'vſure qu'apres auoir desboursé de l'argent, & qu'il eſt vray que la guerre ſe fait auſſi bien auec l'or qu'auec le fer. Il faut enſuite ſe rendre maiſtre par prieres, par artifice, ou par force, de ce qui nous pourroit eſtre contraire: nous ſouuenãt du fait d'Ageſilaüs, qui ayant eu reſponſe d'vn Roy auquel il auoit enuoyé pour le ſupplier de donner paſſage à ſes troupes dans ſon pays, qu'il prendroit conſeil là deſſus, *Qu'il conſulte donc*, dit Ageſilaüs, *& cependant nous paſſerons*. Que ſi dans le train de l'execution quelque piece vient à ſe démentir, il y faut remedier promptement, & confirmer ce dõt nous ne nous tiendriõs pas aſſeurés; mais il faut prendre garde ſi nous ſommes en doute de quelqu'vn, de ne luy

témoigner pas alors nostre defiance. La raison est, que le soupçon que l'on conçoit contre les gens de bien refroidit leur affection : & que les meschans se iettent dans la licence, lors qu'ils voyent qu'on les redoute. Le meilleur sera de monstrer vn visage resolu, sur tout au rencontre des difficultez : & si nous n'auons pas ceste viuacité naturelle, qui rend les hommes riches de partys, comme disent les Italiens, il faut que nous appellions qu'elqu'vn qui nous assiste de la sienne, pour nous démesler des accidens. Pour moy, i'admire celle de Tullus Hostilius lors qu'il fit croire que Metius Suffetius qui se debãdoit du corps de son armee à mauuais dessein, alloit par son commandement enfermer les ennemis, & les charger par derriere : car en éleuant le courage des siens, & abaissant ceux des ennemis qui l'entendirent comme il le crioit tout haut, il remporta la victoire dessus eux, & dessus les traistres. Encores que ce que ie vous vay rapporter ne fasse rien à l'execution, ie ne l'obmettray pas neantmoins, pour vous monstrer combien sert la viuacité d'esprit, quand on se void enueloppé dans quelque danger.

Tite-Liue liure I.

Iustin l 14 de son Histoire.

Antigonus faisant la guerre à Eumenes, enuoya semer des billets au camp de son ennemy, où il promettoit de tres-grandes recompenses à ceux qui le tuëroient, & luy en apporteroient la teste. Eumenes en ayant esté aduerty, fit incontinent assembler son armee en intention de la haranguer, & d'abord il remercia ses soldats de leurs fidelité qu'il reconnoissoit estre à toute épreuue, puis qu'elle n'auoit pû estre tentee par l'esperance d'vn grand gain. Et par apres il leur dit que c'estoit lui qui auoit fait courir des billets, afin dessayer s'il se trouueroit parmy eux quelque ame qui fust corruptible: de sorte qu'il auoit suiet de se loüer de sa bonne fortune, & de leur rendre graces de leur affection inuiolable. Par ce moyen il empescha le mal present, & pourueut à d'autres pour l'aduenir: mais retournons ie vous prie à nostre execution. Si d'auanture les commencemens nous semblent beaux, gardons-nous bien de rien relascher de nostre soin, ny de nostre diligence: tel à veu la victoire s'aduancer deuers luy, puis luy tourner le dos tout aussi tost, à cause qu'il ne l'accueilloit point chaudement, &

ne la receuoit pas de bonne grace.

Pour ce qui eſt de la precaution qu'il faut auoir,afin d'éuiter les mal- heurs, & de mettre ſes pratiques hors de la priſe des hazards, c'eſt dequoy i'aurois bien de la peine à donner des aduis particuliers. La raiſon eſt,que les obſtacles ne ſont pas comme des rochers, ou des abyſmes arreſtez en de certains lieux; mais ainſi que les bancs de ſable mouuant des embouchures des grandes riuieres, que l'eau de ces riuieres & celle de la mer pouſſent à leur tour cà & là, ils ſe découurent tantoſt en vn endroit, & par fois en l'autre. Il eſt vray que ſi l'on s'eſt repreſenté la rencontre des perſonnes,du temps, & des lieux; Si l'on a fermé toutes les aduenuës au malheur, ne laiſſant pas vne ouuerture à la Fortune, au moins de celles que l'ō peut apperceuoir:quelque ſuccez qui arriue,on n'en doit point craindre de blâme. C'eſt pour cela que de grands Capitaines apres la perte d'vne bataille, n'ont pû ſe repentir de l'auoir donnée : ils trouuoient leur ſatisfaction à n'auoir rien obmis du deuoir d'vn bon Chef de guerre. Car vne force eſtrangere peut diſſiper tout l'appareil d'vne entre-

prise bien conduite ; & quelquefois elle sortira d'vn endroit où il n'estoit pas possible à la Prudence humaine de la voir. Le sage aussi ne garantir iamais les euenemens; quoy qu'il doiue respondre de l'entreprise. Ie ne veux point penetrer dans le dessein de Iean Louys de Fiesques, & ie laisse aux Escriuains de son temps à debattre si son intention estoit de rauir, ou de redonner la liberté à la ville de Gennes, dont la maison des Dories s'en estoit assuiettie vne grande part : mais pour ce qui est de l'execution il me semble qu'il y donna vn ordre qu'on ne sçauroit assez loüer. Il estoit besoin d'vn grand secret, de subtiles feintes, de gaigner plusieurs personnes, d'auoir l'œil à beaucoup de choses tout à la fois, de tromper des gardes, de faire effet sur mer & sur terre, en des lieux publics & en des maisons particulieres, & de ioüer par tout le personnage du Renard & du Lion en mesme temps. Cependant il ramassa & ordonna auec tant d'art toutes ces pieces qu'estant tombé dans la mer en passant d'vne galere en vne autre, son entreprise ne laissa pas de reüssir, encore qu'on ne le veid plus. Que dirons-nous de luy,

Timandre? Qu'il n'euſt rien de contraire que ſon deſtin.

Mais comme diſent nos Poëtes,

Du ſommet des hauts monts on void deſcendre l'ombre,
La nuict vient à grand pas, le iour eſt deſia ſombre,

de ſorte qu'il eſt temps de finir ceſte Promenade. Auſſi bien vous y ay-je fait voir du moins autant qu'il m'a eſté poſſible, toutes les parties dont ie tiens que la prudence eſt compoſee. Car ce que ie n'ay point touché s'y rapporte, & nul ne ſçauroit s'habituer à l'obſeruation de ces regles, Qui ne s'acquiere aſſez d'intelligence pour iuger de toutes choſes autremẽt que le vulgaire; Qui n'en puiſſe faire le meilleur choix, lors qu'il ſe verra dans la neceſſité de prendre party; Qui ne ſe tienne en vne aſſiette aſſez ferme, pour n'eſtre eſbranlé ny des ſottes craintes, ny des foles eſperances; Et qui ne trouue l'induſtrie de ſe ſouſtraire dans ſes entrepriſes, aux malices de la Fortune, & meſmement de l'attirer de ſon coſté.

VI. PROMENADE.

Des diuerses sortes de Prudence.

PLINE le ieune faisant sçauoir à vn de ses amis les diuertissemens qu'il prenoit à la campagne, luy escrit que par fois il alloit à la chasse, où il portoit auec son espieu, des tablettes pour y écrire les meditations qu'il y faisoit : puis incitant cét amy à faire le mesme, *Tu reconnoistras*, luy dit-il, *que Minerue ne se promene pas moins dans les forest, que la Deesse Diane.* Ceste chasse, Timandre, deuoit estre celle de l'affust, où pendant que le corps repose en attendant le gibier, l'esprit à le loisir de s'exercer à quelque chose; celle de nos chiens courans tout au contraire qui demande vne action continuelle, emporte l'esprit auec le corps, & ne luy permet point d'autre attention que celle des fuites de la beste, & de la chasse des chiens. Si est-ce qu'auiourd'hui ie me suis trouué surpris au laisser courre du Cerf, d'vne pensee qui m'a long-temps accompagné, & à quoy tout ce que i'ay veu depuis à

grandement aidé ; à sçauoir de l'industrie des hommes qui se sert si bien de la haine que quelques animaux portēt aux autres, afin d'en prendre du plaisir ; & qui les a si vtilement assistez d'vn sens qui leur manquoit, de sorte que l'vn ne faisant presque rien sans l'autre, tous deux ioints ensemble viennent à bout de ce que l'vn & l'autre poursuiuent. Le limiter éuentant vne enceinte, & rencontrant la voye de la beste, s'en rabat, puis guidé de son nés conduit le Veneur au repaire, ou les chiens découplez se mettant dans la mesme voye, s'ameutent aprés la beste, la courent, & la forcent à la fin ; tout cela pourtant n'est que l'effet de leur odorat, & il arriue souuent que les chiens ne voyent point la beste que quand elle est aux aboys. Mais pource que par fois, ou bien le limier n'en rencontre pas, ou bien les chiens n'en reprennent point : l'homme s'est aduisé de les aider auec des connoissances acquises par ses yeux : tellement qu'il s'est estudié à obseruer les pistes des bestes, & à faire iugement d'elles & de leurs refuites par toutes les marques qu'elles laissent, comme auiourd'huy en ce Cerf, par ses alleures, ses portees, &

ses fumees. Or ie suis entré depuis dans vne autre consideration, à sçauoir, si les hommes ont point l'esprit doüé de quelque faculté, laquelle bien exercee par quelques vns, leur pût faire découurir les intentions & les desseins des autres : Et i'ay remarqué en effect que plusieurs en estoient en possession. De façon que ie me suis bien apperceu qu'il ne tenoit qu'à eux, en mettant ceste faculté en pratique, de penetrer dedans les entreprises des autres hommes, pour sçauoir le but où ils tendent, & en faisant chasser leur pensee aprés eux, Ou les arrets s'ils sont en estat de le faire ; ou les en destourner en outre passant leur course; ou du moins les suiure des yeux de l'esprit, iusques à la fin où ils aspirent. Ceste puissance-là n'est autre chose que la Prudence dont nous auons parlé en nostre derniere Promenade; & ce qui m'y a fait songer a esté la rencontre de ce mot Sagacité, dont les Latins expriment la Prudence bien aduisee de quelqu'vn, aussi bien que la proprieté de bien flairer, en quoy le chien excelle dessus les autres animaux. Car il est vray qu'il n'y a point d'homme si caché, qui par ses actions & ses paroles ne laisse

laisse quelque trainée de ses intentions, que comme vne odeur épanduë en l'air celuy qui a le flair subtil recueille, tellement qu'il vient à iuger du dessein d'autruy. Il est toutesfois necessaire d'y apporter vne precaution, à sçauoir, qu'aux actions l'on sçache de quel esprit elles partent, veu qu'on ne sçauroit asseoir de fondement qui soit ferme, dessus les resolutions d'vn homme qui ne l'est point. C'est pourquoy Tacite nous asseure que selon l'aduis de plusieurs, l'inegalité de beaucoup d'actions de Tibere procedoit de la grande subtilité de son esprit, n'aimant point ny ceux qui estoient singulierement vertueux, ny ceux aussi qui auoient des vices remarquables, redoutant les bons à cause de soy, & les meschans pour l'amour de la Republique. On pourra bien voir dans le mesme autheur, de semblables effects d'vn esprit stupide, tel qu'estoit celuy de l'Empereur Claudius, sur tout là où il rapporte ses irresolutiōs, lors qu'il fut question de se défaire de Messaline; & quant à moy i'ay tousiours reconnu que les hommes d'vn esprit grossier ne pouuoient prendre party, & que ceux qui l'auoient trop vif

Liu. 1. des annales, sur la fin.

ne ſçauoient lequel il eſtoit à propos de prendre. A ceſte conſideration de la nature de l'eſprit, il ne faut pas oublier de ioindre celle de ſes vertus & de ſes vices: car combien qu'il ſoit vray qu'en pluſieurs perſonnes,

L'extréme pauureté eſt vn tresgrãd reproche
Horace. li. 3. Ode 24. *Elle force à tout faire & à tout endurer,*
Et ne peut au ſentier des vertus demeurer,

Neantmoins comme dit Apulée,

En ſon Apologie. *La pauureté a eſté iuſte en Ariſtide, debõnaire en Phocion vaillante en Epaminondas, ſage en Socrate, bien-diſante en Homere*, & ce fut chez elle, qu'aux premiers ſiecles, la Philoſophie prit ſa naiſſance. Nous apprenons par là, que les meſmes occaſions de faire du bien ou du mal, ne produiſent pas les meſmes deſirs dans des eſprits qui ſont differens l'vn de l'autre: de ſorte qu'auec la meſure du pouuoir de quelqu'vn, il faut comparer celle de ſon vouloir qui ſe meut ſelon ſes bonnes ou mauuaiſes inclinations; ſans oublier en cét examen ny les temps, ny les lieux, ny meſmes les inſtrumens dont il ſe pourroit ſeruir en ſon entrepriſe. Or par toutes ces conſiderations-là nous pouuons bien découurir quelques traces des deſ-

ſeins d'vn homme, mais non pas telles que nous deuions nous en contenter : il faut aller iuſques dans leurs motifs pour tirer les plus pregnantes coniectures de la fin de leurs actions, & c'eſt pour cela que ie vous les veux declarer auāt que de parler des diuerſes ſortes de Prudence. Il y en a pluſieurs que ie reduiray en ſix chefs, à ſçauoir de la neceſſité, de l'intereſt, du deuoir, de l'amitié, de la haine, & de l'hōneur : auſſi bien les autres ſe rapportent à ceux-cy de meſme que les branches à leur tronc.

La neceſsité, le plus puiſſant de tous les motifs, foule aux pieds les loix, viole les deuoirs, mépriſe toute ſorte de reſpects, & ne craint pas quelquesfois d'embraſſer des maux extréſmes pour ſe deliurer d'autres maux qui ſont moindres : il faut dōc croire que celuy qui eſt porté de ce motif s'efforcera d'abattre tous les obſtacles qui l'empeſcheront de pouſſer ſes deſſeins iuſques au bout. L'intereſt ſuit de prés la neceſsité, & il eſt ou public, ou particulier : or l'vtilité eſtāt la meſure de l'vn & de l'autre, celuy qui agira par céte cōſideratiō ſe retirera sās doute lors qu'il ſera menacé de quelque dōmage. Quand

vn Monarque fait vn appareil de guerre, chacun fait vn compte de tous les desseins où il y a du gain & de la perte pour iuger de celuy qu'il a dans la fantaisie, & il n'y a personne qui n'estime qu'il s'arrestera à celui où il y a plus de profit. Telle est en effet l'humeur de leur conditiõ, de souhaiter vn continuel accroissement de leur puissance; & elle ne leur mésied point, pourueu que ces pretextes soient legitimes. Quelqu'vn a dit que les Princes n'estiment personne de nature leur amy ou ennemy, mais qu'au prix de leur vtilité ils reglent leurs affections & leur haine : pour moy ie n'y trouue rien a redire, puis qu'estans les maistres; ils doiuent aymer ceux qui les peuuent vtilement seruir, & qu'estans obligés de songer sans cesse à la conseruation de leur authorité, ils doiuent reputer pour ennemis ceux qui attenteroient à la leur diminuer. Le deuoir qui vient en suite est tousiours accomply par ceux que les Vertus rend incorruptibles, & que les tentations du gain n'ont point la force d'esbranler : & c'est pourquoy il faut en ce poinct icy auoir vn esgard particulier aux personnes, & chercher s'ils ont point

Polybe au l. 2. de son Histoire.

quelque defaut par où l'on puiſſe les ſurprendre. La meſme circonſpection eſt neceſſaire pour bien iuger de celuy qui ſe porte à quelque choſe par le motif de l'Amitié : non que i'ignore que les ſoupçons conceuz des actions de ceux que nous auons reconnus nos amis, ne nous rendiſſent plus dignes de blaſme, que ſi par vn excés de confiance nous en auions eſté trompés.

Se défier d'vn amy : eſt l'eſtimer ſon ennemy : & comme il ne nous peut circonuenir ſans commettre vne trahiſon, nous n'en ſçaurions entrer au moindre doute ſans nous rendre coupables d'vn grand crime. Mais il y auroit de l'imprudence à preſumer vne ſi conſtante fidelité en beaucoup de perſonnes, veu qu'il y en a bien peu qui entendent les myſteres de ceſte religion : & auec cela, quiconque eſt deuenu noſtre amy par ſon intereſt, nous pourroit bien abandonner lors qu'il le verra ceſſer. Par pluſieurs exemples de l'Hiſtoire, i'apprends que la memoire d'vn bien-fait n'eſt pas ſi puiſſante pour induire les hommes à ce que nous voudrions, que le deſir de l'obtenir ; c'eſt pourquoy ainſi que ſelon le

vulgaire, il faut connoiſtre auant que d'aimer, il ſe faut auſſi connoiſtre aimé pluſtoſt que de ſe fier entierement. De là nous apprenons qu'il y a par fois de la peine à découurir ſi les proiects de ceux qui ſe diſent nos amis viſent là où nous deſirerions : Mais pour ce qui concerne nos ennemis, chacun ſe doit tenir certain de leur mal-veillance, & l'vnique moyen de n'en eſtre iamais trompé eſt de s'attendre aux plus mauuais offices qu'ils nous peuuent rendre. Ceſte grande machine que les Grecs laiſſerent en don aux Troyẽs, receloit le fer & le feu dont leur ville fut exterminée : & l'on ne veoid point commettre en la guerre vne lourde faute à ſes ennemis, qu'on ne ſonge ſi c'eſt point l'amorce & la couuerture de quelque embuſche. Tacite nous rapporte qu'Artabanus Roy des Parthes ayant eſté chaſſé par les ſiens, Tiridates fut éleué en ſon throſne, dequoy tous les nobles témoignerent vne grande reſioüiſſance, & vn meſpris de ſon predeceſſeur, bien qu'il les euſt touſiours affectionnez au preiudice de la populace. Mais à peu de temps de là s'en eſtans meſcontentez à cauſe de ſon fauory, quelques-vns des

plus qualifiez & des plus puissans d'entr'eux tournerent leur pensee vers leur premier Roy, l'allerent trouuer en Hircarnie où il gaignoit sa vie à la chasse, & luy offrirent leur aide pour le recouurement de sa dignité. *Artabanus* (dit Tacite) *qui estoit experimenté au faict de regner, reconnut bien que leur amitié enuers Tiridates auoit esté feinte, mais que leur haine estoit veritable*, tellement qu'il se fia en eux, & auec leurs forces contraignit en peu de iours son ennemy de luy quitter sa couronne. En effet, à moins d'vn grand effort de generosité, vn homme ne sçauroit estouffer de tout poinct sa haine : & ceste grandeur de courage se rencontrant en peu de personnages, la plusspart n'y renoncent qu'aprés l'injure & la vengeance. Quoy que s'en soit, si vous desirez suiure le conseil des Sages, *Ne croyez iamais à vostre ennemy.* Reste maintenant l'Honneur, qui est le plus ordinaire motif des honnestes gens, cõme le plus volontaire, & que nous pouuõs dire estre vne raisõnable impetuosité d'vne ame qui est éprise du biẽ: c'est pourquoy nous ne deuons pas craindre que ceux qui se le proposeront pour object passent iamais les limites qui leur

Ecclesiastique cha. 12.

ſont ordonnées par la Iuſtice. Pour empeſcher que les vertus ne meurent dedás eux, ces hommes-là tâchent de les mettre au ſein de la Renommée, afin qu'elles y viuent à l'eternité: & ſçachāt bien qu'elle ne ſe plaiſt pas d'y rien voir qui ne ſoit beau, ils s'efforcent de rendre leurs actiõs illuſtres, & telles qu'on n'y puiſſe remarquer aucune tache. Alexandre le plus deſordonné conuoiteux de gloire qui fut iamais, prit neantmoins pour iuſte pretexte de la conqueſte de l'Aſie, la vengeance des outrages que les Perſes auoiēt fait aux Grecs tant de fois, & particulierement lors que Xerxes eſtoit venu rauager leur pays auec toutes les forces de l'Aſie; & en ceſte expedition l'on ne veid point de Roy fléchir volontairement deuant ſes armes, qui ne remportaſt de ceſte ſoumiſſion vne confirmation de ſa puiſſance. Le Gouuerneur d'vne place forte luy en eſtant venu preſenter les clefs, luy fit perdre la volonté de s'en ſaiſir; au contraire, luy en continuant le gouuerment, cét homme, dit-il, le merite, pour auoir mieux aymé ſe fier à vn homme de bien, qu'aux murailles d'vne place forte. Pyrrhus le plus digne ſucceſ-

ſeur de cét Alexandre , & ſon plus parfait imitateur , n'entreprit auſſi la guerre contre les Romains que pour faire eſſay de ſes armes contre les leur , comme ſi c'euſt eſté vne choſe raiſonnable que le moins vertueux euſt cedé à celuy qui auoit plus de vertu. C'eſt pourquoy en leur renuoyant gratuitement leurs priſonniers, il leur parloit de ceſte ſorte:

L'or ne ſera iamais le but de ma conqueſte,
Ie hay les ſales gains; que celuy qui s'appreſte,
Au combat contre moy, ſe muniſſe de fer,
C'eſt la vertu qui doit de nos droits ordonner,
Et puiſque la Fortune eut ſoin dans la bataille
D'en ſauuer quelques-vns, que chacun d'eux s'en aille,
I'aime leur liberté, comme elle leur vertu;
Pyrrhus a ſeulement pour l'honneur combatu.

Voila donc les plus ordinaires motifs des actions des hommes , qu'il me ſuffit de vous auoir fait remarquer comme en paſſant ; & ie n'eſtime pas hors de raiſon de vous dire vn mot de leurs diſcours , mais ſuccintement , puiſque ie me ſouuiens de vous en auoir entretenu deſia cy deuant. C'a eſté pour manifeſter leurs penſees que la Nature leur a donné l'vſa-

ge de la parole; si est-ce que chacun sçait bien que les grands Princes s'en seruent beaucoup plus frequemment pour les cacher à tout le monde. La necessité de regner les oblige mesmes par fois à la dissimulation; & pource qu'il leur est en de certaines occasions dangereux de se decouurir, ils sont contraints de prendre ce masque dont quelques Princes Payens ont fait tant de cas qu'ils l'eussent mis volontiers au nombre de leurs ornemens Royaux. Mais y ayant beaucoup d'hommes de toutes conditions qui leur vsurpent ce droit-là, il faut estre soigneux de considerer, Si le discours est mieux ordonné, & plus eslegant que ne porte l'esprit de celuy qui parle: car on doit croire alors qu'il n'est que l'organe d'vn conseil estranger, & que sans doute on luy a donné du fard pour embellir son mensonge. Ce sont-là les signes que i'auois entrepris de vous monstrer, pour se mettre en queste des desseins des hommes, afin de presentir en quelque sorte leurs intentions, & si vous y ioignez les circonstances que ie vous touchay en parlant de la deliberation, mais sur toute chose si vous prenez bien garde à l'ordre qu'ils tiennent, &

à la suite de leurs actions, i'oserois bien dire que ce sont des esprits grandement rusez, si vous ne découurez quels sont les mouuemens, & le but de leur volonté.

Mais, Timandre, finissons ce prelude, & touchons le suiet que nous nous sommes proposez pour entretien : voyons vn peu plus distinctement les vsages de la Prudence, & vous reconnoistrez ie m'en asseure qu'il n'y a point de condition parmy les hommes, dont elle ne doiue ordonner des fonctions.

La Religion qui est toute diuine, n'a pas refusé pour cela de s'associer ceste humaine Vertu : au contraire, Sainct Paul trouuoit à redire en ceux dont le zele pour Dieu, estoit destitué de Prudence. Iesus Christ ne s'est pas contenté aussi de la recommander aux siens : il la mesme pratiquée en plusieurs rencontres. Lors qu'on demanda sa sentence contre la femme surprise en adultaire, il la iugea sans la condamner, la sauua sans l'bsoudre, mit en confusion ceux qui l'accusoiēt en leur representant leurs propres fautes & fist paroistre la clemence d'vn Pere auecques l'equité d'vn Iuge. *Il donna aussi des exemples de Prudence*, dit vn grand

S. Basile le Grand en

personnage, *reprenant les Saduceens, qui pour se mocquer de la Resurrection, feignirent l'exemple des sept freres mariez à vne seule femme, & lors qu'il confondit les disciples des Phariſiens auec les Herodiens qui luy proposerent vne question ambiguë, à ſçauoir s'il falloit donner ou non le tribut à Cesar. Ils en eurent vne responſe ambidextre, & qui pouuoit amuser leur folie de deux costez, commandant non pas de donner, mais de rendre. Car il leur dit, rendez à Cesar ce qui est à luy. Or la piece de monnoye estoit de Cesar, puis qu'elle en portoit l'image & l'inscription.*

ſes Constitutions exercitat. chap. 4.

En cela Iesus Christ a esté ſuiuy de ſes Disciples, & principalement de S. Paul qui a taſché de s'y conformer en toutes choſes : cét Apoſtre s'accommodoit aux temps, & aux perſonnes, auec vne ſi grande facilité, que ſans eſtre en aucune façon contraire à ſoy-meſme, il ſe rendoit maiſtre des ſentimens de tous ceux qu'il approchoit, pour differentes que fuſſent leurs humeurs. A ceux qui preſumoient de leurs bonnes œuures, il releue le merite de la foy : à ceux qui ſe contentoient de croire, il enſeigne la neceſſité de bien faire : Euangeliſant les Atheniens, peuple ſubtil & ſçauant, il citoit les vers de

Callimaque Poëte Payen, & en parlant de Iesus Christ, l'appeloit homme : là où quand il estoit en conference, ou qu'il escriuoit à ceux qui auoient receu l'Euangile, ne les entretenoit que de hauts mysteres. Bref il donnoit le laict aux vns, la viande solide aux autres, les remonstrances à ceux-là, les reprehensions à ceux-cy, gardant tousiours ceste discretion que la Prudence recommande.

Aprés ceste Prudence de Religion, ie puis bien mettre en auant la Prudence literaire : C'est vne adresse d'esprit qui sçait approprier à l'vsage du temps & des occasions ses lectures, & qui ne se tient point si fermement attachee aux sens des Autheurs, qu'elle ne cõsidere si leurs opinions ont esté raisonnables. Encor qu'Aristote aimast Socrate & Platon, & leur déferast beaucoup, la Verité auoit plus de force dessus luy que l'authorité de ces deux excellens personnages : Et Seneque qui n'improuuoit point vn mauuais autheur quand il tenoit vn bon discours, n'eust pas aprouué vne mauuaise sentence dans les escrits d'vn habille homme. ceux qui sont despourueuz de ceste Prudence sont appellez d'ordinaire Pedans,

qui n'eſt pas vn nom qu'on doiue donner aux Profeſſeurs literaires, dont la condition à touſiours eſté honorable. Car le Pedantiſme eſt vne humeur formaliſte & ſcrupuleuſe, qui ne ſe depart iamais de ce qui eſt eſcrit, ſoit bien, ſoit mal : & il y a des Courtiſans qui en ſont infectez auſſi bien que de certains Theologiens, Iuriſcōſultes, Medecins, & d'autres qui enſeignent les ſciences. Il eſt bien mal-aiſé d'eſtablir des preceptes de ceſte Prudence : pource qu'auec ce que le iugement naturel les connoiſt mieux qu'on ne les luy ſçauroit enſeigner, chaque ſcience a ſa Prudence particuliere. Mais quant à ce qui regarde l'eſtude d'vn Honneſte homme, il lui ſuffit afin de ne point choper en la lecture des bons Autheurs, de ſe repreſenter qu'il y a quatre ſortes de Biens, & d'en ſçauoir faire la difference, ſans laquelle il ne iugeroit pas ſainement de ce qui eſt eſcrit, & de ce qu'il en faut pratiquer. Le premier eſt le bien de la Religion, le ſecond le bien naturel, le troiſiéme le bien moral, & le quatriéme le bien politique: quelques-vns l'appellēt public, & néantmoins pour eſtre tel, il faut que le bien de la Religion y ſoit meſlé. Vous

le remarquerez particulierement en la mort de Iesus-Christ que les Iuifs condamnerent pour deux considerations. La premiere pour la Religion, à cause que Iesus Christ attiroit tout le mõde à sa doctrine, qui estoit contraire à leur croyance; & la seconde, *à cause qu'il s'estoit fait Roy*, qui estoit vne consideration politique, Or il arriue souuent que ces biens-là se choquent, & que ce qui est loüable pris d'vne sorte, est blasmable consideré d'vn autre biais: Ainsi le bien moral trauaille à la perte de tous les mal-faicteurs, & le bien naturel requiert la conseruation de tous les hommes en general. I'ay veu des personnes blâmer Aristote, de ce qu'il dit qu'il ne faut pas nourrir des enfans qui naissent auec defaut de quelque membre; & qu'on doit faire vuider les femmes enceintes, deuant que leur fruit aye vie & sentiment, lors qu'elles auront engendré assez d'enfans. Il est vray que ce sont des crimes punissables dedans le Christianisme: Et neantmoins Aristote, qui n'auoit pas la lumiere de la Foy, ayant buté à establir vne Republique d'hommes bien formez, pour estre d'autant plus vtiles au seruice de l'Estat;

Au 7. des Politiques chap. 13.

& à empeſcher qu'ils ſe multipliaſſent de ſorte que le pays ne puſt fournir à leur nourriture, doit eſtre excusé par la conſideration du bien politique, de ce qu'il vouloit qu'on fiſt contre le bien naturel, & le moral. Car les biens ſont comme des cercles qui ſe contiennent l'vn l'autre, dont le Naturel eſt le plus petit, & le Public celuy qui les comprend tous : & tels ont faict des actions, qu'à cauſe de leur éminence on a dit eſtre ceſte extremité de la vertu qui tient au vice, pour n'auoir pas pris garde que l'action eſtoit paſſee du cercle du bien moral, dedans celuy du public. Plutarque n'eſt pas en doute que le iugement donné par Brutus contre ſes enfans n'ait eſté iuſte, puis qu'ils auoient coniuré la ſubuerſion de la republique, & la mort de leur propre pere, auec vne ſanglante ceremonie. Mais il a de la peine à trouuer ſi ç'a eſté, ou vne impaſſibilité de vertu, ou vne inſenſibilité cauſee par l'excez d'vne violente paſſion qui le fiſt demeurer ferme & ſans ſiller l'œil quand on les foüetta iuſqu'à les faire tomber demy morts, & qu'on leur trencha la teſte, veu que ce ſpectacle émeut à compaſſion, & fit fremir d'horreur tous les

En la vie de Publicole.

les autres assistans. Toutes les fois qu'on rencontre de ces grands exemples dans les Histoires, il me semble que premier que d'en iustifier les actions, il faut examiner auec soin la vie de ceux qui les ont faites : car leurs vices ou leurs vertus ordinaires sont des reproches, ou des décharges, qui les doiuent faire condamner ou absoudre en de telles occasions. I'ay appris d'vn Religieux Espagnol que le fils de Philippe second Roy d'Espagne, aprés sa mort arrestée, fit par son Confesseur supplier le Roy de luy accorder la grace de le voir auant que de mourir, sous protestation de ne luy faire aucune requeste importune. Cela donc luy estant permis, il se prosterna aux pieds de son pere, & le supplia seulement de considerer, que c'estoit son sang propre qu'il alloit respandre. Philippe sans tesmoigner aucune émotion, luy respondit, *Que quand il auoit de mauuais sang, il donnoit son bras au Chirurgien pour le luy tirer.* Icy, Timandre, ie vous accorderay facilement que les peres ne doiuent iamais comme Aristippe, mettre leurs enfans, quoy qu'inutiles, au rang du flegme & des autres excremens qu'ils iettent hors d'eux ; & ie sçay

Diogene Laertien en sa vie.

bien encor quelle conſequence emporte ce qu'on dit, Que la grace ne deſtruit point la Nature. Mais il me ſemble que c'eſt eſtre par trop hardy, de blaſmer ces ſortes d'actions qui de premier abord ſemblent repugner à noſtre ſens, puiſque la Clemence à ſes excez vicieux, auſſi-bien que la Iuſtice, & que le crime des enfans rend quelquefois équitable la ſeuerité des Peres. Tellement que pour ne iuger point populairement & en Pedant de cét exemple de Philippe II. qui eſtoit certes vn des grands hommes de nos ſiecles, il faudroit peſer toutes les autres actions de ſa vie, & ſçauoir les motifs de celle-cy, pour la declarer ou cruelle, s'il y auoit eſté induit par quelque crainte, ou rigoureuſe, ſi ç'a eſté pour punition d'vn crime particulier; ou iuſte, ſi c'eſtoit pour empeſcher vne deſolation publique.

Ie trouue bien plus de peine à decider d'vn faict d'Eſtat, où vous voyez, ie ne diray pas la neceſſité auec la honte, puis qu'on n'en doit point auoir en ce cas: mais là où l'equité & l'vtilité ſont en balance: Et ie vous remettray en memoire que deux illuſtres perſonnages d'Athenes, ſe

monſtrerent d'opinions contraires deſſus vn faict de ceſte importance. Quelque temps aprés les victoires obtenuës par les Grecs deſſus les Perſes, Themiſtocle qui ſongoient continuellement à l'accroiſſemẽt de ſes Atheniens, & à leur faire obtenir l'Empire ſur les autres peuples de la Grece, fiſt ſçauoir en vne aſſemblée publique qu'il deſiroit faire ouuerture d'vn deſſein dont ils s'eſtoit aduisé, qui leur tourneroit à vne vtilité tres-grande: mais dautãt qu'il importoit de le tenir ſecret, il demanda que l'on commit quelqu'vn à qu'il pûſt le communiquer. Ariſtide luy fut nõmé par le peuple pour receuoir cét aduis qu'il propoſoit, & Themiſtocle luy ayant declaré que c'eſtoit de bruſler l'arſenal où tous les peuples Grecs auoient retiré leurs vaiſſeaux, afin que les Atheniẽs demeuraſſent ſeuls puiſsãs en la Grece; Ariſtide adreſſant auſſi-toſt ſa parole au peuple, dit que veritablement l'aduis eſtoit le plus profitable qu'on pût donner à la Republique, mais auſſi que c'eſtoit le plus iniuſte & le plus pernicieux qu'on euſt pû executer. Le peuple s'en tenant au iugement d'Ariſtide, ne voulut pas qu'on y ſongeaſt dauantage : mais ſi vn

Plutarque en la vie d'Ariſtide

Corneille Tacite euſt eſté cõſulté là deſſus, il euſt bien pû entrer dans le ſentimẽt de Themiſtocle appuyé de ceſte ſentence, *Que tout grand exemple a quelque choſe d'iniuſtice, laquelle iniuſtice eſt recompenſée par l'vtilité que le public en reçoit*, & il n'euſt point connu d'autre bien public que celuy de la Republique d'Athenes.

Voicy vne petite diſgreſſion où ie me ſuis laiſſé aller inſenſiblement, Timandre, & qui toutesfois n'eſt pas d'vne remarque inutile ſur le faict de la Prudence literaire: mais quand pourois-ie auoir acheué, ſi ie voulois parler de toutes les ſortes de Prudence? Car comme ie vous ay dit, il n'y a point de fonction, ny de condition parmy les hommes qui n'ait la ſienne particuliere. Iuſques à ces Iardiniers que vous voyez, ils ont la prudence de leur art, ſuiuant laquelle il ne plantent pas indifferemment en tous lieux toutes ſortes d'arbres, & qui leur fait ſecher cét endroit de terre, arroſer ſouuent celuy-cy, engraiſſer celuy-là, éclaircir cét arbriſſeau trop touffu, oſter des racines à vn autre, & aduiſer en fin à ce qui conuient ſelon la ſaiſon, & à la plante, & au terroir où elle eſt plantée. Ie ne m'enga-

geray donc pas dans vn ſi grand champ, ou pluſtoſt dedans vn ſi ſpatieux labyrinthe; & ie penſe que vous aurez ſuiect de vous contenter ſi ie vous marque celles qui ſont comme les chefs, deſſous leſquels toutes les autres ſe reduiſent.

Repreſentez vous donc, Timandre, que comme il y a quatre eſpeces de vie actiue, il y a tout de meſmes quatre ſortes de Prudence : Celle qui regle les actions d'vne vie particuliere tant en ſoy, qu'eu égard à la ſocieté des autres hommes, ſe dit Prudence morale : celle d'vn pere de famille, pour la conduite de ſa maiſon, eſt nommée Oeconomique : on appelle Ciuile, celle qui preſcrit les regles de l'adminiſtration des Eſtats en temps de paix; & Prudence militaire, celle qui fait la meſme choſe durant la guerre. Pour ce qui regarde la Prudence d'vn homme priué, elle conſiſte auſſi bien que celle des autres vies, au choix des choſes, pour embraſſer les vnes, & ſe détourner des autres : à cét effet la Nature nous donne des lumieres pour quelques-vnes; la conſcience pour d'autres; & la ſcience & l'experience ont auſſi leurs aduis à part Les Philoſophes moraux deuroient à

mon iugement, s'estre vn peu plus estendus qu'ils n'ont fait dessus ceste matiere, qui est d'vne tres-grande vtilité pour la conduite de la vie : & ie voudrois que nostre Promenade peut souffrir les distinctions qui y seroient necessaires, aussi bien que feroit vne leçon de Philosophie. Si est-ce que l'importance du sujet me fera passer par dessus la bien-seance: mais ie ne vous en toucheray que de certains poincts, pour laisser a vostre esprit dequoy s'exercer aprés des remarques plus particulieres. D'ailleurs, pourquoy vous dirois-ie qu'en vne vie priuée on doit preferer ce qui est de l'honnesteté & du deuoir, à ce qui est de l'vtilité; & que pour s'exempter de commettre vn vice, on ne doit point refuser ce qui est difficile à faire ? Car c'est vne connoissance que la Nature à empreinte dans l'esprit des hommes les plus imbeciles; & il ne reste plus qu'à sçauoir en quoy consiste l'honnesteté, le deuoir, & le vice; qui est le but principal de nos entretiens. Et c'est pour cela que ie veux seulement vous declarer à ceste heure certains ordres de preeminences, lesquels pour estre bien connus par les honnestes gens, sont

causé que là ou il est question de faire quelque choix,leur esprit ne donne point de suffrages qui ne soient tres-legitimes.

Il faut donc auec ce que ie vous ay dit des diuerses especes de Bien, que vous vous souueniez de ces regles icy, Que les respects humains doiuẽt ceder aux diuins les particuliers aux publics:que ce qui est honorable doit marcher deuãt l'interest: qu'il ne faut point tant craindre le dommage que la honte, la bien-seance estant necessaire par tout, laquelle toutesfois il ne faut pas entẽdre à la maniere des femmes qui ne la connoissent que par l'exterieur,& la font arbitraire, & dependante de leur caprice. Outre cela il faut estre aduerty,Que d'entre les biẽs,celuy qui est considerable par soi-mesme, est plus desirable que celuy qui ne l'est que pour l'amour d'vn autre bien : & que le plus durable, le plus honorable, le plus prochain du but ou l'on tend, & qui est en fin d'vne plus grande estenduë, est preferable à celuy qui n'auroit pas toutes ces qualités en vn degré si éminent. Il est aisé par la regle des contraires d'inferer la mesme chose des maux : de sorte que quiconque veut eslire ou fuir quelque

chose, ne sçauroit manquer en son choix ou en son rebut, s'il se gouuerne suiuant ces preceptes. Pericles dit à vn de ses amis qu'il ne le pouuoit seruir par delà les autels; & l'vn de nos saincts personnages Chrestiens conseilloit les enfans de marcher par dessus leurs peres, s'ils les vouloient empescher d'aller à Dieu: leur raison estoit, comme ie vous ay dit, que les respects diuins nous doiuent estre plus chers que les considerations humaines. Chacun tient aussi qu'vn frere est preferable à vn amy, quoy que plus vertueux, en la subuention de leurs necessitez, mais qu'en la promotion aux dignitez l'amy doit estre preferé. Car comme en la premiere occasion vous deuez satisfaire à la Nature, vous estes obligé en la seconde de donner à la Vertu ce qui luy appartient, à sçauoir l'Honneur. Tout de mesme en vn peril manifeste, on laisse perdre celuy qu'on ne connoist point, afin de sauuer celuy qui nous est connu: & l'on y conseruera plustost la vie à vn homme de bien, qu'à plusieurs qui ne le sont pas, quoy qu'on le peust faire, à cause que cét homme vertueux est vn bien plus general que tous ces autres. Il n'y a personne qui

Plutarque en sa vie.

S. Ierosme à Heliodore.

ne s'aime mieux que toutes choses, puis qu'il ne les ayme que pour son propre contentement; & c'est pour cela qu'il ne se faut pas estonner si pour conseruer sa vie on ne se soucie nullement de faire vne perte de tous ses biens. Le Philosophe Aristippe s'estant embarqué dans vn nauire qu'il connut estre de pirates, prit son argent, & l'ayant compté deuant eux le ietta dans la mer, puis se mit à pleurer pour mieux feindre qu'il luy estoit eschappé des mains. Il pouruent par ce moyen à sa seureté, en ostant aux pirates l'enuie de le tuer, & dit quand il fut hors du danger, *Il valoit mieux que ces choses perissent pour Aristippus, que luy pour elles.* Il y a bien plus, Timandre, ceux qui se sont meslés de donner des aduertissemẽs pour se conseruer, tiennent qu'il ne se faut pas simplement asseurer sur la foy de son ennemy, ny mesmes sur la garantie qu'en donneroient les amis, veu la mauuaise condition des temps & des hommes : & que nous deuons soigner d'auoir tousjours auec nous-mesme les moyens de nostre seureté, ne les laisser point dépendre d'autruy, & nous accommoder de sorte que nos ennemis ne nous puis-

Diogene Laertien en sa vie.

F. Guicciardin en ses aduertissemens dorez, Aduert. 8.

sent nuire. Mais il y a bien encor plus (disent-ils :) Car quand vn homme est reduit à la necessité d'estre tourmẽté par quelqu'vn, si lui-mesme ne tourmente, il doit prendre le party le plus aduantageux, à cause que la defense pour n'estre pas offensé, est aussi iuste que celle qui suiuroit l'offense. Ce doit estre neantmoins à condition de ne preuenir point son ennemy, par l'induction d'vne fausse crainte, ou par vn mauuais desir : car il est necessaire que les apprests d'vne violence prochaine soient reconnus pour iustifier celle qui la preuient. Or cét aduis me semble bien delicat pour le fier à toutes sortes de consciences ; non que ie veüille blasmer aucun soin qui tende à la conseruation de la vie. Rendons-là toutesfois, Timandre, plustost que de la conseruer soüillée de quelque mauuaise action: l'eslection n'a point de lieu pour le faict des vices, & elle n'est admissible que quand l'on se trouue entre deux dangers. Il se faut alors exposer à celuy qu'on peut encourir plus honnestement, & duquel la suite est la moins perilleuse. Prenez garde, disoit-on au Roy Alphon- d'Arragon, que vostre douceur ne vous

Le mesme en l'Aduertissement 117.

tourne à mespris, & du mespris au dommage : Mais il vaut mieux prendre garde (respondit-il) que la seuerité ne me charge de haine, dont la suite est beaucoup plus dommageable. Vn sage Roy sçait bien adresser sa route entre ces deux dangereux écueils ; mais afin de ne perdre pas la nostre, Souuenons nous pour faire vne prudente eslection, là où nous voyons qu'il faut choquer vn bien, de balancer long-temps pour voir de quel costé il y a plus de iustice, d'honneur, d'vtilité, de plaisir, & de bien-seance. Selon Philon Iuif, on ne doit pas rendre vn depost à celuy qui en receuroit du détriment : Le Medecin peut auec bien-seance tromper le malade afin de le disposer à prendre des remedes pour sa guerison ; & c'est prudence de dire vn mensonge aux ennemis pour le salut du Pays, & de leur nier vne verité de consequence. Cependant on ne peut faire ces choses sans contreuenir à d'autres biens, qui sont, De rendre le dépost, & de dire la verité. Mais il n'est pas à propos de pratiquer ces biens-là, en tout temps, ny enuers toutes personnes, & ils seroient nuisibles en ces occasions que re-

Au traité des Chérubins & de Caïn.

marque Philon Iuif, & en tous rencontres ſemblables. C'eſt pourquoy il faut ſoigneuſement examiner pour ne ſe tromper pas au choix : & afin de vous faire conceuoir comment les Prudens ſe gouuernent en toutes leurs actions, ie vous veux dire vn des aduis qu'ils donnent à ceux qui ſe iettent dedans les affaires du monde. Quand vous ſerez prié, diſent-ils, de faire plaiſir à quelque perſonne indifferente, & que ce plaiſir reüſit au dommage d'vn autre, il faut peſer le merite de tous les deux. Car c'eſt vne choſe aſſeuree que le ſouuenir du plaiſir ne viura pas ſi long-temps dedans la memoire de l'vn, que le déplaiſir dedans le reſſentiment de l'autre. La raiſon eſt, que les hommes preſument touſiours beaucoup plus d'eux qu'ils ne valent, celuy-cy ſe croira digne du plaiſir receu, & en tiẽdra l'obligation moindre qu'elle ne ſera, pendant que l'autre qui n'aura pas merité l'iniure en conſeruera la ſouuenance. Partant il y aura touſiours plus de perte que gain pour celui qui rendra vn bon office a quelqu'vn, qui tournera au preiudice d'vn autre.

Il eſt impoſible, Timandre qu'en nos

autres Promenades nous ne traitions de plusieurs choses qui se rapportent à ceste Prudence morale, puisque nous parlerõs des deuoirs de la vie d'vn Honneste homme : vous vous contenterez donc, s'il vous plaist, de ce que ie vous en viens de declarer , & me permettrez de passer à vne des autres especes de ceste Vertu. Celle qui suit en ordre est la Prudence œconomique, Qui consiste au gain , & à l'accroissement de son reuenu, non point par de sales ou iniustes moyens , mais par vne soigneuse diligence, & vne espargne raisonnable. Il est vray que Xenophon a bien pris la peine d'en escrire , Ciceron de traduire son ouurage , & que d'autres grands hommes ne se sont pas dédaignez de s'exercer là dessus : Car ils estoient nais en des pays , où encores maintenant les hommes se chargent de tous les soins d'vne famille. Mais puisque nous sommes François , laissons le mesnage aux femmes , & passons à la Prudence ciuile qui est vn objet plus releué , & plus digne d'vn hõneste hõme. Toutesfois que vous en pourrois-je dire en si peu de tẽps, & deuers quel endroit de ce sujet d'vne si vaste estẽduë adresserois-ie ma consideration.

Vous ferois-ie icy vne conference des diuerſes ſortes d'Eſtats, & entre les deux extremites du Monarchique, & du Populaire, vous rapporterois-ie toutes les eſpeces qui ſont meſlees de l'vn & de l'autre. Vous monſtrerois-ie que le gouuernemenr Monarchique, quand il eſt bon & legitime, eſt le plus excellent de tous, eſt le pire quand il degenere en tyrannie : & auſſi que le populaire eſt le moins b on entre les bons, & le moins mauuais entre les mauuais, pour vous découurir le bien & le mal des gouuernemens qui participent de ces deux ? Vous declarerois-ie encor la cauſe de leur longue ou courte duree ; de leur mutation d'vne forme en vn autre ; de leur accroiſſement, conſeruation, declin, & ruine entiere : leſquelles connoiſſances ſont neceſſaires pour produire ceſte Prudence ciuile, qu'Ariſtote dit eſtre la Vertu particulierement requiſe à ceux qui commandent ? Sans qu'il ſoit beſoin que ie le vous die, vous iugerez bien que ce n'eſt pas le diſcours d'vne iournée: & en outre ie ne me veux point departir de la premiere intẽtiõ que i'ai euë de vous inſtruire des moyens de butiner vous-meſmes

dans l'Histoire (qui est le thresor inépuisable de la Prudence) les riches conseils qui rendent les Estats bien fortunez.

C'est vn estude que vous n'oseriez rejetter, estant conuenable aux gens de condition, puis qu'il est necessaire à tous les Monarques. Car le Prince qui ignore les preceptes de la Prudence politique, peut facilement abuser de ceste authorité que Dieu luy a donnée sur son peuple ; là où celuy qui l'exerce dignement en merite le tiltre de petit Dieu sur la terre. I'ose donc esperer que mon dessein ne vous sera point des-agreable : & pource que tous les Historiens ensemble n'égalent point Tite-Liue, ny Cor. Tacite, ie vous diray la difference que ie trouue en ces deux excellens Autheurs. Tite-Liue me semble auoir entrepris plus iudicieusement que Tacite; il s'est proposé tout vn grãd Estat pour suiet, & ou en diuers tẽps on a remarqué presque toutes les especes de gouuernement, selon que les factions du peuple & des nobles estoient foibles ou puissantes. Il a eu à décrire ces vertueuses & illustres actions qui ont acquis aux Romains l'Empire dessus

les autres peuples de la terre ; Et Tacite n'a pû trouuer que des vices & des meſchancetez aux Princes dont il nous raporte les temps, n'ayant dit que fort peu de choſes de Veſpaſian & de Titus. Qui voudroit donc s'inſtruire aux intrigues d'vne Cour, entrer dans les intereſts de ceux qui gouuernent, reconnoiſtre la diſſimulation d'auec la franchiſe par leurs marques, ſçauoir exciter ou appaiſer des ſeditions militaires ou ciuiles ; bref, qui ſeroit curieux de connoiſtre tous les reſſorts des agitations & des broüilleries d'vn Eſtat, auroit dequoy ſatisfaire ſon eſprit en la lecture de Cor. Tacite. Mais pource qui eſt des œuures de Tite-Liue, vous y verrez vn eſtat Monarchique naiſtre, croiſtre, mourir, & vne Republique ſortir de ſes cendres. Ceſte Republique y repouſſe les injures de ſes voiſins, paſſe de la defenſe à l'attaque & à la conqueſte, y eſt trauaillée de ſeditiõs inteſtines qu'elle appaiſe ſagement, y reprime les attentats de quelques particuliers contr'elle, y maintient les ſiens par ſa Iuſtice, & ſes voiſins outragez par ſa protection, y aneantit les efforts de ceux à qui ſon accroiſſement eſtoit ſuſpect : Enfin cét

Au-

Autheur eſt ſi remply, que Machiauel qui a ſceu plus adroitement que nul autre de nos ſiecles, tirer les conſequences de l'Hiſtoire, n'a pû touuer ailleurs vn fonds qui fuſt plus fertile en inſtructions politiques. C'eſt où ie veux m'arreſter auſſi bien que luy; non que ie refuſe le ſecours de ceux que ie tiens auoir encore eſté bien verſez aux matieres de la Prudence ciuile, s'il m'arriue occaſion de l'employer en paſſant.

Conſiderons donc, Timandre, que tout ce que l'on peut dire des Eſtats ſe rapporte à trois chefs, à ſçauoir à leur naiſſance, à leur vie, & à leur mort; Ce ſont en effet de grands corps, ſuſceptibles de meſmes alterations auſquelles ceux des hommes ſont ſubiets; & des accidens internes & externes y produiſent les meſmes effets que nous reſſentons durant le cours de noſtre aage. L'Enfance de celuy de Rome déduite amplement par noſtre T. Liue, a eſté ſoigneuſement conſideree par Florus: & celuy là preſumeroit trop de ſon eſprit qui croiroit pouuoir faire vn raiſonnement plus iudicieux que le ſien, deſſus vn ſujet de ceſte importance. *Les Deſtins ménagerent auec tant d'induſtrie*

Au 8. ch. du I. liure de son Histoire.

les esprits de ses premiers Roys, qu'ils en rendirent les inclinations (& à ce qu'il dit) *aussi differentes qu'elles estoient à desirer pour le bien & l'auancement de la Republique. Car s'en pourroit-on imaginer vn plus ardent que Romulus? or il falloit vn tel homme pour s'emparer d'vn Royaume.* C'est icy que i'appelle T. Liue, & Florus, à garands d'vne opinion que i'ay fort contraire à celle de Corneille-Tacite, qui veut persuader que Germanicus auoit des qualitez au delà de ce qu'il en eust fallu, pour se rendre aussi grand Conquerant qu'Alexandre. Ce n'est pas que ses actions ne soient toutes accompagnées d'vne gloire non commune, Mais Tacite mesme ne luy donne pas la viuacité naturelle au poinct que l'auoit Alexandre, ny ce degré de chaleur qui rend l'homme hazardeux; & il nous le represente par trop retenu pour l'entreprise d'vn si grand voyage. Ie pense que pour l'honneur de son Pays, au defaut d'vn Romain veritablement comparable à Alexandre, il a voulu s'en feindre vn : & à mon iugement le ieune Cyrus, tel que nous le peint Xenophon, y eût esté plus propre, car il lui attribuë des qualitez si éloignées des ordinaires, que

Au liu. 2. des Annales.

ie ne doute point qu'il ne se fust soumis tout l'Orient auant Alexandre, si l'impetuosité de son ieune courage ne l'eust precipité à la morr. Rome auoit donc besoin pour son establissement d'vn esprit actif & chaud, tel que Tite-Liue nous décrit celuy de son premier fondateur : Et pource qu'à force d'exercer les siens dans les armes, & de les accoustumer au carnage, il les auoit rendus sanguinaires, *Il estoit necessaire*, comme dit Florus, *que Numa, Prince grandement Religieux, vint aprés, pour adoucir le naturel farouche de ce peuple, en luy imprimant la crainte des Dieux.*

Veritablement les effects en furent merueilleux; il planta les respects diuins si profondement dedans les cœurs de ses peuples, que ce n'estoient plus ny les loix, ny la crainte des peines qui gouuernoient la cité, mais le serment, & la foy donnée. Et ceste saincteté de vie fit conceuoir à ses voisins vne telle opinion de luy, qu'ils le redouterent plus tout desarmé qu'il estoit, qu'ils n'auoient craint Romulus auec ses armes; iusques à croire que la moindre pensee d'entre-prendre quelque chose contre *Tite-Liue liure 1.*

luy euſt eſté vn ſacrilege. Or Tullus Hoſtilius ſon ſucceſſeur, ne fut pas ſon imitateur en ſa forme de viure : Non qu'il entraſt en mépris de la Religion, non plus que les Romains depuis luy, qui l'ont euë au contraire en vne recommandation ſinguliere : Mais il iugea que ceſte profeſſion de vie viẽdroit à roüiller des courages qu'il eſtoit à propos d'acerer pour ſe faire le chemin aux cõqueſtes. Ie pourrois bien vous dire en ce lieu iuſqu'ou doiuent aller les ſoins d'vn Prince touchant la Religion, qui eſt la premiere pierre du fondement d'vn Eſtat : & ie vous rapporterois bien auſſi que Moyſe
Exode 17. ayant à combattre les Amalecites, ne ſe contenta pas d'aller faire ſon oraiſon à Dieu deſſus la montagne, veu qu'outre cela il donna l'ordre de la bataille à Ioſué. Mais ie n'eſtime pas à propos de meſler les choſes ſainctes auec les prophanes, & ie reuiens à *Tullus autheur de la diſcipline militaire. O que cét homme eſtoit neceſſaire,* dit Florus, *à vn peuple guerrier, afin de donner vne trempe de Vertu à ſa vaillance, & l'aiguiſer par la raiſon!* En effet il n'aneantit pas ſeulement par ce moyen-là les efforts de quelques villes circonuoiſines

qui s'estoient liguées contre Rome, & ne l'asseura pas seulement par ses victoires contre les autres: mais il accreut encores son territoire, & auec des occasions qu'il voulut faire croire auoir legitimé ses entreprises. Car en parlant aux Ambassadeurs de ses ennemis, il appella les Dieux à tesmoins de la iustice de ses armes : & parce qu'il leur dit alors, on peut inferer qu'vne guerre est iuste quand on la fait pour vne vengeance publique : & que tous actes d'hostilité sans ceste condition, ne sont que des brigandages.

Que dirons-nous de l'humeur d'Ancus portée à bastir ? Seruit-elle pas pour accroistre la ville, & y loger vne colonie nouuelle, ce dit Florus, *pour l'accommoder d'vn pont, & pour la fortifier d'vne puissante muraille*? C'estoit bien employer la paix, Timandre, que de songer à la guerre ; les predecesseurs de ce Roy auoient fait comme luy de leurs ennemis domptez, leurs amis & citoyens; mais comme luy ils ne leur donnerent pas le moyen de se defendre contre d'autres. Ce qu'il fit de ioindre la forteresse du Ianicule à la ville par la construction d'vn pont, & de reuestir tous les remparts, me fait souuenir de Themisto-

cle, qui donnoit conſeil aux Atheniens de faire les murailles de leur ville ſi bonnes, que leurs plus foibles habitãs les puſſent garder eſtans aſſaillis, & que les meilleurs ſortiſſent en campagne en plus grand nombre contre leurs ennemis : ou pour faire des courſes dans leurs Prouinces. Nous tomberons tantoſt plus à propos ſur le faict des fortereſſes, à ſçauoir, s'il eſt plus expedient d'en auoir, que de tenir ſon peuple aguerry, cõme vouloiẽt les Lacedemoniens. Il me ſuffit pour cette heure de vous dire que la principale place d'vn petit Eſtat, au iugement d'Ancus, & de Temiſtocle, doit eſtre fortifiée; que par là Rome ſe garantit contre Coriolanus; que le Capitole la conſerua contre les Gaulois; & de vous faire ſouuenir que vous auez appris que rien autre choſe que le difficile abord de Veniſe ne ſauua ceſte Republique là, apres la perte de ſon Eſtat de terre-ferme, conquis par les Princes vnis en la ligue de Cambray. Or l'vne des meilleures preuues de la preuoyance d'Ancus, ce fut de s'eſtendre deuers la mer, & de ſe ſeruir de la commodité du port d'Oſtie, il donna par ce moyẽ la clef des viures à Rome, & empeſ-

Thucydide liure I.

cha ce grand peuple qu'il auoit aſſemblé, de tomber en neceſſité de quelque choſe. Iuſques-là toutesfois il n'y auoit rien d'éclatant parmy eux : & à peine pouuoit-on diſcerner le Roy, les Magiſtrats, & les differents ordres, les vns d'aueques les autres. Cependant les Princes ne ſont reputez majeſtueux qu'au prix de leurs pompes & de leurs magnificences, à cauſe que les peuples deferent tout à l'exterieur, & qu'ils ne meſurent leurs reſpects que par ce qui leur donne dans la veuë. *Tarquinius Priſcus ſeruit donc grandement à la gloire du premier peuple du monde, par l'vſage & des ornemens & des enſeignes d'honneur, ce qui fit remarquer les dignitez, & leur apporta la reuerence.* Si eſt-ce que cela ne démeſla pas encor ſuffiſamment les membres confus de cét Eſtat, *& il falloit vn Seruius Tullius pour faire le dénombremẽt du peuple, & de ce qu'il poſſedoit, afin que la Republique vint à ſe connoiſtre elle-meſme.* Ie ne tiens pas que les predeceſſeurs de ce Roy ayent rien fait de plus vtile que ce qu'il ordonna de tenir regiſtre de ce dénombrement, & de le renouueller de tẽps en temps. On y voit les aages d'vn chacun, leurs facultez, leurs conditions,

leurs professions, & employs; & par ce moyen nul aduantage ou defaut de l'Estat ne pouuoit estre caché à celuy qui le gouuernoit. Ce qui luy conuia premierement fut le desir de distribuer des charges de la guerre, selon les commoditez que chacun auoit d'entretenir des cheuaux, d'auoir des armes, & de se faire suiure par d'autres; en effect c'estoit garder vne armée dedans la ville, & l'auoir tousiours preste a combattre, dans la tranquilité de la paix. Peu à peu l'on vint à découurir d'autres vtilitez de cét establissement: l'on sceut combien de viures leurs estoient necessaires par an: cõbien de gens on pouuoit enuoyer en des peuplades sans affoiblir leur ville, & à quoy il falloit taxer vn chacun dans les necessitez publiques sans les surcharger. L'office de Censeur ayant esté erigé, pour faire de cinq en cinq ans vn dénombrement nouueau, ce Magistrat connut par aprés des dessordres de la ville: si bien qu'il vint à veiller sur les mœurs du peuple, de crainte que la déprauation s'y glissast, & particulierement à prendre garde qu'il n'y eust ny feneants, ny vagabonds, ny cette racaille qui ne vit que du pain

des autres qu'elle dérobe le plus ſouuẽt; contraignant vn chacun de s'employer à quelque vacation profitable & à ſoy & à la Republique. Florus donc a eu raiſon de dire que la Deſtinée aſſortit les humeurs des Roys de Rome ſelõ que le requeroit l'aduancement de leur Eſtat: *& iuſqu'à l'importune domination du ſuperbe Turquin elle luy fut vtile*, cõme il dit, *en ce que le peuple picqué au vif de tant d'outrages, fut épris d'vn violent deſir de s'acquerir la liberté.*

Voicy, Timandre, où priſt fin l'enfance de Rome; & le deſir de ſe tenir libre lui eſtant venu auec l'aage, on peut dire que ſi la Deſtinée l'auoit faite iuſques là ce qu'elle eſtoit, que de là en auant elle ſe fit ſa Deſtinée. Il en faudra par-auanture excepter la creation des Tribuns, puiſque ce furent les diſſentions ordinaires des nobles & de la populace qui les rendirent neceſſaires, pour reprimer la violence des grands, & donner quelque authorité à ceux entre les mains de qui la liberté eſtoit en plus d'aſſeurance, De ſorte que les aduantures, & non pas la preuoyance, luy cauſerent ce bien-là. Mais quoy qu'il en ſoit; Il eſt certain que de la Fortune des autres, nous en pouuont compoſer

noſtre Prudence. Et ce qui eſt arriué par cas fortuit à l'Eſtat de Rome, ſe pourroit maintenant faire par deſſein en vn Eſtat qui n'aiſtroit de meſme.

A meſure que ceſte Republique croiſſoit en durée, elle penſoit auſſi à s'accroiſtre en eſtenduë de pays : & pource qu'en vain elle euſt sõgé au dehors, ſi elle n'euſt eſté aſſeurée du dedans, elle tourna ſes pensées à ſa conſeruation, auſſi bien qu'à l'accroiſſement de ſa puiſſance. Or elle reconnut bien que ny l'authorité des Magiſtrats, ny l'éminence de leurs Vertus, n'eſtoient pas des freins aſſez forts pour retenir vn grand peuple en ſon deuoir, ny pour remedier à leurs deſordres: ſi bien qu'ayant deputé trois hommes notables pour s'aller inſtruire en Grece, des loix & des couſtumes de ce pays-là, on leur aſſocia au retour ſept autres citoyẽs d'aage & d'experience, & tous enſemble ayant choiſi les plus raiſonnables de ces loix, ils ordonnerent que de là en auant elles ſeroient obſerués dans l'eſtenduë de la Republique. C'eſtoit le plus fort lien dont l'on euſt pû eſtreindre tous les eſprits des Romains : c'eſtoit le meilleur eſprit qu'on euſt ſceu inſpirer à ce grand

Tite-Liue liure. 3.

corps d'hommes, pour le faire agir auec regle; & la plus iuste regle qu'il estoit possible de leur prescrire, afin d'adresser au bien public toutes les intentions des particuliers. Elles n'asseurent pas moins les pauures contre les outrages des riches, que ceux-cy contre les attentats de ceux-là; & de mesme que la Musique par ses consonances parfaites, compose vne agreable harmonie des voix aiguës, graues, & mitoyennes, aussi firent les Loix, des puissans, des necessiteux, & de ceux qui iouyssoient d'vn bien mediocre. Les Poëtes ont voulu dire le mesme de Thebes long-temps auparauant, lors qu'ils ont feint qu'Amphion bastit ceste ville au son de la Lyre; mais n'ayans pas dessein d'estaler en si peu de temps les peintures de la Poësie, ny de faire valoir les lieux communs & les autres ornemens de la Rhetorique, afin de rendre l'establissement des loix recommandable, ie vous diray seulement que si la direction des Estats eust esté commise aux Magistrats plustost qu'à elles, tous les siecles presque auroient ignoré ce que c'est de la felicité politique. *Car*, comme dit Aristote, *il n'y a point de*

Au liure 3. de la Politique, ch. 16.

Magiſtrat, pour homme de bien qu'il ſoit, que le deſir d'auoir, & la cholere ne troublent par fois. Mais cela ne peut arriuer aux loix, à cauſe que comme vn eſprit ſeparé de toute matiere, elles ne ſont point ſuiettes à aucune paßion. Et partant, auoit-il dit immediatemēt deuant, *quiconque veut que cét eſprit aye toute l'authorité, il ſemble qui la veüille mettre en la diſpoſition de Dieu & des loix, & celuy qui veut confier ceſte authorité toute entiere à vn homme, la deſire liurer à vn homme & à vne beſte tout enſemble.* Non qu'on puiſſe inferer pour cela qu'vn Roy ſoit ſuiect à celles de ſon Royaume : Il eſt leur ſouuerain auſſi bien que de ſon peuple, & toutesfois il s'y conforme de la meſme ſorte que Dieu qui eſt indépendant de toutes choſes, fait toutes choſes auec regle. Ce ſont meſmement les Princes qui donnēt de la vigueur aux Loix, en les maintenant par le moyen de leur authorité, & en les appuyant des forces qu'ils ont en main : & lors qu'elles n'ont pas preueu à quelque defaut (ce qui ſe void ſouuent, à cauſe que les affaires ſont indeterminées & infinies,) il ne leur eſt pas moins loiſible d'en creer de nouuelles qu'à ceux qui ont ordonné les autres. Mais pour ce

qui est de changer ou d'abolir les anciennes, leur puissance absoluë s'en doit bien estre conseillée auparauant auec leur prudence. Qui les rend plus seueres qu'elles n'estoient, s'acquiert de la haine ; qui les adoucit, ouure le chemin à la licence, & autant de pierres oste-t'on des fondemens de l'Estat. Et de mesme que ny pour pestes, ny pour guerres, ny pour quelque desolation qui se voye en ceste partie élementaire de l'Vniuers, ou la Nature a renfermé la generation & la corruption, les Cieux ne s'arrestent point, ny les astres ne se détraquent pas de leur course accoustumée, ie croirois aussi que les loix ordinaires ne deuroient point estre alterées pour quelque consideration que ce fust. *Retenez fermement les loix* (disoit Auguste au Senat) *& n'y apportez point de changement, car les choses qui demeurent tousiours en mesme estat, bien que d'ailleurs elles ne soient pas sans defaut, sont neantmoins plus vtiles que celles que l'on innoue, fust-ce mesme pour le mieux.* *Dion l.53.*

Or ie veux toucher les moyens que les Romains garderent pour accroistre leur Estat: Ce sera toutesfois aprés vous auoir découuert vne remarque de l'Histoire,

qui témoigne bien le ſoin qu'ils auoient de leur mutuelle conſeruation. Il y auoit parmi eux pluſieurs recompenſes ordonnées pour les belles actions militaires: mais quiconque euſt ſauué vn Roy eſtrãger combattant pour leur party, d'vn dãger éuident de mort, n'euſt pas eſté ſi glorieuſement reconnu que s'il euſt ſauué le moindre citoyen de Rome. Vous me direz peut-eſtre qu'on ne leur ordonnoit pour ceſte action qu'vne couronne de feüilles de cheſne; eſcoutez vn peu ce que dit le premier Pline là deſſus; apres auoir rapporté les immunités & les priuileges auſquels on faiſoit participer le liberateur du citoyẽ. *O couſtumes*, s'écrie-t'il, *dignes de l'immortalité, qui ne donnoient que de l'honneur pour recõpenſe à de ſi grãdes actiõs! Elles rendirent les autres couronnes recommandables par l'or dont elles eſtoient faites, mais elles ne voulurent point aſſigner de prix au ſalut d'vn citoyen. C'eſtoit pour faire voir qu'il y euſt eu du crime à ne ſõger de la récourre que ſous l'eſperãce d'en tirer quelque profit.*

Liure 16 ch. 4.

Venons donc maintenant aux cauſes de l'accroiſſement de la Republique Romaine, & loüons ce peuple de ſa grande Prudence à donner le droict de

Bourgeoisie à quelques-vns de ses voisins, & à fonder des Colonies en diuers endroits de la terre. Par le premier moyen ils attirerent plusieurs Prouinces à Rome, & par le second ils enuoyerent Rome & l'estendirent en plusieurs Prouinces, si bien que l'on a tenu registre de plus de cent soixante de leurs Colonies Les Grecs qui se monstrerent plus scrupuleux à octroyer le droict de Bourgeoisie, n'en firent pas mieux : & pour le faict de leurs peuplades, elles ne leur furent pas si vtiles que les Romaines furent à leur Republique. Car la Grece estant diuisée en plusieurs petits Estats qui auoient leurs loix particuliers, & ne dépendoient point d'vn seul chef, chaque peuplade reconnoissoit la ville de son origine, & ne portoit gueres d'affection aux autres. D'ailleurs, ils ne sembloient songer en faisant cela qu'à la décharge de leurs villes; où les Romains visoient encore à maintenir les peuples vaincus en leur obeyssance, & à leur faire peu à peu receuoir leurs loix, & à la forme de leur gouuernement, puisque les Decurions de la Colonie represen-toient le Senat, & que la populace faisoit

vn corps comme celuy du peuple Romain. Mesmement par la coustume d'elire deux hommes du nombre des Decurions tous les deux ans, ou quatre, si la colonie estoit grande, ils monstroient quelque forme du Consulat ce qu'ils faisoient aussi des autres Magistratures qui étoient en la ville de Rome.

Vous direz sans doute que ie deuois reseruer ce discours des Colonies aprés celuy du soin que les Romains eurent de la guerre, pour estendre & leur Empire, & la gloire de leur nom : & il est veritable qu'ils n'enuoyent gueres de peuplades que pour habiter les villes qu'ils auoient prises, ou pour en batir au milieu des pays conquis par eux, afin de les conseruer plus aisément. Mais ie ne pouuois separer ce sujet des Colonies, d'auec celuy du droict de Bourgeoisie, qu'ils ont donné quelquesfois a des peuples contre lesquels ils n'auoient eu rien à démesler, soit, ou que ceux-cy espris de la reputation des Romains, eussent recherché leur amitié, ou que les Romains les connoissans d'humeur belliqueuse, se les essent voulu rendre obligés par la communication de beaucoup d'auantages qu'ils prenoient des-

dessus tous les autres peuples, sous espe-rance d'en estre assistés en leurs conque-stes. Car celuy-là se trompe qui croid que toutes les guerres des Romains ont esté iustes. Il est vray qu'elles monstroient d'ordinaire la face de l'Equité; mais elles tendoient secrettement à l'vtile. Et alors qu'ils entroient dans la societé de quel-ques-vns, ils auoient medité vn suiet d'en ruiner d'autres, & par-aduenture ceux-là mesmes. Le pretexte de deliurer les villes Grecques de la seruitude des Roys Phi-lippe & Antiochus, & de garantir nostre Gaule des rauages des Suisses & des Alle-mands, estoient grãdement specieux pour les Romains, puis qu'il paroissoit à tout le monde qu'ils embrassoiẽt la protection de ceux qui s'estoient faits leurs amis & alliés, mais en fin ils donnerent à connoi-stre qu'ils estoiẽt accourus à l'vsurpation sous le titre de defense. Ie sçay qu'en de certains rencontres ils ont fait la guerre à leurs confederés, sans qu'on leur ait deu imputer aucun reproche d'iniustice : & de cela nous en auons vn exemple tres-notable dedans nostre Tite-Liue. Les Capoüans assaillis par les Samnites, se sentans trop foibles pour leur resister,

Tite-Liue liu. 34. Iules Cesar en ses Commentaires.

enuoyerẽt des Ambaſſadeurs vers le peuple Romain, & ayans eu audience au Senat, ils implorent leurs ſecours cõtre l'iniuſte oppreſſion des Samnites. Deſia les Romains auoiẽt bien iugé que la ſeigneurie de Capouë empietée par les Samnites, ſeroit vn chemin gaigné pour venir puis aprés iuſqu'à eux; toutesfois, nonobſtant qu'ils preuiſſent que ce mal les menaçoit, ils firent en ce combat de l'vtilité auec l'equité ceder leur intereſt à ce qui leur eſtoit honorable. Le Conſul aprés auoir recueilly les voix, leur reſpondit : *Que veritablement le Senat les trouuoit dignes d'eſtre ſecourus : Mais qu'on ne pouuoit faire amitié auec eux qu'entant qu'vne plus ancienne amitié & alliance n'en ſeroit point violée. Que les Samnites eſtans leurs confederés, ils les deuoient excuſer s'ils leur refuſoient de l'aſſiſtance contr'eux, veu que ce ſeroit employer les armes contre les Dieux pluſtoſt que contre les hõmes. Neantmoins qu'ils ne leur dénieroient pas ce qui ſe pouuoit accorder auec raiſon, qui eſtoit, d'enuoyer des Ambaſſadeurs à leurs aſſociés, pour les ſupplier de ſe contenir & de n'vſer plus de violence.*

Tite-Liue liure 7.

Ce diſcours entendu par le chef de l'ambaſſade, *Puiſque vous ne voulez pas de-*

fendre(leur dit-il)*par vos iuftes armes ce qui eft noftre, & dont l'on nous veut* dépoüiller *iniuftement, conferuez au moins ce qui vous appartient*, & felon le commandement fecret qu'il en auoit eu au cas qu'on luy déniaft le feours, il fit offre aux Romains de la ville, & de tout l'Eftat des Capoüans, pour eftre de là en auant fous leur fubjettion. Cefte donation leur acquift vn droict de faire la guerre aux Samnites, & de fe les affujettir par aprés : mais toutes les autres conqueftes n'ont pas efté entreprifes auec des raifons fi plaufibles, ny fi équitables. Ces dominateurs de tout le monde, difoit Carneades, fe verroient reduits à la poffeffion de leurs premieres cabanes, s'ils auoient rendu à vn chacun ce qu'ils leur ont efté auec iniuftice. Il y en a pourtant qui les excufent, difans que la iuftice doit auoir pour but la focieté commune, & la tranquilité publique. Or fi les Romains fe trouuent auoir violé la Iuftice morale, c'eftoit, difent-ils, par la confideration de la Iuftice politique, qui leur faifoit fouhaiter de voir tous les peuples (dont les plus forts tyrãnifoient les plus foibles) rangés fous vne mefme forme de viure, qui ayant

Lactance liure 5. de fes Inftitutions. chapitre. 17.

pû concilier leurs affections, euſt eſtably à la fin vne concorde vniuerſelle. Si bien que pour en venir là, ils leur oſterent les moyens d'exercer leurs haines les vns cōtre les autres, puis les faiſant dépendre ainſi que pluſieurs membres d'vne ſeule teſte; par la douceur de leur gouuernemēt ils leur firent oublier leur premiere liberté, & trouuer leur ſeruitude ſupportable. Et leurs affections puis aprés conſpirent peu à peu d'elles meſmes à l'accroiſſemēt & au bien de ce grand corps d'Eſtat que les Romains vouloient former. Au reſte, comme à dit quelqu'vn des anciens, s'il eſtoit queſtion d'accomplir toutes les eſpeces de Iuſtice, Iupiter meſme en ce cas là n'euſt pas eſté Prince: de ſorte qu'il ſuffiſt de pratiquer celle dont les effets reüſſiſſent à l'aduantage du plus grand nombre, & ne ſont dommageable qu'à vne petite partie. Alexandre, par le moyen de la guerre, porta la ciuilité parmy les Barbares; les Romains donnerent de bonnes mœurs à ceux qui en auoient de mauuaiſes: & ainſi pluſieurs peuples ſe trouuerent vtilement vaincus, les maux des armes ayans eſté plus que compensés par les biens qui ſuiuerent la victoire.

Mais ie reuiens aux Colonies, qui étoient beaucoup meilleures que les forteresses que l'on fait maintenant pour garder les pays conquis : car c'estoient de fideles garnisons, dont l'entretenement ne coustoit rien à la Republique. Et quoy que ce soit vne maxime, que les peuples domptez hayssent toujours ceux qui sont maitres de leur liberté, il est certain pourtant que la presence continuelle d'vn petit nombre de gens de guerre leur eust esté plus fascheuse que celle d'vn grand nombre d'hommes, qui par l'administration de la Iustice, le trafic des marchandises, l'occupation aux manefactures, & l'exercice & pratique de toutes sortes d'arts, auoient plustost l'apparence de nouueaux voisins, que d'ennemis. Auec le temps toutesfois, ce moyen-là ne se trouua pas suffisant pour maintenir les membres de l'Empire Romain dans leur vnion : Et quand Rome eust esté assez feconde pour enuoyer de ses enfans par toutes les Prouinces qu'elle conqueroit, elle ne les eust pû conseruer par la forces de ses Colonies les forteresses ne luy eussent pas esté beaucoup plus aduantageuses ; ce sont de bonnes

pieces de defence à qui se veut tenir dedans quelques bornes, mais quiconque songe à former vn grand Empire, & se doit munir d'instrumens qui soient aussi propres à la conqueste qu'à la conseruation. Ce fut donc ce qui donna lieu à l'entretenement des Legions sur les frontieres de l'Empire, & des deux armées dedans l'Italie, Dont celle qui se tenoit vers le Promontoire de Misene, estoit tousiours preste à faire voile en Sicile, Sardaigne, Coresque, Afrique, Espagne, France, contre les remuëmens de ces Prouinces Occidentales; & celle de Rauenne menaçoit l'Illyrie, l'Epire, la Mecedoine, le reste de la Grece, les Prouinces du Pont, les Isles de Candie & de l'Archepilague, & generalement tous les pays Leuantins. Or tels remedes estoient prompts, puissans, & aussi propres à attaquer, preuenir, & diuertir, qu'à se defendre: & encore qu'il soit croyable que ces trouppes demeurassent en des lieux forts, neantmoins pource qu'on les remuoit souuent de leurs garnisons, on ne peut pas dire que les Romains se maintissent par le moyen de leurs forteresses. Il est vray que ces Legions se sont quel-

quesfois mutinées ; mais cela procedoit des defauts du gouuernement d'alors ; & les ſeules gardes Pretoriennes ont causé plus de deſordres dans Rome, que n'ont fait par tout ailleurs plus de deux cens mille hommes eſpandus par Legions ſur les frontieres. I'aduouë que c'eſt icy vne propoſition inutile pour vn Eſtat mediocre, & c'eſt pourquoy dira-t'on il le faut conſeruer par le moyen des forteresses, mais il eſt bien neceſſaire d'y apporter de la circonſpection. Car ceux qui y commandent aſpirent peu à peu à l'indépendance ; tellement que des Eſtats populaires en ſont deuenus Ariſtocratiques, les Ariſtocratiques s'en ſont changés en Monarchiques, & par vn ordre renuersé, il y en a eu qui démembrans les Royaumes legitimement eſtablis, en ont fait autant de petites tyrannies qu'il y auoit de places fortes. La principale intẽtion de ceux qui fortifierent les villes, fut de faire des aziles aux choſes ſaintes & à la pudicité de leurs femmes, & c'eſtoit pourquoy ils en conſacrerent les citadelles à Pallas. A dire le vray, cela fit ceſſer beaucoup d'actes d'hoſtilité ; pource que chacun trouuant de la difficulté à ra-

Catulle aux nopces de Pelée & de Tethys.

uir ce qui appartenoit à ſon voiſin,ſe contenta de ſon territoire. Mais l'Ambition s'eſtant auec le temps aigrie contre les choſes difficiles,fit comme i'ay dit de plusieurs villes des Prouinces, & de plusieurs Prouinces de grands Eſtats, de ſorte qu'il a fallu ſe reſoudre à l'vn de ces deux poincts, ou d'en tenir le peuple aguerry, ou d'y faire vn bon nombre de forteresſes. Ie ne vous diray point quelles nations ont preferé l'vn de ces moyẽs à l'autre,mais ſeulement qu'il me ſemble que comme vn pere n'eſt iamais faſché de voir ſes enfans robuſtes & adroits,que tout de meſme vn bon Prince (pourueu qu'il ne ſoit pas nullement eſtably en ſon Eſtat) ne doit point craindre de rendre ſon peuple propre à la guerre & enclin aux armes, & qu'au contraire il luy en deuroit faire pratiquer les exercices. Ma raiſon eſt, Que la meilleure forteresſe des Roys eſt au cœur & au courage de leurs peuples; que les bourgeois des cités ne ſe portent point ſi aiſément aux reuoltes, & qu'on les en empeſche bien plus aiſément que les gouuerneurs des citadelles, & qu'il n'y a point de Prince qui ne redoute plus la vaillance des ſub-

iects de ſon voiſin, que les murailles de ſes villes. A cauſe que noſtre Charles VIII. paſſant par l'Eſtat des Florentins pour aller à Naples, s'y voulut faire donner des places qu'il y veid fortifiees, afin d'aſſeurer ſon retour, & que depuis luy l'Empereur Charles V. fit le meſme pour d'autres occaſions, on y appella les fortereſſes les entraues de la Toſcane. Et il eſt vray que ſi ces Princes y euſſent trouué le pays ouuert, ils ne s'y fuſſent pas arreſtez. Si eſt-ce que pour obuier à d'autres inconueniens, il eſt neceſſaire d'auoir quelque nombre de fortereſſes bien munies, & gardees auec ſoin, aux endroits des frontieres dont l'accez ſeroit aisé aux ennemis, & où ils ſe pourroient fortifier en peu de temps. Car, & les ſubiects conceueront bien que c'eſt pour leur ſeureté contre les eſtrangers: & ils ne s'apperceuront pas que le Monarque s'en pourra ſeruir vtilement contr'eux-meſmes, ſi d'auanture quelque occaſion l'y contraignoit. Telles places fortes tiennent les ennemis occupez quelque temps, & cependant, ou l'on ſe fortifie au derriere, ou l'on leur vien au rencontre. Ainſi, Charles le

Quint fust arresté deuant Mets:Henry II. estant encores Dauphin, autour de Perpignan; Vienne empescha les progrez de Solyman dans la Chrestienté par terre, comme Corfou & Malte par mer; & ie me contenteray de ces exemples, afin de toucher le soin que les Romains eurent de la guerre, me voyant insensiblement tombé dessus ce suject.

Ne m'en esloignez point, ie vous supplie, en me faisant confesser que la felicité politique dépend de la pratique des Vertus en vn Estat, & non pas de l'immensité de son estenduë. Ne me dites point que ce gouuernement-là est parfait, qui prescrit vne mesure à toutes les actions pour les rendre iustes, & non pas celuy qui ne songe qu'à démesurément acquerir, veu que cela est difficile sans perdre l'Honnesteté, & offencer la Iustice. Ne me representez point que plusieurs ont trouué ce defaut en l'Estat de Rome, Que tout y estoit mieux ordonné pour la guerre que pour la paix. Ie confesse tout cela Timandre; mais souuenez-vous aussi qu'vn Estat qui incline les siens à la paix plustost qu'à la guerre, aura de la peine à se conseruer, & ne s'accroistra

non plus qu'a fait celuy des Venitiens, depuis qu'ils ont renoncé aux occupations militaires, pour mettre toutes leurs affaires en negociations. Et partant, les Romains ayant aſpiré dés le commencement à la conqueſte de l'Italie, & puis aprés à l'Empire de toute la terre, il n'y a pas dequoy s'eſtonner s'ils ont choiſi la meilleure voye pour gaigner pays, qui eſt celle des armes, & s'ils ont tant hay ſe repos. Doncques, aux premiers temps de la Republique, ils alloiẽt tous à la guerre ſans receuoir aucune ſolde, pource qu'on leur diſtribuoit vne partie des terres cõquiſes: mais l'Eſtat s'eſtant accreu, on ordonna des payes aux ſoldats, & vne diſcipline tres exacte. Il n'y auoit point de citoyen au deſſus de ſeize ans, n'y au deſſous de cinquante, qui peut eſtre diſpenſé d'y aller quand on l'enroloit, ſi d'auanture il n'auoit accomply ſon tẽps qui eſtoit de dix ſoldes annuelles s'il eſtoit gendarme, & de vingt s'il eſtoit pieton: de ſorte que tel, quinze iours aprés auoir plaidé au Senat, ou fait d'autres actions purement ciuiles, eſtoit veu à l'eſpee au poing à l'aſſaut, & ſur la bréche de quelque ville ennemie. Ainſi de chaque citoyen ils

en faiſoient vn bon ſoldat ; & à cauſe auſſi qu'ils changoient de Conſuls tous les ans, il n'eſtoit pas poſſible qu'ils n'euſſent vn grād nombre de Capitaines. Que s'ils craignoient quelque deſordre , ou pour la mauuaiſe intelligence & ſecrette ialouſie des Conſuls , ou pour ne les iuger pas capables de ſe deſmeſler d'vne guerre importante à l'Eſtat, ils le preuenoient par l'election d'vn Dictateur reconu tres-ſage & tres-experimenté , auquel le Senat remettoit la puiſſance abſoluë des affaires pour quelque temps , ou bien, tant que dureroit la guerre preſente. Vous iugez bien que cela leur donnoit la commodité de faire la guerre en meſme temps en pluſieurs endroits: & en effect ſi Alexandre fut venu contr'eux, il n'euſt pas eu l'occaſion de ſe reſiouyr comme il fit en voyant la grande armee de Darius; pource, diſoit-il, qu'il auoit toutes ſes forces à combatre à vne ſeule fois. Car il euſt bien fallu plus d'vne victoire pour ruiner les Romains : & apres les pertes de Traſimene & de Cannes ils ne laiſſerent pas de faire teſte à Hannibal & à Aſdrubal en Italie , & en meſme temps d'entretenir d'autres armees

en diuers lieux, & de passer en Afrique, d'où ils causerent la diuersion des forces Carthaginoises, qui abandonnerent vn pays demy conquis, pour aller conseruer le leur qu'ils perdirent à la fin. Cela leur acquist la reputation d'auoir vne Vertu de forte trempe, & qu'il estoit impossible de faire succomber : pource que semblant aux estrangers que les mal-heurs releuoient plustost les courages aux Romains qu'ils ne les abattoient, ils attribuerent à vne glorieuse perseuerance, ce qui n'estoit qu'vn effet de l'ordre & de leur coustume. Ne croyez pas, ie vous supplie, que ie les veüille priuer de la loüange qui leur est duë, d'auoir sceu tres-bien digerer leurs infortunes; ils ont quelquesfois estant vaincus fait peur aux victorieux, pource qu'ils ne sçauoient ce que c'estoit de refuser aucun trauail pour penible qu'il fust; & à cause que l'Esprit de la Republique ne s'estonna iamais, pour déplorees qu'en semblassent les affaires. C'estoit assez qu'vne chose fust reconnuë possible, pour l'entreprendre, s'ils la iugeoient profitable à leur Estat : & leur dessein de se rendre puissans sur la mer en est vne

marque tres-éuidente. Comme ils se virent inferieur en ce poinct aux Carthaginois, ils s'aduiserent de composer vne armee nauale : mais à cause de leur inexperience aux choses maritimes, tout leur appareil fut plusieurs fois dissipé par les tempestes, & beaucoup d'autres pertes leur arriuerent, outre celles que leur causerent les orages. Si est-ce que leur perseuerance ne ceda point à ces mal-heurs; au contraire s'opiniastrans de plus en plus aux exercices de la mer, ils s'y rendirent aussi adroits que s'ils fussent nais à Athenes. Ce leur fut alors vn grand chemin ouuert aux conquestes estrangeres; & si vous disirez sçauoir comment ils conseruerent ceste puissance entr'eux, & contre leurs ennemis, escoutez, ie vous supplie, les moyens que i'en n'ay remarqué dedans nostre Historien. Pour la maintenir parmy eux, ils ordonnerent les peines, les recompenses, & les exercices continuels; & pour la conseruer contre leurs ennemis, ils firent vn thresor public des aides des citoyens, des contributions de leurs alliez, & des dépoüilles que leurs Capitaines rapportoient des nations vaincuës.

Ie vous ay dit qu'aux premiers ſiecles de la Republique, ils alloient à la guerre ſans ſolde, à cauſe que leurs expeditions n'eſtoient pas longues, n'ayans à faire qu'à leurs voiſins : mais eſtant neceſſaire auec le temps de tenir des armées ſur pied, le Senat ſe reſolut de payer des deniers publics ceux qui iroient à la guerre. *Ce fut vne propoſition ſi fort agreable à la populace, qu'eſtant accouruë à la Cour pour remercier ceux qui ſortoiẽt du Conſeil, on n'oyoit que des cris de ioye de ceux qui baiſans les mains des Senateurs, les appelloient veritablemẽt peres, & proteſtoient de n'eſpargner iamais, ny leur corps, ny leur ſang, tant qu'ils auroient de la force, pour vne Patrie qui ſe monſtroit ſi bien faiſante en leur endroit.* En effect c'eſt vne choſe certaine que les ſoldats tiennent le butin des villes priſes, pour vn preſent que la bonne fortune fait à leur vaillance, & qui ne doit point paſſer pour ſalaire de leurs ſeruices. Et quoy que pluſieurs ſoient de l'opinion de M. Porcius Caton, que la guerre ſe nourrit elle-meſme ; ceſte verité toutesfois n'a point de lieu qu'en vn pays de conqueſte, & où il eſt encores neceſſaire que le Chef faſſe vn amas de threſors des

Tite-Liue liure. 4.

Tite-Liue Liure 24.

ennemis pour en entretenir ſon armée. De ſorte qu'on ne ſçauroit nier que la plus grande commodité qu'euſſent les Romains, ne fuſt celle qu'ils tiroient de leur eſpargne : ce qui m'a touſiours fait croire que Lycurgue ne sõgeoit qu'à vne ville, & non pas à vn grand Eſtat, lors qu'il ordõna les loix des Lacedemoniens. A la verité, en leur defendant l'vſage de l'argent, il empeſcha que pluſieurs vices gliſſaſſent parmy eux:mais d'ailleurs il fit auorter toutes les eſperances qu'ils euſſent eu de s'accroiſtre par le moyen de leur vaillance.Et ce metal y ayant treuué de l'accez à la fin, & y eſtant bien receu : à fautes de bonnes ordonnãces ſur le fait des richeſſes, il arriua, ou que les auares les garderent, ou que les deſbauches s'en ſeruirent mal, & que le public n'en receut aucun aduantage. Il ne leur euſt pas eſté poſſible, à cauſe de leur pauureté, de ſe releuer promptement aprés quelque perte, & ſur tout de celles qu'on fait ſur mer, & où il eſt beſoin d'vn grand appareil pour ſe remettre. Et toutes les fois que le reſte des Grecs ſe liguoit cõtr'eux, ils eſtoient contraints pour auoir de l'argent,de recourir à celuy des Perſes, & de s'aller

s'aller honteusement humilier deuant ceux qui ne valoient pas mieux que leurs esclaues. Mais pour retourner aux Romains, Qui douteroit que parmy de si frequentes occasions de Vertu, non seulement elle ne se soit conseruée, mais en outre qu'elle ne se soit épurée iusques à la perfection? Certainement c'estoit à quoy ils butoient, quand ils establirent ceste excellente discipline militaire, par la pratique de laquelle il arriua que les soldats Romains craignirent plus leurs Capitaines que leurs ennemis; & lors qu'ils ordonnerent des recompenses pour les actions éclatantes. La conscience d'vn Philosophe est son theatre; & il se contente de l'applaudissemẽt que ses propres sentimens luy donnent lors qu'il a fait quelque chose de bien; mais les gens de guerre appetent vne gloire exterieure, & les Romains firent tres-sagement de les rendre sensibles à ceste petite pointe de vanité. Estre honoré en public des marques de leur vaillance, les faisoit songer continuellement à en produire de nouueaux effets; & leur Vertu deuint si éminente par ce moyen là, & estonnoit, ou attrayoit si puissamment les nations

estrangeres, que ceste seule consideration en poussa plusieurs à leur rendre vne volontaire obeyssance.

Or Timandre, ie n'ay fait qu'effleurer ces matieres, & ne suis pas resolu de vous rapporter toutes les aunres causes de l'accroissement de l'Estat Romain. Ie me lasserois de parler, & vous vous ennuyeriez d'entendre des choses que vous comprendrez à la lecture de nostre Historien. Neantmoins, ie ne desire pas que nous finissions nostre Promenade, sans toucher quelques raisõs du declin de cét Empire. Vous pouuez bien iuger de la grandeur de son corps, puisque nostre France n'en estoit qu'vn membre; & vous vous representerez facilement combien sa ville capitalle étoit merueilleuse à voir quand vous considerez que des fragmens de ses maisons seruent auiourd'huy d'ornemens à nos cabinets, & que des Princes achetent au poids de l'or des restes de statuës qu'on ne regardoit qu'en passant, lors que ceste ville là estoit toute de marbre & de metal. Cét Estat est pery toutesfois : Il ne s'estoit fait puissant qu'afin de deuenir foible, il n'auoit pris son accroissement qu'afin de diminuer: Et quoy

qu'il donnast la loy à la terre, il falloit qu'il obeyst à celle de l'vniuers, par laquelle tout ce qui y prend naissance est assuietty à la mort. On auroit tort pourtant d'accuser le Ciel d'vne si déplorable ruine : puisque selon les Astrologues mesmes, les Sages sçauent détourner les malignes influences des astres, la folie des hommes est la cause de toutes les mauuaises dispositions des Estats ; & il ne faut point que nous l'imputions aux estoilles. Platon en attribuë les changemens à la secrette force d'vn certain nõbre des reuolutions ; & leur donne des ans climateriques aussi bien qu'aux hommes : Mais outre qu'Aristote n'a pas creu qu'on deust s'arrester à de telles imaginations, en attendant que l'oracle d'Apollon inuoqué par Marsile Ficin ait esclairecy ce nombre Platonique, ignoré ce dit-il de Theon & de Iamblique, grands Maistres en ceste science ; Ainsi que nous auons veu les causes des progrés de la republique Romaine dans Tite-Liue, que le temps n'a pas laissé venir entier iusqu'à nous ; il nous faut chercher celles de sa decadence dans les liures des autres plus celebres Historiens, C'est des causes

Au liu. 5. de sa Politique ch. 12.

Sur le 8. l. de la Republique de Platon.

humaines dont i'entens parler, & non point des diuines, dont les effets ne ſçauroient eſtre detournés, ny par la force des hommes, ny par leur Prudence. Il eſt en la puiſſance de Dieu de briſer les Sceptres & les Couronnes, de diuiſer les volontés des peuples, de faire la pouſſiere de leurs forteresſes, des deſerts de leurs villes, & de bouleuerſer toutes choſes en vn moment lors qu'il luy plaiſt: mais il permet aux cauſes ſecondes d'agir, (ainſi que ie vous l'ay deſia dit) & il laiſſe la Fortune des peuples à la diſpoſition de ceux qui en ſont les gouuerneurs.

Repreſentez-vous donc Timandre, (puiſque des cauſes contraires on doit touſiours attendre de contraires effets) qu'il eſt indubitable que ſi au gouuernement d'vn Eſtat on s'eſloigne des maximes qui en ont cauſé l'eſtabliſſement, & le progrés; on en aduance le declin & la totale ruine. De ſorte que quand l'on verra que la ſuperſtition ou l'impieté ſe ſeront emparees des eſprits, que des vices on en aura fait des mœurs, que ce qui ſera deshonneſte agréera le plus, que l'impunité ſuiura les malefices, que la corruption ſera parmy les Magiſtrats, l'inſo-

lence parmy les gens de guerre, le luxe parmy le peuple, que l'ambition vſurpera les recompenſes de la Vertu, & que la faueur obtiendra les honneurs deux au merite, Qu'on s'aſſeure que l'Eſtat ſera à la veille de ſa ruine, & que ſans vne aſſiſtance miraculeuſe du Ciel, il ne la ſçauroit éuiter. Mais par aduanture eſt ce parlé trop generalement pour noſtre ſuiet, veu meſmes que ie n'ay touché que les cauſes internes de la decadence des Eſtats, & non pas les externes qui ont auſſi leurs efforts particuliers, bien qu'à dire le vray, ils ne ſoient pas ſi redoutables que les autres. Auec cela il y a des defauts de police, & qui ne concernent en aucune façon les mœurs. Or ce ſont ceux-là principalement qu'il nous faut examiner, & qu'il eſt neceſſaire de ſçauoir pour ſe perfectionner en la Prudence ciuile.

Ie vous ay dit que les changemens des Republiques arriuoient par des cauſes externes, (c'eſt à dire par le moyen de quelque force eſtrangere) ou bien par des deſordres interieurs : mais vous ſçauez bien que Rome eſtoit ſi puiſſante qu'elle faiſoit trembler tout le reſte de l'vniuers, de ſorte qu'il faut qu'elle meſme ait eſté

Dans les œuvres de Sallufte. l'inftrument de fa decadence. *I'eftime* (difoit le confeiller de Cefar à cét Empereur) *puifque tout ce qui a eu commencement doit prendre fin, qu'enuiron le temps que le Deftin a limité à la durée de Rome, on verra fes citoyens fe faire vne cruelle guerre ; & qu'ainfi ayans perdu leurs forces auec leur fang, ils deuiendront la proye de quelque Roy, ou de quelque nation eftrangere. Autrement, l'effort de toute la terre auec tous fes peuples affemblez n'auroit pas la puiffance d'ébranfler vn tel Eftat.* Or cefte verité ne reçoit point de contradiction, fi l'on confidere Rome du temps de Cefar : mais lors que Carthage entroit auec elle en competence pour l'Empire de l'vniuers, les Romains auoient fujet de redouter d'autres maux que les internes. Et c'eftoit pour cela que Caton le Cenfeur *Plutarque en fa vie.* fift inftance au Senat à ce qu'on la démolift : Le fouuenir de tant de nombreufes armées terreftres & nauales qu'elle auoit enuoyées en Sicile, en Efpagne, & en Italie, conduites par de tres-prudens Capitaines, le tenant toufiours en apprehenfion de quelques futurs changemens ; fi l'on n'en retranchoit tout à fait la caufe en razant cefte ville,

& en dispersant son peuple en diuers endroits de l'Afrique, luy defendant toute sorte de communauté. Scipion Nasica au contraire estimoit qu'il la falloit tenir sur pied, de peur que Rome voyant sõ ennemie morte, se perdist dans les plaisirs qui suiuent le repos, & qu'il en arriuast ce qu'en a dit depuis vn Poëte Satyrique.

Vne trop longue paix fait nos maux & nos vices.
La guerre a bien moins pû que ne font nos delices.
Qui vẽgent l'vniuers que nous auõs vaincus.

Iuuenal en la 6. Satyre.

Ie ne vois point toutesfois que Rome deust apprehẽder en ce temps-là vne trop longue tranquilité, puisque ny la France, ny l'Allemagne, ny la Trace, ny la Grece, ny aucune des Prouinces Asiatiques n'auoient point encores esté vaincuës, & qu'on pouuoit trouuer d'assez iustes pretextes pour porter la guerre en quelqu'vn de ces pays-là. Et la peur que Scipion auoit que la Paix causât quelque alteratiõ en l'Estat Romain, vn témoignage de son imperfection, laquelle il connoissoit estre en ce qu'il n'y auoit point d'ordre pour la conseruer durant la paix, aussi bien que dans la guerre. La Republique de Ve-

nise enfermee entre la puissance Austrichienne & l'Ottomanne qui l'empeschent de s'accroistre, pratique au contraire tous les bons moyens de contenir ses subiets dedans le repos : mais elle tombe en l'autre extremité, qui est de n'aguerrir point son peuple, & de ne faire point de Capitaines de ses nobles, de crainte que la vaillance & l'ambition y excitent quelques partys qui luy seroient sans doute preiudiciables. Ceste extremité neantmoins est autant defectueuse que l'autre, pource qu'outre qu'vn tel Estat est hors d'esperance de s'estendre, il n'en a pas beaucoup de se conseruer que par le secours des estrangers. Celuy-là cependant est en de mauuais termes, de qui la force & la vertu ne sont pas capables de luy garantir sa liberté. Car outre qu'il y a plusieurs preuues dans l'Histoire, que les soldats auxiliaires ont esté a plus de charge à ceux qui les auoient appellez, que leurs propres ennemis ; il y a encor cela de particulier au faict dont nous parlons, qu'ils ne se plaisent pas au seruice d'vne communauté, qu'à celuy d'vn Prince qui les caresse, & qu'ils esperent deuoir estre d'au-

tant plus reconnoiſſant en leur endroit, qu'ils l'ont tout ſeul pour obiet de leur affection & de leur ſeruice : Mais pour reprendre les cauſes de la decadence de Rome, ie ne ſçay ſi ie dois point accuſer Sallufte de s'eſtre mépris, pour auoir trop adheré à l'opinion de Scipion, puis qu'il a rapporté pour la premiere cauſe, l'oiſiueté du peuple Romain aprés la ruine de Carthage. Car depuis la rupture de la paix qui ſuiuit la premiere guerre. Carthaginoiſe, iuſqu'au temps de l'Empereur Auguſte, le temple de Ianus qui ne ſe fermoit que durant la paix fut touſiours ouuert; & les guerres que les Romains firent durant ce temps-là n'eſtoient point de legere importance. Et quant à ce qu'il ſe plaint du luxe qui ayant eſté premierement permis dans l'armee que L. Sylla conduiſit en Aſie, & qui s'eſtant par aprés épandu dans la ville, y cauſa la déprauation des bonnes mœurs de quelques-vns, c'eſtoit bien vn mal qui pouuoit deuenir public à la longue; & que neantmoins les Cenſeurs, & les autres Magiſtrats euſſent aſſez facilement empeſché, ſi la Republique n'euſt point eſté trauaillée de plus grands maux. D'ailleurs,

En la guerre de Catilina.

Tite-liue l. 1. de ſon Hiſtoire.

la corruption de ceſte armée qui s'eſtoit amolie dans les delices de l'Aſie, ne fut pas ſi contagieuſe qu'elle infectaſt tous les autres ſoldats Romains; car & leur vertu & leur diſcipline ſe firent mieux paroiſtre que iamais durant la Dictature de Ceſar. Et toutesfois Sallufte n'eſt point à blaſmer, ayant eu à décrire la coniuration de Catilina, d'auoir fait connoiſtre que les ſeules eſperances de ce boute feu de ſa partie eſtoient fondees ſur le grand nombre de vagabonds, de débauchez, & de gens de ſac & de corde qui ſe trouuoient alors dedans Rome, auſquels toute mutation d'Eſtat eſtoit bonne, puis qu'ils auoient deuoré leur patrimoine. Car c'eſtoit à deſſein de monſtrer que toute Republique où vn pareil deſordre ſe rẽcontrera eſt en danger; & que ceux qui ſont deſireux d'enuahir la ſoueraine authorité, ne ſçauroient mieux prendre leur temps. Mais puiſque Rome ne permit rien par ceſte playe, qui luy fut au contraire ſi fauorable qu'elle ſe purgea par là du mauuais ſang qu'elle auoit, il nous faut rechercher les cauſes de ſes changemens ailleurs que dans ſon luxe & ſes débauches. Et certes, de meſme

que Cyrus aprés auoir dompté les Sardiens; pour les empeſcher de ſonger aux reuoltes, au lieu de citadelle & de garniſon leur laiſſa le bordeau, le cabaret, & les farces, faiſant de leurs delices les inſtrumens de leur ſeruitude, il eſt pareillement à preſumer que les peuples qui ſe plongeront dans les voluptez, ne mediteront point de remuëmens, & que s'il arriue du changement à leur Eſtat, ce ſera par des forces eſtrangeres.

Or pour ne tarder pas dauantage à vous declarer quel chemin on tint à Rome quand on la fit paſſer de la Republique a la Monarchie, i'ay obſerué que les richeſſes exceſſiues de quelques-vns y firent naiſtre des contentions ambitieuſes d'honneur ; que de ces contentions ſe formerent des partys; de ces partys des ſeditions, & que des ſeditions l'on tomba dedans la guerre ciuile. De deux partys qu'il y auoit, comme l'vn fut ruiné l'autre ſe contenta durant la paix du chef qu'il auoit eu pendant la guerre : & ainſi vn ſeul homme fut eſleué au faiſte des hõneurs & de l'authorité qui auoient eſté auparauant partagez à pluſieurs perſon-

nes. Chacun de ces defauts d'Eſtat meriteroit bien qu'on le conſideraſt exactement; mais puiſque nous ne nous inſtruiſons pas tant à preſent en la Prudence ciuile, comme nous cherchons les moyens de nous y inſtruire, diſons en vn mot en paſſant, & parlons premierement de celuy des richeſſes. Ariſtote n'ayant pû approuuer la communauté des biens que Platon & Phaleas de Chalcedoine vouloient introduire en leurs Republiques, ſe contente d'en defendre aux particuliers l'exceſſiue acquiſition & la poſſeſſion immenſe; il me ſemble toutefois qu'il en deuoit faire la diſtinction ſelon les Eſtats, veu que les richeſſes de quelques-vns ne ſont pas à redouter en des Monarchies, comme en des Ariſtocraties, ou en des communautez populaires, Souuent des Roys ont eu recours en leurs affaires vrgentes à la bourſe de leurs plus riches ſubiets, qui eſtoit vne reſſource bien plus prompte qu'vne contribution publique: Et meſmes aux Royaumes où les Monarques ſont electifs, on ne void point de troubles cauſez par les riches en l'Election pource qu'elle s'y fait par des perſonnes dont la condition eſt trop

Ariſtote en ſes Politiques, liu. 2. ch. 5.

éminente pour eſtre ébranlee de la tentation d'vn gain deshonneſte. Rome, où le peuple par centuries, & par lignees, donnoit ſes ſouffrages, n'eſtoit pas exempte de ce mal-là ; Vn temps fut que le ſeul merite y obtenoit les charges; Qu'on tiroit des hommes de la charruë pour leur donner la conduite des armees, d'où eſtans reuenus en la ville deſſus vn char de triomphe, ils s'en retournoient aux champs ; Que des Conſuls qui auoient emply le threſor pubilc, ſe contentoient du reuenu d'vne terre de moindre eſtenduë que ne furent depuis eux les palais de pluſieurs particuliers ; Qu'on ne trouuoit pas dans la maiſon de quelques-vns qui auoient fait de notables ſeruices à l'Eſtat, dequoy fournir aux frais de leurs funerailles aprés la mort ; Et que celuy-là eſtoit le plus glorieux qui poſſedoit le moins, & qui s'eſtoit le plus retranché de ſes biens & de ſes plaiſirs pour les donner à la Republique. Mais lors que quelques-vns des ſiens eurent fait vn ſi grand amas d'argent, qu'on n'eſtimoit pas vn homme riche à moins de pouuoir entretenir vne Legion de ſon reuenu : & qu'aprés des deſolations publiques, il ſe

Valere le Grand l. 4. chap. 4.

Pline l. 33. chap. 10.

trouua vn citoyen qui auoit encor plus de quarante mille esclaues, trois mille six cens couples de bœufs, plus de deux cens cinquante mille teste de menu bestail, sans ses terres & son argent contant presqu'innombrable; les riches s'échaufferent à la recherche des honneurs : ils corrompirent les loix & les bonnes coustumes par leurs brigues : & les dignitez de l'Estat commencerent à estre le fruit des faueurs de la populace qu'on auoit gaignée par largesses. Ce ne fut donc pas le fer estranger qui fit la premiere bréche à la liberté de la Republique : mais l'or des siens qui est bien plus puissant pour rompre vne forte liaison : & comme dit Pline, *Tout le bien de la vie se perdit, depuis que par le moyen des richesses on paruint au Senat, & à toutes les Magistratures, qu'on fit entrer le reuenu en consideration pour eslire des Capitaines : qu'on s'amusa à carresser, à flater, & à donner de l'authorité à ceux qui n'auoient point d'enfans, sous esperance de leur succession : & que la meilleure inuention pour deuenir riche fut de se seruir d'vne lâche complaisance.* Par consequent il faut dire que le gouuernement de Rome n'estoit pas bien ordonné, puisque les re-

En la Preface du 14. liu. de son Histoire.

uenus des particuliers n'y estoient pas limitez. Car c'eust esté vn moyen de garder quelque temperament entre les riches & les pauures, lesquels au contraire on veid à la fin si disproportionnez de condition que l'excez du bien des vns les ayant portez à la conuoitise des honneurs, les pauures qui estoient en grand nombre vindrent à perdre les sentimens de la conseruation de la liberté commune, éblouïs de l'argent de ceux qui marchandoient leurs suffrages.

Vous iugez bien, Timandre, que ce defaut en doit auoir produit vn autre, à sçauoir que là où l'on paruient aux honneurs par brigues, & où ils sont mis à l'enchere, on les y void rarement possedez par des personnes qui les meritent. Et cependant il n'y a point d'homme de courage qui n'ait le mesme ressentimēt qu'Achille a dedans Homere, où il se plaint de l'inesgale distribution des honneurs, & que pour estre plus vaillant que les autres, on ne le repute pas digne d'vne plus honorable recompense. A cause que la gloire est le salutaire de la Vertu, il se trouue biē peu de vertueux à qui il ne sēble tres-fascheux de se voir empeschez de

En l'Iliade liure. 9

pretendre à ceste gloire : d'où il est aisé de conclurre que tous les braues gens de Rome souhaitoient plustost le changement, que la conseruation d'vn gouuernement où les richesses commandoient à la Vertu. Que si ces honneurs conferez de la sorte apportoient du mal à l'Estat ; on ne pouuoit pas douter qu'en les continuant à vn mesme homme contre les loix & la coustume, le public n'en vint à ressentir vn dommage bien plus grand. Si nostre entretien pouuoit souffrir quelque digression, ie vous ferois voir, selon la difference des Estats, quelles charges y deuroient estre perpetuelles ; à cause de l'experience qui y est requise, & celles qu'il faudroit rendre commissionnaires & muables, afin de donner lieu aux iustes plaintes des subiets, de preuenir les concussions, les violences, les abus, & de retrancher toutes les autres especes d'iniustices. Du moins vous diray-ie que la plus importante faute que firent iamais les Romains, & qui nuisit le plus à leur liberté, fut de donner goust de la puissance absoluë à quelques-vns des leur, par la continuation de leurs charges souuueraines. Vous me repartirez qu'ils

y furent

y furent premierement conuiez pour n'oster pas l'authorité à vn General d'armée sur le poinct où il estoit de terminer vne grande guerre : mais pource qu'il suffist à celuy qui desire quelque chose, d'auoir vn exemple afin de fauoriser sa demande, ils deuoient craindre que ce qu'ils faisoient alors par vtilité (estant mauuais de soy, puis qu'il contreuenoit aux loix) vint par aprés a estre employé à mal. Ie n'aurois iamais blasmé la Loy de l'Ostracisme d'Athenes, si les citoyens y eussent procedé auec plus de moderation, n'y eussent point commis d'abus en bannissant plustost les gens de bien de la ville que ceux qui y estoient les plus puissans, & si pour destruire les brigues, ils n'en eussent point fait lors qu'il estoit question de l'executer. C'estoit vn Estat populaire, où toute authorité est suspecte, & ou pour la diuersité de la populace qui à sa voix libre en l'élection aux dignités, il y eust eu tous les iours des partialités, s'il s'y fust trouué des chefs de party. Ie n'aurois pas au contraire approuué la méme loy à Rome, à cause que le gouuernemēt de la republique estoit mixte: mais aussi ie n'estime pas qu'il y ait eu de la rai-

ſon à y prolonger des charges qui n'eſtoient qu'annuelles, & à les continuer à meſme perſonne. Car il en arriue deux inconueniens tres-notables, & qui ſont la ſource de pluſieurs autres, A ſçauoir, Qu'on donne loiſir à celuy qui ſe plaiſt au commandement de s'y affermir; Et qu'on irrite l'appetit des autres qui ne n'exciteroit pas ſi fort pour vne charge qui ſeroit de peu de durée. L'Ambition cependant qui naiſt de ceſte contention des vns à ſe voir maintenus dans la poſſeſſion d'vne grande authorité, & de celle des autres qui y aſpirent, s'anime d'autant plus à la pourſuite qu'elle y rencontre de difficultez; & ce furent là les plus generales cauſes du changement de la Republique Romaine, dont ie vous veux faire la preuue par les particuliers exemples.

L'extréme pauureté de pluſieurs du menu peuple de Rome ayant émeu Tiberius Gracchus a propoſer vne loy en leur faueur, par laquelle il vouloit que laiſſant vn certain nombre de iournaux de terre aux riches, le ſurplus fuſt diuisé aux pauures; Vne telle confuſion s'en enſuiuit a diuerſes repriſes parmi les trois ordres, que preſque tous les chefs des di-

Voyez tout ce qui s'enſuit en Plutarque Appian Alexandrin, Velleius Paterculus, &c.

uers partys perirent l'vn aprés l'autre. Ceste discorde fut d'vne consequence tres-dangereuse pour l'aduenir, donnant la hardiesse au peuple de se mutiner selon les occasions: cependant, si la Republique eust esté bien reglee pour les affaires de la paix, & si les reuenus d'vn chacun y eussent esté limitez selon les ordres, auec defence au peuple de vendre ses terres iusqu'à vne certaine quantité; ceste sedition qui fut l'origine de plusieurs autres, ne fut iamais arriuée. Les esprits ambitieux de Rome voyant donc l'vnion du peuple rompuë, couceurent de grandes esperances de se rendre chefs de l'vne ou de l'autre des factions; & ceste passion qu'on auoit euë auparauant de conseruer la commune liberté, se conuertit en celle de rendre son party plus puissant que le contraire. On se mit alors plus ouertement que iamais à briguer les dignités de la Republique: & les Tribuns du peuple pour estre continuez en leurs charges, n'auoient qu'à proposer, ou des impositions sur les terres, afin d'en distribuer l'argent aux pauures; ou l'abolition de leurs bestes; ou à se monstrer en quelque autre façon populaires. Si est-

ce que telles ſeditions ne furent que des eſtincelles, comparées à la diſcorde ciuile dont la jalouſie & l'ambition de Marius & de Sylla embraſerent tout l'Eſtat. Car Rome veid ſon peuple viure hoſtilement dans l'enclos de ſes muraills, y combattant comme en vn pays ennemy, & cependant, ny les vns ny les autres ne pouuoient remporter qu'vne victoire funeſte, & qui les euſt deu émouuoir à compaſſion, Or quoy que la fuite de Marius donnaſt moyen à Sylla de ſe faire Monarque deſlors, il ſe comporta toutesfois en Conſul: & s'eſtant contenté de la mort de quelques-vns, & du banniſſement de quelques autres, aprés auoir fait ſortir ſon armee de la ville pour l'enuoyer à Capouë, il s'en alla en Aſie, contre le Roy Mithridates. Durant ſon abſence, Marius qui auoit tiré à ſon party le Conſul Cinna, luy perſuada de remettre ſus vne loy qu'il auoit propoſée en faueur des Italiens nouueaux habitans de Rome, afin qu'on les diſtribuaſt parmy les lignées: à cauſe qu'ils eſtoient en grand nombre, il eſperoit beaucoup d'aſſiſtance d'eux, ſoit qu'il euſt fallu employer leurs forces, ſoit qu'il euſt be-

ſoin de leurs ſuffrages. Puis s'en reuenant de ſon exil, il rappella les bannis, donna des armes aux eſclaues, & incita tous les peuples par où il paſſa contre la faction de Sylla : & s'eſtant ioint à Cinna qui auoit gaigné l'armee de Capoüë, ils s'en allerent à Rome, où ils firent de ſi horribles maſacres, & de tant de perſonnages illuſtres, qu'ils s'embloient auoir pris à taſche d'abolir entierement la vertu Romaine. Sylla eſtant retourné par aprés, encherit ſous pretexte de vengeances ſur les iniuſtices & les cruautés de ſes ennemis ; & n'y ayant point de vie en ſeureté, dans ceſte ſanglante confuſion de tous les ordres, & preſcription des plus notables, châcun ſongeoit à preuenir ſon compagnon pour ſe deliurer de la crainte qu'il en auoit. Or comme ceſte guerre ciuile ſe fut épanduë par toute l'Italie, Sylla ſe voyant maiſtre des armes ſe fit eſlire Dictateur perpetuel, afin de gouuerner toutes choſes ſouuerainemẽt: de peur meſme que quelque autre pouſſaſt en auant, il fiſt receuoir des loix conuenables à ſon deſſein, & qui neantmoins auoient toutes les apparences d'equité. Car il ordonna que nul ne fuſt éleu pour

la deuxiesme fois à vne mesme dignité, que dix ans aprés s'en estre desmis: & pour oster l'enuie aux gens d'honneur & de condition releuee de se faire Tribuns du peuple, à cause que le Tribunat conferoit de soy vne tres-grande puissance, il voulut que celuy qui l'auroit tenu vne fois, ne fust plus capable de posseder à l'aduenir aucune autre charge. Il se lassa neantmoins d'estre tout puissant: & contre l'opinion de Denys de Syracuse qu'on ne doit point sortir de la Tyrannie que par la mort, Sylla qui auoit fait mourir plus de cent mille homme en guerre, & dedans la ville vn grand nombre de citoyens, deux mille six cens Cheualiers, dix Senateurs, & quinze Consuls, déposa sa Dictature, & voulut gouster vne autre fois de la vie priuee. Dirons-nous en parlant de la Prudence, qu'à cause que nul n'attenta à sa personne tant qu'il vescut en homme particulier, il le faut attribuer a vne singuliere grace de la Fortune? S'il l'en faut croire, elle eut tousiours des yeux & de la constance pour luy; & ceux de son temps nous témoignent qu'elle fut plus attachée à luy que sa propre vie. Car on ne veid iamais de si pompeuses

funerailles que les siennes ; il sembla triompher aprés le trespas; & les plus notables du Senat l'ayans porté au bucher, ses cendres furent mises au tombeau dans le champ de Mars , là où les Roys seulement auoient esté enterrez. Veritablement , ie ne nie pas qu'on ne le doiue mettre au rang des plus fortunez, puis qu'ayant esté tyran & cruel il est mort dedans son lict. Neantmoins, ie ne trouue point qu'il fust sans raison , quand il s'asseura qu'aprés s'estre dépoüillé de sa puissance , on n'entreprendroit pas dessus sa vie. Si l'on considere bien l'inscription qu'il fist luy-mesme pour mettre en son tombeau , *Que iamais homme ne le passa, soit à faire bien à ses amis , soit à faire mal à ses ennemis*, on ne doutera point qu'ayant eu les forces & l'authorité en main, il n'ait fait mourir selon la maxime des Tyrans , tous ceux qu'il pensoit luy auoir esté mal affectionnez. Accordons toutesfois qu'il n'assoupit pas entierement le party qui luy estoit contraire , & qu'on luy eust pû nuire estant homme particulier: cela deuoit arriuer ou par authorité publique , ou par vne coniuration de quelques-vns , ou peut-estre par

l'aſſaſſinat d'vn deſeſperé. Pour ce qui eſt d'vn coup de deſeſpoir, il ne le deuoit pas tant apprehender dans ſon eſloignement des affaires que dedans ſa tyrannie : & en outre on ne ſçauroit dire qu'il y ait de condition qui puiſſe entierement garantir quelqu'vn de ce mal-heur là, puis qu'il s'eſt trouué des monſtres, que la rage a pouſsés quelquesfois à meurtrir leurs Monarques legitimes au milieu de leur palais, & iuſques dedans leurs thrônes. Quant aux coniurations, elles ne s'entreprennent que par des perſonnes qui redoutent la trop grande puiſſance de quelqu'vn ; & tous les hommes ſont de ce naturel-là, que leur haine ceſſe deſlors qu'ils voyent que celuy qu'ils haïſſoient à cauſe de ſon authorité, s'humilie & ſe rend égal à eux. Et pour ce qui concerne l'authorité publique, elle eſtoit en la diſpoſition de ſes plus confidens, qu'il auoit eu ſoin de choiſir tres-gens de bien, pour remplir les charges vacantes de la Republique, lors qu'il veid ſes ennemis abattus. Puis de dix mille eſclaues en ayant fait dix mille citoyens Romains, que de ſon nom Cornelius, on appelloit Corneliens, il ſe fioit qu'ils ſe-

roient tousiours prests à le seruir pour la gratification & l'honneur qu'ils en auoient receu. Et en outre, ayant distribué à vingt-trois Legions espanduës par toutes les places d'Italie, les terres & domaines des villes rebelles à son party, on pouuoit dire que s'il n'auoit les forces à la main, elles estoient en celles des personnes qui eussent commis vne ingratitude extréme, s'ils les eussent employees à sa ruine. Il auoit donc à mon iugement quelque raison de ne rien craindre, lors qu'il luy print enuie de se démettre du gouuernement absolu de la Republique, pour iouïr de la tranquilité, & de ce doux repos d'esprit qui n'approche iamais des vies publiques. Mais pour reprendre nostre train le peuple Romain s'estoit trop accoustumé aux reuoltes pour nourrir long-temps la paix ciuile que leur donna Sylla, quand il eut appaisé ceste ardante soif qu'il auoit du sang de ses ennemis. L'on veid aussi la Discorde se réueiller au retour de ses funerailles, où les deux Consuls se picquerẽt de paroles, & comme s'ils luy eussent esté obligez d'vn anniuersaire sanglant, apres leur Consulat finy, ils vindrent donner ba-

taille dans le champ de Mars, & deſſus ſa ſepulture. Sertorius d'ailleurs, qui auoit encores des reſtes de la faction de Marius, la maintint en Eſpagne pendant quelque temps; & par vne ſi ordinaire alienation d'eſprits, toutes choſes s'eſtans peruerties, Catilina trouua des gens dedans Rome, & du rang meſme des Senateurs, qui conſentirent à vne coniuration plus abominable que toutes les precedentes fureurs. Car il auoit reſolu d'adiouſter à l'impieté de ceux qui auoient deuant luy eſpandu le ſang des citoyens, celle de l'embraſement de la cité. Ce fut à quoy Ciceron remedia tres-prudemment: Et Caton ayant conſideré la grandeur du peril eſchappé, eſtima raiſonnable de donner à Ciceron, & tout le peuple à ſon exemple, le titre de pere de la patrie, dōt perſonne à ce qu'on dit n'auoit point encores eſté honoré. Mais il n'eſtoit pas en la puiſſance des hommes de retrācher tout a fait les cauſes des partialitez. L'Ambitiō eſtoit trop auant dans les cœurs des grands & l'Auarice en ceux du peuple, pour oſer attendre quelque bon changement en la Republique. Toutes les armées deuin-

drent fertiles d'vne moisson d'argent pour les ames corruptibles : & l'on tint compte de huict cens talens deposez pour vne seule promotion aux Offices. Pompee, tout amy qu'il se disoit du bien public, n'empeschoit point le cours d'vn si estrange desordre : il fut bien aise de voir qu'a cause de l'esgale puissance des diferentes brigues, la ville demeurast huict mois sans aucuns Officiers. Car il esperoit qu'à la fin on seroit contraint d'eslire vn Dictateur pour appaiser toutes ces contentions ciuiles, & que son authorité dans le Senat, & sa courtoisie enuers le peuple, feroient que chacun ietteroit les yeux dessus luy, lors qu'il en faudroit venir à ces termes. Caton à qui parmy tant de frenetiques, l'amour de sa patrie auoit conserué le iugement sain & net, connut bien l'intention de Pompée; tellement qu'il donna vn aduis de le faire seulement Consul sans aucun collegue. Non qu'il n'estimast qu'on luy deuoit consigner toute l'authorité de la Dictature : mais il ne fut point d'opinion qu'on l'exemptast de la suiettion des loix, de peur qu'affriandé par la licence de tout faire, estant entré en Pom-

pée, il ne pratiquast quelque chose de Sylla. En ce consullat, Pompée se rendit ennemy de Cesar, qui faisoit la guerre aux Gaules: Il le comprit au nombre de ceux qui auoient dérobé l'argent du public, contre lesquels ils auoit prononcé vne loy, mais en effet la ialousie secrette qu'il portoit à la gloire de Cesar l'y auoit conuié. Cesar toutesfois ne manquoit pas d'amis dedans Rome ; outre qu'il y auoit tousiours vescu populairement, pendant son absence les frequentes nouuelles des nations qu'il soumettoit à la Republique, le faisoient aimer de tout le monde.

Mais, Timandre, vous auez assez de connoissãce des autres motifs de la guerre ciuile, qui se fit par ces deux Capitaines, pour m'oster le desir de vous en entretenir dauantage. Ie me contenteray de vous dire que si Pompée eust vaincu Cesar, il est croyable qu'ausi bien que luy, il se fust rendu Monarque absolu de Rome. En effet, ces deux ambitieux disputoient à qui regneroit tout seul, & les citoyens Romains par tout leurs efforts ne faisoient rien que debatre auquel ils asseruiroient leur liberté. De

ſorte qu'on ne peut pas dire que la Vertu de Ceſar ait ſeule eſté criminelle en s'aſſuiettiſſant ſa patrie, puiſque ſa patrie meſme ſe chargea du ioug qu'il luy auoit appreſté, & aida ſi bien à ſes parricides victoires. Mais en recompenſe, quand il s'en fut rendu le Tyran, il s'y comporta en Roy debonnaire : il retrancha toutes les teſtes feroces qui faiſoient que l'Eſtat reſſembloit vn Hydre, pour luy donner celle d'vn homme raiſonnable ; & reputant le Peuple Romain eſtre le corps de ceſte teſte, il en eſpargna le ſang auec plus de ſoin qu'vn pere ne fait celuy de ſes enfans.

Voilà donc Rome changee, mais non pas diminuee de puiſſance : car elle s'accreut biẽ d'auantage ſous les Empereurs, & iamais elle ne fut ſi puiſſante que durãt le regne de Traian. Que ſi ie vous tenois aſſez curieux, pour vouloir remarquer de vous-meſmes dedans les anciennes Hiſtoires les cauſes de ſa ruine, & de la mort de ſon Eſtat, ie vous promettrois de les rapporter toutes en noſtre prochaine Promenade : Mais il vaudra mieux, Timandre, que nous l'employons à la recherche de la Prudence militaire.

VII. PROMENADE.

De la Prudence militaire.

IE ne ſçay, Timandre, ſi Philoſtrate alloit point plus loin que la peinture de ſes tableaux; mais en celuy de la naiſſance de Minerue il y a dequoy former vne pēſee qui n'eſt à mépriſer. Il repreſente Vulcan qui ſorge à quelque moyen de gaigner les bonnes graces de ceſte Deeſſe, pource qu'eſtant née auec ſes armes, il auoit perdu l'occaſion de luy agreer en ce qui dépendoit de ſa puiſſance. A voſtre aduis, ne veut-il pas ſignifier que la Prudence a des armes naturelles, & qu'elle n'eſt point en peine d'en emprunter?Certainement ie ne ſçaurois ietter l'œil ſur cét endroit de ſon tableau que ie ne me ſouuienne de ceſte opinion du Poëte Menandre,

La Prudence à la fin de tout ſe rẽd maiſtreſſe,
Qu'vn eſprit aduisé n'accuſe la foibleſſe.
D'vn corps mal composé, la Prudence aux combats
Donne de meilleurs coups que les plus puiſſans bras.

Sans doute, Menandre auoit en la pensée ce qu'Homere rapporte d'Agamemnon, Que pour venir a bout de Troye, il souhaittoit dix hommes non pas aussi vaillans qu'Achille ou Ajax, mais aussi prudens que Nestor. Et il est vray qu'il n'y a point de Capitaine qui ne prefere la Prudence Militaire a la vaillance, & qui ne tienne plus honorable de vaincre par les forces de l'esprit que par celles de nostre corps. Mais outre que l'honneur de ce combat est plus grand, on est encore ce semble plus asseuré de la victoire: Les Capitaines Romains qui combatirent de force Hannibal, ne firent qu'ébranler leur Republique; & elle alloit tomber en ruine, si d'autres plus aduisez n'y eussent remedié, employant contre les armes victorieuses de cét Africain, les vtiles conseils de la Prudence. I'aurois pû me contenter de ce que ie vous en ay dit en nos deux dernieres Promenades, si i'auois eu affaire a quelqu'vn d'autre condition que vous, Timandre; Mais puisque vostre naissance vous appelle aux armes, & qu'il se remarque peu de vos predecesseurs qui comme ces anciens Heros, au plus fort des combats,

Au 2. de l'Iliade.

ne se soient auec elles ouuert le chemin du Ciel, ie desire que nous employons cette Promenade à vn particulier entretien de la Prudence militaire. Ne vous persuadez pas, ie vous prie, que ie ne sçache combien le Philosophe Phormion parut ridicule à Hannibal, lors qu'il entreprit de discourir en sa presence des deuoirs d'vn Capitaine : c'est vn erreur familier aux esprits contemplatifs, de vouloir faire passer leurs imaginations toutes cruës pour des preceptes bien digerez, comme si elles deuoient estre necessairement suiuies d'effects reels & tres-infaillibles. Pour moy, ie ne vous veux rapporter que ce qui a esté faict par de grands Capitaines, & escrit par eux-mesmes, ou (quand ils me manqueront) par d'autres qui ont ioint l'action à la meditation : car ie suis d'aduis que comme Agesilaüs oyant loüer ou blasmer quelqu'vn, regardoit premierement à celuy qui parloit, qu'en prenant aussi des instructions de la guerre, ce soit de ceux-là qui l'ont tres-heureusemēt conduite. Ie tiens mesme qu'il est impossible de se rendre bon Capitaine, que par la science de leurs preceptes ; pource que ce sont autant de con-

Plutarque en la vie de Scipion

conseils qu'ils ont voulut laisser à ceux qui s'efforceroient de les imiter; ou pour mieux dire, c'est leur experience propre qu'ils leur ont communiquée. Et se glorifie qui voudra de ses longs employs dans les charges: le cours ordinaire d'vne vie ne suffit point, pour se rendre Capitaine parfait par sa seule experience. Outre que, quand bien il suffiroit, ce seroit tousiours auec cét incõuenient, que l'on commenceroit à l'estre, quand on ne pourroit plus s'aquitter de ceste charge; là où le grand Alexandre ayant appris beaucoup de choses concernant la science militaire, égala en peu de temps, & estant encor ieune, la suffisance de Parmenion qui auoit vieilly dedans les guerres. Ie me contente de cét exemple, & ne vous veux point parler ny de Xenophon, ny de Scipion, ny de Lucullus, ny de Pompée, ny de plusieurs autres qui ont esté capables de commandement, deuant mesme que d'auoir obey, & se sont monstrées Capitaines (comme l'on dit) plustost que soldats: lesquelles rares qualitez ne leur arriuerent point par vne singuliere grace de Nature; mais ils les acquirent par la lecture des actions

des illustres personnages. Or, Timandre, ie me souuiens de vous auoir parlé du merite des plus vtiles Historiens en ceste matiere, sauf de Xenophon & de Cesar, pour ne vous les pouuoir rendre assez dignement recommandables ; & d'ailleurs que vous en sçaurois-ie rapporter qui n'aye esté dit par d'autres, puisque toutes les langues des Capitaines, & des sçauans, ont publié leurs loüanges? Eunapius tenoit qu'Alexandre le Grand n'auroit pas esté grand, si Xenophon ne l'eust esté, pourroit-on desirer quelque plus expresse marque de sa gloire que celle-cy? Selim (deuant lequel les Empereurs Turcs auoient negligé l'Histoire) fit traduire les Commentaires de Cesar en sa langue; & s'estant proposé l'imitation d'vn si prudent conquerant, il estendit en peu de temps son Empire dans l'Asie mineure & dans l'Afrique; Cela ne suffiroit-il pas pour faire estimer Cesar? I'adiousteray toutesfois, Timandre, que les liures de ces deux Princes des lettres & des armes, sont si remplis de preceptes, qu'il n'y a point d'homme de guerre qui n'en deust estre aussi curieux que de son espée : Et que s'il est vray, comme disoit

vn ancien, que celuy-là doit eſtre eſtimé glorieux qui fait des choſes dignes d'eſtre eſcrites, ou les eſcrit dignes d'eſtre leües, que Xenophon & Ceſar ayant fait l'vn & l'autre, ſont paruenus aux ſommet de toute la gloire imaginable.

Mais puiſque le champ où nous pretendons faire auiourd'huy noſtre Promenade, eſt d'vne fort grande eſtenduë, nous ne deuons pas, ce me ſemble, demeurer à l'entrée plus long-temps. La carriere y eſt ſi belle qu'elle a conuié pluſieurs perſonnes à s'y esbatre comme nous; & toutesfois mon deſſein a quelque choſe de particulier, & qui n'a point eſté touché d'aucun de ceux qui ont écrit de la Philoſophie morale, & de la Sageſſe humaine.

Ie vous dirois bien auec eux, que le premier deuoir de la Prudence militaire eſt celuy de ſe munir de toutes choſes neceſſaires à la guerre; ce qui fiſt dire à T. Quintius, parlant de Philopemen, qui auoit bon nombre de caualerie & d'infanterie, & point d'argent, qu'il auoit des mains & des pieds, mais qu'il n'auoit point de ventre, ſe mocquant en meſme temps de ſa taille mal faite, & de ce qu'il n'auoit pas moyen de faire ſubſiſter

Plutarque en ſa vie.

ſon armée. Ie vous pourrois rapporter les conſiderations qu'ils prennent des lieux, & ſur ceſte exclamation que fit vn iour Philippe de Macedoine, *Quelle vie, qu'il faille que noſtre ſoin s'eſtende iuſqu'aux beſtes!* quand on luy dit qu'il n'y auoit point de fourrage en vn beau lieu où il auoit enuie de camper; Vous faire connoiſtre quelle imprudence commettroit celuy qui chercheroit les lieux où ſes troupes receuroient, ou du dommage, ou peu de commodité, comme par exemple, qui ayant beaucoup de caualerie la feroit loger entre des montagnes. Il me ſeroit aisé de vous rendre recommandable la pratique de l'exercice militaire, & ne voudrois vous rapporter que ce trait de Ioſephe parlant des Romains, *Si quelqu'vn conſidere leur ordre, il connoiſtra que ce grand Empire qu'ils ont eſt vne acquiſition de la vertu, & non pas vn bien-fait de la Fortune. Car la guerre n'eſt point le commencement de leurs armes, & ils n'attendent point à ſe remuer au beſoin: mais ils s'exercent meſmement durant la paix, & ſemblent comme nais auec les armes, pource qu'ils s'y adonnent continuellement, ſans qu'aucune occaſion les y conuie.* Et peu aprés, *Partant on ne les void ia-*

Ioſephe liure 3. c. 6.

mais en desordre, l'espouuante ne les fait point sortir hors d'eux-mesmes, ny la fatigue ne consume point leurs forces. Au contraire, c'est ce qui leur fait remporter la victoire dessus ceux qui ne les égalent point en tous ces aduantages. Et c'est pourquoy l'on pourroit dire auec verité, que leurs exercices sont des batailles non sanglantes, & que les batailles sont leurs exercices sanglans. A cela i'adiousterois l'obseruation de la discipline, si exacte chez les mesmes Romains, qu'il n'estoit pas permis de tuer, ny de frapper seulement l'ennemy au combat si l'on n'estoit enroollé, & si l'on n'auoit presté le serment, ne voulant point de volontaires en leurs armées. Ie n'oublierois pas non plus l'obeyssance des soldats, que Scipion estimoit sur toute chose, puis qu'estant interrogé en quoy il se confioit pour oser entreprendre la conqueste de l'Afrique, il montra trois cens hommes armés, & vne tour qui estoit sur le bord de la mer, disant qu'il n'y en auoit pas vn de tous ceux-là qui ne fust ietté du haut de la tour dans la mer, s'il leur commandoit de le faire. Laquelle obeyssance estoit aussi en telle recommandation parmy les Grecs, qu'vn certain Chrysanthas

ayant le bras leué pour tuer vn des ennemis qu'il auoit terracé, retint ſon coup, oyant ſur ce temps-là ſonner la retraite, ce qui a merité la loüange de Xenophon. En fin ie vous parlerois de recompenſes de la vaillance, dont Ceſar a fait de ſi belles leçons, prenant plaiſir à louër plusieurs des ſiens en ſes Commentaires, où il teſmoigne meſme qu'il ſera touſiours obligé à la vaillance d'vn Craſtinus qui fut tué à la bataille de Pharſale, & lequel il honora, ſelon le rapport d'Appiã, d'vne ſepulture, où il fiſt mettre au dedans tous les dons qu'il luy auoit faits durãt ſa vie. Mais toutes telles regles me ſemblent eſtre de la Prudence vniuerſelle, & les Autheurs qui les ont eſcrites ne ſont point entrés dans la conſideration des actiõs militaires, ſur leſquelles ſeulement ie veux faire quelques obſeruations. Cependãt vous ſerez aduerti s'il vous plaiſt, Timandre, qu'aprés ceſte Promenade nous ne parlerons plus de l'vtilité qu'on peut recueillir de la lecture des Hiſtoires, & c'eſt pourquoy ie vous ſupplie de me preſter voſtre attention, eſperant que par les conſequences de mon diſcours vous diſcernerez facilement à l'aduenir

Au 3. de la Cyropedie.

Au liu. 3. de la guerre ciuile.

Au liu. 2. des guerres ciuiles.

les iudicieux Historiens d'auec les impertinens en la narration des matieres militaires, puisque ie vous entretiendray des trois principales actions de la guerre, qui sont, Marcher, Camper, & donner Bataille.

Les armées marchent par pays amy, ou ennemy; en gagnant pays, se retirant deuant l'ennemy, ou en poursuiuant vne autre armée: il y a des ordres à donner qui s'estendent à toutes ces occurrences en general, & d'autres aussi qui se restreignent à chacunes d'elles, & qui despendent encor des particulieres rencontres. Quand Iphicrates Athenien estoit General d'vne armée, il la menoit en ordre de combatre dés le sortir d'Athenes, & la faisoit cāper par tout cōme s'il eust esté au milieu d'vn pays ennemy: auec ce qu'il accoustumoit ces gens à cet ordre, & à ne pouuoir iamais tomber en confusion, il éuitoit par ceste preuoyāce, disoit-il, tous les inconueniens qui reduisēt les hommes au poinct de ceste excuse indigne d'vn Capitaine. *Ie ne l'eusse iamais pensé*, Il auoit raison, pource que le pays d'Attique estoit si petit, que les ennemis des Atheniens y eussent bien pû faire

de soudaines courses, pour enleuer quelques quartiers, puis se retirer sur leurs terres : Mais en vn Royaume de grande estandue, & où tout est en paix, il est plus à propos de departir les troupes, & les mener par diuers endroits, tant pour leur commodité, que pour le soulagement du peuple, si ce n'estoit qu'il y eust des estappes ordonnées, ainsi que les Romains auoient dessus les grands chemins, & par toutes les Prouinces de leur Estat. Or pour faire marcher vne armée en pays ennemy, il faut auant toute chose auoir connoissance des lieux & des passages, ou par les cartes ou beaucoup mieux par le raport de gens entendus, & non suspects : Si le Chef connoissoit luy-mesme le pays, il marcheroit encor plus seurement, & s'empescheroit bien de tõber dedans les embusches de ses ennemis. Miltiades, aprés auoir vaincu les Perses en la plaine de Marathõ, preuoyant que Hippias deserteur des Atheniens, & qui estoit auec les Barbares, par la cõnoissance qu'il auoit du pays, se seroit saisi de tous les passages, prit son chemin de nuict par des destroits presque inaccessibles de maniere qu'estant

Clement Alexãdrin liure I. des Stromates.

arriué là où estoient les autres Perses que conduisoit Datys, il les charnga à l'impourueu, & acheua la defaite de ceste nation. Mais ce n'est pas assez de les connoistre, si on ne les fait reconnoistre; Thucydide rapporte que quand l'armée des Peloponnesiens voulut passer en l'Acarnanie, il y auoit des auant-coureurs qui alloient faire la découuerte sur les chemins & par les passages. Xenophon nous aduise de ne nous arrester pas encore à ceste reconnoissance, pource qu'il est bien mal-aisé de courir par tout, & d'estre aduerty à temps; si bien qu'il desire que l'armee soit tousiours en estat de cõbatre, & à tous rencontres. Le partement des auant-coureurs par ses regles doit estre à la sourdine, & de nuict, pour quelque exploit que ce soit: & parlant d'Iphicrates qui enuoya vne fois à la découuerte toute la caualerie d'Athenes & de Corinthe, inferieure toutesfois aux ennemis, il l'en blasme: d'autant que pour prendre langue, peu le peuuẽt faire comme beaucoup: & à se retirer estans chargez, beaucoup ne le peuuent pas faire sans desordre comme peu. Neantmoins, ceux qu'on y enuoye en petit nombre doiuent

Liure 2. de son histoire.

Au traicté du general de la caualerie.

Au 6. des guerres Grecques sur la fin.

estre soustenus d'vne plus forte troupe, & celle cy d'vne autre encores meilleure: & il y a des occasions où ils ne doiuent aller que pour descouurir, puis se retirer, d'autres où ils ont ordre d'escarmoucher & d'autres encor où il est à propos qu'ils se meslent, selon lesquels rencontres il faut regler leurs distances.

Mais, Timandre, laissons ces preceptes à Onosandre, à Vegece, & aux autres qui ont escrit de la milice, nous cherchons à present la Prudence dedans l'histoire, contentons-nous donc de ses exemples. Lors que Bellisaire allant contre Gilimer, eut pris terre en Afrique, & se fut resolu d'aller trouuer les Vandales, la premiere preuoyance qu'il eut pour gagner pays, fut de disposer ses troupes en sorte qu'il pust éuiter les embusches de ses ennemis, & n'estre point surpris par eux, si d'auanture ils luy venoient au deuant. Ayant donc la mer à main droite, il commanda de faire voguer les vaisseaux où il n'auoit que cinq archers en chacun, sauf dans quelques barques legeres qu'il auoit garnies de soldats, pour se tenir aux enuirons de la flote; & il ordonna aux pilotes de plier les gran-

des voiles ſi le vent eſtoit trop fort, puis de ramer ſi bien en razant touſiours la coſte, qu'ils fuſſent prés de l'armée qui eſtoit à terre. A ſa gauche, & à vne lieuë loin de ſon gros, il fit marcher trois cens Maſſageres, tant pour découurir le pays que pour garder ce coſté-là : à la teſte, & enuiron d'vn pareil eſloignement, trois cens des plus diſpos & des plus adroits qu'il euſt faiſoient la deſcouuerte, conduits par Iean Armenien qui eſtoit vertueux & fort aduisé Capitaine. Belliſaire deſirant d'eſtre promptement informé des rapports de ces auāt-coureurs, ſe mit deuant tout ſon gros, accompagné d'vne troupe d'eſlite pour ſecourir auſſi-toſt, ſelon le beſoin, & donner loiſir à l'armée de ſe rāger en bataille : Ceſte diſpoſition, au rapport de Procope qui s'y trouua, fut cauſe non ſeulement du ſalut de ceſte armée, mais encor de leur premiere victoire contre les Vandales, qui les vindrent attaquer par ces deux endroits, ou ils trouuerent vne merueilleuſe reſiſtance.

Au li. 1. de la guerre des Vandales.

Vous n'en deſirez pas dauantage à mon aduis, pour ce qui regarde le ſoin de prēdre langue, de découurir, & de s'aſſeurer des chemins: à dire le vray, ce ſeroit choſe

ſuperfluë d'entaſſer exemple ſur exemple touchant vn meſme ſuiect. Voyons donc quel ordre gardoient les anciens au marcher des troupes, & comment ils déployoient leurs forces à la campagne.

I'apprens de quelques endroits de l'hiſtoire que marchans de nuict par vn pays ennemy, ils mettoient à la teſte leurs ſoldats peſamment armez, pour mieux regler le pas de toutes les troupes qui venoient apres: & il eſt vray qu'en marchãt ſans bruit, comme il ſe doit, & dans l'obſcurité; de legerement armez aduanceroiẽt peut-eſtre ſi loin des autres, que les corps par trop ſeparez ne ſe pourroient ſecourir mutuellement. Or ce ſeroit vn inconuenient tres-dangereux: Et lors que Polybe a blâmé quelques Capitaines de ſon temps qui ſe tenoient touſiours à l'auant-garde allant par pays, (ou quoy qu'ils peuſſent eſtre veuz de tous, ils ne pouuoient pas voir tout,) & a loüé au contraire Scipion qui alloit d'vn corps en l'autre, ſelon qu'il eſtoit neceſſaire, il a bien donné à entendre qu'il ne falloit pas qu'vne armée allaſt par bandes eſcartées, & qui ne ſe peuſſent ioindre en vn moment. Iules Ceſar marchant en pays

Au liu. 10 de ſon hiſtoire.

Ceſar li. 2. de la guerre des Gaules.

amy, faisoit suiure chaque legion par son bagage, mais il changeoit cét ordre en vn pays ennemy, si bien que ceux de Tournay y furent trompez, l'ayans rencontré auec la caualerie en teste, & les soldats legerement armez qui estoient suiuis de six Legiõs, aprés lesquelles venoit le bagage, puis deux Legions pour arriere-garde. C'estoit sa plus ordinaire façon de marcher, & tres-seure à mon aduis, puis qu'estans poursuiuy, les Triariens qui estoient les meilleurs soldats, & la derniere troupe de la Legion, venoient à faire la teste de l'armée, & qu'à quelque aisle que l'ennemy se presentast, la caualerie s'y pouuoit rendre bien plus aisément que s'il l'eust fallu faire passer d'vne aisle à l'autre entre les Legions, pendãt que toute l'armée marchoit. Et de fait, comme il passoit prés de Langres pour aller en Bourgongne, ayant reconnu que Vercingentorix qui l'y attendoit, auoit separé sa caualerie en trois troupes, dont l'vne demeura dans le chemin, & les deux autres auoient pris leurs postes à droit & à gauche, il diuisa aussi la sienne en trois pour leur resister. Tellement que nonobstant le serment solemnel fait par les gendar-

Cesar li. 7. de la guerre des Gaules.

mes Gaulois, de ne souffrir iamais que ceux-là fussent receuz auprés de leurs parens, femmes & enfans, qui n'auroient percé par deux fois le gros des ennemis; Cesar ayant enuironné le bagage de ses Legions, entretint tousiours les siens au combat, en faisant auancer les enseignes des gens de pied là où il voyoit ployer sa caualerie, & à la fin mit ses ennemis en fuite, & força le passage, quoy qu'opiniastrément defendu. C'est veritablement en ceste action militaire qu'on reconnoist bien que les Latins ont eu raison d'appeller les bagages *impedimenta*, à cause de l'empeschement qu'ils apportent: & c'est aussi pourquoy Xenophon ordonne qu'en cheminant le long de quelque riuiere, on les mette de ce costé-là, afin qu'ils en soient flanquez, & que l'armee aye plus de commodité de se defendre.

Or il arriue quelquesfois qu'vne armee allant par pays fuit le combat en chemin; le Chef ayant vn dessein particulier, qu'il ruineroit peut-estre s'il venoit aux mains auec l'ennemy. En ce cas-là il ne faut pas seulement estre secret pour ce qui est de la route, & ne la declarer aux guides qu'en délogeant: mais en ou-

tre il faut tousiours passer par des lieux dont l'ennemy ne se doute point, & ou il luy seroit impossible de vous forcer au combat. Vous sçauez-bien que Fabius Maximus ne voulant rien hazarder contre Hannibal, mais le mater seulement, occupoit tousiours le haut des montagnes, & ne remuoit iamais son camp que pour le replanter en vn lieu ou son ennemy ne le pouuoit endommager : ie veux aussi vous raconter vne action de Bellisaire, qui vous fera bien connoistre que c'estoit vn Capitaine de qui la Prudence ne se trouuoit point circonuenuë en de telles occasions. Ayant resolu de secourir vn de ses Capitaines qui estoit assiegé par les Gots dedans Rimini, & iugeant bien que si les ennemis qui estoient espandus par tout le pays en auoient le bruit, ils luy viendroient au rencontre, ce qu'il fuyoit veu leur grand nombre, & le desespoir, ou la consideration de leurs malheurs passez les pourroit porter ; voicy l'ordre qu'il donna pour ce secours. Se voyant prés d'Osimo, d'ou il craignoit que quatre mille Gots qui estoient en garnison le vinssent charger en queuë, il en-

Procope l. 4 de la guerre des Gots.

uoya mille hommes se camper entre la ville & la mer, pour estre à couuert de ce costé-là, auec charge de se defendre seulement du dedans de leur camp, & de n'en sortir point, quelques escarmouches que leur presentassent leurs ennemis. Aprés cela, il fit monter des troupes sur mer, & en fit marcher d'autres par terre le long du riuage, à la veuë de celles de la mer qui s'aduançoient égalemeut : leur commandant qu'estans arriuees en lieu d'où leurs feux peussent estre apperceuz des ennemis, l'on en fit beaucoup plus qu'il n'en eust fallu pour leur nombre, afin de donner l'épouuante au camp des Gots. Quand à luy, il prit son chemin auec Narses par les montagnes, occupant tous les sentiers afin d'aller plus promptement : & ayant rencontré quelque troupe des ennemis qui se trouua engagee en vn mauuais endroit, il en chargea & en tua la plus grande partie. Ceux qui resterent voyāt toutes les routes rēplis de soldats, ne peurent se sauuer qu'en tournant teste deuers leur cāp: ils s'y rendirent en desordre enuiron l'heure de midy, où ils aduertirent Vitiges qui y commandoit, du secours de Bellisaire, que la peur leur faisoit repre-

representer beaucoup plus nombreux qu'il n'estoit. Au mesme instant Vitiges fist marcher son armée de ce costé-là, pour combattre ce secours lors qu'il descendroit des montagnes : mais le soir venu, voyant du costé d'Orient plusieurs feux alumés selon que l'auoit commandé Bellisaire il en fut estonné, & il demeura toute la nuict en crainte, ne sçachant quel party se resoudre.

Le iour augmenta encor la frayeur des siens, en leur découurant vn grand nombre de vaisseaux le long de la coste; si bien que pour la confusion de leur tumulte, les Capitaines ne pouuant estre entendus en leurs commandemens, chacun se débanda, & toute l'armée tirant en desordre vers Rauenne, & laissa son camp à piller aux soldats de Bellisaire qui entra dedans Rimini à my-iour. Ie pourrois bien enfiler icy tout de rang plusieurs autres exemples, tant de ceux qui ont sceu se desmesler auec adresse des mauuais passages, que de quelques-vns qui les poursuiuans inconsiderément par des lieux inconnus, ont perdu leur victoire dans les embusches de ceux qui faisoient feinte de se retirer. Mais il vaut mieux

parler des ordres particuliers pour le marcher des troupes, dont ie vous choisiray les exemples dans Xenophon, comme le plus experimenté des Capitaines en ceste sorte d'action militaire: & vous y verrez vne parfaite disposition des membres d'vne armee pour marcher par les chemins estroits, ou larges : pour gagner des montagnes desia saisies des ennemis : & pour passer des riuieres à gué, encores qu'on eust les ennemis deuant & derriere.

Quant au marcher par pays plain, ie recueille de diuers endroits de ses escrits que les Grecs en leur retraite de Perse, alloient en deux troupes, chacune de quatre mille hommes, reparties en quatre bataillons, & ces bataillons en dix compagnies : leurs bagages marchoient entre l'auant-garde & l'arriere-garde : & trois troupes de six cens homme chacune, vaillans, dispos, armez legerement, & la plusspart archers, alloient deuant & aux aisles, afin de se saisir des passages, & flanquer l'armée, ou s'en venoient à la queuë pour faire la retraite lors qu'ils estoient poursuiuis. Mais ayans reconnu par experience que pour passer

X nophon liure 3. de

ſur des ponts, & en des lieux eſtroits, ils ne pouuoient défiler leurs bataillons quarrez, & les reformer par aprés qu'auec de la difficulté & du temps; ils s'aduiſerent de ne faire qu'vne file de toute vne compagnie, & ioindre ſix files enſemble, auec ordre aux Centeniers & Sergens de les remettre en corps par de certains mouuemens propres à cét effect lors qu'ils ſeroient commandez.

l'expedition du ieune Cyrus.

Maintenant, pour ce qui eſt de gagner le haut d'vne montagne, ie vous en veux rapporter vn exemple, auquel ie n'en ay point encore veu que l'on doiue comparer. Les Grecs eſtans paruenus aux montagnes de la Colchide, trouuerent que la plus haute par ou il leur falloit paſſer n'eſtoit pas à la verité de trop difficile accez; mais que ceux du pays y eſtoient en armes auec reſolution d'en empeſcher le paſſage. Il fut donc neceſſaire que les Capitaines donnaſſent leurs aduis là deſſus, & lors que ce fut à Xenophon, Il vaut mieux (dit-il) démembrer noſtre bataillon, & monter par files; car pour l'inégalité des lieux aiſez en vn endroit, & difficiles à paſſer en vn autre, noſtre bataillon ſe deſordonneroit, & cet-

Xenophon l. 4. de l'expedition.

Au l. 4. de l'expedition,

te confusion rendroit nos soldats estonnez, & leur pourroit causer quelque crainte. D'ailleurs, si nous montions en ordonnance serrée contre nos ennemis, qui sont en plus grand nombre que nous, ils se seruiroient vtilement de leurs supernumeraires à quoy qu'ils voulussent. Et si nous allions par petites troupes, ce seroit vne merueille si plusieurs ne les enfonçoient, ce qui estant arriué en vn endroit, tout le reste courroit à la fin mesme fortune. Il faudra donc marcher par files, & les écarter de sorte que nous occupions vn espace plus grand que le front de nos ennemis; & les files de deuers les flancs estans par ce moyen hors de peril, celles du milieu où il y aura de bons hommes à la teste arriueront les premiers, ayant appris leur chemin par où elles l'auront trouué plus facile. I'adnouë bien que les ennemis pourront venir dans les interuales: car de pretendre rompre vne file en la prenant droit à la teste, ce n'est pas vne chose bien aisée. Mais s'ils en chargent quelqu'vne, que sa prochaine la secoure. Et asseurez-vous que s'il y en a vne seulement qui par quelque endroit arriue au sommet de

la montagne, qu'il n'y aura pas vn des ennemis qui aye la hardiesse d'y tenir ferme.

Cela estant approuué, & les files dressees, il s'en trouua enuiron quatre vingts, des soldats qui estoient pesamment armés, chacune de cent de hauteur: & ayant fait trois bandes de rondeliers & archers de six cens hommes chacune, on en mit deux aux aisles, & la troisiesme au milieu de toutes les troupes. L'effet fut tel que l'auoit pensé Xenophon, duquel ie vous ay rapporté presque les mesmes paroles, à cause que les traducteurs se brouïllent d'ordinaire auec les termes de la milice. Et ie ne croy pas que personne puisse bien comprendre dans le Xenophon François, ny ce que ie vous viens de reciter, ny l'ordonnance du passage d'vne riuiere, à laquelle ie m'asseure, vous donnerez aussi bien que moy le titre de chef-d'œuure des actions du grand Xenophon.

Les Grecs ayant esté harcelés pendant sept iours dans les montagnes des Cardouches par les habitans du pays, arriuerent en fin dans vne plaine, le long de laquelle couroit vne riuiere de deux cens pieds de large, & s'y estans logés dedans

quelques petits villages, ils y demeurerent vn iour pour se rafraischir. Le lendemain deux autres difficultez s'offrirẽt à eux, l'vne, la profondeur de la riuiere où vn homme en auoit iusqu'aux aisselles; & sur la riue de delà l'eau qui estoit eleuée, & où il n'y auoit qu'vn chemin comme fait exprés afin d'aller aux montagnes, ils virent de la caualerie qui leur vouloit empescher le passage par l'Armenie, & vn gros d'infanterie assez prés delà pour la soustenir. Nonobstant cela s'estans efforcez de passer, il se trouua que la rapidité de l'eau emportoit & leurs armes, & eux-mesmes, pour ne se pouuoir tenir fermes sur les grosses pierres qui estoient au fonds; de sorte qu'ils furent contraints de reprendre leur logement. Mais comme ils apperceurent les troupes des Cardouches sur la montagne d'où ils estoient descendus la nuict precedente, & se virent par ce moyen enuironnez de toutes sortes de dangers, ce fut alors que la pluspart creut que leurs affaires estoient entierement desesperees. Le lendemain, deux ieunes hõmes apporterent vne bonne nouuelle à Xenophon, qui auoit esté, comme il tesmoi-

gne, deuancée d'vn songe agreable, ayant creu en dormant eſtre dans les ceps, qui s'eſtans rompus d'eux-meſmes, l'auoient laiſſé libre pour aller ou il voudroit: & ceſte nouuelle eſtoit d'vn fort bon gué qu'ils auoient découuert aſſez prés delà, par vn certain accident qu'il recite. Ayant rendu graces aux Dieux d'vn heur ſi fort ineſperé, il alla reconnoiſtre le gué, puis auec Cheriſophus qui eſtoit l'autre Chef des Grecs, il ordonna du paſſage de la riuiere; Entendez-là, Timandre, puiſque c'eſt la plus belle leçon qu'on trouue dans les Hiſtoires deſſus vne telle occaſion. Cheriſophus ayant pris la conduite de la moitié des troupes, ſe mit à la teſte auec les deux ieunes hommes qui connoiſſoient le gué, & fiſt à ſa droite & à ſa gauche filer ſes gens qui eſtoient ſuiuis du bagage: Et à meſme temps qu'il entroit dans la riuiere, Xenophon qui commandoit l'arriere-garde, prenant les plus diſpos, ſe mit à courir vers ce gué qu'ils auoient ſondé le iour precedent, comme s'il l'euſt voulu paſſer, afin de gagner le chemin que ie vous ay dit qui conduiſoit aux montages. La caualerie ennemie croyant

qu'on auoit dessein de l'enfermer, prit la fuite par ce chemin pour se retirer dans les montagnes; celle des Grecs qui estoit passée l'y poursuiuit ; & les soldats Armeniens qui auoient pris leur poste vn peu à costé, & en vn lieu plus haut, apperceuans la déroute dés leur, & que les soldats Grecs conduits par Cherisophus s'auançoient pour les charger, quitterent la place, & firent de mesme que leur caualerie. Xenophon voyant l'auant-garde en seureté, & que les Cardouches derriere luy descendoient de la montagne pour chercher son arriere-garde, tourne visage afin de leur aller faire teste. Arriué qu'il fut vis à vis du gué que Cherisophus auoit passé, il fit commandement à ses troupes qui estoient par files de cent hommes, qu'on coupast chaque file en quatre pour les ranger à costé l'vne de l'autre ; puis il ordonna aux chefs de file qu'ils marchassent contre les ennemis, & aux serre-files seuls qu'ils demeurassent le long de la riuiere. A mesme temps, Cherisophus qui auoit asseuré son faict delà le fleuue, enuoye à Xenophon ses rondeliers, ses ietteurs de fonde, & ses archers, pour s'en seruir selon le besoin

qu'il en auroit : mais Xenophon les fist arrester sur le bord, auec ordre que quand il commenceroit à passer ils fendissent leur gros par le milieu, & fissent deux bandes, pour le receuoir entr'eux ; & que les iauelotiers tenans leurs iauelots prests, & les archers ayans la flèche couchee sur l'arc, ils entrassent ainsi dans la riuiere comme pour la repasser, sans toutesfois aduancer beaucoup. De plus, il enioignit aux siens, en cas que les ennemis prissent la fuite, qu'au signal d'vn trompete qu'il laissoit exprés dans la riuiere, ils tournassent au bouclier (c'est à dire à droit, comme tourner au iauelot vouloit dire à gauche) & accourussent vers le fleuue à leurs serre-files, lesquels commençans à marcher ; chacun les suiueroit en son rang, auec promesse d'honorer celuy qui arriueroit le premier à l'autre bord. Les Grecs donc ayans pris la course vers leurs ennemis, ceux-cy ne purent soustenir leur effort, pour n'estre armés que comme montagnars, c'est à dire pour faire de legeres courses & puis s'enfuir, mais non pas pour venir aux mains. Or à mesme temps qu'ils commencerent à fuir, le trompette demeuré dans la riuiere sonna

la charge ce qui redoublant leur peur & leur fuite, donna aussi à connoistre aux Grecs qu'il estoit temps de faire ce que Xenophon leur auoit ordonné. Ils accournrent donc de toute leur force vers la riuiere, chaque file à son serre-file qui estoit demeuré sur le bord, & la passerent sans aucun desordre. Les derniers des ennemis qui s'en apperceurent retournerent aussi-tost pour leur faire vne décharge de leurs fléches, dont quelques Grecs qui les virent s'estant depitez, repasserent la riuiere en intention de leur courir sus. Mais ceux qui s'y engagérent trop auant y furent blessez, & non toutesfois de sorte (pource que les ennemis tiroient comme à coup perdu) que cela leur peût empescher de venir reioindre leurs compagnons que Xenophon conduisoit.

C'est par-auanture demeuré trop longtemps sur vn passage, & i'en sortiray, Timandre, aprés vous auoir éclaircy d'vn doute que vous pourriez auoir, Si l'on doit en conduisant vne armée, s'arrester à tous les obstacles, & prendre toutes les places ennemies qui sont dessus le chemin, de peur que l'on en reçoi-

ue du dommage quand on est passé. Nous auons des exemples differens sur ce faict icy, & toutesfois on y peut faire ceste distinction, Que quiconque veut conquerir pour conseruer ne doit laisser aucune place derriere ou à costé, d'où l'on puisse luy empescher les viures, ou faire des courses dessus les siens, qui estoit vne des maximes d'Hannibal, & de Iules Cesar. Mais si l'on ne va que pour vn degast, pour charger quelque quartier, & en fin pour vne course soudaine; ou bien si c'est pour quelque faction, de laquelle dépende la fin d'vne guerre; & ou l'occasion est belle; il faut tendre au but secrettemēt, & auecques de la promptitude, sans songer à d'autres entreprises. Narses fit ainsi, lors que pour terminer la guerre Gotique, sans se soucier de plusieurs places ennemies, il alla droit vers Totila pour le combattre: Et les Liegeois pour ne l'auoir pratiqué en ceste sortie où ils mirent le Roy Loüis XI. & le Duc de Bourgongne en si grand danger, s'en trouuerent mal. Que s'ils ne se fussent point arrestez au pauillon du Duc de Burgongne, & à vne grange ou il y auoit trois cens Gentils-hommes

Polybe l. 3. & Cæsar l. 7. de la guerre des Gaules.

Philippes de Commines liure 2. chap. 12.

qui estoient desarmez, ils eussent surpris des deux Princes dans leur lict, & mal accompagnez de gens de defense.

Or, Timandre, ie ne puis m'empescher de vous dire quelque chose des retraites que l'on fait deuãt l'ennemy : c'est la plus difficile piece à manier qui soit en la guerre, puisque ce n'est ny vn combat, ny vne fuite, & qu'il faut neantmoins combattre quelquesfois, & mettre tousiours ses troupes en seureté. Tout General d'armée doit bien éuiter les occasions d'y estre contraint : car ses gens en conçoiuent de la crainte, & ses ennemis de la hardiesse. Et pour garantir sa reputation, il est besoin, Que sa retraite soit pretextée de quelque entreprise ailleurs : Ou qu'ayant abondance de viures en son camp, & ses ennemis en manquant, il connoisse que sans rien hazarder il verra bien-tost leur ruine en gastant le pays deuant eux : Ou que preuoyant la necessité d'vne bataille, il veuille gaigner des lieux où il ait de l'aduantage, & ses ennemis de l'incommodité : Ou bien qu'il soit desia venu à bout de son principal dessein. Frãçois I. aprés auoir secouru Landrecy, sans que Ferrand de Gonzague qui l'auoit

aſſiegée pour l'Empereur, oſaſt donner la bataille, ne iugea pas deuoir par aprés tenter la fortune contre l'Empereur qui vint auec vne autre puiſſante armée pour empeſcher le ſecours. Sa raiſon fut, Qu'encores qu'il euſt gaigné la bataille, il n'euſt pû alors faire aucun progrez dans le pays de l'Empereur, là où en la perdant il luy euſt ouuert la porte pour venir faire vne grande deſolation dans ſon Eſtat. Et au bout du compte, il auoit ſecouru vne place aſſiegée d'vne grande armée, & proche d'vne autre, toutes deux conduites par d'auſsi braues Capitaines qu'on euſt ſceu trouuer. Iamais Charles le Quint n'auoit déployé ſes forces auec vne plus belle ordonnance que quand il ſe vid prés de noſtre armée : il fiſt la teſte de ſes troupes de mille cheuaux legers, de dix mille Allemans en vn gros, ſuiuis de cinq mille Eſpagnols, & ceux-cy d'vn Regiment de trois mille Italiens. Ferrand Gonzague qui l'eſtoit allé ioindre leur commādoit, & à l'auant-garde auſsi qui eſtoit de trois mille gendarmes, flanquez çà & là de quinze cens harquebuziers Eſpagnols. La bataille auoit trois corps, dont le premier eſtoit de huict

mille Allemans, le second de quatre mille Anglois, & le troisiesme de deux mille gendarmes accompagnans l'Empereur, suiuis de mille autres en deux compagnies, & de quinze cens harquebuziers Italiens dispersez çà & là. Il y auoit sept mille pietons en l'arriere-garde, à sçauoir trois mille de la basse Allemagne & quatre mille Vvallons, aprés lesquels marchoit le Comte de Bure conduisant vn gros escadron de gendarmerie. L'Empereur qui craignoit les François du costé de Chasteau-Cambresis, flanqua son armée de ceste part là de toute son artillerie, qu'il faisoit marcher de sorte qu'on eust pû s'en seruir promptement, & sans aucune confusion: & pour les bagages, on les menoit à l'autre main de l'armée, là ou ils estoient en toute seureté. Le Roy voyant ceste grosse armée proche de luy, fist retirer en plein iour vne partie de ses troupes qui estoient en vn logement aduancé vers l'ennemy pour les approcher de son gros, comme s'il eust voulu faire ferme: & la nuict venuë, il commanda qu'on troussast bagage promptement, qu'on ostast les sonnettes aux mulets, & que toute l'artillerie & les

charrettes marchaſſent auec le moins de bruit qu'il ſe pourroit. Il fiſt faire les feux à l'accouſtumée pour tromper l'ennemy, & renuoyant premierement toutes les compagnies de la Nobleſse qui l'eſtoit venuë trouuer pour ce ſecours, & principalement de Picardie ; il partit ſur la minuict ſans bruit de tambours ny de trompettes, & fiſt marcher la bataille où eſtoit le corps des Suiſſes. Il laiſſa les Lanſquenets derriere auec les Italiens, & les plus gaillardes troupes d'arquebuſiers & de ſa caualerie : leur commandant que quand ils ſeroient arriuez à la prochaine foreſt ils y demeuraſſent, tāt pour donner loiſir à ceux qui alloient deuant de gagner pays, que pour arreſter l'ennemy à la faueur du lieu , ſi d'auanture il venoit ſe ruer ſur l'arriere-garde. Si toſt que le iour parut, l'Empereur ſe trouua affiné : & ſa caualerie legere s'eſtant aduancée iuſques au bois où l'arquebuzerie la receut, fut contrainte de tourner teſte , y ayant plus d'apparence d'y pouuoir perdre que gagner. Celuy qui a composé la vie de Dom Ferrand de Gonzague , ou pour le décharger des fautes commiſes au ſiege de Landre-

cy, il en accuse le Duc d'Arscot, veut faire croire que les iugemens furent diuers touchant ceste retraite. Mais outre qu'il estoit au seruice du Gonzague; qu'il dédie son liure à Phillippes II. son Seigneur; & que ce sont les discours des ennemis de la France qu'il rapporte, ce qui le rend aucunement suspect, il est pourtant contraint de confesser, *Que plusieurs loüent le Roy de ce qu'ayant entrepris de secourir vne ville il auoit excecuté son dessein auec beaucoup de hardiesse qu'il ne falloit point imputer à vne bassesse de cœur, mais attribuer vne Prudence, & bien grande, de s'estre sceu recueillir sain & sauf comme il auoit fait, plustost que de tenter temerairemẽt la fortune, & mettre son Royaume en vn danger manifeste.* Pour ce qui concerne l'ordre dõné par le Roy, il fut si beau, qu'on peut dire sans flaterie que ceste retraite est comparable à celles de Pompee à Brundisi, & de Cesar à Durâz. Et puisque des Chefs si renommez, & Hannibal & Pyrrhus, & plusieurs autres n'ont point estimees honteuses les retraites bien faites, il n'y a point d'apparence que Gonsalue Ferrand de Cordoüe, que les siens nommerent le Grand Capitaine, à cause de

son

ſon employ plus grand que celuy des autres, euſt pû garder ce titre-là par merite, s'il ſe fuſt touſiours gouuerné comme il fiſt auprés de Garillan au Royaume de Naples. Car y eſtant logé tres-incommodement, & prés de l'armée Françoiſe, il ne voulut point deferer aux aduis de ſes Capitaines qui luy perſuadoient de desloger, leur diſant, Qu'il aymeroit mieux trouuer à l'heure meſme ſa ſepulture vn pas plus auant, qu'en ſe retirant deux pas en arriere allonger ſa vie de cent années. A dire le vray, ce fut vne reſolution bien hardie, mais on ne peut pas dire, quoy qu'elle luy reüſsit tres-heureuſement, que la Prudence luy euſt iamais conſeillé de la prendre, ſi l'on conſidere toutes les circonſtances de ſa Victoire, que luy preparent, au rapport de Guicciardin, *là Fortune & le Ciel, qui ſembloient auoir coniuré contre les François.* Guicciardin lin. 6.
Ceſte vaillance qui choque la Prudence, paſsera ſi l'on veut pour Vertu parmy les ſoldats, mais ce ſera touſiours vn vice de Capitaine : elle couſta la perte de l'armée nauale des Lacedemoniens, lors que Callicratides ne ſe voulut pas retirer d'auprés des Arginuſes, ou les Athe-

niens venoient l'attaquer auec aduantage; disant pour excuse que Sparte pouuoit bien remettre vne seconde flote en mer, s'il perdoit celle-là, & que sans perdre l'honneur pour iamais il ne pouuoit pas tourner le dos à ses ennemis. Si Q. Fabius se fust gouuerné de la sorte contre Hannibal, il n'eust iamais remis les affaires de sa Republique; mais par vne maxime contraire à celle de ces deux Capitaines dont ie vous viens de parler, & en attendant tousiours la recontre d'vne occasion, il s'en seruit si bien qu'il renuoya sur son ennemy toute la honte dont il l'auoit chargé plusieurs fois, & de vainqueur insolent, il le rendit vaincu & confus.

Ie finirois icy la retraite, Timandre, mais ie vous veux dire vne pensee que i'ay euë, sur vne des principales causes qui rendent ceste action de la guerre plus difficile maintenant qu'autresfois, lors qu'elle se fait à la veuë de l'ennemy. C'est que de la mesme sorte que les bataillons quarrés ont leur imperfection pour ce qui est de la bataille, à cause qu'en presentant les picques de toutes parts, les angles sont mal garnis, (& c'est par là d'ordinai-

re qu'on rompt le bataillon) qu'ainsi en la retraite, particulierement en des lieux où il faut que l'infanterie la fasse quand, vn tel bataillon est harcelé en queuë & en flanc, il n'y a point d'ordre pour faire retirer la premiere file, ny le dernier rang qui ont fait leur décharge afin d'entretenir tousiours le salue. Car si les vns se retirent par les interuales des rangs, & les autres par ces deux files, ils se rencontrerõt & nuirõt à tout le corps qui marche; outre qu'à chaque décharge il y aura diminution de feux, ce que vous conceurés facilement par la nature du quarré & des gnomons qui s'en peuuent leuer. Or c'est vn inconuenient qui n'arriuoit point aux bataillons des anciens : pource qu'en placeant leurs archers sur le flanc attaqué & à la queuë; eux qui estoient fournis de fléches, ou qui en pouuoiẽt prẽdre aisémẽt des rãgs prochains, tiroient incessammẽt en marchant auec le reste du corps, ce qui se pourroit imiter maintenant en quelque sorte par le moyen des cartouches.

Mais entrons dans le camp, Timandre; puis qu'au témoingnage de Paul Emile, c'est vne ville de gens de guerre, à qui le rempart sert cõme d'vne muraille, & les *Tite-Liue liure. 44.*

tentes d'vne maison, ou chaque soldat à son mesnage ; Que c'est ou les vaincueurs se retirent, ou les vaincus se refugient, d'où plusieurs armées qui s'y estoient r'alliez aprés auoir eu la Fortune contraire au combat, ayans fait vne sortie à point, ont chassé l'ennemy victorieux: Et finalement, que c'est pour les armées vn port asseuré contre tous les orages de la guerre. *Pyrrhus a esté le plus grand Capitaine aprés Alexandre*, disoit Hannibal, *pource qu'il a le premier enseigné à se bien camper*, & ce fut en effet dessus le modele de son camp que les Romains ordonnerent le leur, & paruindrent peu à peu à ceste Castrametation, en laquelle ils ont excellé dessus tous les peuples de la terre. Les Grecs n'entendoient rien en ce faict là ; & Polybe les en blasme auec raison. Car pour s'exempter de la peine de faire des trenchées, ils s'exposoient au danger des surprises, & des assauts inopinez de leurs ennemis. A la verité ils cherchoient d'ordinaire des lieux forts de nature, & les estimoient plus seurs que ceux qu'on eust fortifiez à la main : mais outre qu'ils n'en rencontroient pas tousiours, il falloit assuiettir la closture de

Tite Liue l. 35. Frontin au l. 4. des ruses de guerre.

Polyb. l. 6.

leur camp à la place où tantost ils estoiēt pressez, tantost au large; & il s'en falloit beaucoup que chacun n'y connust ou il deuoit huter, comme faisoient tous les soldats Romains dedans leur camp, qui estoit à tous les logemens departy d'vne mesme sorte.

C'estoit particulierement pour camper, & pour connoistre aussi combien de gens pouuoit contenir l'enceinte du camp ennemy, que Polybe iugeoit la Geometrie necessaire à vn General d'armee. Car (à ce qu'il rapporte luy-mesme) puisque la ville de Sparte, de quarante huict stades de circuit, estoit plus capable que celle de Megalopolis qui en auoit cinquante de tour, à cause de leurs differentes figures; il est croyable que quiconque ignore les proprietez des figures, ne pourra faire la distribution des logemens auec vn ordre conuenable. C'est donc pour la Castrametation seulement que l'art & les preceptes sont requis & necessaires, & non point pour la consideration des lieux sains ou maladifs; de facile ou difficile accez; & qui soient fauorisez de riuieres pour la conduite des viures, pour la commodité des bestes, &

Polybe au liure 9 de son Histoire.

pour seruir de fossé naturel : Il appartient à la Prudence du Chef de preuoir à ces choses, aussi bien qu'à faire la distribution des places bien à propos pour l'auant-garde, bataille, arriere garde, artillerie, bagages, & autres suites de l'armee.

Or il y a trois manieres de camper, à sçauoir aux logemens qu'on fait tous les iours : quand l'on fait du seiour en pays ennemy, ou proche des ennemis: & quand l'on siege quelque place. Pour ce qui concerne le camp iournalier, c'est à quoy les Romains ne manquoient point : Et combien que les soldats portassent d'ordinaire dessus eux des viures pour quinze iours, outre toutes leurs menuës necessitez; ils auoient encor, au rapport de Ciceron, des pieux pour faire la pallissade du camp, ce qu'ils estimoient particulierement leur fardeau, & non pas leurs targues, corcelets, morions, brassals, espées, & dagues, qu'ils tenoient estre les membres d'vn homme de guerre, ne les comptant non plus pour charge, que leurs iambes & leurs bras. Ils faisoient donc vn petit fossé le long de la trace qui leur estoit marquée ; & dans la terre qu'ils iettoient du costé du camp, ils enfon-

Ciceron en la 2. Tusculane.

çoient leurs pieux en les croiſans l'vn deſſus l'autre,puis ſe logeoient au dedans de ceſte cloſture. Ainſi, bien qu'ils ne trainaſſent point ce grand attirail de pionniers, que la difficulté de conduire l'artillerie par toutes ſortes de chemins a rendus neceſſaires en ce ſiecle, ils ne laiſſoient pas de ſe fortifier & tres-promptement. Car les ſoldats rangez en bel ordre l'vn prés de l'autre creuſoient par dehors le foſsé, pendant que du coſté de la place d'autres plantoient & treilliſſoient les pieux, accommodans la terre à la façon d'vn rempart. C'eſt ce que l'on imite auiourd'huy auec des palliſſades portatiues, mais qui ne ſe conduiſent pas ſans grands frais, & encor mieux auec les charriots, ce qu'au rapport de Vegece pluſieurs nations ont pratiqué,leſquelles pour n'auoir leur milice accomplie ainſi que celle des Romains, menoient par tout vne grande quantité de bagage. *Liure 3. chap.10.*

Quand il eſtoit queſtion d'vn camp ſtable, ils le fortifioient d'vn bon rempart, de terre liée auec des faſcines & des clayes, couurant le tout de gazon:ce que les Perſes du temps de Vegece imitoient auec des ſacs pleins de terre, & entaſſez

les vns sur les autres à l'entour de leur logement, à cause que leur pays estoit trop sablonneux pour faire comme les Romains. De ceste maniere de camps stables, ie n'en trouue point de plus remarquable entre les anciens que celuy de Iules Cesar, qui beaucoup plus foible que Pompee logé auprés de Duras, le renferma de son camp qu'il fist de cinq lieuës de tour, defendu de vingt quatre grandes redoutes, & des modernes. Celuy que Monsieur de Montmorēcy assist entre le Rhosne & la Durance, pendant que l'Empereur Charles V. estoit auec son armée en Prouence, fut si bien entendu, & a esté si exactement descrit par Monsieur du Bellay, qu'il en faudroit faire le recit mot à mot pour n'y rien gaster. Que si vous desirez vous donner le contentement de le lire, vous cōfesserés, Timandre, qu'autre qu'vn grand General d'armée n'eust pû conceuoir vn si beau dessein, & qu'il n'eust pû aussi estre representé que par vn homme qui entendoit bien la guerre.

Iules Cesar liu. 3. de la guerre ciuile.

Au l. 7. de ses Memoires.

La troisiesme façon de camper est celle des sieges de places, qui est la seule partie de l'art militaire dont les modernes puissent debattre auec les anciens. Il s'est veu

depuis trente ans des circonuàlations comparables à celles des anciens, & qui peuuent faire croire à tout le monde, Qu'on inueſtiroit maintenant vne Capouë, auſſi bien que firent les deux Conſuls Appius Clodius & Quintus Fuluius, dont celuy-là defendit la circonualation du coſté de la ville; & l'autre celle de dehors, cōtre le ſecours de Hannibal: Qu'on feroit d'auſſi beaux ouurages, non ſeulemēt pour empeſcher le ſecours de deuers la terre, mais auſſi pour rēdre vne riuiere inutile à cét effet, & fermer encor vn port de mer, que Scipiō en fiſt à Numāce & à Carthage: Et qu'on viendroit à bout d'vn ſiege de Tyr, auſſi bien qu'Alexandre, s'il y en auoit vne autre dedans l'Vniuers. C'eſt ce qui fait que ie ne vous marqueray rien de ce qu'il y a de notable dedans les Hiſtoriens deſſus ce ſuiect, & qui m'obligera de tourner ma penſee à la bataille; Action perilleuſe, importante, de plus grande conſequence que les autres, à laquelle des Chefs experimentez ne ſe ſont iamais reſolus ſans neceſsité, ou ſans de grands aduantages, & que les ieunes hommes doiuent chercher comme le plus beau theatre où ils puiſſent

faire monſtre de leur valeur , ainſi que c'eſt celuy ou les vieux Capitaines font plus clairement qu'ailleurs paroiſtre leur Prudence, & les fruits de leur longue experience. Ne vous attendez point icy à vn dénombrement des preceptes que pluſieurs Autheurs ont laiſsé deſſus ce ſuiet, ny que ie vous veuille peindre des batailles pour toutes ſortes de lieux & d'occurrences. Ie ne deſire pas meſme vous arreſter aprés les differens ordres, formes, mouuemens, & armes des bataillons Grecs, encor que ce ſoit par là que l'on comprenne, Pourquoy le Lacedemonien a mis ſouuent en deſordre celuy des Atheniens ; la ſacrée cohorte des Thebains a eu deux fois la victoire ſur le bataillon Lacedemonien ; & celuy des Thebains a eſté vaincu par la Phalange Macedonienne. Cela ſeroit bon à qui traiteroit de la guerre par deſſein, comme a fait Patrice, qui ſouſtient contre Polybe & Tite-Liue que ce ne fut point pour aucun defaut de ceſte Phalange, qu'auec leur Legion, les Romains défirent les derniers Roys de Macedoine ; veu que les meſmes Hiſtoriens en rapportent d'autres cauſes, & d'inaduer-

Liure dernier des Paralleles militaires.

rence, & de desorde, & de surprise, & de Fortune. Mais me voyant sur la fin du discours des connoissances que doit auoir vn Honneste homme, & des aduis que i'auois eu dessein de vous donner pour bien mediter sur les bons endroits de l'Histoire; ie vous les particulariseray icy plus que ie n'ay fait encor, & vous ayant choisi quatre batailles, L'vne de Grecs à Grecs; l'autre de Romains à estrangers; la troisiesme des Romains à Romains; & la quatriesme de nos François à estrangers; ie vous éclairciray des moyens d'examiner toutes les autres, pour sçauoir discerner les effets de la Prudence, d'auec ceux de la Fortune. Vous estimerez sans doute mon entreprise aussi hazardeuze que de donner vne bataille voire aussi ridicule que celle d'vn Pigmee qui auroit voulu arracher la massuë à Hercule, veu qu'en l'examen que ie vay faire il faudra que i'accuse d'imprudence des Generaux d'armée. Mais pourquoy aurois-ie peur de leur faire des reproches, puisque ce seront ceux-là mesmes que de grands Capitaines me fourniront, & que ie ne feray que prononcer leurs sentences?

La 1. bataille que ie rapporteray sera celle de Leuctres gagnée par Epaminondas, de laquelle il se glorifioit comme du plus beau de ses exploits, & se resioüissoit que c'eust esté du viuant de son pere & de sa mere : & certainement le plus Stoïque esprit de la terre se fust laissé toucher à la ioye qu'il deuoit ressentir de sa victoire, acquise contre la plus vaillante & guerriere nation du monde, & auec vne armée de beaucoup inferieure à la leur en nombre d'hommes. Plutarque en a parlé dans la vie de Pelopidas; mais on n'en recueille rien sinon que Cleõbrotus aprés auoir veu l'ordonnance de l'armée Thebaine, voulant changer la sienne, fut chargé sur ce temps-là, ce qui le mit en desordre, & causa sa ruine. Diodore Sicilien s'explique vn peu mieux là dessus; & ayans ordonné les troupes Lacedemoniennes en croissant, il en fait conduire les pointes par Archidamus & Cleombrotus, donnant la droite à celui-cy. Epaminondas, à ce qu'il dit, rangea les Thebains en deux corps; & voulant combattre Cleombrotus, il se mit à la pointe gauche de sa bataille auec la fleur des siens, qui estoit selon Plutarque la sacrée

Au li. 15.

cohorte conduite par Pelopidas. Quant à ceux de l'autre pointe, il leur enioignit de lascher le pied si-tost qu'ils verroient leurs ennemis s'approcher & de reculer peu à peu, afin que son armee estant de biais il n'y eust que sa troupe d'élite qui combatist. Le reste de sa narration est de la meslée qu'il represente tres-grande autour du corps de Cleombrotus, & que les Lacedemoniens remporterent: mais il y a beaucoup plus de choses à apprendre de ceste bataille dans Xenophon, tant pource qu'il viuoit alors, que pource qu'il estoit meilleur guerrier que ces deux Historiens. Nous y voyons donc que les Lacedemoniens ayans mis leur caualerie à la teste, les Thebains firent la mesme chose: ils rangerent aussi leur infanterie derriere comme les autres, mais d'vne façon dissemblable, & dont vous remarquerez, s'il vous plaist la difference. Les Lacedemoniens changeans la forme ordinaire de leur bataillon, afin de luy donner vn grand frond, en triplerent les rangs, & il n'eust plus par aprés de douze homme de hauteur: les Thebains au contraire firent au leur ceste hauteur de cinquante hommes, croyans

Xenophon au liure 6. des guerres Grecques.

rien s'ils rompoiẽt celuy du Roy Cleombrotus, qu'il leur seroit aisé de défaire toutes les autres troupes des ennemis. Or deuant mesme que Cleombrotus s'ébranlast pour le combat, sa caualerie auoit esté rompuë, & s'estant renuersee dessus son infanterie, elle y auoit causé du desordre en de certains endroits : ce fut sur ce temps-là que la Cohorte Thebaine s'aduança, & leur fit vne charge furieuse. Il est neantmoins à presumer, comme dit Xenophon, que les Lacedemoniens eurent pendant quelque temps de l'aduantage(& ie me persuade que ce fut par les efforts de leur vaillance naturelle) puis qu'ils emporterent Cleombrotus encores viuant hors de la meslée. Mais cét accident suiuy de la mort de plusieurs hommes de marque qui auoient cõbatu auprés de sa personne, ne se seruit pas de peu à estonner les Lacedemoniens, & à renouueller les forces aux Thebains : de sorte que leur ayant fait prendre la fuite, ceux qui estoient à l'autre aisle s'en estãs apperceuz, ne tindrent pas d'auantage.

Tirons profit de ceste narration, Timandre, & loüons premierement Epaminondas, de s'estre reserué comme

Chef general, la conduite de la plus difficile & plus importante action qui fust à faire en ceste bataille, l'ayant pû auec honneur : ce que fist depuis luy Germanicus, & auec mesme succez, la seconde fois qu'il combattit contre les Allemans & leur Chef Arminius. Mais loüons-le encor d'auoir sceu faire attaquer ses ennemis sur le poinct d'vn desordre, qui est tousiours vne ouuerture propre à loger vn coup, & vn defaut dont vn sage Capitaine se sçait bien seruir. Pour ce qui est des Lacedemoniens, ils ne peuuent pas dire que la Fortune combatist contr'eux, & que leur ruine procedast d'ailleurs que de leurs fautes propres. La premiere fut de leur caualerie que Xenophon remarque auoir esté tres-mauuaise, à cause qu'en ce temps-là il n'y auoit que les riches qui nourrissent des cheuaux à Sparte, & qu'on les donnoit auec des armes à ceux qui estoient enroollez pour la guerre, lors qu'ils faisoient la mostre de leur armée. Ainsi tel estoit fait gendarme qui n'auoit iamais monté à cheual, & ce fut par où commença le declin de leur vaillance. Il ne falloit donc pas mettre ces foibles troupes à la teste : & puis-

Corn. Tacite l. 2. des Annal.

que les Lacedemoniens estoient en plus grand nombre que les Beotiens, & dans vn champ de bataille spatieux ; s'ils eussent rangé ceste caualerie aux aisles, ils n'en eussent pas receu tant de dommage. La seconde faute fut que l'y ayant placée ils n'eurent pas la preuoyance ordinaire aux Romains, lesquels faisans tousiours combattre leurs plus foibles hommes les premiers, ce n'estoient pas ceux qui venoient aux mains comme fait la caualerie; mais les armez à la legere, ietteurs de traits ou de fondes, ausquels ils laissoient des espaces derriere pour se retirer estans pressez. Vous me direz que ce premier combat des Romains n'estoit qu'vne escarmouche, ce qui est bien veritable. Mais les trois ordres de la legion qui venoit aprés au combat de pied ferme, estoient encores rangees par bandes separees l'vne de l'autre. Car les moins bons estans tousiours les premiers, ils vouloient que par ces interuales, ceux qui estoient pressez se retirasent, & que ceux de l'ordre prochain s'aduançasent, tant que ce fust aux Triaires qui estoient les meilleurs soldats, & qui se ioignoient en ordonnance serrée, faisant comme vn

vn mur, derriere lequel les troupes battues se r'allioient souuent & retournoiẽt au combat. Si donc les Lacedemoniens eussent laissé des interuales pour receuoir leur caualerie renuersee, les rangs de leur bataillon n'en eussent point esté rompus. Et ie ne vous puis taire en ce lieu, Timãdre, la Prudence admirable de Scipion en la bataille contre Hannibal. Car voyant que son ennemy auoit mis quatre vingts Elephans à la teste de son armée, en intention de les faire marcher contre les Legions Romaines, pour y apporter du desordre, il ne s'oublia pas de laisser des interuales afin de les receuoir. Et de peur qu'Hannibal s'en aduisast, il les remplit de ces armez à la legere dont ie vous viens de parler, qu'il ne voulut pas pour ce coup faire escarmoucher à la teste selon la coustume, leur commãdant au contraire de se retirer si tost que les Elephans s'approcheroient, afin de leur donner passage, & d'auoir moyen de les frapper par les flancs, ce qui luy succeda de mesme qu'il l'auoit pensé. Mais pour retourner à nostre bataille, Il semble que les Lacedemoniens firent encor vne faute de disproportionner leur ba-

Frontin li. 2. des stratagemes, ch. 3.

taillon, en retranchant de sa hauteur afin de luy donner vn grand front. Combien que par la maxime receuë, Celuy qui a plus d'hommes doit s'il se peut eslargir ses troupes iusqu'à leur dõner le moyen de se reployer vers les aisles, afin de battre en flanc aussi bien qu'en front; si est-ce que quand vn General se resout de combattre en vne certaine troupe, son premier soin doit estre de ne se remuer point qu'auec vn corps puissant & qui se defende bien, à cause de l'importance de sa personne. Car c'est où l'ennemy vise; & il en fuit bien mes-auenu à nostre Philippes en la iournée de Bouuines, sans le secours que luy donna fort oportunément le Comte de S. Paul, qui auoit desia rompu la pointe droite de l'armée ennemie, où estoient les Flamens. Ceste mesme faute a cousté bien cher à d'autres Generaux d'armée: de sorte qu'autant que Cleombrotus est à blâmer d'auoir effilé sa troupe, Epaminondas est loüable d'auoir si bien renforcé la sienne qu'il eust esté presque impossible de la fausser.

Venons à la seconde bataille, Des Romains contre des estrangers, qui ne sera pas celle de Scipion contre Hanni-

bal, comme vous vous pourriez estre persuadé: pource qu'encore que celuy-cy demeura vaincu, on ne le peut blasmer d'aucune faute. Il est vray qu'il donna des coups de maistre, selon sa coustume, mais il trouua vn homme en teste qui les sçauoit mieux parer que tous ceux cõtre lesquels il s'estoit esprouué auparauant. Pour n'aduoüer pas neantmoins que le sort decida de ces deux excellens Capitaines, ie diray qu'en leur égalité de Prudence, la vaillance des soldats Romains preualut dessus celle des Carthaginois. Or i'ay dessein maintenant de vous faire voir qu'auec de la discipline & de l'adresse, toute armée, quoy que petite, peut venir à bout d'vne grande, si elle n'est considerable que par sa grandeur: & i'ay creu n'en pouuoir choisir qui se rapportast mieux à mon intention que celle de Lucullus contre Tigranes Roy d'Armenie, veu que les Romains ne combattirent iamais auec si peu d'hommes, contre vne si effroyable multitude. Ce fut aussi pour cela que Tigranes s'en gausſãt auec ses mignons; disoit que les Romains estoient beaucoup s'ils venoient comme ambassadeurs, mais trop peu pour des en-

nemis : & il eſt vray qu'à conſiderer l'armée Romaine de douze ou traize mille hommes, contre vne de plus de deux cens ſoixante mille, & hors d'eſperance de retraite ; les plus prudens acuſeroient maintenant Lucullus, auſſi bien que faiſoit en ce temps-là le commun peuple à Rome, d'eſtre allé chercher la bataille, ſi le ſuccez en euſt eſté infortuné. Appian Alexandrin l'a renduë auſſi confuſe en ſes eſcrits que pouuoit eſtre l'armee des Barbares : Plutarque la recite mieux que luy ; & pource que vous vous en ſouuenez, ie feray ſeulement inſtance ſur ce que i'y remarque de plus conſiderable. Car combien qu'il rapporte d'vn certain Strabon, Que les Romains aprés la bataille eſtoient honteux d'auoir employé les armes contre de ſi laſches eſclaues : ſi eſt-ce qu'ils ne combatirent point tant de vaillance, que leur Chef auoit fait de ſa Prudence. Certainement il eſt grandement eſtimable de s'eſtre ſi bien ſeruy de peu d'auantage que luy laiſſoient tant de gens, & de les auoir embarraſſez par le ſeul defaut qu'ils luy monſtroient. Iugeant donc que leurs gens-d'armes qui portoient des lances ne pouuoient

Au liu. de la guerre de Mithridates.

Plutarque en la vie de Lucullus.

eſtre vtiles que par leur front, & qu'ils s'eſtoient mal à propos rangez au deſſous d'vne colline, il les fiſt battre en flanc par ſa caualerie Gauloiſe & Thracienne, qui n'eut toutesfois autre commandement, que de leur trencher les lances, & de les mettre en deſordre. Ceſte charge eſtant faite en quelques endroits, & pendant qu'elle ſe continuoit en d'autres, Lucullus s'écriant que la victoire eſtoit ſienne, conduiſit vne troupe de gens de pied là où ſa caualerie auoit deſia fait ſon deuoir; & ſans les amuſer à lancer leur iauelots de loin, il les exhorta d'aller de furie contre ces Barbares, & de les frapper auec leurs aſpees par les cuiſſes, & les iambes qu'ils auoient découuertes, eſtans au reſte peſamment armez. Ce choc mit les premiers en deſordre, pluſtoſt qu'en fuite, pour ne ſçauoir preſque ſe remuer, tant leurs rangs eſtoienr ſerrez; & le gros venaut en fin à eſtre ébranlé, ils tournerent tous viſage pour ſe ſauuer. Mais trouuans à leur queuë l'infanterie rangee en vn gros bataillon fort profond, ils la rompirent & ſe rompireut de nouueau. Tellement que dans ce deſordre les Romains n'eu-

rent plus qu'à tuer, & ſans perte que de cinq ſoldats, & d'enuiron cent qui y furent bleſſez, ils eſtendirent ſur la place cent mille hommes de pied, & preſque toutes la caualerie.

L'enſeignement que nous pouuons tirer de ce memorable faict d'armes eſt, qu'en diſpoſant la bataile, il ne faut point mettre de gens en lieu où ils ne puiſſent bien cómbatre, ce que Tigranes fit de ſa caualerie. Car ayant pour armes des lances qui demandent vn pays plain; encores que de leur flanc ils en euſſent fait le front, il leur euſt eſté tres-difficile de pouſſer leurs cheuaux contre mont la colline, & tres aisé à la caualerie de Lucullus qui n'auoit à combatre que de l'eſpée, de faire effet en deſcendant. Ioint que quand ils ſe fuſſent choquez ſur le penchant, le heurt de ceux d'en haut euſt eſté beaucoup plus violent que celuy des autres; qui eſt vne conſideration à quoy Vegece ſemble auoir eu égard lors qu'il donne aduis pour faire charger des gens de pied par de la caualerie, de la faire deſcendre de quelque endroit aucunement eſleué, pourueu qu'il ne ſoit point raboteux, mareſcageux, ou couuert de

Vegece li. 2. ch. 17.

bois. Auec cela, Tigranes se monstra mauuais Sergent de bataille, de n'auoir pas disposé ses gens de sorte que des deux pointes de son armée, en les faisant aduancer, & courbant le milieu en dedans, il pûst renfermer ceste petite poignée d'hommes qu'auoit Lucullus. Au contraire il fit le bataillon de ses gens de pied si estroit, & si profond, que les soldats ayans vne fois confondu leurs rangs, ne peurent ny reprendre leurs places, ny fuir. C'estoit la faute que Cresus auoit commise auparauant en la bataille cõtre Cyrus: & ie ne sçay si ce fut point la mesme qui causa la déroute des Sarrazins conduits par Abdiramen. Il n'est pas croyable en effet; qu'ils eussent laisśé le Comte Eudes en lieu où il les pûst charger en queuë, ainsi que disent certains Historiens qui alleguent cela pour raison de leur défaite. Mais que trois cens quarante cinq mille hommes qui y furent tuez ayent pery par leur mauuais ordre, & par l'adresse du Capitaine ennemy qui en sceut prudemment prendre ses aduantages; cela n'est pas hors de croyance. Ma raison est, que bien qu'ils n'égalassent point nos François en valeur, ils

n'estoient pas toutesfois sans courage, puis qu'ils auoient donné la loy à l'Espagne, & osé aspirer à la conqueste de la France : & i'ay vn regret extréme qu'il faille qu'à faute d'vn bon Historien de ce siecle-là, nostre Charles qui en fut surnommé Martel, soit priué d'vne gloire qui auroit esté enuiée par vn Alexandre. Celle que Iules Cesar remporta dans la Pharsalie s'est bien mieux conseruée, pource qu'il a eu soin de la rendre immortelle par ses admirables escrits ; c'est la bataille de Romains à Romains que ie veux maintenant examiner, afin de vous faire perdre l'opinion, si vous l'auiez, que la Fortune eust esté l'arbitre du combat des deux plus experimentez Capitaines qui fussent au monde. Ie vous ay tantost rapporté deux grands lieux de Xenophon, pour la difficulté qu'il y a d'en tirer le vray sens de la traduction : il n'en va pas ainsi de Cesar, qui parle clairemẽt de ceste bataille ; & ie ne sçay comment le desir de dire quelque chose de nouueau a porté Appian, & Frontin mesme, à rendre leur narration differente de la sienne. La changer, c'est mettre son armée en desordre ; en oster vn seul mot, c'est as-

Cesar li 3. des guerres ciuiles.

ſaſſiner vn de ſes braues ſoldats; & il n'y a point de General d'armée qui ne la deuſt auoir dans la memoire telle qu'elle eſt en ſes eſcrits, eu eſgard meſmes à ce que par ce faict d'armes, tout l'vniuers partagé en deux ſe veid reüny à peu de temps de là deſſous vne ſeule teſte. Ce ne furent ny le lieu, ny le temps, ny vingt-deux mille hommes contre cinquante mille qui luy donnerent des aduantages; il les rechergea dedans ſon eſprit, & verifia ce que dit Euripide, Que par vn ſage conſeil on ruine les efforts de pluſieurs mains. Or auant que de les remarquer, ie declareray ce dequoy Põpée s'oublia en vne occaſion ſi fort importante; & vous diray, Que ſa premiere faute fut de ſe reſoudre à la bataille, & de ceder à l'importune requeſte que luy en faiſoient des gens ſans experience, pluſtoſt qu'à ſon opinion, puis qu'elle eſtoit, au rapport de Plutarque, appuyée de celle de Caton. Il n'eſtoit point en neceſſité de viures, & n'y pouuoit eſtre, veu le grand nombre de vaiſſeaux qu'il auoit deſſus la mer. Il n'auoit point à craindre d'affoibliſſemẽt en ſes troupes, tous les Princes Leuantins eſtans à ſa deuotion, à cauſe

des armees qu'il auoit conduites en ce pays là, lesquels à peine connoissoient Cesar de nom, pource qu'il auoit tousjours fait la guerre aux pays Occidentaux. Sa reputation estoit si grande, qu'il sembloit n'auoir plus besoin que de l'entretenir. Finalement, hayssant, à ce qu'il disoit, de voir respandre le sang des citoyens Romains, sa victoire ne luy pouuoit estre qu'odieuse. Ce n'estoit donc pas à luy à hazarder les forces de la republique, contre vn ennemy dont il luy estoit plus aisé de consumer la vigueur sans combat en temporisant, & le poursuiuant de lieu en autre, que de le défaire en vne bataille rangee. Ou si quelque consideration l'eust deu induire à s'y resoudre, c'eust esté de se voir en lieu où plusieurs aduantages luy eussent fait estimer la victoire comme infaillible. Nous pouuons donc par le iugement de Scipion l'Africain qui tenoit que c'est vne faute de combatre si l'occasion n'inuite, ou la necessité ne contraint, accuser Pompée d'auoir presenté la bataille mal à propos: & par le iugement de Cesar, on le pourroit aussi blasmer d'vne seconde faute. C'est d'auoir commandé aux

ſiens d'attendre de pied ferme les gens de Ceſar, croyant que leur courſe feroit aucunemẽt relaſcher leur bataillon, & de plus, qu'en perdant ainſi l'haleine, leurs premiers coups en ſeroient plus foibles. Cependant, comme dit Ceſar, il y a ie ne ſçay quelle emotion de courage, & gaillarde viuacité de nature, qui s'enflame encore d'auantage que le deſir de combatre; & les Chefs la doiuent pluſtoſt exciter & accroiſtre en leurs ſoldats, que la reprimer ou contenir au dedans. L'vſage meſme des trompettes, phiffres & tambours, n'a eſté introduit à autre deſſein que pour réueiller ceſte ardeur là ſi d'auanture elle languiſſoit en l'eſprit de quelques-vns, & pour les animer à la bataille. Mais pource que ceſte opinion de Ceſar n'a pas eſté approuuée de tout le monde, entr'autres d'Homere, & que la couſtume des Lacedemoniens y repugnoit, ie paſſeray à vne autre faute de Pompee, qui fut d'imprudence, voire d'vn grand trouble & épouuantement d'eſprit. Car pour auoir veu ſa caualerie rompuë, il ne deuoit pas s'enfuir de la bataille, où plus de quarãte mille hõmes qui n'auoiẽt point encores receu de dõmage

notable tenoient le tout en balance. Il pouuoit mesme renforcer le flanc de son armee, où il n'y auoit plus que des Archers dénuez d'armes defensiues, en faisant aduancer les Triariens qui estoient au dernier bataillon, veu que les espaces d'entre les compagnies de la legion Romaine donnoient ceste commodité-là. Outre cela il pouuoit imiter Sylla, qui voyant vn iour ses soldats fuir à Orchomene, descendit de cheual, & prenant vne enseigne s'encourut vers les ennemis, criant, O soldats Romains, c'est icy qu'il fait beau mourir; quād l'on vous demandera où vous auez laissé vostre Chef, souuenez-vous de dire que ça esté à Orchomene. Que si cét exemple ne plaisoit pas à Pompee, il deuoit au moins songer à vne belle retraite, estant si proche de son camp, & à y recueillir ses troupes. C'est ce que d'autres auoient fait en de pareils accidens, afin de se conseruer le moyen de combattre vne autre fois plus auantageusement. Mais non content d'auoir par sa fuite abaissé les cœurs des siens, & haussé ceux des ennemis, il fist vne beaucoup plus lourde faute, de ne se disposer pas luy-mesme à la defen-

ſe de ſon camp qui eſtoit bien retranché. Car il eſt certain que ſa preſence euſt accreu la hardieſſe des ſiens, ſi bien qu'ils euſſent tenu bon iuſqu'à la nuict qui s'approchoit. Ses gens qui eſtoient diſperſez çà & là euſſent pû s'y r'allier à la faueur des tenebres, & r'aſſeurer auec le temps leurs eſprits eſtourdis de la bataille: & auec cela, Ceſar n'y fuſt pas allé ſi chaudement de nuict, comme il fiſt de iour, n'ignorant point à quel danger s'expoſent ceux qui font des attaques à telles heures.

Mais pour ce qui regarde Ceſar, nous pouuons dire qu'en ceſte occaſion il fiſt paroiſtre des preuues d'vn grand iugement, d'vn eſprit fort vif, & d'vne ſinguliere experience. Celle de ſon iugement, en ce qu'ayant bien preueu que mille cheuaux qu'il auoit ne pourroient pas longuement reſiſter aux ſept mille de Pompee, il tira des trois corps de ſon armée vne quatrieſme troupe de gens de pied qu'il reſerua pour la neceſſité. Et voyant que la caualerie de Pompée, diuiſée en pluſieurs eſcadrons, auoit enfoncé la ſienne, & chargeoit deſia le flanc droit de ſon armée, il laſcha fort à propos à l'en-

contre ceste troupe de reserue. Celle de la viuacité de son esprit, en ce que ceste caualerie de Pompee estant composee de ieunes hommes Romains qui n'estoient point accoustumez à voir des coups, il s'aduisa de commander à sa troupe de reserue de courir contr'eux sans lancer de loin leurs iauelots, & de ne les point frapper par les cuisses & les iambes, mais d'adresser la pointe de leurs armes droit à la visiere. Il iugea bien que de crainte de perdre leur beauté, ces ieunes gens tourneroient incontinent le dos, quād ils verroient tant de fers luisans leur briller deuant les yeux. Et pour ce qui est de l'experience; Cesar la tesmoigna en ce que par les interuales des Legiōs il fist aduancer son arriere-garde mesme, non par necessité, mais pour rafraischir ses premieres troupes qui estoient lasses, leur donnāt par là moyen de reposer, & entretenant tousiours le combat en mesme vigueur de son costé. Mais le comble de sa gloire fut à perfectionner sa victoire en forçant le camp de son ennemy, si tost qu'il l'eut défait à la campagne, & en cōtraignant ceux qui s'en estoient fuis du combat de se venir rendre à luy. C'est ce

que Pompee n'auoit ſceu pratiquer en la bataille precedẽte auprés de Duras, où il auoit eu le meſme aduantage deſſus Ceſar, que Ceſar eut deſſus luy en celle-cy.

Or, Timandre, il me ſeroit facile de vous faire voir que pluſieurs Generaux d'armée ont imité Ceſar en ces poincts que ie vous viens de marquer, & que ceſte imitation ne leur a pas eſté infructueuſe; mais la gloire d'vn de nos Heros François ne peut ſouffrir que ie m'arreſte plus long-temps aprés vn homme qui a raui la liberté à ſa patrie, & que ie ne vous eſtale pas le merite d'vn qui s'eſt perdu pour l'accroiſſement & la reputation de la ſienne. C'eſt Gaſton de Foix Duc de Nemours, que ie veux faire venir ſur les rangs, Prince qui ne doit rien à nul de ceux dont ie vous ay fait mention, & qui par aduanture les euſt ſurpaſſez s'il euſt veſcu deuantage: car ny les anciennes Hiſtoires, ny les modernes, ne nous en marquent point qui ayant fait tant de choſes qu'il en executa en ce peu de tẽps qu'il fut Lieutenãt du Roy Louis XII. en ſon Duché de Milan. Les Suiſſes eſtãs deſcendus dãs le Milanois en intẽtion de chaſser les Frãçois d'Italie, ainſi qu'ils le mõſtroient

bien par leur banniere du Crucifix autresfois heureusement déployée contre le Duc de Bourgongne; il les contraignit de s'en retourner en leur pays sans rien faire, quoy que ses troupes leur fussent de beaucoup inferieures en nombre d'hommes. Il secourut Boulongne assiegée des armes du Pape & du Roy d'Espagne, y estant entré auec toute son armée, sans que les ennemis s'en apperceussent, ce que Paul Ioue estime auoir esté la plus grande merueille de son temps, veu la vigilance des Espagnols. Et s'ils n'en eussent esté asseurez par vn Stradiot, à ce que dit Guicciardin, qui fut pris à vne escarmouche, ou, comme dit le Bembe, par vn peysan qui auoit veu le secours, & qui les obligea de leuer le siege la nuit ensuiuant, il est croyable que Gaston qui auoit resolu au lendemain vne sortie par quatre endroits, eust défait entierement ces deux armées. De là il fist marcher ses gens à grandes iournées deuers Bresse, qui auoit esté prise par l'armée des Venitiens, le iour de deuant son arriuée à Boulongne, à cause que le chasteau estoit encores tenu par les François : & ny les riuieres qu'il luy fallut

passer,

passer, ny vn combat furieux fait en chemin, ne l'empescherent point de venir à temps reprendre la ville, & d'en chasser les victorieux malgré toute leur resistance. Finalement il donna la bataille de Rauenne que ie vous rapporteray maintenant, toutes lesquelles choses ayant esté faites en moins de quatre mois, luy acquirent la reputation, tout ieune qu'il estoit, du plus accomply Capitaine de ces tēps-là & de plusieurs siecles precedens.

Estant doncques en la Romagne assez prés des armées du Pape & du Roy d'Espagne; qui auoient nouuellement associé à leur ligue le Roy d'Angleterre & la Republique de Venise, & sçachant qu'vne armée de Suisses venoit derechef descendre dans la Lombardie au nom de l'Empereur, il se resolut deuant que toutes leurs forces fussent vnies, de combatre ce qu'il auoit deuant luy, ioint que le Roy luy commandoit de chercher les occasions d'vne bataille. Il y estoit d'ailleurs grandement sollicité de son humeur martiale; & toutesfois il ne voulut rien entreprendre auecques temerité. Mais pour y attirer les ennemis, il iugea deuoir mettre le siege deuant Rauenne,

car il esperoit, ou d'emporter en peu de iours ceste ville qui empeschoit les conuois de viure de la Lombardie en la Romagne; ou que l'armée ennemie la viendroit secourir, ce qu'il desiroit sur toutes choses. Sa raison estoit que luy ayant fait quitter vn pays montueux, où elle auoit de l'auantage, pour estre forte d'infanterie, quand elle seroit en vn pays plain il la contraindroit de venir à la bataille, dont il attendoit vn bon succez, à cause qu'il estoit le plus fort en caualerie. Or il ne fut point trompé en ses coniectures; l'armée ennemie vint au secours de ceste place, à qui les François auoient desia donné plusieurs assauts. Et s'estant logée le long de la riuiere du Ronco, à vne lieuë de la ville, Gaston enuoya défier à la bataille Raymond de Cardonne Vice-roy de Naples, General de ceste armée, en luy faisant presenter vn gand ensanglanté, selon qu'il se pratiquoit alors.

Le défy estant accepté, les François qui estoient de l'autre costé de la riuiere, firent la nuict vn pont de bateaux pour passer leur artillerie: les Lansquenets s'en seruirent aussi, mais les autres troupes

passerent à gué ; la leuée de terre qui est le long de la riuiere ayant esté esplanadée en de certains endroits pour donner plus de facilité à la caualerie. Dom Raymond de Cardonne qui estoit flanqué à sa gauche de la riuiere, & fortifié d'vne tranchée à la teste de son camp, ne iugea pas à propos d'en sortir : il s'attendoit que les François l'iroient attaquer là dedans, où ils ne pourroient entrer qu'en desordre. Fabrice Colonne eut le commandement de son auant-garde composée de huict cens gens-d'armes, qui se mirent le long de la riuiere ; ayans à leur main droite le bataillon de Ramazzotto Boulonnois, qui estoit de six mille hommes. La bataille estoit aussi le long de la riuiere, de six cens lances, costoyées de l'infanterie Espagnole en vn bataillon de quatre mille hommes : le Vice-Roy y auoit pris sa place, & le Cardinal de Medicis auec le Marquis de la Padule. L'arriere-garde rãgée de mesme que les deux autres corps, estoit de quatre cens lances, & d'vn bataillon de quatre mille hõmes ; à costé d'eux, mais vn peu en arriere, Fernand d'Aualo Marquis de Pescaire commãdoit à la caualerie legere, où il y auoit

mille cheuaux ſeparez en pluſieurs eſcadrons. A cauſe de ſa ieuneſſe, on luy donna pour conſeil quelques Capitaines experimentez, encor que le plus exprés commandement qu'il euſt fut de faire aduancer ſes troupes le long de l'aiſle droite de l'armée, pour ſecourir l'infanterie ſelon qu'il le connoiſtroit neceſſaire, pource que le camp n'eſtoit point retranché de ce coſté-là. Et pour ce qui eſtoit de l'arriere-garde, on en commit le principal ſoin au Carauagial Eſpagnol. Ils auoient leur artillerie à la teſte, couuerte iuſqu'à la bouche, de la leuée de terre qui eſtoit le long de leur retranchement: Pierre de Nauarre l'auoit ainſi rangée auantageuſement, & trente charrettes garnies de gros mouſquets & d'arquebuzes à croc. Il ſe mit derriere auec les enfans perdus, qui eſtoient cinq cens naturels Eſpagnols bien choiſis; car ſon intention eſtoit de venir charger ceux qu'il verroit auoir eſté mis en deſordre par ſon artillerie.

De l'autre coſté Gaſton de Foix auoit auſſi diuiſé ſon armée en trois corps: auec ceſte difference toutesfois qu'il auoit tellement eſtendu ſon Auant-garde, que-

ſtant courbée en dedans, ſes deux pointes ſe reployoient vers le flanc des ennemis, & en voyoient toute l'auant-garde aux eſpaules. Alphonſe Duc de Ferrare, qui en eſtoit le conducteur, ne paſſa point la riuiere; il s'alla oppoſer auec ſix cens lances, quelques Lanſquenets & de l'artillerie deuant eux, à l'aiſle gauche des ennemis, la riuiere eſtant entre deux, & le reſte de ſon auant-garde leur fut miſe en teſte. Six mille Gaſcons prindrent le long de la riuiere, coſtoyez, mais vn peu en arriere, d'vn gros de Lanſquenets, & ceux cy d'vn regiment de Picards qui eſtoit au plus profond de la courbure; des compagnies d'Archers la remenoient en auant, & quelques eſcadrons de caualerie legere, s'aduançans les vns ſur les autres pour former la pointe droite de ceſte ordonnance en croiſſant. La bataille que menoit le Seneſchal de Normandie, ſélargiſſoit vn peu de la riuiere: c'eſtoit vn gros d'auanturiers François, & cinq mille Italiens, flanquez d'eſcadrons de cheuaux legers, dont il y en auoit trois mille en toute l'armée. Monſieur de la Paliſſe, & le Cardinal de S. Seuerin, eſtoient à l'arriere garde auec ſix cens lances: &

Monſieur d'Alegre qui en auoit charge auec ledit ſieur de la Paliſſe, demeura en ordre aſſez prés de l'endroit ou l'armée auoit paſſé la riuiere, afin de remedier à la ſortie qu'on pourroit faire de Rauenne. Gaſton ne ſe voulut point arreſter en vn lieu prefix, ny combattre auec vne troupe particuliere : il ſe reſerua pour aller ça & là donner les ordres ſelon les diuers accidens, & s'accompagna de trente Gentils-hommes François des plus vaillans de ſon armee.

Aprés auoir ainſi diſpoſé ſes troupes, il leur fit vne harangue pour les animer a rendre les preuues que toute la terre attendoit de la generoſité de leur courage; mais à le voir ſeulement couuert d'armes eſclatantes, & d'vne caſaque en broderie par deſſus, monſtrant vn viſage gay, des yeux qui iettoient ie ne ſçay quels regards pleins d'aſſeurance, & qui brilloiẽt de certaines eſtincelles de ioye, il n'y eut pas vn des ſiens qui ne ſe ſentiſt épris d'vne ardeur extréme de combatre, & de ſe ſignaler par quelque action glorieuſe. Comme il fut a deux cens pas du retránchement des Eſpagnols, il s'arreſta, croyant qu'ils en ſortiroient pour venir

liurer le combat ; ils ſe contenterent de faire joüer leur artillerie, qui incommoda tellement le bataillon des Gaſcons, que Pierre de Nauarre fut blaſmé de ne les auoir pas chargez ſur ce temps-là, auec ſa troupe d'enfans perdus. L'artillerie qui eſtoit à la teſte de l'armee Frãçoiſe, ne faiſoit pas vn ſi grand dommage, veu qu'il falloit tirer haut à cauſe du retranchement, & que ceux qui la chargeoient eſtoient à découuert. Mais en recompenſe celle du Duc de Ferrare qui batoit en flanc, éclairciſſoit bien les rangs de la caualerie Italienne & Eſpagnole; & Pierre de Nauarre qui en eſtoit aſſez prés, fit coucher tous ſes enfans perdus ſur le ventre, de ſorte qu'ayant deux leuées de terre, à coſté & au deuant, il eſtoit hors de danger, mais il n'oſoit monſtrer la teſte. Ce ieu ayant duré deux heures, & Colonne voyant la perte des ſiens ſans combatre, ne ſe pût tenir d'eclater en iniures à l'encõtre du Viceroy, & ſans en attendre de commandement il fit ſortir la troupe ſur les François, qui fut bientoſt ſuiuie de tous les gẽs de cheual. Pierre de Nauarre ayant dõné à meſme temps le ſignal à ſon infanterie, les Allemans

furent ceux qui en receurent l'attaque, leur resistance dura autant que la vie de leur Capitaine, mais leur vigueur s'allentit incontinent apres qu'ils le virent bas. La meslee estoit encor plus grande parmy la caualerie, où les François contraignirent le Colonne de s'enfuir : Cardonne sans vouloir dauantage opiniastrer le combat, fit de mesme, & le Carauagial à son exemple. Ils emmenerent donc leurs deux troupes entieres sans leur faire rendre aucune preuue de leur forces, ny de leur courage : & il n'y eut que celles du Marquis de la Padule qui estans venus en desordre au combat, furent taillez bien tost en pieces, leur Chef estant resté prisonnier. Pour ce qui est du Prescaire, il fit voir en ce premier essay de ces armes, par les blessures receües en combatant, qu'il seroit vn iour vaillant Capitaine. Ses troupes toutesfois ne purent resister à la caualerie Françoise, & il fut fait prisonnier trouué presque enseuely dessous vn monceau d'hommes & de cheuaux morts. Or les Gascons qui s'estoient sauuez de la ruine du canon, & qui n'auoient personne en teste, coulans entre la riuiere & la leuee, s'en allerent char-

ger les Italiens de Ramazzotto. Mõsieur d'Alegre qui n'aprehendoit plus rien du costé de Rauenne, prit le mesme chemin auec sa compagnie de gens-d'armes; desireux de vanger la mort d'vn de ses fils, tué vn an auparauant par ces mesmes Italiens. Le courroux le poussa contre tant d'ennemis, & si auant, qu'il y laissa la vie aussi bien qu'vn autre de ses enfans: & l'effort des siens eust mis toute ceste troupe au fil de l'espee, si l'infanterie Espagnole restee dans le camp ne la fust venuë secourir. Ainsi tout le combat fut reduit autour de l'infanterie, mais la caualerie Françoise retournant de la chasse, & donnant aux espaules des ennemis, leur fit bien tost abandonner la place, de sorte que le camp & la victoire demeurerent aux François. Si est-ce que ceste troupe Espagnole ne se démentit point; & au contraire s'estant mise en ordonnance serree, & ayant gagné le chemin qui estoit entre la leuee & la riuiere, pource qu'il estoit estroit, & qu'on ne l'y pouuoit battre de tous costez, elle faisoit vne tres-belle retraite. Pierre de Nauarre n'y voulut pas ioindre la sienne qui estoit tousiours aux mains

auecques les Allemans; il eſt incertain ſi c'eſt qu'il ingnoraſt l'eſtat des affaires aux autres endroits de la bataille, ou s'il vouloit perir en combatant, & en effet il y demeura priſonnier. Or Gaſton de Foix qui voyoit ces compagnies Eſpagnoles ſe retirer en bon ordre deuant tant de gens, ne le pût ſouffrir; il ſe tranſporta contre leur corps qui eſtoit heriſſé de picques de tous coſtez, & il en fut bleſſé d'vne dedans le flanc. Ainſi donc il honora ſa victoire de ſon ſang;& il ſembloit à pluſieurs qu'il auoit recherché de perdre la vie en ceſte occaſion, comme s'il ne l'euſt pû iamais rendre plus glorieuſe qu'elle eſtoit à vingt-quatre ans.

Voila, Timandre, ce que i'ay tiré fidelement de pluſieurs Italiens qui ont eſcrit de ceſte bataille, où ceux qui en parlent le plus fauorablement pour les ennemis de la France, diſent que prés de trois mille François furent tuez, & plus de ſept mille ennemis, tous les autres s'eſtãs ſauuez à la fuite. C'eſt ce qui l'a rendue vne des plus memorables de ces derniers temps auec ce qu'elle fut ſuiuie du ſac de Rauenne, & de la redditon de pluſieurs autres places de la Romagne.

Nous en pouuons recueillir quelques fruits encor maintenant : & Patrice qui l'a examinée a bien fait connoistre que c'estoit vn champ de la Prudence militaire aussi bien que de la vaillance. Il a veu si clair en ces matieres-là, que ie n'oserois asseoir mon examen ailleurs que dessus les mesmes poincts qu'il nous a marquez : mais ie ne vous les rapporteray pas nuëment, & sans les accompagner de quelques exemples, qui seront comme les trophees de la vaillance de nos François.

La premiere faute, dit-il, *fut des François, qui pour le defaut de viures, plustost que pour le respect du commandement du Roy, se porterent à la bataille. Les Romains & Alexandre ne partoient point d'vn lieu sans s'estre prouueuz de viures auparauant, qu'ils faisoient marcher par tout pour éuiter les necessitez desauantageuses.* Certainement ie n'ay point veu d'Historien qui n'ait remarqué que toutes les depesches du Roy Louys XII. ne fussent chargées d'vn ordre exprés à Monsieur le Duc de Nemours, de donner bataille deuant que les troupes des puissances liguees contre France ne fussent vnies. Et Guicciardin a dit seule-

ment, que si l'armeé Espagnole fust entree dans Rauenne par le bois de la Pinette qui est entre la mer & la ville (ce qu'elle pouuoit aisément, comme vous l'auez bien veu, Timandre, estant dessus les lieux) elle eust en peu de iours contraint les François de s'en aller de la Romagne par faute de viures. Ce sont donc les Espagnols qui doiuent estre blasmez de ne s'estre pas seruis de leur aduantage; & c'est eux aussi qu'il charge de la seconde faute, A sçauoir, *de s'estre tenus à trois mil loin de Rauenne, au lieu de s'approcher si prés des murailles qu'ils en eussent pû receuoir quelque secours.* Sertorius & Pompee ayans dessein, celuy-là de prendre vne ville d'Espagne, & celuy-cy de l'en empescher, songerent tous deux à se saisir d'vne motte qui auoit du commandement sur la ville, & qui en defendoit l'aduenuë. Sertorius le plus vigilant Capitaine qui fut iamais, y arriua le premier, & Pompee l'y voyant, se vãta de tenir alors assiegé celuy qui vouloit assieger les autres. Il est vray qu'il l'auoit enclos entre son armee & la ville, mais Sertorius ayant laissé dans le camp dont il estoit délogé, six mille homme de pied bien

Plutarque en la vie de Sertorius.

armez, pour charger en queuë Pompee, en cas qu'il le voulust assaillir dessus la motte, ceux de la ville furent contraints de se rendre à sa veuë, sans qu'il osast rien entreprendre. Ce que dit alors Sertorius, Qu'vn sage Capitaine doit plus regarder derriere soy que deuant, & la crainte qu'eut Pompee d'estre assailly par derriere, condamne les Espagnols, pour n'auoir pas enfermé les François entre leur armee & Rauenne. Les François au contraire se monstrerent bien plus aduisez de faire garder le pont, de peur que durant le combat quelques troupes vinssent les incommoder de la ville.

La 3. faute fut des mesmes Espagnols, en ce que n'estans pas venus en resolution de combatre, ils ne se camperent point en vn lieu où l'on ne les y eust pû forcer. Car la premiere preuoyance d'vn Chef doit estre celle des lieux, estant necessaire d'occuper par tout ceux qui leur peuuent aider, ou ceux d'où il est aisé de leur nuire.

La 4. d'eux-mesmes, Qui se logerent delà le Ronco, ce qui leur fist perdre la victoire. La raison est, qu'ils eussent esté flanquez des deux riuieres qui coulent le long de Rauenne, entre lesquels Gaston de Foix

s'estoit campé. Or c'est vne maxime, Que deux armees estans en vn lieu estroit, ne remportent iamais vne pleine victoire l'vne sur l'autre, quand toutes choses sont égales. Mais les difficultez se fussent rencontrees du costé des François. Car ils n'eussent pas eu la commodité d'élargir leur front tant qu'ils firent; & ceux de la ville eussent fait plus facilement vne sortie, n'ayans point de riuiere à passer. De sorte que Gaston ayant bien preueu tous ces inconueniens, se monstra tres-iudicieux Capitaine, d'enuoyer défier les ennemis si tost qu'il les sceut en lieu où il pouuoit bien employer toute sa caualerie.

La 5. & 6. d'auoir laissé faire aux François vn pont pour passer l'artillerie; Où de ne l'auoir pas rompu quand il fut fait: Et la 7. de ne s'estre pas opposés au passage de la riuiere pouuant auec toutes leurs forces tailler en pieces vne partie de l'armée desia passee. C'estoit l'aduis de Fabrice Colonne, auquel resista grandement Pierre de Nauarre, dont les opinions estoiēt bien receuës du General. Celle-là toutesfois estoit contre les apparences du sens naturel, contre les regles de ceux qui ont traité de

la milice, & contre l'authorité de plusieurs exemples, entr'autres de Iules Cesar, lors qu'il chargea les Suisses au passage de la Saone.

Voila les fautes commises deuant la bataille, & ie vous veux dire succintement en quoy les Espagnols manquerent pour ce qui regarde le combat. *Ayant fait leur front estroit* (ce dit Patrice) *ils donnerent la cõmodité à leurs ennemis de les enuirõner par les flancs; outre cela ils ne leur opposerent que l'auant-garde; & les trois escadrons estans adossez l'vn de l'autre, celuy de deuant se priuoit du secours de celuy qui estoit derriere.* Il n'est point necessaire que ie vous die icy que les troupes de reserue, & celles qu'õ met en embuscade dans quelque forest voisine d'vn champ de bataille, ou en quelque autre lieu dont l'on ne s'aduise pas, n'y sont logees qu'afin de venir dans la chaleur du combat, auec vne saillie inopinée, & vn mouuement impetueux, se ruër sur les flancs & sur les espaules de l'armée ennemie. Car vous sçauez que dans les recits des batailles, on y void tousiours vn dessein d'enuironner son ennemy: Et pour vous en faire sensiblement recõnoistre l'importãce, ie desire de vous toucher vn mot de la bataille de Cannes.

Les Gaulois & les Eſpagnols ſoudoyez par Hannibal ayans eſté diſpoſez en demy-lune, dont la courbure s'aduançoit vers l'ennemy, & les deux bouts eſtoient fortifiez chacun d'vn gros de ſix mille ſoldats Africains; il arriua que les Gaulois qui combattoient alors tous nuds, & les Eſpagnols qui n'auoient que des armes de ieƈt, furent contraints aprés auoir fait leur décharge, de ceder au choc violent des legionnaires Romains. Ils reculerent donc, mais en ſorte qu'en faiſant vne reſiſtance fléchiſſante par le milieu, ils ne perdirent point la figure de leur demy lune, y ayant ſeulement ceſte difference, que le coſté qui eſtoit boſſu auparauant deuint enfoncé. Sans y penſer, les Romains s'allerent engager dedans ceſte concauité, de ſorte que les Africains bien armez, s'eſtans aduancez le long de leurs flancs, leur firent vne attaque furieuſe. Ne s'en pouuans retirer sãs deſordre, ny fauſſer les Gaulois & les Eſpagnols qui s'obſtinerent à la meſlee, il leur fut force de combatre deſeſperément, A la fin toutefois, Aſdrubal eſtant retourné auec ſa caualerie qui venoit de défaire entierement celle des Romains,

mains, tous les legionnaires se trouuerent enueloppez de toutes parts ; & le carnage fut si grand en ceste bataille, que l'on fit compte de septante mille soldats, & de prés de six mille Cheualiers morts, sans ceux qui demeurent prisonniers. Mais pour continuer nostre examen, Il est vray que quand des bataillons sont en mesme file, celuy de derriere ne sçauroit sans desordre secourir celuy de deuant ; ce qui obligeoit les Romains à ordonner les compagnies de leurs legions en eschiquier. Et lors que Scipion combattant en Afrique contre Hannibal, les adossa en files, ce fut de peur que les Elephans, ausquels il laissoit des ouuertures par tout, venans à rencontrer des troupes en teste, ne troublassent l'ordre de ses legions. Partant, il estoit impossible en la iournée de Rauēne, que la bataille secourust l'auant-garde Espagnole sans beaucoup de confusion ; & le Marquis de la Padule se deuoit aduancer si tost qu'il veid tant soit peu ployer la troupe du Colōne, puis qu'en retardant, de nouueaux empeschemens se formoient, veu que les hommes & cheuaux tomboient morts incessamment, par dessus lesquels il ne

puſt marcher ſans deſordre.

Mais la plus remarquable faute fut *la fuite du Viceroy, à l'heure qu'il deuoit auec le ſecond & le troiſiéme corps ſecourir ou remplacer ce qui manquoit du premier qui n'eſtoit pas encores rompu, mais ſeulement en deſordre :* Car comme ie vous ay dit, l'Infanterie tenoit touſiours bon, & faiſoit vne grande reſiſtance. Certainement, Timandre, ſi noſtre François I. euſt eſté capable de ceſte laſcheté de cœur de fuir en vn iour de bataille, ou de ce trouble d'eſprit, de n'aller pas ſecourir vne partie de ſon armée qu'il euſt veuë branler, il n'euſt pas remporté ceſte memorable victoire de Marignan. Car en ce combat, ou pluſtoſt en ceſte furie de deux iournées, les Lanſquenets qui eſtoient à ſon auantgarde, ſur quelque ombrage qu'ils prindrent qu'on les vouloit faire maſſacrer par les Suiſſes leurs anciens ennemis, s'eſbrenlerent pour fuir ; & les Gaſcons chargez de tout le faix, euſſent ſuccombé à la longue, ſi le Roy ne les euſt ſouſtenus auec le corps de ſa bataille. Et la nuict n'ayant pû rien diminuer de la fureur des Suiſſes, plus grande en ce combat qu'elle n'auoit iamais eſté, n'y n'a eſté

depuis; ils firent encor le lendemain reculer plus de cent pas vn des meilleurs bataillons des mesmes Lansquenets, & donnerent bien de la peine au reste de l'infanterie. Si bien que l'honneur de leur défaite appartint à la caualerie Frãçoise, & à l'adresse & Prudence du Roy, qui l'employant fort à propos, eut à l'âge de vingt & vn an la gloire d'auoir gaigné vne bataille, de laquelle Triuulce faisoit ce iugement, *que s'estãt trouué en dixhuict autres elles luy sembloient auoir esté d'enfans, & celle cy de geants*, tãt l'on y fit d'efforts des deux parts, où pour vaincre, où pour mourir. C'est ce que ne fit pas le Viceroy à Rauẽne, & il manqua bien à ce que dit nostre Patrice, *de s'estre détaché de la bataille sans faire la derniere preuue*. En effet ce ne sont pas les premiers coups qui donnent la victoire, mais les derniers: & il y a des pointes de vaillance qui s'émoussent en combatant, & des forces qui deuiẽnent à la fin languissantes. Partãt, l'on ne sçauroit excuser vn General d'armée, qui ayant paru dans vn champ de bataille, n'y vent pas faire l'essay de toutes ses forces. Monsieur de Guise eut bien plus d'occasion de se retirer à la iournée de Dreux, ou,

pource qu'il fallut de neceſſité occuper certains lieux, l'armée Catholique ſe trouua toute en vn front, mais inégal & boſſu en diuers endroits, de ſorte que la bataille aduançoit plus que les deux autres corps. Ainſi ayant eſté la premiere attaquée, rompuë, défaite de tout poinct, Monſieur le Conneſtable y eſtant demeuré priſonnier, & vne partie de l'auant-garde, ayant ployé : Neant-moins Monſieur de Guiſe qui commandoit l'arriere-garde, eſtimant que la premiere vigueur des victorieux eſtoit alentie, leurs forces recreües, & voyant qu'il y en auoit qui ſongeoient deſia aux bagages, ſe promit l'honneur du combat. Et faiſant marcher ſes gens frais, & qui auoient vne bonne opinion de ſa valeur & de ſa Prudence, il remit en peu de temps les choſes en eſtat; il fit balancer ce qui ſembloit entierement abattu; & en fin ſe rendit maiſtre du champ de bataille; maiſtre de la perſonne du General de l'armee ennemie, en eſchange de Monſieur le Conneſtable, & maiſtre de la victoire.

Si i'oſois adiouſter quelque remarque à celles de Patrice, ie trouuerois à blaſmer le Viceroy d'auoir laiſſé trop long-temps

les ſiens expoſez aux coups de l'artillerie, qui fit en ceſte bataille plus de dommage, qu'elle n'a iamais fait ailleurs, pour auoir eſté bien placee de part & d'autre, & principalement celle que les François pointerent contre le flanc des ennemis. Et ceſte faute me ſemble pareille à celle que commettroit vn General, qui laiſſeroit conſommer ſes gens en vne groſſe écarmouche, au lieu de venir aux mains auec toute ſon armée.

I'oſeray bien au moins luy conteſter en quelque ſorte le blaſme qu'il donne à noſtre Gaſton: *de s'eſtre auec inconſideration tranſporté aprés les Eſpagnols qui ſe retiroient ce qui fut cauſe de ſa mort, & de la perte de tout ce que le Roy tenoit dedans l'Italie.* I'aduoüe que Pyrrhus a creu qu'il ne falloit point reduire ſes ennemis à la neceſſité d'vn deſeſpoir, qui produit des efforts bien plus violens que ceux de l'eſperance: & que pour luy donner vne autrefois enuie de fuir, il eſt bon de l'accouſtumer à ceder en luy laiſſant la campagne libre. L'exemple de Themiſtocle contre Xerxes, & le prouerbe du pont d'or à ſes ennemis, auſſi bien pratiqué par les vaillans que par les poltrons, nous enſeignent Frontin liure 4. ch. 3.

encor la mesme chose. Mais, Timandre, ce n'est pas pour des lieux où l'on doit craindre vn ralliement qui peut par aprés apporter de nouueaux dommages. Cesar taschoit d'auoir ses victoires accomplies, & non point imparfaites : autrement, ce n'eust esté que chasser l'ennemy d'vn lieu, & s'obliger de l'aller retrouuer en vn autre. Que si Gaston y demeura, qui fut vne perte signalée : Vn General d'armée ne se tient pas tousiours en vn lieu inaccessible aux coups. Et s'il s'y porta par vne impetuosité de son naturel genereux, qu'il luy fut impossible de reprimer, i'aduouë que sa vaillance choqua sa prudence, & la renuersa. Il eut au moins ceste agreable asseurance dans le hazard où il se jettoit, Que la victoire couronneroit sa vie, & qu'elle le receuroit mort entre ses bras, ainsi qu'elle auoit fait autresfois Epaminondas. Et si sa mort aussi bien que celle de ce renommé Capitaine Thebain, fut suyuie de là à quelques temps d'vne grande ruine de son party, elle arriua par la faute de ceux qui luy succederent.

Ma resolution estoit de finir ceste Promenade par la fin de ceste bataille : mais

il n'y a point d'apparence, Timandre, de ne rien dire de la victoire, & de ne dresser pas des trophées au vainqueur. La Philosophie Morale auroit icy vn beau suject de parler : & neantmoins ie ne me départiray point de mon dessein, & vous diray seulement ce que i'apprens de l'Histoire. On y void en mille endroits que les plus sages Capitaines ont esté ceux-là qui ont songé à se vaincre eux-mesmes, aprés auoir surmonté les autres : c'est à dire, qu'ils ont receu leur bon-heur auec de la modestie. Et de mesme que par leur clemence ils entassoient victoire dessus victoire, gagnãt l'amour des vaincus, & l'estime de tout le monde : ceux aussi qui ont vsé de cruauté, semblent s'estre alors obligez de pareilles conditions en d'autres rencontres. Car si la cruauté est excusable en quelques occasions, ce n'est ny aux guerres ciuiles, ny aux estrangeres : mais seulement contre des rebelles, ou elle passe alors pour chastiment, & est employée afin de dõner de la terreur aux autres. D'ailleurs, ie trouue qu'il y en a eu qui pour estre deuenus negligens à leur deuoir, à cause de leur victoire, n'en ont pas sceu ioüir; & qu'il y

en a eu auſſi qui par d'autres manquemẽs ont donné moyen à leurs ennemis de les vaincre par aprés ? Il ne ſe faut donc pas enorgueillir du bon ſuccez de ſes armes. La condition des choſes porte que les vainqueurs ne ſe peuuent glorifier de leurs victoires ſans honorer les vaincus, & que leur triomphe ne brille que de l'eſclat de la reputation des captifs qui marchent aprés leur chariot. Que ſi les choſes ſont ſi fort meſlées, ils doiuent conſiderer que qui eſt vaincu, a pû, ou pourroit vaincre vne autrefois : & la repreſentation des reuers de la Fortune ſied mieux alors que iamais dans leur penſee, afin de moderer leur ioye, de refrener les mouuemens de leur orgueil s'il venoit à s'enfler, & pour leur faire ſonger par la miſerable condition des vaincus, qui ſont hommes auſſi bien qu'eux, qu'ils peuuent tomber en meſme diſgrace. Or d'entre pluſieurs exemples que les Hiſtoriens nous fourniſſent, ie vous en veux rapporter vn de Guicciardin qui contient à mon iugement tout ce que nous pourrions recueillir de beaucoup d'autres, & qui doit ſeruir d'auertiſſement notable à tout Conquerãt.

Guicciardin l. 2. de ſon hiſtoire

Sur vn offre que fit nostre Roy Charles VIII. à l'Admiral de Naples Dom Federic d'Arragon, de donner à Ferdinand (sur lequel le Roy venoit de gagner le Royaume de Naples) de grands Estats en France, Federic sçachant bien que Ferdinand n'accepteroit aucun party, si on ne luy laissoit la Calabre, respondit en substance, Que Ferdinand n'estoit pas resolu de resister à la Destinée, ny au consentement des peuples qu'il voyoit bien s'estre accordez pour mettre ses Estats entre les mains du Roy; & au contraire que ne tenant point à honte de ceder à celuy sous qui tout ployoit, il esperoit de se voir quelque iour les occasiõs en main d'employer à son seruice ceste vertu que son mal-heur luy auoit renduë inutile pour soy-mesme; & se disposeroit de luy obeyr entierement, pourueu qu'il luy pleust donner sujet de se loüer de sa Clemence, & de reuerer sa Magnanimité en luy accordant quelque partie du Royaume, où il se contenteroit de viure comme l'vn de ses Barons. Que par de semblables actions les anciens conquerans s'estoient acquis des honneurs diuins, & vne gloire immortelle; & qu'il

luy faisoit ouuerture de cét aduis d'autãt plus libremẽt, qu'il sçauoit bien que c'estoit vn moyen d'asseurer sa conqueste, en s'acquerant la deuotion de Ferdinand, seul capable de donner quelque changement aux affaires. Et qu'au reste la Fortune auoit accoustumé lors qu'elle ne voyoit point la moderation, ny la Prudence accompagner vne victoire, de la faire tousiours suiure de quelque accident inopiné, qui en venoit soüiller la beauté. Le Roy ne voulut point entendre à ce conseil, se persuadant qu'il ne pouuoit laisser vne partie du Royaume à son competiteur, sans hazarder tout le reste : mais enfin Ferdinand auec l'ayde des autres Princes d'Italie, à qui la fortune des François deuint suspecte, fit connoistre que les ouuertures de Federic n'estoient point à mépriser. Ie n'oserois pas toutesfois blasmer le conseil du Roy, car en apparence il estoit le meilleur ; & en effet il ne fut pas cause de la perte du Royaume de Naples. Mais cecy n'a rien de commun auec nostre entretien, Timãdre, outre que ie le veux finir, me persuadant que vous en deuez estre satisfait. Car si ie ne vous y ay declaré tous les pre-

ceptes de la Prudence militaire qui ſe peuuent recueillir de l'Hiſtoire, au moins vous ay-ie aſſez donné de iour pour les apperceuoir de vous meſmes, & vous verifier ce que dit vn iour Alphonſe Roy d'Arragon, à ceux qui luy demandoient à qui il auoit plus d'obligation, ou aux liures, ou aux armes, Que par les liures il auoit appris les armes, & le droict des armes.

FIN.

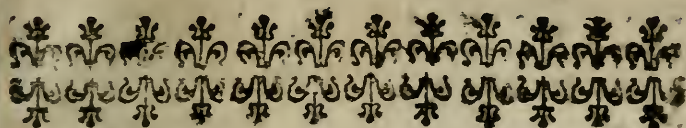


TABLE DES MATIERES PRINCIPALES contenuës en ce Liure.

Imita-

Fin de la Table.

